

JEAN MABIRE

# MOURIR A BERLIN

les  
⚡ français  
derniers  
défenseurs  
du bunker  
d'Adolf  
Hitler



YARD

JEAN MABIRE

LES S.S. FRANÇAIS

★ ★ ★

MOURIR  
A BERLIN

GRANDS DOCUMENTS CONTEMPORAINS

FAYARD

## LES GRADES DE LA WAFFEN SS

<i>Grade armée française</i>	<i>Grade Waffen SS</i>	<i>Abréviation</i>
Soldat de 2 <sup>e</sup> classe	Grenadier	Gren.
Soldat de 1 <sup>re</sup> classe	Obergrenadier	Ob. Gren.
Caporal	Sturmmann	Strmm.
Caporal-chef	Rottenführer	Rttf.
Sergent	Unterscharführer	Uscha.
Elève-officier (sergent)	Junker der Waffen SS	Ju. d. SS
Sergent-chef (rare)	Scharführer	Scha.
Elève-officier (sergent-chef)	Standarten-Junker	Std. Ju.
Adjudant	Oberscharführer	Oscha.
Adjudant-chef	Hauptscharführer	Hscha.
(Sans correspondance)	Sturmscharführer	Stuscha
Aspirant	Standarten-Oberjunker	Std. Ob. Ju.
Sous-lieutenant	Untersturmführer	Ustuf.
Lieutenant	Obersturmführer	Ostuf.
Capitaine	Hauptsturmführer	Hstuf.
Commandant	Sturmbannführer	Stubaf.
Lieutenant-colonel	Obersturmbannführer	Ostubaf.
Colonel	Standartenführer	Staf.
Grade intermédiaire	Oberführer	Obf.
Général de brigade	Brigadeführer und Generalmajor der Waffen SS	Brigf.
Général de division	Gruppenführer und Generalleutnant der Waffen SS	Gruf.
Général de corps d'armée	Obergruppenführer und General der Waffen SS	Ogruf.
Général d'armée	Oberstgruppenführer und Generaloberst der Waffen SS	Orstgruf.
Chef de la SS (Heinrich Himmler)	Reichsführer SS	RFSS

## AVANT-PROPOS

Après ce troisième volume, se termine pour l'auteur la fresque historique qu'il a consacrée à l'aventure des SS français. La nécessité de centrer l'action sur une seule unité, en l'espèce le Sturmbataillon, le bataillon d'assaut, parti pour Berlin à l'aube du 24 avril 1945, a conduit à repousser en « Annexes » un certain nombre d'autres épisodes de l'histoire de la division *Charlemagne*.

Parmi ceux-ci figurent la participation de la compagnie Ludwig à la défense de Kolberg et celle du bataillon Martin au siège de Gotenhafen. Et aussi la longue marche du régiment Hersche, depuis le camp de Wildflecken jusqu'au réduit alpin. Si on connaît le rôle des SS français dans la bataille de Berlin, on ignore généralement qu'une trentaine d'entre eux se sont battus en Hongrie et ont même participé à l'ultime défense de Vienne. Beaucoup, séparés de leurs camarades par les désordres des engagements et des bombardements, se sont trouvés enrôlés dans d'autres unités. Des isolés ont poursuivi le combat dans les divisions les plus célèbres de la Waffen SS ou dans les commandos de chasse du redoutable Otto Skorzeny. Certains ne sont jamais revenus dans leur patrie et ont échappé totalement aux recherches des policiers hier et des historiens aujourd'hui.

\*  
\*\*

Cet avant-propos n'a d'autre nécessité que d'expliquer pourquoi il était impossible de donner un panorama complet du véritable tourbillon qui a brassé, dans une atmosphère de plus en plus apocalyptique, les survivants des dix mille Français qui s'engagèrent entre

1943 et 1945 sous le signe de la tête de mort et du double éclair de la SS.

Pas plus qu'il n'est possible de les suivre dans tous leurs combats, il n'est question d'évoquer ce que furent pour eux les épreuves de la captivité ou de la clandestinité. Et encore moins la « réadaptation », dès leur sortie des camps et des prisons. Ce qu'ils sont devenus aujourd'hui n'entre pas dans le propos de l'auteur, qui a volontairement limité son évocation au seul aspect guerrier de leur aventure.

\*  
\*\*

On ne trouvera guère non plus dans ce livre les mobiles qui ont pu pousser, dans les derniers mois de la guerre, des Français à s'engager dans les rangs de la Waffen SS. Ils occupent une part importante des deux tomes précédents consacrés à la brigade *Frankreich* et à la division *Charlemagne*, dont la lecture éclaire singulièrement ce dernier épisode.

La seule chose qui comptait en mars-avril 1945 étant de savoir s'il fallait ou non poursuivre le combat, sans aucun espoir de succès matériel. Que les deux tiers des SS français regroupés à Neustrelitz aient accepté de prêter à nouveau serment « de fidélité et de bravoure » et de partir se battre à Berlin, quelques jours avant une inéluctable défaite, apparaît comme plus caractéristique qu'on ne pourrait le penser de certaines traditions françaises.

On connaît la fameuse réplique de Cyrano de Bergerac :

*Non ! Non ! c'est bien plus beau lorsque c'est inutile !*

Cette attitude, au-delà de toutes les défaites, reste sans doute une constante qui ne cessera de toujours surprendre les Européens, à commencer par les Allemands. Bien entendu, une telle remarque n'est d'ailleurs pas une justification mais une explication...

\*  
\*\*

Il est impossible de terminer cette trilogie sans revenir un peu en arrière sur le cas du général Puaud. L'auteur en a fait, dans le second volume de cette trilogie, un portrait si haut en couleurs que certains ont crié à la caricature. Dans de nombreuses lettres, plusieurs de ses anciens soldats ont tenu à « rectifier le tir » et à témoigner d'une totale fidélité à leur chef disparu au combat.

L'auteur a porté un jugement sans doute sévère sur la manière

dont le commandant de la LVF a engagé en bloc ses hommes dans la Waffen SS, et il n'a pas caché les heurts qui devaient par la suite l'opposer au Brigadeführer Krukenberg. Il n'a pas caché non plus les erreurs tactiques et humaines qui ont abouti au massacre de Belgard. L'honnêteté oblige cependant à reproduire ce passage d'une lettre émanant d'un de ceux qui ont vécu aux côtés du général Puaud les moments terribles de cette matinée du 5 mars 1945. Le grenadier Jacques C. écrit : « Il est faux de dire que Puaud nous a fait marcher à découvert alors qu'il fallait se dissimuler. En fait, Körlin se trouve dans la plaine et il fallait faire au moins une dizaine de kilomètres pour trouver une forêt de quelque importance. Le fait qu'il nous ait fait quitter la ville à l'aube en profitant du brouillard prouve parfaitement qu'il savait ce qu'il faisait. En fait, le drame s'est joué lorsque nous avons atteint les bois. Ceux-ci n'étaient pas vides comme nous le pensions, ils dissimulaient un détachement blindé. Ces blindés sont alors sortis du bois et l'ont encerclé. Nous étions totalement désarmés, certains sans armes, tous sans munitions. Toute résistance était impossible. »

Au-delà de l'indéniable fatigue morale et physique qui frappait leur chef depuis plusieurs mois déjà, certains légionnaires ont voulu uniquement retenir un tout autre aspect du général Puaud, que restitue l'un d'eux : « C'était un baroudeur. Il avait le don de la sympathie, c'est une chose rare chez un militaire. Et puis il inspirait la confiance, étant très proche de ses hommes. »

\*  
\*\*

Les rectifications concernant ce cas précis prouvent à quel point les témoignages les plus utiles et les plus précieux parviennent parfois... après la parution du livre. Que tous ceux qui veulent encore écrire à l'auteur sachent que leurs lettres ne seront pas perdues pour autant mais qu'elles continueront à servir une recherche historique, que ces trois volumes sont bien loin d'avoir totalement épuisée.

\*  
\*\*

L'auteur remercie donc tous ceux qui ont pris la peine de consigner par écrit leurs souvenirs et qui ont accepté de lui communiquer leurs notes. Il remercie aussi tous ceux qui lui ont raconté de vive voix ce que fut leur vie et ce que fut la mort de leurs camarades. Il

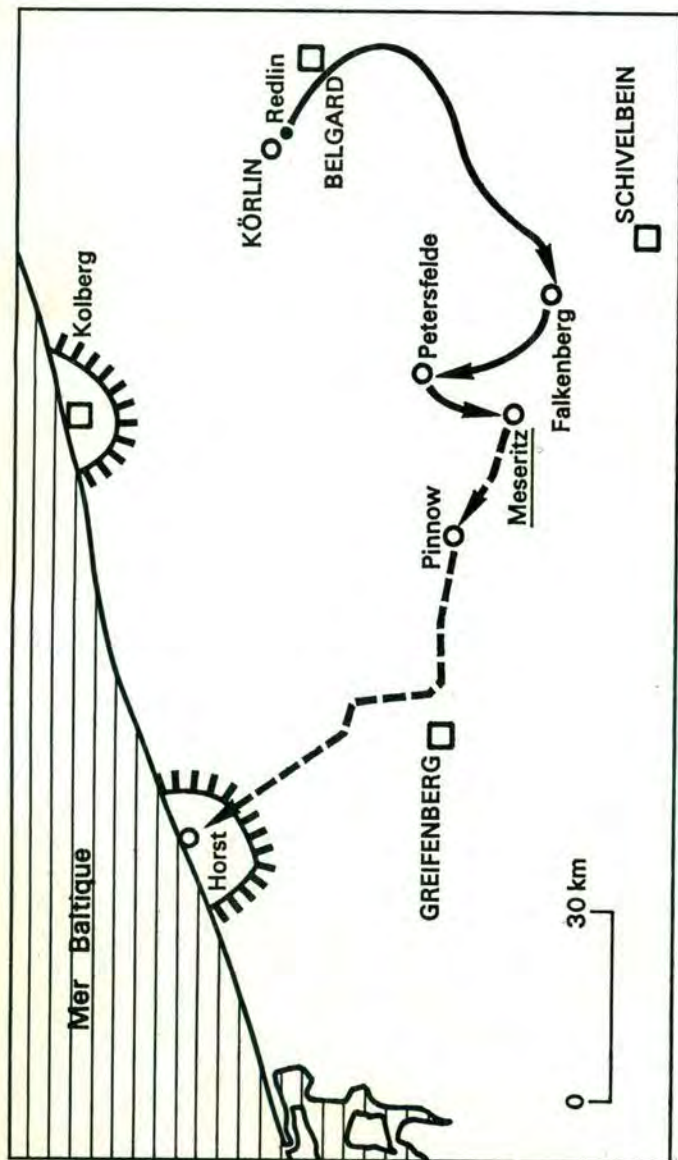
remercie tout particulièrement celui qui a bien voulu relire les épreuves de ce livre pour s'assurer qu'il reflète aussi fidèlement que possible l'ambiance d'une époque et le déroulement d'une bataille.

La liste de ceux qu'il convient de remercier après plusieurs années d'enquête serait incomplète si n'y figurait tout particulièrement Constantin Melnik, dont l'aide n'a cessé d'être à la fois efficace et amicale.

L'auteur n'oublie pas celui qui l'a accueilli naguère aux éditions Fayard et sans lequel ces livres n'auraient pas été publiés. Il exprime sa tristesse de ne pouvoir déposer ce dernier volume sur le bureau de Charles Orengo.

J. M.

## PREMIÈRE PARTIE



## La percée du bataillon Fernet (5-10 mars)

- itinéraire du bataillon Fernet
- - - itinéraire du Corps Munzel, auquel s'est joint le bataillon français
- ||||| poches de résistance allemandes

Note : le 7 mars, toute la région est occupée par l'armée rouge. Seules résistent les poches de Kolberg, Horst et Wollin. Le "Korpsgruppe" du général Von Tettau essaye de gagner Horst.

## I.

Engagés sur le front de Poméranie, dès leur débarquement des convois ferroviaires en gare de Hammerstein, à partir du 21 février 1945, les SS français de la division *Charlemagne* ont été lancés dans la bataille par unités isolées, de la force d'un bataillon ou même d'une compagnie. Ils se sont trouvés à la charnière de l'attaque de deux armées soviétiques vers l'Oder et vers la Baltique. Sans soutien d'aviation ni d'artillerie, sans chars, sans appuis, sans liaisons, ils ont subi dès leur baptême du feu des pertes sérieuses mais ont quand même réussi à retarder de quelques heures, à Bärenwald et à Elsenau, la ruée de l'Armée rouge.

A Neustettin, un bataillon de marche français improvisé a assuré l'ultime défense de la ville, tandis que le gros de la division poursuivait sa longue marche vers la région de Belgard et Körlin.

Le Brigadeführer Krukenberg, général-inspecteur de la division, a pris le commandement et a réussi à reformer un régiment de marche et un régiment de réserve, à deux bataillons d'environ un demi-millier d'hommes chacun.

Dans la soirée du 4 mars 1945, après de durs combats retardateurs, la division *Charlemagne* reçoit du groupe d'armées de la Vistule, que commande le Reichsführer SS Heinrich Himmler en personne, l'ordre de rejoindre Greifenberg, non loin des rives de l'Oder.

De toutes les unités françaises engagées en Poméranie, un seul bataillon réussira à se sortir, au complet et en ordre, du piège de Körlin. Un demi-millier d'hommes sur les cinq mille lancés dans la bataille...

Mais dans cette défaite, qui a souvent tourné à la déroute, quel-

ques centaines de combattants, en majorité anciens de la Sturmbrigade *Frankreich*, ont tenté et réussi l'impossible.

\*  
\*\*

Dans la nuit du 4 au 5 mars 1945, le bataillon de marche de l'Obersturmführer Fernet, avec qui se trouve toujours Krukenberg, est arrivé à l'ouest de Belgard où se déroulent encore de durs combats. Les SS français, sans s'attarder, poursuivent rapidement leur progression, selon un axe de marche du nord-ouest au sud-est. Ils dépassent le village de Denzin, puis se dirigent vers la bourgade de Boissin, qui se trouve de l'autre côté de la Persante, à un carrefour de routes.

Le Hauptsturmführer allemand Jauss, qui marche en tête avec son camarade Fernet, avertit Krukenberg :

— Il faut éviter de nous diriger maintenant vers Standemin, que les Russes doivent déjà occuper. La seule solution sera de suivre encore la Persante.

— Dépêchons-nous avant le lever du jour.

Un épais brouillard dessine, dans une clarté glaciale et laiteuse, les sinuosités du gros cours d'eau qui sert d'axe de marche. Le bataillon Fernet poursuit sa route, laissant Boissin derrière lui.

\*  
\*\*

Peu avant le lever du jour, le commandeur de la division *Charlemagne* décide de quitter les routes et de s'enfoncer sous les couverts.

— Tout le monde dans les bois ! ordonne Krukenberg.

Aussitôt leurs hommes à l'abri des arbres, les gradés font disposer des postes de surveillance, tandis que les soldats, harassés de fatigue par une journée de combat et une nuit de marche, se laissent tomber par terre. Ils s'écroulent littéralement de sommeil. Mais ils ne peuvent dormir. Il fait trop froid. La neige cingle à gros flocons. Le vent ne cesse pas de siffler et perce les vêtements en loques des SS français. Ils claquent des dents, battent la semelle, se donnent de grandes bourrades pour se réchauffer un peu. Le bataillon semble soudain figé par le froid. Des nuages glacés se forment devant la bouche et le nez quand les hommes respirent.

Il va bientôt faire jour. Il est impossible de continuer d'emprunter les routes, désormais entre les mains des troupes soviétiques. La

marche va reprendre à travers bois. Mais auparavant, il faut se reposer quelques heures, à l'abri des couverts.

L'Ostuf Fernet qui commande le bataillon n'a que vingt-cinq ans. Mais il a déjà été blessé deux fois au feu. En 1940 en se battant contre les Allemands et en 1944 en luttant contre les Russes. Engagé dans la Waffen SS pendant l'été 1943, il a commandé une compagnie de la Sturmbrigade dès sa sortie de la Junkerschule de Bad Tölz. Il l'a menée au combat sur le front des Carpates avec une efficacité et une énergie qui font de lui un des meilleurs officiers de la division *Charlemagne*, conscient jusqu'au fanatisme de sa qualité de « soldat politique ». A l'aube de ce tragique 5 mars 1945, Fernet peut être satisfait de la discipline de ses hommes. Ses consignes ont été rigoureusement respectées lors de cette marche de nuit qui a permis de gagner la forêt au sud de Belgard. Ses hommes ont progressé dans un silence absolu, tels des fantômes glissant sur les chemins enneigés.

Pendant cette pause, personne n'allume une cigarette et les gradés donnent encore leurs ordres à voix basse. Il faut se compter, regrouper les unités, obliger les hommes à se débarrasser de tout ce qui n'est pas indispensable. Une fois encore, ils s'allègent et ne gardent strictement que les munitions et les vivres.

Le froid, avec l'aube grise, devient épouvantable. Les arbres sont couverts de neige et parfois une rafale de vent agite les branches. Les SS français tapis sous les couverts reçoivent de brusques douches glacées. Fernet se secoue, essuie soigneusement les verres de ses lunettes à fine monture d'écaille et remonte le col de son imperméable : des gouttes lui coulent dans le cou.

— Il faut envoyer des patrouilles, dit-il à son adjoint Labourdette qui ne l'a pas quitté d'un mètre depuis le départ de Redlin.

Rapidement et silencieusement, quelques petits groupes de SS français vont reconnaître les sentiers et les couverts de la forêt. Les Russes tiennent uniquement les routes et les villages. Il semble encore possible de leur échapper. Quelques paysans signalent les points occupés par l'Armée rouge.

Le Brigadeführer, enfermé dans son long manteau de cuir gris, regarde la carte avec un air attentif et cherche l'itinéraire le plus praticable pour gagner Greifenberg à travers le pays tenu par l'adversaire. Soudain, il se tourne vers son adjoint Zimmermann :

— Faites appeler Jauss et Fernet.

L'Allemand et le Français arrivent rapidement. Krukenberg les toise entre ses paupières plissées. Il aime que les officiers gardent

en toute circonstance une allure rigide. Fernet et Jauss semblent aussi nets que sur le terrain de manœuvres lors de l'entraînement à Wildflecken. L'Estonie pour l'un et la Galicie pour l'autre les ont habitués à affronter calmement les situations les plus difficiles.

— Les civils nous assurent, dit Krukenberg, que les routes de grande communication et même les chemins forestiers sont sillonnés par des patrouilles de cavaliers russes. L'ennemi occupe le nœud routier de Standemin et nous barre la route de l'ouest.

Le commandeur de la division *Charlemagne* poursuit, après avoir indiqué la situation sur la carte :

— C'est la nuit que nous avons le plus de chances de pouvoir passer. Le jour, il faudra se cacher dans les forêts.

— Sans doute, Brigadeführer, répond Fernet, à condition de ne pas rester immobiles une journée entière par le froid qu'il fait. Les hommes ne pourraient plus repartir.

Dissimulés sous les arbres, à moitié recouverts par la neige, les SS français semblent peu à peu se dissoudre dans le paysage. S'ils restent jusqu'à ce soir immobiles, la plupart auront des membres gelés.

— Et puis... ajoute Fernet.

— ... Et puis, quoi ? coupe Krukenberg en levant les sourcils.

— Je crois, Brigadeführer, que nous n'avons pas une seule demi-journée à perdre, si nous voulons rejoindre les lignes allemandes. Il faut profiter du désordre qui suit l'avance russe. Désormais, le temps travaille contre nous.

— Je pense que vous avez raison, conclut Krukenberg.

D'un geste, il indique que la brève conférence d'état-major est terminée.

\*  
\*\*

Le jour est maintenant levé. Mais le brouillard a succédé à la nuit. Quand il se dissipe, les SS français du bataillon Fernet, tapis sur les lisières de la forêt, vont assister au massacre de leurs camarades du régiment de réserve de la division *Charlemagne*, sans pouvoir porter secours à ceux qui se sont si imprudemment avancés dans la plaine de Belgard<sup>1</sup>.

1. *La Division Charlemagne*, Fayard, 1974, pages 429-437.

\*  
\*\*

A 9 heures du matin, le 5 mars 1945, le bataillon Fernet reprend sa marche pour s'éloigner de Belgard et échapper aux troupes russes. Les SS français avancent à travers une vaste forêt qui s'étend vers l'ouest. Les sentiers ne sont pas indiqués sur la carte et il faut souvent progresser à la boussole. Fernet marche en tête de son bataillon et oriente toute la colonne qui le suit rapidement. Tout ce qui pourrait retarder la longue marche vers l'Oder a été enterré ou détruit.

Krukenberg a précisé, une fois pour toutes, sa seule idée de manœuvre :

— Il faut d'abord sauver les hommes.

Maintenant que la division qu'il a conduite au feu se trouve démantelée et incapable de s'opposer à la ruée russe vers la Baltique et l'Oder, il ne reste plus à son commandeur qu'à protéger le dernier capital des SS français : leur propre vie. Car les survivants seront appelés à d'autres combats.

Les hommes, équipés d'armes légères, ne se sont chargés que de cartouches et de grenades.

— *Achtung !*

Les éclaireurs se sont immobilisés sur les lisières de la forêt. Devant eux, une route. Les voies de communication, sillonnées par les Russes, représentent le plus grand danger : des blindés et des camions soviétiques peuvent surgir d'un instant à l'autre.

Fernet vérifie sur sa carte et annonce à Krukenberg :

— C'est la route de Rambin à Belgard. Elle est certainement gardée.

Des patrouilles confirment aussitôt l'existence de postes fixes de surveillance établis par les Soviétiques : toute tentative de franchissement provoquera un accrochage et la colonne va se trouver repérée.

— Il faut faire un détour, décide aussitôt Krukenberg. Nous trouverons peut-être un passage plus loin.

Les SS français s'enfoncent à nouveau sous les couverts. Les hommes progressent silencieusement, faisant totalement confiance à leurs chefs pour les sortir de ce piège. La discipline légendaire de la Sturmbrigade *Frankreich*, acquise dès l'Ausbildungslager de Sennheim, joue à fond. Au 1<sup>er</sup> bataillon, personne ne se pose de questions. On marche, on obéit, on se bat.

— Pour le moment, dit Fernet, il ne faut pas se laisser accrocher. On se battra plus tard...

Les éclaireurs finissent par découvrir une portion de route qui échappe à la surveillance des petits postes russes. Des mitrailleuses sont mises en batterie dans les fossés, pour protéger le passage. Les hommes, les uns après les autres, franchissent la route d'un bond et se dissimulent à nouveau à l'abri des couverts. Et ils reprennent la longue marche vers l'ouest.

La colonne avance dans un silence total, comme étouffée par la neige et la forêt. On n'entend pas un murmure. On ne voit pas une cigarette. Il n'y a pas une seule gamelle pour cogner contre un seul fourreau de baïonnette. Les rescapés manœuvrent comme à l'exercice, avec l'enchaînement implacable des gestes silencieux et efficaces.

Ils ont faim. Mais depuis des mois et des mois, ils sont habitués à marcher le ventre creux. Ils mâchonnent quelques croûtes de pain, conservées au fond de leurs poches, avec deux ou trois morceaux de sucre. Il faut s'alléger pour vivre. Le poids est l'ennemi de la rapidité. Sauver sa peau pour la remettre en jeu. Plus tard. Pour le moment, une seule hantise : ne pas tomber aux mains des Russes. Un SS prisonnier perd sa raison d'être, de vivre. Marcher encore. Ne pas se retourner. Ne pas penser à leurs camarades disparus dans la plaine de Belgard, entre Zarnefanz, Ristow et Boissin, pour n'avoir pas observé les lois impitoyables de la prudence, de la vitesse et du silence.

\*  
\*\*

L'Ostuf Fernet presse encore la cadence. Ses hommes s'enfoncent dans la forêt comme dans un océan. Les sapins vert sombre les recouvrent comme des vagues. Un vent glacial siffle dans les hautes branches. La neige tombe encore un peu. Cette journée du 5 mars 1945 sera longue, longue, longue. Il faut marcher.

## 2.

Dans l'après-midi du 5 mars 1945, les éclaireurs du 1<sup>er</sup> bataillon de marche se trouvent brusquement en face de quelques hommes qui viennent à leur rencontre. Claquement sec des culasses. On se dissimule de part et d'autre derrière les troncs des arbres, le doigt sur la détente. Mais les nouveaux venus portent le casque d'acier des forces armées du Reich :

— Waffen Grenadier division der SS *Charlemagne*, crie une voix en face.

— *Charlemagne* ! Ça alors... Nous aussi ! Quelle unité ?

— Section de transmissions du régiment 58.

— Nous sommes du 1<sup>er</sup> bataillon de marche.

Un gradé s'avance. C'est l'Ustuf Laune, un ancien officier de marine, qui explique aussitôt à son camarade Fernet :

— Je me trouvais avec le gros de la division ce matin, quand nous sommes passés près de Belgard. Il y avait un brouillard comme je n'en ai jamais vu, même en mer.

— Je sais, dit Fernet. Je me trouvais dans le secteur, un peu plus loin que vous vers le sud-est.

— Soudain, poursuit Laune, le brouillard s'est levé. Les Russes nous sont tombés dessus de partout. Un vrai massacre. Les canons, les chars, les fantassins. En quelques minutes le régiment de réserve de la division *Charlemagne* a cessé d'exister...

L'Ostuf Fernet se rappelle le combat auquel ses hommes et lui-même ont assisté de loin, en début de matinée. Ces soldats qui se sont ainsi volatilisés sous les coups de l'ennemi étaient bien ses camarades de la division.

— J'ai réussi à m'en tirer, poursuit Laune. Ne me demandez

même pas comment. Nous avons couru vers les bois. J'ai récupéré quelques rescapés. Certains appartenaient à ma section de pionniers du 58. Ce sont pour la plupart d'anciens LVF qui connaissent les Russes et savent leur échapper. Et puis sont arrivés des isolés. Nous sommes une centaine.

— Comment nous avez-vous trouvés ?

— J'ai conduit la marche à la boussole, comme sur l'océan. Cap à l'ouest. En avant toute...

Les nouveaux arrivés s'intègrent rapidement dans la colonne et la marche reprend, toujours à l'abri de la forêt.

\*  
\*\*

A la tombée de la nuit, le couvert des bois cesse brusquement.

— Nous avons de la chance, commente Krukenberg à l'usage de son fidèle Zimmermann. L'obscurité va remplacer les sous-bois. Mais surtout pas de bruit...

Il faudra marcher toute la nuit, en se méfiant des villages. Stolzenberg, la première grosse bourgade, doit à tout prix être évitée. Il faut effectuer un nouveau détour, passer très au sud des maisons où sont installés les Russes. Les SS français entendent des bruits de musiques, des cris, des rafales d'armes automatiques. Ivan règne en maître sur la terre de Poméranie.

La longue colonne contourne le village, la rage au cœur de ne pouvoir livrer combat. Mais la seule consigne reste d'échapper au piège.

— D'abord sauver les hommes, répète Krukenberg.

La marche continue. Il faut à nouveau passer une route, plus importante que celle franchie en fin de matinée. Elle mène de Schievelbein à Gross Jestin et Kolberg. Des camions russes la sillonnent sans cesse. Des chars passent en grondant, avec des grappes de fantassins agglutinés autour des tourelles et sur les protège-chenilles. Les équipages, toutes écoutilles ouvertes, fument tranquillement. Les colonnes russes montent sans cesse vers Kolberg investie. La chaussée, complètement défoncée, vibre sous les patins des chars. Le sol tremble.

Les SS français du bataillon Fernet sont tapis dans les fossés, à quelques mètres des véhicules qui se succèdent. Entre deux convois russes, des petits groupes bondissent, traversent la route, se tapissent de l'autre côté et attendent leurs camarades. L'obstacle sera franchi

sans aucun incident. Pas un seul fugitif n'a été pris dans le pinceau éblouissant des phares soviétiques.

La colonne poursuit son chemin par une route secondaire. Les Russes, maîtres du pays, ne sont pas encore installés. Il faut se dépêcher, profiter du relâchement qui suit obligatoirement la bataille et la victoire, marcher quand ils dorment. Ne pas céder, comme eux, au sommeil.

\*  
\*\*

Les SS français traversent rapidement un village. Le poste de commandement d'un régiment russe s'est installé, le jour même, dans quelque maisons. Mais les vainqueurs, saouls de fatigue et d'alcool, dorment tous, sans avoir même placé de sentinelles en faction. Les SS français se coulent le long des maisons. Jauss avance avec l'arrière-garde, poussant énergiquement les trainards et fermant la marche de la colonne.

Un de ses hommes lui dit soudain :

— Hauptsturmführer, on crève de soif. Les bidons sont vides. Il faudrait les remplir dans une ferme.

— Si vous voulez, accepte Jauss, mais dépêchez-vous.

Les SS français poussent la porte d'une maison. Ils piétinent des ombres endormies sur de la paille à même le sol.

— Merde ! Des Russes !

Les dormeurs se réveillent. Des deux côtés, on souhaite éviter un sérieux accrochage. Quelques coups de feu retentissent. Les patrouilleurs rejoignent Jauss en courant, en rebouchant leurs bidons.

— Hauptsturmführer, ils ont eu encore plus peur que nous.

— De la casse ? demande Jauss.

— Pas trop.

— Vite ! Il faut rejoindre les autres.

\*  
\*\*

Le bataillon de marche arrive maintenant, en pleine nuit, au village de Falkenberg. Les SS français se glissent entre des carcasses de chars, déchenillés et éventrés. Des cadavres gisent hors des tourelles, défigurés, les bras en croix, dans une ignoble odeur de chair brûlée. La route est jonchée d'épaves. Paquets de pansements, fusils, toiles de tente, gamelles, bandes de cartouches.

— On s'est rudement battu ici, fait remarquer Labourdette à Fernet.

Les deux officiers s'avancent entre les chars détruits renversés dans le fossé, le blindage ouvert comme un fruit trop mûr. Les véhicules portent l'étoile rouge ou la croix noire. Allemands et Soviétiques se sont livrés un duel sans merci. L'air sent l'incendie et la charogne. De gros nuages de fumée se tordent autour des tourelles au canon dressé vers le ciel. Des munitions explosent avec des gerbes d'étincelles.

— Vite, lance Fernet.

— Vite, répète Laune.

En queue de la colonne, Jauss semble ne connaître que le même mot, qui revient sans arrêt :

— *Schnell ! Vite. Schnell !*

La réussite dépend de la rapidité de la marche. Mais les hommes n'en peuvent plus. Ils s'écroulent de fatigue. Depuis le débarquement en gare de Hammerstein, dix jours auparavant, marches et combats n'ont pas cessé. Le manque de sommeil entoure les têtes d'un cercle de fer. Les jambes se dérobent. Les yeux se ferment. Parfois, un homme s'endort en marchant et s'écroule. Il faut pourtant continuer. Atteindre un nouveau village. Schlenzig. Il est 4 heures du matin. Les hommes sont tellement épuisés qu'ils ne sentent même plus le froid. Mais ils ne peuvent aller plus loin. Cette fois, ils sont à bout.

Le Brigadeführer qui marche raide et digne comme un somnambule, consent enfin à une halte :

— Trois heures de repos, accorde Krukenberg.

Quelques sentinelles protègent le bref sommeil de leurs camarades. La journée qui commence promet d'être encore longue et dure.

\*  
\*\*

A 8 heures du matin, le 6 mars 1945, Krukenberg ordonne de reprendre la marche. Il a toujours l'intention de gagner Greifenberg, où se trouve le dépôt de la division *Charlemagne* et où il pourra rééquiper ce qui lui reste de combattants. Il faut encore marcher. Mais la caserne se rapproche, avec ses hautes fenêtres, ses murs de briques rouges, ses allées bien ratissées, ses fleurs qui ne vont pas tarder à percer sous la neige de mars.

— Vite, répète le Brigadeführer.

Des civils allemands regardent avec étonnement ces étranges SS

dont beaucoup portent au bras gauche des écussons bleu-blanc-rouge. Ils semblent ne pas comprendre comment une troupe du Reich encore en armes peut s'avancer par les chemins de Poméranie. Le Standartenführer Zimmermann interroge lui-même les paysans.

— Savez-vous où sont les Russes ?

— Partout, Herr Oberst, partout...

Les forces soviétiques viennent d'occuper la ville de Plathe, à quinze kilomètres au sud-est de Greifenberg. Il semble que rien ni personne ne puisse enrayer désormais l'avance des troupes de Staline vers l'ouest, vers l'Oder, vers Berlin...

— Et Greifenberg ? demande le Brigadeführer d'une voix brève.

Les paysans regardent le général avec un air effaré. Mais il faut bien lui annoncer la terrible nouvelle :

— Greifenberg se trouve totalement encerclée par les Russes.

Krukenberg avertit aussitôt Jauss et Fernet, qui rejoignent le chef de la division avec la mine de chefs que rien ne peut abattre. Le vieux soldat sait qu'il peut compter sur eux, quoi qu'il arrive. Il les entraîne un peu à l'écart. Les hommes n'ont pas besoin de connaître la terrible gravité de la situation.

— Voilà. Nous ne pouvons plus rejoindre Greifenberg. Ce serait tomber dans un piège. Les Russes nous ont précédés. Bientôt, le dépôt de la division *Charlemagne* sera entre leurs mains.

— Il ne reste qu'une solution, intervient Zimmermann. Toujours la même...

— La forêt, disent ensemble Fernet et Jauss.

\*  
\*\*

La forêt... Il faut à nouveau rechercher cet abri. Les sapins, les chênes, les bouleaux retrouvent leur vocation païenne de dieux tutélaires de la vieille Germanie pour protéger la retraite des SS français. Les hommes se glissent sous les couverts, progressent le long des chemins forestiers, l'arme à la hanche, l'œil aux aguets, la tête bourdonnante de faim, de fatigue, de peur aussi. Depuis le départ de Körlin, la tension est trop forte. La fièvre bat à leurs poignets. La dysenterie ronge leur ventre. Parfois, ils doivent s'arrêter quelques secondes pour poser culotte. Puis ils rejoignent en courant la colonne. Ils ne font plus que du sang. Et le pus coule des plaies des blessés qui sont restés au milieu de leurs camarades, le bras en écharpe, le torse bandé, la jambe raide. Pas un seul ne doit rester derrière.

Ils avancent tous d'un pas mécanique. Il tombe encore quelques flocons de neige. Le thermomètre ne remonte pas au-dessus de zéro.

La forêt les ensevelit.

\*  
\*\*

Un paysan semble surgir du tronc même d'un arbre. Il est sec et noueux comme une vieille souche, avec une casquette noire, des moustaches blanches jaunies par le tabac. Vieux Teuton aux joues craquelées comme des pommes de pin. Il regarde, avec des yeux incrédules, Zimmermann qui se dirige vers lui, avec au col cette curieuse décoration croate que le vieux paysan n'a jamais vue. Est-il possible que des soldats du Reich veuillent encore se battre ?

— Les Russes sont-ils dans la forêt ? demande le Standartenführer.

— Pas encore, Herr Oberst, pas encore.

Krukenberg a fait arrêter les SS français qui s'allongent dans les taillis, à quelques mètres de la sente forestière. Certains s'endorment aussitôt, malgré le froid. D'autres raclent le fond de leur poche pour trouver encore quelques miettes de pain noir, tout dur et tout sec.

Zimmermann a repéré sur la carte une maison forestière. Il demande au paysan si quelqu'un habite cette demeure isolée.

— Oui, dit le vieux Poméranien. Un ancien militaire. Un officier, Herr Oberst.

— J'y vais, décide aussitôt Zimmermann.

Il emprunte un des derniers vélos que des éclaireurs de la section de reconnaissance traînent depuis Körlin, l'enfourche et part en pédalant énergiquement en direction de la maison forestière. Les SS français le regardent s'éloigner et commentent brièvement son départ :

— Drôlement gonflé, Zimmermann... Il va faire la guerre tout seul... un vrai champion !

Le Standartenführer semble inconscient du danger. Depuis qu'il a mené le combat en Yougoslavie contre les partisans titistes, il se croit volontiers invulnérable. Rien ne sera jamais aussi terrible ni aussi cruel que les Balkans.

Zimmermann arrive devant la maisonnette, met pied à terre, et remarque aussitôt un grand drapeau blanc qui pend à une fenêtre. L'officier fronce les sourcils et apostrophe, sans amabilité excessive, le propriétaire qui se casse devant lui et se présente comme un

ancien commandant des troupes coloniales de Sa Majesté le Kaiser.

— Dites-moi, Herr Major, que signifie ce torchon blanc ?

— Je suis neutre, Herr Oberst.

L'ancien colonial regarde avec une sorte de dédain la feuille de chêne qui, sur le col de son interlocuteur, indique son grade de Standartenführer SS. Mais Zimmermann sent la colère le prendre et il lui lance :

— Vous ne vous considérez donc plus comme un officier allemand. Eh bien, vous serez cuisinier. Et pour des Français encore.

— Des Français ?

— Oui, des SS français. Ils viennent de se battre durement pour défendre la Poméranie. Votre terre, Herr Major. Ils sont plusieurs centaines. Affamés. Vous allez leur faire de la soupe. Avec des pommes de terre.

— Mais, où trouver...

— C'est un ordre, Herr Major. Mes Français ont faim comme des loups.

\*  
\*\*

Les hommes du 1<sup>er</sup> bataillon de marche de la division *Charlemagne* arrivent à la maison forestière, se restaurent et se reposent. Mais ils ne doivent pas s'attarder. Krukenberg s'impatiente.

— Vite, Zimmermann. Il faut continuer. Nous allons faire un crochet vers le nord et gagner Petersfelde.

Dans cette bourgade, où ils arrivent dans l'après-midi, les soldats russes ne sont pas encore là, mais des drapeaux blancs les attendent, flottant à toutes les fenêtres. Les SS français veulent les arracher. Les gradés les obligent à poursuivre leur route.

— Pauvres gens, dit Laune à Fernet. Nous ne pouvons même pas les défendre. Quelle horreur de voir leur pays envahi par les Russes !

— La guerre continue, bougonne Fernet.

Quelques civils regardent les soldats en retraite avec des yeux parfois apitoyés et parfois furieux. Les dés du destin roulent en Poméranie. On ne se bat plus pour défendre la vieille terre germanique, mais seulement pour essayer de sauver quelques soldats promis aux derniers combats. Marcher. Marcher encore. Des paysans veulent bien donner des nouvelles. Inquiétantes. Contradictaires. Hasardeuses.

— Des troupes allemandes se trouvent encore à Meseritz. Vous

n'aurez qu'une dizaine de kilomètres à marcher pour les rejoindre.

Un sourire fugitif éclaire enfin le visage immobile du Commandeur. Il a eu bien raison de presser ses hommes, de les forcer à poursuivre leur route, de se lancer en avant de toutes ses forces, avec la seule pensée d'échapper au piège.



La nuit tombe déjà quand le bataillon de marche de la division *Charlemagne* arrive, au soir du 6 mars 1945, dans la bourgade de Meseritz. Là campent les rescapés du corps d'armée du général Munzel. Voici la liaison enfin rétablie avec une unité allemande. Mais l'Oder se trouve encore loin à l'ouest.

Dans le parc du château de Meseritz, au soir de ce 6 mars 1945, s'accroît un va-et-vient incessant d'agents de liaison, de secrétaires, de téléphonistes. Atmosphère fiévreuse, mais qui ne sent pas trop la défaite. Des motocyclistes, au long imperméable de caoutchouc vert, fument en silence près de leur machine, attendant l'ordre de porter des plis. Peut-être un nouveau front va-t-il se rétablir en Poméranie ?

Les ténèbres s'épaississent rapidement. Les hommes du 1<sup>er</sup> bataillon de la division *Charlemagne* vont cantonner dans le parc du château. Ils sont heureux de rencontrer d'autres soldats qui semblent encore constituer des unités solides, avec leurs armes, leurs chefs, leurs vivres. Allemands de la Wehrmacht et Français de la Waffen SS se découvrent soudain vieux soldats, formés à la rude école de la bataille de Poméranie.

— Obersturmführer Fernet !

Krukenberg appelle le jeune officier qui a commandé au feu le 1<sup>er</sup> bataillon depuis le débarquement en gare de Hammerstein. Henri Fernet a reçu la croix de fer de 2<sup>e</sup> classe pour les combats des Carpates. Le commandeur de la division *Charlemagne* a décidé de lui accorder maintenant la 1<sup>re</sup> classe. Il n'est pas possible de faire venir la décoration d'un des services de l'état-major. Krukenberg fait part de son embarras au général Munzel, qui décroche alors de sa poitrine sa propre croix en disant :

— Voilà la mienne. Vous n'avez qu'à la lui donner.

Quelques instants plus tard, l'Ostuf Fernet est décoré, au cours d'une brève cérémonie. Son chef lui accroche très cordialement la décoration sur sa tunique en prononçant la formule d'usage :

— Au nom du Führer...

Avant l'aube, les gradés réveillent les hommes du bataillon de marche qui goûtaient enfin quelques heures de sommeil au château de Meseritz.

— Debout ! *Aufstehen ! Schnell !*

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On repart.

— Pour où ?

— Vous verrez quand vous y serez.

Les SS français se lèvent et sentent aussitôt la fatigue qui tord tous leurs muscles. Ils ont les yeux bouffis, avec des paupières rouges et des lueurs de fièvre dans le regard. Ils s'équipent rapidement, prennent les fusils, les grenades, les mitrailleuses. Ils ont marché soixante-douze heures depuis Belgard. Il faut marcher encore.

Première étape : Pinnow.

Le village sera atteint aux premières lueurs de l'aube. Le 7 mars s'annonce froid. Gris.

Marche. Heures monotones. Les pieds saignent, les tempes bourdonnent. La colonne arrive à Nabelfitz. Zimmermann roule toujours à bicyclette et pédale avec entrain, jouant les chiens de garde tout le long de la colonne. Il vient d'entrer en liaison avec une unité voisine et annonce une nouvelle incroyable :

— Les forces allemandes du Kampfgruppe von Tettau vont tenter une percée vers Greifenberg. Nous allons sans doute y participer.

Épuisés par le manque de sommeil et de nourriture, les SS français s'apprêtent pourtant au combat. Depuis Meseritz, l'Ostuf Fernet les a divisés en quatre compagnies de marche, de près de deux cents hommes chacune. S'il faut se battre, ils se battront. Mais le nouvel ordre ne tarde pas et la contre-attaque se trouve annulée.

— Nouveau point de ralliement : Cammin, sur les bouches de l'Oder.

Les hommes de la division *Charlemagne* doivent renoncer à se battre pour Greifenberg et reprennent la route du nord, vers la Baltique. Longue étape dans un pays qui se vide peu à peu. Tout annonce l'arrivée imminente des Russes. Des oiseaux de mer volent avec des cris plaintifs autour des fermes abandonnées. Un brouillard bleuâtre monte des canaux et des étangs. Sous le ciel d'un gris

sombre, le pays paraît encore plus plat, comme écrasé par un destin trop lourd.

\*  
\*\*

Au soir du 7 mars 1945, la colonne arrive dans le village de Wendisch-Pribbernow. Les hommes se répartissent tant bien que mal dans les granges. Fernet vérifie les cantonnements, puis se rend dans une ferme, chez une vieille paysanne poméranienne qui a demandé à le voir.

— Vous êtes Français ? Comme cela me fait plaisir !

Elle invite quelques officiers à partager la table familiale. Des pommes de terre, une tranche de lard, de l'eau claire. Elle parle peu. Mais elle fait tout ce qu'elle peut pour recevoir de son mieux ces hôtes que les hasards de la guerre lui envoient. Les SS français sont bien installés et nourris au mieux. Fernet ne sait trop comment la remercier. Soudain, elle se met à pleurer. Silencieusement. Sans un mot. Puis elle finit par dire :

— J'ai un fils qui est soldat en France. Je n'ai plus de nouvelles. Je n'ai pas beaucoup d'espoir de le revoir vivant... Il m'écrivait pour me rassurer. Il me disait que tout allait bien, que les gens étaient gentils avec lui... Alors, moi aussi, ce soir, je voudrais être gentille avec des soldats français.

Dehors, il tombe un mélange de pluie glaciale et de neige fondue. Les toits de chaume descendent presque jusqu'au sol. Le vent continue de souffler de la Baltique. Les SS français dorment quelques heures. Demain, il faudra repartir dès le début du jour.

\*  
\*\*

La colonne du 1<sup>er</sup> bataillon de marche reprend, à l'aube du 8 mars 1945, sa longue marche vers le nord-ouest. La mer Baltique se rapproche. Le paysage change insensiblement, comme griffé par le vent de la mer. Zimmermann ne se résigne pas à abandonner son vieux vélo et ne perd pas une occasion d'interroger les civils qui regardent passer les SS français en hochant la tête.

— Où allez-vous, Herr Oberst ? demande un paysan poméranien dont la tête toute ridée ressemble à un de ces morceaux de bois, crevassés par les vagues, que la mer rejette sur le sable du rivage baltique.

— Nous nous dirigeons sur Cammin.

— Sur Cammin ! s'exclame le vieux en levant les bras au ciel. Mais Ivan s'y trouve déjà bien avant vous.

L'Armée rouge, dans cette campagne-éclair de Poméranie, a parfaitement assimilé les enseignements de la Wehrmacht de juin 40 et pousse vers la mer les pointes de ses unités blindées qui roulent à toute vitesse, sans trop se soucier si l'infanterie parvient à suivre ce rythme harassant. Désormais, la plupart des carrefours et des villages se trouvent occupés. Il n'y a plus personne pour attaquer les chars qui contrôlent les artères vitales du pays. Partout, les Russes ont posé des verrous, qu'il sera d'heure en heure plus difficile de faire sauter.

Krukenberg décide de continuer sa route vers le nord.

— Il faut atteindre la mer, dit-il à Zimmermann. La Kriegsmarine reste encore maîtresse de la Baltique. Les bateaux nous protégeront de leurs canons.

Alors, il ne faut pas s'attarder, poursuivre la marche, ne se soucier que de pousser les trainards et de forcer encore l'allure. Soudain, une explosion déchire l'air :

— *Achtung ! Minen !* hurle Jauss qui se précipite vers le lieu de l'accident.

Un véhicule de la Wehrmacht vient de faire exploser une mine. Sept SS français sont blessés. Il faut, après un pansement sommaire, qu'ils puissent continuer la route. Tout homme qui reste en arrière est perdu. Ceux qui ne peuvent pas marcher seront portés par leurs camarades. Les autres sont débarrassés de leur paquetage et poursuivent la route, en s'aidant d'un bâton.

\*  
\*\*

Les kilomètres se succèdent. Lancinants. Monotones. Le vent venu de la mer cingle les rescapés de Körlin. Les visages ruissellent. C'est la sueur. Ou la pluie. Ou la neige fondue. Mille aiguilles de glace piquent la peau. Les yeux se ferment. Un pas après l'autre. Marcher. Ne plus penser à rien. Serrer les dents.

Parfois, quelques coups de feu retentissent. Les éclaireurs reviennent en courant :

— Les Russes sont là !

— En avant ! répond simplement Krukenberg.

Le bataillon doit tout bousculer pour arriver au rivage. Il est

trop tard désormais pour essayer de se cacher et de ruser. Il faut foncer, briser les résistances soviétiques, se frayer un passage par le feu.

Explosions et rafales. Des escarmouches rapides et violentes opposent Français et Russes dans les villages de Gorke et de Woedtke. Les civils allemands, incrédules, contemplent ces soldats farouches qui viennent de les libérer, mais qui poursuivent leur route, en les abandonnant à nouveau à la vengeance des vainqueurs. Portes arrachées, matelas dans les rues, meubles brisés. Une tornade semble passée sur le pays. Des femmes violées durant toute la nuit racontent leur martyre en pleurant. Des vieillards et des gamins errent dans les ruines, hagards. Des cadavres de paysans poméraniens gisent en travers de la route, éventrés. Les visages sont défigurés à coups de crosse, les pieds brûlés, les doigts coupés pour arracher les alliances. Les Poméraniens paient le tribut du sang. Au prix fort. Les Russes se vengent de tant de mois d'une occupation impitoyable. Les bêtes ont brûlé avec les étables. Une odeur ignoble et fade monte à la tête de ceux qui viennent de reprendre le village. Personne ne songe à la pitié aujourd'hui en Poméranie. Des familles entières agonisent dans des charrettes renversées. Les filles, dans leurs châles noirs et leurs jupes souillées, pleurent sans fin et regardent les Français avec des yeux fous.

— Ivan va revenir, répètent les civils.

Les hommes du 1<sup>er</sup> bataillon de marche de la division *Charlemagne* haussent les épaules. Ils n'y peuvent rien. C'est la guerre.

— *Das ist Krieg*, répètent-ils avec un air farouche.

La guerre qui ravage le pays et jette sur les routes des centaines, des milliers de civils qui essaient de gagner la mer Baltique en traînant leurs gosses et leurs hardes. L'hémorragie continue. La population coule sur les routes de Poméranie comme un sang noir.

\*\*

Après une halte près d'une rivière, le Standartenführer Zimmermann donne l'ordre de rassembler le bataillon dans une sorte de prairie, dont l'herbe, blanche de givre, crisse sous les bottes.

Sept à huit cents hommes s'alignent sur trois rangs, comme pour une parade. Les sous-officiers vérifient les tenues. Les commandements retentissent. Les mains aux doigts gercés claquent sur le fût des Mauser. Fernet présente son bataillon à Zimmermann qui vérifie

d'un coup d'œil que l'unité ne manque pas trop d'allure, après quinze jours de marche et de combat.

— Heil, camarades ! dit-il. Le Brigadeführer va arriver. C'est aujourd'hui, 8 mars, son anniversaire. Je vais vous demander « Qu'est-ce que le bataillon souhaite au Brigadeführer ? » et vous répondrez tous ensemble : « Une bonne santé ».

Le commandeur de la division *Charlemagne* qui s'est un peu éloigné arrive à pas lents. Gustave Krukenberg a cinquante-sept ans aujourd'hui. Depuis plusieurs jours, il marche comme un simple grenadier, soldat parmi les autres soldats.

D'une seule voix les SS français lui souhaitent :

— Une... bonne... santé !

Krukenberg, malgré son aspect impassible et glacial, semble très touché. Il improvise rapidement un petit discours :

— Je suis très content du comportement et de la discipline de ce bataillon. La situation est maintenant bien meilleure pour nous qu'à Körllin. Vous vous êtes sortis du piège russe parce que vous avez strictement obéi aux ordres. Continuez et gardez courage.

Puis le commandeur de la division *Charlemagne* donne à nouveau l'ordre de marche. Il veut arriver avant la nuit au village de Zappten. Ses soldats ont besoin de se reposer, tant qu'ils le peuvent encore.



Les hommes du bataillon Fernet ont faim. Ce soir, en arrivant dans ce village, ils ne vont trouver que quelques patates gelées. Les sections se dispersent dans les cantonnements de fortune. Les débrouillards partent à la recherche du ravitaillement. Ils tournent autour des étables et des granges. Certains regardent avec gourmandise la soupe que mangent les chiens devant leurs niches...

Quelques dizaines de minutes plus tard, Krukenberg fait appeler Fernet :

— Des soldats sont allés dans une ferme, dit-il. Et ils ont volé des oies. Le fermier est venu me trouver et il fait toute une histoire.

— Je suis comme vous, Brigadeführer, je déteste le pillage. Mais il faut quand même que nos hommes trouvent quelque chose à manger.

Krukenberg semble bien ennuyé :

— Mais ces oies étaient, paraît-il, d'une espèce toute particulière. C'étaient des animaux sélectionnés, des bêtes rares et hors de prix.

— Les Russes vont arriver. Est-ce que vous croyez qu'ils demanderont la permission de voler des oies ? Autant que nos gars en profitent avant.

— « Encore une que les Allemands n'auront pas », comme vous dites en France... Allez donc voir le fermier et tâchez de lui expliquer ça gentiment.

\*  
\*\*

Toute la journée du 9 mars 1945, la marche vers la Baltique se poursuit. Enfin, à la nuit tombante, les éclaireurs aperçoivent la masse grise, presque métallique, de la mer Baltique qui soudain barre l'horizon. Les SS français sont enfin arrivés sur le rivage.

— La mer ! murmure l'Ustuf Laune qui retrouve toutes ses émotions d'ancien officier de marine marchande.

La mer est là, toute proche, fraternelle. Quelques bateaux gris sombre croisent au large. Ils battent le pavillon de guerre du Reich. Tout n'est pas perdu !

Les hommes du 1<sup>er</sup> bataillon reçoivent l'ordre de cantonner à Horst, un petit port de pêche dont les dernières barques roulent contre l'estacade déserte en tirant sur leurs amarres. Le vent siffle dans les haubans. Des mouettes plongent dans les eaux grises et vertes et s'emparent avec des cris perçants des ordures qui flottent à la surface. On voit encore un peu de neige sur les toits pentus. Le village sent le poisson pourri et la saumure.

Les SS français, recrues de fatigue, se laissent tomber à même le sol des boutiques éventrées, entre les tonneaux et les caisses. Les ronflements répondent au bruit régulier du ressac. Une frange d'écume claire ourle les flots sombres. La côte baltique bascule dans la nuit.

\*  
\*\*

— Les Russes approchent, dit Krukenberg. Mais ils sont encore retardés par les éléments qui couvrent notre retraite. Nous allons poursuivre notre marche vers l'ouest, le long de la côte.

Les SS français du bataillon Fernet quittent alors le port de pêche de Horst pour la station balnéaire de Rewahl, où ils arrivent vers 5 heures du soir.

Les villas succèdent aux masures des pêcheurs. Frontons de bois

découpé, mâts où ne flotte nul étendard, volets clos sur des maisons de vacances qui sentent la naphthaline et le moisi. La mer semble de plus en plus grise et froide. Le ciel est triste. Il n'y aura jamais plus d'Allemands pour se baigner à Rewahl. Des girouettes de zinc gémissent sur des gonds rouillés.

Les gradés répartissent leurs hommes entre les divers cantonnements. En riant, les SS français découvrent dans les greniers des filets de pêche et des chapeaux de paille. Les lettres gothiques dorées s'écaillent sur les rubans de coton noir. Il fait froid. Les murs suintent d'humidité. Les hommes frissonnent. Ils se laissent tomber sur les lits aux lourds montants de cuivre rongés de vert-de-gris.

— Tu pourrais quand même enlever tes bottes ! lance un de ses camarades au Rottenführer Evrand.

— Ah ! Non ! J'ai compris ma douleur la dernière fois...

Evrand, un étudiant parisien engagé à la SS le lendemain du débarquement de juin 1944, est monté au front avec le bataillon de renfort venu du dépôt de Greifenberg. Dans la confusion de la retraite, il n'a pas tardé à perdre son chef et ses camarades. Il s'est trouvé seul, au milieu de quelques Allemands de la Wehrmacht et de la Waffen SS. Il raconte, une fois encore, l'aventure qui lui est arrivée :

— On était épuisé et affamé. Surtout, on crevait de froid. Je croyais bien que j'avais les pieds gelés. Notre troupe devait ressembler furieusement à une épave de la Grande Armée pendant la retraite de Russie. On traversait des patelins qui avaient été pris et repris. Je me souviens seulement d'un nom : Grosszeppelin. Je le trouvais marrant.

— Mais tes bottes ?

— Attendez, j'y arrive, poursuit Evrand. Un soir, on se retrouve dans une ferme. Je croyais vraiment qu'on allait passer une nuit tranquille. Je n'avais qu'une idée : me laver les pieds. Je déniche une bassine, je fais même chauffer de l'eau, j'enlève enfin mes bottes. Me voilà bien installé, les pieds dans l'eau chaude. En extase, les gars ! Mais voilà un des SS allemands qui se ramène et qui se met à hurler : « *Ivan kommt !* » Tout le monde saute sur son barda. Moi aussi. Quand je veux remettre mes bottes, impossible. Mes pieds avaient gonflé, gonflé... Je suis sorti en chaussettes, mes bottes à la main, dans la neige. J'ai été pendant deux jours sans pouvoir les remettre. Pour pouvoir marcher, je m'étais fabriqué des

espèces de chaussures avec des chiffons. On ne m'y reprendra plus jamais. Alors, mes bottes, je me les garde aux pieds !

Evrand ne cache pas sa joie d'avoir enfin trouvé, dans cette villa de Rewahl, un vrai lit. Sans vergogne, il glisse entre les draps ses jambes boueuses.

— C'est l'orgie ! murmure le Rottenführer en s'endormant.

\*  
\*\*

Le Commandeur improvise une rapide conférence d'état-major. Les officiers s'assoient sur des fauteuils d'osier dénichés dans une cave. Les hauts dossiers se tordent en volutes compliquées.

— Dès demain, annonce Krukenberg, nous attaquerons le long du rivage pour atteindre Dievenow, encore aux mains des troupes amies.

Il énumère rapidement les forces dont dispose le Kampfgruppe du général von Tettau auquel est rattaché le bataillon français.

— Toutes les unités qui se trouvent avec nous ont beaucoup souffert. Les divisions sont souvent réduites comme la nôtre à l'effectif d'un bataillon. La plupart des hommes avec qui nous allons nous battre viennent d'unités locales de réserve et d'instruction comme les divisions *Holstein*, *Pommern* et *Bärwalde*. Il y aura aussi avec nous quelques combattants de la *SS Polizei*.

Zimmermann est un ami personnel du général von Tettau et il se rend au poste de commandement de ce dernier pour lui parler de « ses » Français.

— Vous savez, ce sont des garçons épatants. Courageux, bien entendu. Mais aussi disciplinés.

— Surprenant, laisse seulement tomber le général de la Wehrmacht. Alors, on peut vraiment compter sur eux ?

— Sans aucun doute, affirme le Standartenführer.

— Je vais leur donner une mission de confiance : ils vont effectuer la percée le long du rivage. Et je vais leur demander de frayer la route à un convoi de réfugiés civils.

\*  
\*\*

Les SS français sont arrivés à la Baltique, tombant de sommeil. Après une nuit de repos, ils retrouvent, dès le réveil, leur inlassable compagne, la faim.

Le groupe du jeune Evrand s'est installé près d'une ferme-château, entourée d'étables. Près d'une centaine de vaches, abandonnées, ne cessent de meugler : elles n'ont pas été traites depuis plusieurs jours.

— Si on récupère du café, remarque Evrand dès le petit jour, on ne manquera pas de lait.

— Dis donc, l'étudiant, tu sais traire les vaches, toi ?

— Non. Et toi ?

— Moi non plus.

Ils auront bien du mal à trouver parmi leurs camarades un gars de la campagne pour cette opération. Enfin, quelques bêtes sont soulagées mais le petit paysan ne peut suffire à la besogne et toutes les autres vaches, les pis gonflés, continuent à meugler lamentablement.

— Si c'est pas malheureux quand même...

Ils ne l'écoutent même pas et sont partis à la recherche de poulets. Ils débusquent même un cochon. Mais personne ne sait ni ne veut le tuer. Enfin un sous-officier décide d'occire la victime avec son pistolet. Il lui tire une balle dans la tête, et le manque. L'animal s'enfuit en hurlant, poursuivi par une meute de SS français qui essayent de l'assommer à coups de bâton. Leur nombre aura finalement raison du cochon qui se retrouve rapidement occis, étripé, découpé et réparti dans les marmites qui commencent à surgir dans tous les coins, au-dessus des feux de bois. La guerre semble bien loin...

\*  
\*\*

Les Russes ont réussi à pousser des patrouilles jusqu'à la mer, entre Rewahl et Dievenow, mais il n'y a pas de front continu. Il faut absolument tenir ce dernier passage encore libre.

Pendant toute la journée du 11 mars 1945, les hommes du bataillon de marche Fernet se reposent, se restaurent et se préparent à l'assaut qui doit avoir lieu dans la nuit. Des véhicules ont été récupérés et remis en état. Les réfugiés sont regroupés, encadrés, rassurés. Les civils allemands semblent stupéfaits de voir que ce seront des SS français qui leur frayeront le chemin vers la liberté.

Sous la couverture d'éléments retardateurs qui protègent la poche de Rewahl, la colonne s'organise. Krukenberg a décidé de scinder en deux les survivants de la division *Charlemagne* et donne aussitôt ses ordres :

— L'Obersturmführer Fernet passera avec le gros de l'infanterie sur la plage même, au bord de la mer, avec une flanc-garde en haut des dunes. Les véhicules, que précéderont quelques blindés, suivront la route côtière, en haut des falaises. Avec eux, le Hauptsturmführer Roy.

L'ancien artilleur colonial, privé de ses canons depuis la retraite de Körlin, peste de se sentir inutile et a suivi la longue marche sans mot dire, muré dans sa rancœur et son silence. Avec un officier, ancien de la LVF, et un autre qui vient de la Milice, il accepte volontiers d'assurer la protection et la sûreté de la colonne suivant la route parallèle au rivage.

L'heure H est fixée à minuit.

#### 4.

Finalement, le bataillon Fernet devra convoier non pas un mais deux convois de réfugiés, de cinq mille personnes chacun. Pour ces malheureux, c'est la dernière chance. Dans leurs yeux brille l'horreur de ce qu'ils ont enduré et surtout de ce qu'ils craignent. Pour les femmes surtout, la mort semble préférable à la capture par les Russes. Elles remettent leur sort entre les mains des SS français avec une confiance aveugle.

Zimmermann décide de marcher avec l'avant-garde du bataillon.

— Je suis, avant tout, officier de pionniers. Il faut se méfier des mines que les Russes ont sans doute disposées sur le rivage... Je veux avec moi une vingtaine d'hommes, tous armés de Panzerfaust.

Pour se battre avec Zimmermann, les volontaires ne manquent jamais. Car le Standartenführer possède une joyeuse façon de qui plaît toujours aux Français, et aussi une expérience de la guerre qui remonte aux tranchées de 14-18.

— Si les Russes n'ont pas posé de mines, explique posément Zimmermann, c'est qu'ils sont fous.

Mais il dit aussitôt, pour rassurer les hommes qui vont marcher avec lui :

— Je vous garantis que nous franchirons les lignes russes sans un seul blessé parmi vous.

Le convoi se met en route. Zimmermann marche en tête, le pied gauche sur la plage et le pied droit dans l'eau... Les guetteurs d'un avant-poste soviétique aperçoivent des silhouettes qui sortent de la nuit et semblent surgir de la mer. Des coups de feu retentissent. Une explosion de grenade. Les SS français de l'avant-garde ripostent avec leurs Panzerfaust. En face d'eux, tout saute.

— Zimmermann va être content !

Mais où est Zimmermann ? Le Standartenführer gît sur le sable, le pied ouvert par un éclat de grenade. Les hommes se précipitent pour le soigner. Un pansement sommaire étanche le sang. Mais impossible pour l'officier allemand de remettre sa botte. Alors, il se déchausse et dit seulement :

— Je vais continuer en pantoufles.

Il s'efforce de sourire de sa blessure et confie aux hommes qui marchent sur le rivage près de lui :

— Je vous avais garanti qu'il n'y aurait pas de blessé parmi vous. Mais je n'ai pris aucun engagement en ce qui me concerne...

\*  
\*\*

Il est un peu plus de minuit. Après le bref combat qui vient d'opposer l'avant-garde au petit poste de surveillance russe, il ne faut pas perdre de temps. Les grenadiers de Fernet et les réfugiés se sont mis en route. La plage est étroite. Dix mètres au plus entre le bas de la falaise et la mer, où flottent des épaves et des cadavres. La lune éclaire les corps que berce la houle. La Baltique gronde sourdement. Parfois, la plage se rétrécit brusquement et il faut progresser en file indienne, en évitant de trébucher dans le noir.

Une lune froide éclaire vaguement les ombres qui se glissent au pied des falaises où veillent les sentinelles russes.

Deux heures après le départ des fantassins et des civils, le convoi de véhicules doit s'engager à son tour sur la route côtière. Alors, ce sera le grand feu d'artifice.

Avec tous ces civils, encombrés de balluchons et de marmots, la progression ne peut être que très lente. Des embouteillages se produisent. Réfugiés et soldats piétinent dans les ténèbres. Il faut pousser les traînants, éviter de perdre contact avec l'avant-garde, rameuter les isolés. Le bref accrochage au cours duquel a été blessé Zimmermann a donné l'éveil à des patrouilles soviétiques progressant sur les hauteurs, à quelques mètres au-dessus du convoi. Les Russes n'osent descendre jusqu'au rivage, mais lancent des grenades qui explosent avec un bruit terrifiant au milieu de la colonne qui se scinde et vacille.

Sans cesse, l'Ostuf Fernet presse le mouvement. Il faut abandonner les morts qui gisent dans les mares du rivage, la tête dans l'eau, les bras en croix, à moitié recouverts par le flot dont l'écume

blanche luit sous la lune. Les blessés doivent continuer. On les soignera à Dievenow.

Des rafales de mitrailleuse retentissent, toutes proches. Mais les balles, tirées de trop haut, se perdent dans la mer.

\*  
\*\*

Dix mille réfugiés allemands et quelques centaines de SS français suivent vers l'ouest la vingtaine d'hommes de l'avant-garde, décidés à ne se laisser arrêter par aucun obstacle. Zimmermann boitille mais, appuyé sur un bâton, tient bon. Son pied droit le fait beaucoup souffrir. Et c'est précisément celui qui est le premier léché par les vagues ! Les hommes pataugent autour de lui. Parfois, l'un d'eux s'affale en jurant dans l'eau glacée.

Au large, des lueurs rouges et vertes se balancent sur l'horizon marin. Ce sont les feux des bâtiments de la Kriegsmarine. Le croiseur lourd *Admiral Scheer* et le torpilleur T 33 sont chargés de protéger ce repli des réfugiés et de leur escorte, de Rewahl à Dievenow. Soudain, des lueurs fulgurantes s'allument au flanc des bateaux, on entend des coups de départ, des sifflements, des explosions : les navires ont ouvert le feu. Les obus éclatent sur la plage.

— Ils sont fous ! Ils tirent sur nous ! Qu'ils arrêtent, bon Dieu, qu'ils arrêtent !

Fernet ordonne :

— Des fusées ! Vite, des fusées ! Qu'ils allongent le tir.

A côté de lui, Jauss réagit aussitôt : des étoiles multicolores jaillissent de la plage vers le ciel. Les projecteurs du croiseur clignotent, comme des yeux de hiboux. Les lumières des bateaux, au gré de la houle, montent et descendent sur l'horizon. Les canons se taisent enfin. On ramasse encore quelques blessés. La marche continue.

Des cris viennent de l'avant-garde :

— Les Russes sont devant.

— Foncez dans le tas !

Rien ne doit résister à la furie des SS français. Dix mille réfugiés poméraniens ont remis leur sort entre leurs mains ; cette confiance leur paraît plus sacrée que leur serment. Il faut foncer, droit devant, tirer par petites rafales, s'arrêter pour dégoupiller et lancer une grenade, repartir à l'assaut pour tout bousculer.

\*  
\*\*

A trois reprises, Fernet va monter de rapides contre-attaques pour dégager le passage. Maintenant, les falaises se sont brusquement abaissées pour faire place à des dunes. Les Russes peuvent plus facilement mitrailler le convoi qui poursuit sa route sur la plage encombrée de cadavres et d'épaves. Mais les SS français nettoient les villas les unes après les autres, se battant au pistolet-mitrailleur et à la grenade.

Jauss marche avec le groupe de tête, son pistolet lance-fusée à la main. Parfois, il envoie vers le ciel une étoile de couleur verte. Les bateaux de guerre connaissent le signal et ouvrent le feu, pilonnant de quelques salves d'obus, bien ajustés dans la nuit, les postes de surveillance des Soviétiques. La mer gronde et de lourdes vagues viennent battre le rivage.

L'Uscha Gilbert Gillet, chef d'une des sections de tête, est blessé d'une balle à la jambe, tandis que le camarade qui marche à côté de lui s'écroule, frappé à mort. Des Russes tirent sur le convoi à partir du premier étage d'une villa côtière.

— En avant ! crie Gillet qui s'élance en traînant la jambe.

Son chien « Sirocco » est le premier à le suivre et bondit vers la maison d'où sont partis les coups de feu. Mais une rafale d'arme automatique couche la bête à terre. Fou de rage, Gillet s'élance vers le perron de la villa, escalade les marches, enfonce la porte, lance une grenade. L'explosion ébranle la cage d'escalier. Le sous-officier monte au premier étage. Les Russes ont disparu.

— Vite, lance Gillet aux hommes qui le suivent. Au grenier !

Il est accueilli par une rafale de mitraillette, riposte par l'envoi d'une nouvelle grenade. Trois soldats russes jaillissent de la fumée. Gillet les abat d'une seule rafale. Un nouveau poste de surveillance russe vient d'être enlevé.

Sortant de la villa, Gillet retrouve son chien « Sirocco » qui respire encore mais ne va pas tarder à mourir. L'Uscha lui ferme les yeux comme à un bon camarade de combat et, en traînant de plus en plus la jambe, retourne vers la plage où le convoi poursuit sa route en direction de Dievenow.

\*  
\*\*

A chaque accrochage, des SS français sont blessés. Le médecin

du bataillon, le jeune Oberjunker lorrain Anneshaensel, ne cesse d'aller de l'un à l'autre, pour poser des garrots ou confectionner des attelles.

Il s'attarde et laisse les soldats et les réfugiés le dépasser peu à peu. Mais il veut encore donner ses soins à ceux qui ont besoin de lui.

— Dépêchez-vous, lui crie Fernet au passage. Les Russes sont aussi derrière nous...

Le jeune médecin ne répond même pas et pose un nouveau pansement sur un homme qui vient d'être touché. Dans l'obscurité, il sent le sang tiède qui coule sur ses doigts. Le SS français gémit. Il a le ventre ouvert. Personne ne peut plus rien pour lui. Mais Anneshaensel applique une compresse, parle doucement au garçon pour le rassurer, lui promet une piqûre de morphine. L'homme délire. Le médecin sait qu'il y a encore beaucoup d'autres blessés à sauver cette nuit. Il quitte le moribond, se dirige vers un nouveau blessé qui gémit dans la nuit. L'arrière-garde du convoi arrive. Les hommes se hâtent entre la mer et la falaise.

— Venez vite, Oberjunker !

Le jeune médecin semble ne pas même entendre. A genoux sur le sable, il se penche sur le blessé. D'un geste de la main, il fait signe aux hommes de ne pas l'attendre. On ne reverra pas le Dr Anneshaensel au bataillon<sup>1</sup>.

\*\*

Quand le jour se lève, les SS français n'ont pas encore atteint les avant-postes des lignes allemandes. Le jeune Pierre Terzaghi est tombé dans une mare, son uniforme, trempé, commence à geler. Il semble marcher dans une armure de glace. Des tireurs russes juchés dans les sapins tirent sur la colonne.

L'infirmier qui marche à côté de Terzaghi est tué. Un officier allemand arrive et demande au jeune SS français de prendre sur son dos un major qui a la gorge tranchée par un éclat et de le conduire vers un poste de secours. Le blessé est un colosse qui pèse plus de quatre-vingts kilos. Il veut parler et, à chaque fois,

1. D'après certains témoignages, le Dr Anneshaensel a été blessé à son tour peu après et il serait mort pendant son transfert dans un hôpital de l'arrière. Krukenberg lui fera par la suite attribuer la croix de fer de 1<sup>re</sup> classe, à titre posthume.

sa gorge saigne, inondant la vareuse de celui qui le porte. Quand, enfin, Terzaghi le pose sur une table, dans une villa de la côte où s'improvise un poste de secours rapide, il est tellement couvert de sang que les infirmiers croient que c'est lui qui est blessé.

En courant, le Français rejoint ses camarades qui, eux aussi, le regardent affolés.

— Tu t'es drôlement fait arranger !

— Mais non, c'est un blessé que j'ai porté.

Ils l'entourent et commencent à rire. Réaction nerveuse au sortir de cette nuit infernale.

\*  
\*\*

D'innombrables escarmouches et trois sérieux accrochages ne sont pas parvenus à stopper la marche des grenadiers du bataillon Fernet. Un jour gris a succédé à la nuit sombre. Peu à peu, les dunes et les villas sortent de l'ombre. Des silhouettes apparaissent sur la plage, aux casques caractéristiques. Ce sont des Waffen SS allemands qui arrivent de Dievenow à la rencontre de leurs camarades français.

L'Ostuf Fernet regarde sa montre. Il est 8 heures du matin, le 12 mars 1945.

Le 1<sup>er</sup> bataillon de la division *Charlemagne* vient enfin d'atteindre les lignes allemandes. Un demi-millier de SS français ont échappé à l'encerclement. Zimmermann, que son pied blessé fait beaucoup souffrir, ne peut s'empêcher de lancer quelques plaisanteries en argot aux hommes qui l'entourent. Ils sont trempés jusqu'à la taille, ayant été obligés, pour protéger le convoi, de s'avancer de plusieurs mètres dans la mer glaciale. Pourtant, ils rient. Les huit heures qu'ils viennent de vivre ont été éprouvantes, mais ils ont réussi. Les dix mille réfugiés sont sauvés.

Les SS français se reposent sur le rivage, tandis que les civils poursuivent encore leur route vers l'ouest. Les malheureux remercient leurs sauveteurs. Ils ne trouvent pas de mots pour exprimer leur reconnaissance. Les soldats français rendent aux mères les enfants qu'ils ont portés pendant toute une partie de cette marche le long du rivage.

On échange un pauvre sourire dans la triste lumière de l'aube. Les visages ont la même couleur terne, presque sablonneuse, comme vidés de leur sang. La seule victoire possible, c'est encore de se sortir vivant de cet enfer.

Dievenow grouille de soldats qui improvisent hâtivement une défense que tous savent provisoire.

L'Ostuf Fernet se dirige vers un groupe d'officiers allemands qui semblent chargés d'organiser la résistance.

— A-t-on des nouvelles du convoi qui a suivi la route côtière ?

— Pas encore.

Le chef du bataillon de marche devra attendre une demi-douzaine

d'heures avant de voir arriver son camarade Roy. L'officier artilleur raconte son aventure :

— Au début, tout a bien marché. Nous avions avec nous des Tigres et des Panthères qui nous ouvraient la route à coups de canon. Mais il arrivait des Russes de partout. A 5 heures du matin, nous nous sommes trouvés en pleine bagarre. En face, ils faisaient rappliquer en vitesse des éléments motorisés. Il a fallu s'arrêter, manœuvrer, se battre.

Roy semble plus furieux que jamais de ne pas avoir eu cette nuit des canons à sa disposition pour briser la résistance des Soviétiques.

— Nous nous sommes réfugiés dans des bois avant de pouvoir forcer le passage. Nous n'avons repris la progression qu'à 10 heures du matin. Il a fallu mettre « tout le paquet » pour bousculer les Russes. J'ai admiré comment se sont battus les parachutistes allemands. Nos gars se sont aussi très bien défendus... Et sur la plage, comment ça s'est passé ?

— Quelques accrochages. Mais finalement on a réussi la percée.

Roy ne tarit pas d'éloges sur l'intervention de la Luftwaffe et de la Kriegsmarine qui, en fin de matinée, ont permis aux derniers véhicules en état de marche après la bagarre de parvenir jusqu'à Dievenow et de rejoindre les fantassins du bataillon Fernet.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demande Roy.

— On continue vers l'ouest, répond Fernet. Je crois qu'on a intérêt à ne pas perdre de temps si on veut sauver ce qui reste de la division *Charlemagne*.

\*\*

L'Allemagne est pauvre. Elle manque d'hommes, d'essence, d'armes. Dès qu'ils sont sortis de la zone dangereuse et qu'ils ont passé un des bras de l'Oder sur un pont de bateaux, les SS français doivent exécuter l'ordre de désarmement qui touche désormais toutes les unités quittant le front. Ils se séparent avec regret des Panzerfaust, des fusils, des mitrailleuses, avec lesquels ils ont effectué la longue marche en territoire occupé par les Russes et réussi la percée le long de la Baltique.

D'autres unités attendent leurs armes pour monter en ligne et essayer de bloquer l'offensive russe qui vient de balayer la Poméranie, ne laissant derrière elle qu'une « poche » maritime dans la région de Dantzig. Les cartouches et les grenades sont devenues

trop rares pour ne pas être soigneusement récupérées, triées et à nouveau réparties. Seuls, quelques gradés de la division *Charlemagne* conservent leur pistolet personnel. Leurs hommes vont prendre la route les mains nues, un peu ébahis de se trouver soudain désarmés, après ces journées d'errance et de combat.

\*  
\*\*

Au début de l'après-midi du 12 mars 1945, les rescapés de Poméranie se mettent en marche vers Kolzow, sur l'île de Wollin. Zimmermann a réussi à dénicher à nouveau une bicyclette. Malgré sa blessure au pied, il refuse de se laisser évacuer avant l'arrivée à Swinemünde. Il pédale en zigzaguant sur la route pavée, baissant la tête sous le souffle glacial du vent de la Baltique qui menace de le déséquilibrer à chaque tour de roue.

Le Commandeur s'est rendu à l'état-major. Maintenant que ses hommes sont provisoirement hors de danger, Krukenberg les rejoindra plus tard.

Le bataillon de marche traverse une des îles de l'embouchure de l'Oder. Les rescapés sont épuisés mais heureux d'avoir échappé au piège de Poméranie. Ils ont l'impression de se réveiller d'un cauchemar. L'après-midi leur paraît splendide, malgré le froid et le vent. Le paysage sent la mer. Une pluie salée et glaciale brûle leurs lèvres. Mais ils chantent.

En fin de journée, ils arrivent à Mellenthin, dans l'île d'Usedom. Il fait froid. Zimmermann rassemble tous les rescapés dans l'église du village, grimpe sur l'autel et entreprend de leur faire un de ces petits discours dont il a le secret.

— Nous nous en sommes très bien tirés. Mais la situation reste assez « gênante »... Qu'est-ce que vous voulez faire ? Passer la nuit dans l'église ou vous rendre dans la forêt ?

Avec le vieil instinct des fugitifs et des guerriers, les SS français choisissent la forêt.

\*  
\*\*

A l'aube du 13 mars 1945, Krukenberg arrive dans une carriole, avec deux chevaux réquisitionnés : depuis longtemps, plus une goutte d'essence ne peut être gaspillée dans l'Allemagne en guerre.

Le bataillon Fernet reprend la route, avec le commandeur de la

division dans sa calèche et Zimmermann qui pédale devant les chevaux, très droit sur son vieux vélo au guidon recourbé.

Les rescapés de Poméranie avancent en rangs, marchant comme à la parade, entonnant, sur cette route cinglée par les averses venues du large, tous les vieux chants de la Waffen SS :

*SS marschiert in Feindesland  
Und singt ein Teufelslied*

...  
*Wo wir sind das ist immer vorne  
Und der Teufel der lacht noch dazu.  
Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha !*

Le Diable chevauche avec les SS français dont la mort n'a pas voulu. Ceux qui marchent en chantant le long de la côte baltique croient que rien ne pourra désormais leur barrer la route.

\*  
\*\*

Le bataillon de marche finit par arriver à Swinemünde. Zimmermann s'est rendu, toujours à bicyclette, au poste de commandement du général Aiching où le chef d'état-major tient à le féliciter pour la belle tenue de ses hommes.

— J'ai vu une unité qui marchait en bon ordre, sur la route de Swinemünde. Les hommes chantaient. Je vous avoue que j'ai été très surpris quand j'ai appris qu'il s'agissait de Français.

— Ce sont les rescapés de la 33<sup>e</sup> Waffen-Grenadier Division der SS *Charlemagne*, précise Zimmermann avec un air enthousiaste.

— Eh bien, c'est la première fois depuis longtemps que je vois des hommes qui ressemblent encore à des soldats.

## 6.

Les SS français de la compagnie d'état-major de la division *Charlemagne* et les isolés que conduit le Sturmbannführer Boudet-Gheusi, ancien avocat niçois promu chef d'un fantomatique « bataillon de chasseurs de chars » sans canons de PAK, sont arrivés à Jargelin, dans les environs d'Anklam, en Poméranie occidentale, depuis quatre jours. Les hommes s'avèrent assez épuisés et surtout démoralisés. Ils ont échappé à la capture, mais ils font partie d'une armée qui vient de subir une indéniable défaite. Les plus anciens ne peuvent s'empêcher de retrouver — avec quel ignoble goût de rancœur dans la bouche — leurs souvenirs de l'été 40. Toutes les armées en déroute se ressemblent. Il semble que le ressort de l'orgueilleuse Wehrmacht soit brusquement détendu. Seuls quelques petits groupes de Waffen SS tiennent encore, avec le fanatisme des soldats politiques.

Les rescapés cantonnent dans une grange, ouverte à tous les courants d'air. La paille grouille de vermine. Dans les champs de cette Poméranie naguère suédoise, la neige tient encore. La mer Baltique reste proche, avec ses eaux froides et grises, ses brumes tenaces, la fumée qui se tord au-dessus des convois de misère.

Pour occuper les rescapés désœuvrés, quelques sous-officiers entreprennent de vérifier s'ils savent toujours marcher au pas... Monotonie des exercices d'ordre serré. Entre deux séances, ils essaient de s'épouiller. Ils comparent leur trouvaille. Le Rottenführer Soulet, interprète à l'état-major, exhibe un parasite de la grosseur d'un grain de blé, découvert dans un des replis de sa chemise.

Pour les secrétaires, les fourriers, les chauffeurs, cette campagne de Poméranie n'a été qu'un désolant repli vers l'ouest, dans une atmosphère chaque jour plus angoissante. Maintenant, l'Oder enfin

franchi, les rescapés sont à la fois soulagés et un peu honteux. Ils pensent à leurs camarades des compagnies de combat, dont ils n'ont aucune nouvelle jusqu'au moment où Boudet-Gheusi leur apprend que la division a été anéantie dans la plaine de Belgard mais que le bataillon Fernet a réussi à percer les lignes russes pour arriver à Swinemünde.

Les deux troupes doivent se retrouver le 15 mars 1945 dans la région d'Anklam pour reformer une nouvelle unité de SS français.

\*  
\*\*

Pour les survivants de Poméranie rassemblés dans la région d'Anklam, on ne peut plus parler d'une division. Aussi l'Etat-Major de la Waffen SS change le nom de l'unité française qui devient le Waffen-Grenadier Regiment der SS *Charlemagne*. A sa tête, le Standartenführer Zimmermann. Il refuse de se laisser évacuer, malgré sa blessure au pied, et continue à se déplacer à bicyclette d'une compagnie à l'autre.

L'état-major cherche un château pour s'installer. Il ne trouve qu'une grosse demeure campagnarde, bourrée de réfugiés hébétés et transis. On installe les services dans un vestibule, déjà encombré par un gigantesque billard. Deux petites tables devant la fenêtre vont constituer le « bureau ». A sa tête, l'Ostuf Bénétaux qui n'a pas encore très bien compris comment il a réussi à échapper aux Russes et raconte à qui veut l'entendre son odyssée de prisonnier pendant vingt-quatre heures.

Les secrétaires et les estafettes se confectionnent une litière avec de la paille qu'ils étendent sous le billard. La paperasserie reprend vite ses droits.

Dans une des granges de la ferme, l'interprète Soulet s'accroche violemment avec un « Inspektor » de l'organisation paysanne pour s'approprier quelques bottes de paille. Furieux, le jeune Français finit par s'exclamer :

— On s'est battu pour défendre votre pays et vous voudriez nous faire coucher par terre ! Ça va pas, non ?

Et comme l'Allemand pousse des hurlements, Soulet finit par lui lancer son expression favorite :

— Pour le bureau des pleurs, c'est rue des Saules !

L'Allemand ne comprend pas, hésite à se fâcher et finit par tourner les talons, quand Soulet lui lance d'un air placide :

— Je n'ai pas l'impression que les Russes vous demanderont quoi que ce soit avant de se servir. « Ivan » sera là dans quelques semaines...

Sur ces propos défaitistes, il rejoint ses camarades qui dressent les nouveaux états de rationnaires du régiment *Charlemagne*. Environ six cents hommes se trouvent rassemblés dans la région d'Anklam. Mais il arrive encore des rescapés et des isolés tous les jours.

Les civils allemands regardent avec stupéfaction ces SS aux capotes sales, boueuses, déchirées. Les corps d'élite du Reich, à leur tour, se trouvent emportés par le tourbillon de la déroute. On supporte mal ses compatriotes vaincus. Mais les étrangers en deviennent encore plus lointains. Les SS français s'entendent mal avec certains paysans qui voient la guerre se rapprocher et sentent que plus personne ne pourra les protéger. Tout ce qui unissait si fortement en Poméranie les soldats et les réfugiés semble se dissoudre sous la pluie.

Le froid ne cesse pas. Il reste encore quelques plaques de neige, fouettées par les rafales de la Baltique qui en irisent la surface de vaguelettes immobiles. Sous les grands toits de chaume, les fermes se renfrognent.

La région où se retrouvent les rescapés de la division *Charlemagne* est une plaine à demi désertique, sablonneuse et marécageuse. Rien ne semble jamais arrêter le vent encore glacial, malgré l'approche du printemps. Les SS français retrouvent un décor monotone de bois et de lacs, si semblable à celui dans lequel ils viennent de se battre pendant quelques jours d'une incroyable confusion. La Baltique reste proche.

\*\*

Le 18 mars 1945 Krukenberg part pour l'état-major opérationnel du Reichsführer SS situé dans la région de Prenzlau.

Il en revient rapidement, apportant dans sa voiture de campagne quelques caisses de « Marketen », des cartouches de cigarettes et des croix de fer que Heinrich Himmler vient de lui remettre pour les SS français revenus de Poméranie.

\*\*

— *Stillgestanden !*

Tous se figent au garde-à-vous dans un seul claquement de talons.

— *Augen... rechts !*

Les têtes se tournent vers la droite d'un seul mouvement, les yeux fixés sur le Brigadeführer qui s'avance lentement. Krukenberg n'apparaît plus comme le chef un peu lointain et distant de Wildflecken. C'est l'officier de troupe, l'officier SS tel que se l'imaginent les anciens Freiwillige de Sennheim. Son visage s'est amaigri et durci, éclairé par le regard perçant des petits yeux sombres. Son éternel manteau de cuir d'une nuance insaisissable entre le vert et le gris porte des éraflures. Les hommes qui ont réussi la percée sur Dievenow savent qu'il a toujours marché en tête, prenant tous les risques d'un simple grenadier.

— *Augen gerade... aus !... Rührt euch !*

Krukenberg n'aime guère les discours. Mais il veut évoquer ceux qui sont tombés. Il tient à rappeler que des SS français se battaient hier encore à Kolberg évacuée cette nuit et que d'autres sont en ligne à Gotenhafen dans la poche de Dantzig.

Le commandeur de la division *Charlemagne* annonce la promotion au grade de Hauptsturmführer de celui avec qui il a réalisé la percée sur la Baltique : l'Ostuf Fernet, qui porte depuis Meseritz la croix de fer de 1<sup>re</sup> classe. Son adjoint, l'Oberjunker Labourdette, est nommé Untersturmführer.

Après avoir distribué quelques décorations, le Brigadeführer transmet aux survivants de Poméranie un message de félicitations de Henrich Himmler. « En tenant pendant quarante-huit heures dans Körlin, les SS français ont permis la réalisation du plan de l'Etat-Major... Le sacrifice des centaines de camarades disparus n'aura donc pas été inutile. »

L'allocution est terminée. Les compagnies peuvent regagner leur cantonnement.

Dans tout le village, on placarde en hâte des affiches : *Die Oder ist die Haupt Kampf Linie* : « L'Oder est la ligne principale de résistance. » Cette proclamation signée Heinrich Himmler annonce l'ultime raidissement avant l'inéluctable défaite.

\*  
\*\*

Le 21 mars 1945, premier jour du printemps, les SS français traversent Anklam. Ils se rendent à la gare pour gagner de nouveaux cantonnements dans le Mecklembourg.

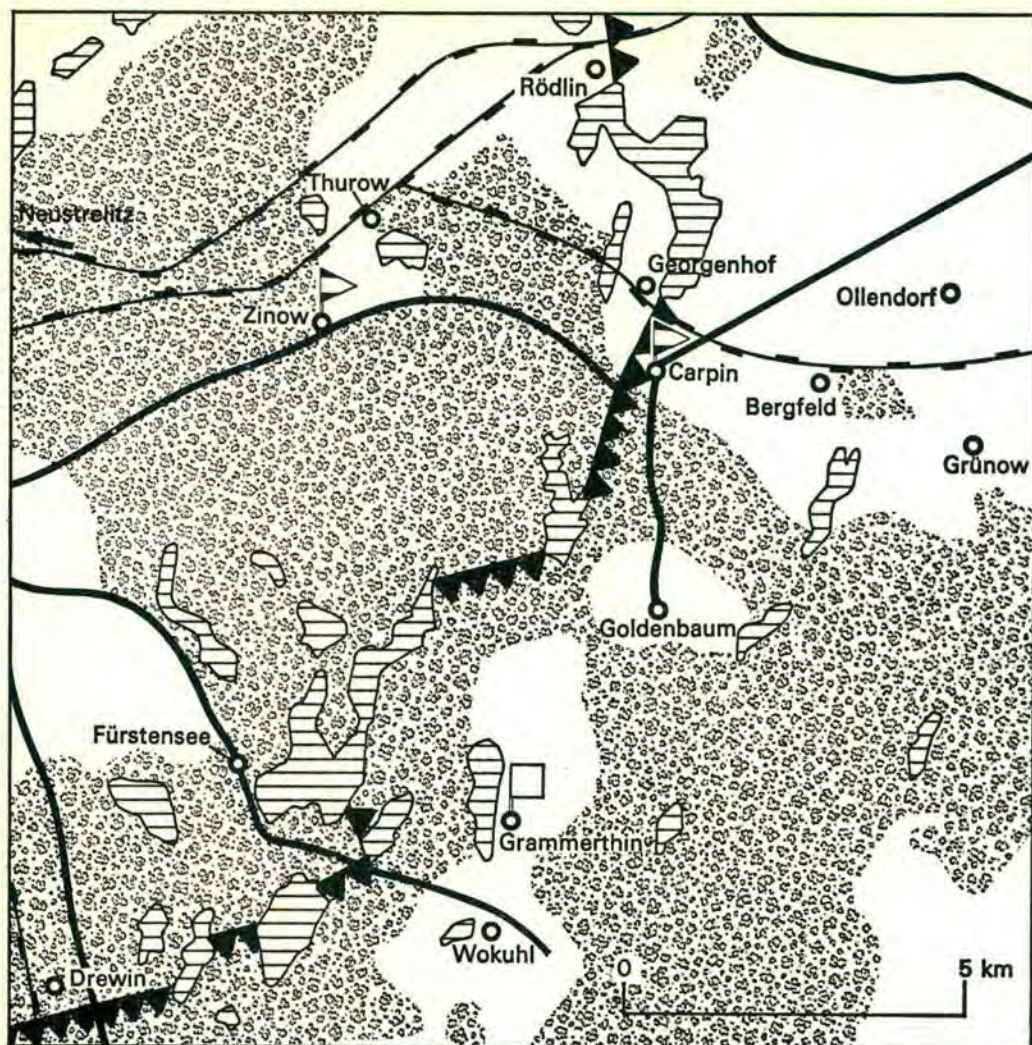
Il n'y a plus de train... Ils devront partir à pied et marcher

encore plusieurs jours sur les routes. Par défi, ils prennent le pas cadencé et lancent en français une chanson aujourd'hui dérisoire :






*Monika, chère compagne,  
Le pays est en campagne  
Pour faire les temps nouveaux...  
Nous mettrons les Russes en fuite,  
Bien loin jusqu'à l'Oural !*

En ce printemps 1945, ce sont les Russes qui sont arrivés sur l'Oder.

## DEUXIÈME PARTIE



## Regroupement de la division "Charlemagne" dans la région de Neustrelitz (24 mars-29 avril)

-  ligne de défense (barrages et fossés antichars)
-  P.C. division (Carpin puis Zinow)
-  P.C. régiment "Charlemagne" (Grammerthin)
-  voie ferrée
-  route

## 7.

Plus de wagons, plus de camions, plus de chevaux... Les SS français de la division *Charlemagne* marchent à pied sur les routes de la Poméranie occidentale et se dirigent vers le Mecklembourg.

Silencieux, épuisés par la bataille, encore ébahis d'être sortis vivants du piège de Belgard, ils traversent, le 21 mars 1945, la ville d'Anklam. Pas un chant ne monte de cette colonne qui ne rassemble même pas un millier d'hommes.

Dès les dernières maisons, les rescapés découvrent une activité fébrile. On creuse des fossés antichars. Personne ne croit plus que l'Oder puisse devenir une barrière infranchissable pour l'Armée rouge. Des techniciens de l'Organisation Todt, en longue capote kaki, avec l'éclat sanglant du brassard au bras gauche, vont et viennent, activant les travailleurs.

Tous les hommes du Reich servent désormais dans la Wehrmacht, la Waffen SS ou le Volkssturm. Même les vieillards, même les gamins. Pour manier la pelle et la pioche, il n'y a plus que les prisonniers russes et les femmes allemandes. Ils sont séparés par la route où patrouillent des sentinelles. Mais désormais voici les esclaves et les seigneurs attelés à la même besogne qui va les laisser les mains en sang, les reins rompus, au bord de ces fossés dérisoires qui ne pourront rien arrêter quand l'offensive russe déferlera sur le Mecklembourg.

— Un aérodrome ! Des « zincs » !

Les Français qui se sont battus sous un ciel totalement vide d'avions amis découvrent avec stupéfaction, à côté des carcasses de hangars aux poutrelles noircies et aux murs écroulés, des avions intacts. Messerschmitt 109 et Focke-Wulf 190 s'alignent comme à la parade,

impeccablement bâchés. Pourquoi n'ont-ils pas pris part à la bataille ? Quelques rampants de la Luftwaffe, l'air résigné, apprennent aux SS français revenus de l'enfer poméranien la terrible vérité :

— *Keine Benzin mehr !*

Le Reich n'a plus d'essence. Il ne lui reste plus que le sang de sa jeunesse : autour des pièces de Flak établies tout autour de l'aérodrome d'Anklam, s'affairent des « artilleurs » en uniforme noir de la Hitlerjungend. Ils ont quatorze ou quinze ans et s'appliquent à leur tâche avec le sérieux des enfants.

La campagne s'étend, monotone. La route semble interminable. La fatigue se fait sentir. En ce premier jour du printemps 1945, il fait encore froid. Pourtant la sueur colle les uniformes sales à la peau. Le soleil apparaît entre deux averses. Les hommes traînent un peu la jambe. Les kilomètres succèdent aux kilomètres.

— Déjà quinze bornes, soupire Soulet, que ses fonctions d'interprète de l'Etat-Major ont mal préparé aux fatigues des « pousse-cailloux ».

— On arrive à un patelin. Râle pas.

Ce sera la première étape. Schwyrinsbring. Les SS français logeront dans la grande salle d'un Gasthaus réquisitionné. L'établissement a déjà servi de gîte à des prisonniers de guerre et s'entoure d'un réseau de fils de fer barbelé.

— Ça me rappelle mon Stalag de 40 ! s'exclame Soulet.

Il s'allonge sur un banc du Gasthaus et lance une plaisanterie qui reste sans écho :

— On n'est pas sorti de l'auberge...

\*  
\*\*

Le lendemain, il faut reprendre la route à l'aube. A Sarnow, la colonne touche un peu de ravitaillement. L'organisation allemande fonctionne encore malgré les coups de boutoir des divisions soviétiques. Mais les hommes rouspètent :

— Et le pain ?

— *Kein Brot mehr !*

Dans le Reich, il ne paraît pas y avoir désormais plus de pain que d'essence. Les Français perçoivent avec dégoût quelques biscuits qui semblent pétris dans du carton ondulé. Chaque homme a droit à trois boîtes de cinq de ces biscuits, que les services de l'intendance allemande nomment « Knäckerbrot ».

— Ça gonfle les poches, mais pas l'estomac, constate Soulet qui s'efforce de rester au rythme de la marche.

Le vent s'est levé. Un terrible vent d'équinoxe qui ronfle comme un soufflet de forge sur la plaine mecklembourgeoise. Mais une forge qui répandrait une brise glaciale. Le vent soulève la poussière qui cingle les visages et se colle aux uniformes et aux sacs. Les hommes prennent une teinte grisâtre, cadavérique.

Des fermes isolées parsèment la campagne, au bout de longs chemins aux profondes ornières. Parfois, sur une planche posée sur quatre piquets au bord de la route, se trouvent deux ou trois bidons de lait.

Les « sandwiches » de vent et de sable entre deux « Knäckerbrot » ne pèsent pas lourd sur l'estomac. Pendant une pause, deux SS français quittent la colonne, se dirigent vers un bidon de lait, remplissent leur gamelle et boivent à goulues lampées.

— *Achtung!* Le péquenot !

Un « Bauer » a vu la scène de la fenêtre de sa ferme et arrive en hurlant, brandissant le poing.

Un des chapardeurs finit sa gamelle, s'essuie la bouche d'un revers de main et conclut placidement :

— Te fatigue pas. *Nix verstehen : Franzose.*

Il faudra le coup de sifflet du départ pour calmer le paysan qui n'apprécie guère ce genre de « collaboration ».

La colonne repart.

\*  
\*\*

Les SS français traversent une grosse bourgade dont le nom les intrigue : Friedland. Mais ce n'est pas le bon, celui de Napoléon. Ce n'est qu'une ville poméranienne comme tant d'autres, avec ses maisons sagement alignées et ses rues étroites. Des civils et des soldats blessés regardent l'étrange colonne. Où sont les orgueilleuses divisions d'autrefois ?

Nouvelle pause à la sortie de la ville. Maintenant, commence le Mecklembourg. Une petite vieille toute habillée de noir sort de sa maison et se dirige vers les SS français assis sur le trottoir. Elle leur apporte quelques brocs de mauvais café-ersatz.

Les hommes seront répartis pour la nuit entre différents villages. La compagnie d'état-major loge dans l'école de Schönbeck. Le tableau noir inspire un émule du caricaturiste Dubout. De quelques coups

de craie, il évoque la division *Charlemagne* en retraite. Il ne craint pas de forcer la note et on découvre même des culs-de-jatte dans des caisses à roulettes...

\*  
\*\*

Les SS français vont parcourir plus de vingt kilomètres, le 23 mars 1945, pour gagner les environs de Stolpe. A chaque pause, ils essaient de s'épouiller car leurs vêtements grouillent de vermine. Le matin ils ont trempé leurs biscuits dans une soupe au lait inattendue ; le soir, ils touchent quelques pommes de terre. Presque un festin... Décidément la journée a été favorable et deux avions russes ont même survolé la colonne sans la mitrailler.

Le 24 mars, après une dizaine de kilomètres de route, les rescapés de la division *Charlemagne* arrivent dans la région de Carpin. L'étape a été courte, le vent a cessé, le soleil luit. On entend même des chansons :

*Nous mettrons les Russes en fuite  
Bien loin jusqu'à l'Oural !*

— Il y en a qui ne doutent de rien, constate Soulet, en extirpant un nouveau pou d'un des replis de sa vareuse.

Un bruit de sabots lui fait lever la tête. Un cavalier arrive au petit trot. C'est le Hauptstuf Pachur, un grand Berlinois à l'air distingué, qui remplit les fonctions d'adjoint du Brigadeführer. Les hommes de la compagnie d'état-major l'entourent, espérant quelques nouvelles.

Pachur met pied à terre et annonce aussitôt :

— J'ai besoin de personnel pour l'état-major de la division *Charlemagne* installé à Carpin. Il me faut un interprète, un tailleur, un coiffeur...

L'organisation reprend ses droits. La coupe de cheveux à l'ordonnance annonce la reprise en main. Et les bureaux vont à nouveau sécréter de la paperasse. La guerre continue.

\*  
\*\*

Le dimanche 25 mars sera consacré à l'épouillage. Cette fois, l'opération n'est plus « artisanale » mais « industrielle ». Couvertures, capotes, pantalons et vareuses sont passés au désinfectant. Che-

mises et caleçons doivent être trempés dans un seau plein d'un produit à l'odeur ignoble mais efficace. Comme personne ne possède plus de linge de rechange, quelques centaines de SS français, entièrement nus, attendent dans une petite prairie entourée de haies.

Le soleil mecklembourgeois finit par faire une apparition timide, bien insuffisante pour réchauffer les hommes et sécher les vêtements. Par-dessus la haie, on aperçoit de temps à autre la tête d'une des filles du village. Les demoiselles de Carpin semblent s'amuser beaucoup de cette séance d'épouillage. Les Français leur lancent des plaisanteries dont l'obscénité reste heureusement incompréhensible aux oreilles teutonnes.

Les infirmiers qui président à l'épouillage sourient de tant de bonne humeur et ne pressent pas trop le mouvement. Ils savent mieux que personne que le « matériel humain » a besoin de se reposer et, surtout, de retrouver le moral.

Au sortir de la bataille, beaucoup de SS français restent marqués par la terrible épreuve de Poméranie. La percée leur paraît encore irréaliste.

## 8.

Le village de Carpin porte désormais le titre de « Stabsquartier » ou quartier général de la division *Charlemagne*. Mais les effectifs ne dépassent guère ceux d'un gros bataillon. Peu importe aux autorités qui commencent à réorganiser bureaux et services : pour le Brigadeführer Krukenberg, le premier ennemi, c'est le désordre.

Le village se trouve près d'un lac, en lisière d'une forêt. Quelques maisons s'étirent le long de la grande route menant de Woldeck à la ville de Neustrelitz, à une dizaine de kilomètres. Carpin garde un air incontestablement rural. Et paisible. La gare ressemble à un jouet d'enfant et le chemin de fer passe rarement, sous ce ciel que viennent souvent troubler les avions ennemis.

Les SS français s'affairent et commencent à s'installer. Les téléphonistes, les infirmiers, les secrétaires, les magasiniers ne sont jamais bien longs à faire leur trou. Ils tiennent à leur réputation de plus grands débrouillards de toute la division. Soulet retrouve, avec son poste d'interprète, une machine à écrire, un dictionnaire, un poste de radio. Un bon poêle ronfle dans la pièce.

\*  
\*\*

Krukenberg a installé son poste de commandement dans le château de Carpin, une vaste bâtisse à l'architecture incertaine, où s'affairent déjà les officiers allemands de son état-major.

Les rescapés de Poméranie doivent être répartis en deux unités qui garderont les traditions des anciens régiments de la division *Charlemagne*.

Le bataillon 57 reste l'héritier direct de la Sturmbrigade *Frankreich*

et beaucoup de ses hommes, engagés dans la Waffen SS dès l'été 1943, ont combattu dans les Carpates. Ils savent qu'ils ont échappé au piège de Poméranie par leur esprit de discipline tout autant que par leur bravoure, et en tirent un grand orgueil. Le Hauptstuf Fernet conserve, bien entendu, le commandement de cette unité d'élite et il cantonne dans le château de Bergfeld, tandis que ses trois compagnies de grenadiers sont réparties dans quelques fermes du voisinage.

Le bataillon 58 s'installe tout autour du village de Grunow. Comme dans le régiment dont il maintient les traditions, on trouve un amalgame plus ou moins solide d'anciens miliciens, très éprouvés par leur baptême du feu en Poméranie, et de vieux combattants de la LVF, assez découragés par l'aboutissement désastreux de près de quatre années de dures campagnes sur le front de l'Est. Les légionnaires ont toujours tenu à leur réputation de « grognards » et ils ne se privent certes pas pour critiquer ceux qu'ils estiment responsables de leurs malheurs.

L'Ostuf Géromini, naguère arrivé au camp de Wildflecken avec les francs-gardes de la Milice, a reçu la lourde charge de commander ce bataillon 58, moins homogène et au moral moins solide que le 57. Ancien officier d'infanterie coloniale et très courageux commandant de compagnie pendant la campagne de Poméranie, il garde avec les uns et les autres un franc-parler qui heurte ses supérieurs, mais lui assure une indéniable popularité. Corse au sang bouillonnant, Géromini reste bien décidé à continuer le combat, mais manifeste une fierté de plus en plus ombrageuse.

\*  
\*\*

Les survivants de la compagnie d'Honneur, auréolés d'une solide réputation de « casseurs de chars » depuis leur dur combat dans le cimetière d'Elsenau, ont pris leur cantonnement dans le village d'Ollendorf.

L'Ostuf Weber dépend uniquement des services de l'Inspection et s'efforce de vivre un peu en marge des autres unités de l'ancienne division *Charlemagne*. Il récupère, pour compenser les pertes de la campagne de Poméranie, quelques nouveaux stagiaires sélectionnés pour suivre les cours de son Ausbildungskompanie, considérée à la fois comme une unité d'instruction et une sorte de corps-franc. Weber continue à mériter son surnom de « Cyclone » et semble bien décidé à reprendre l'entraînement sur un rythme infernal.

Krukenberg a réussi à regrouper environ sept cents hommes qui ont tous participé à la campagne de Poméranie. Pour reconstituer une nouvelle grande unité de SS français, il demande à Berlin de diriger sur la région de Neustrelitz tous les isolés qui ont réussi à regagner les lignes allemandes de l'Oder. Il sait qu'une compagnie de marche de la division a participé à la défense de Kolberg<sup>1</sup> et il pense que de nombreux SS français doivent encore se trouver enfermés dans la poche de Dantzig<sup>2</sup>. Reste surtout comme troupe disponible le détachement rassemblé au camp de Wildflecken et dont les effectifs sont ceux d'un régiment.

Le Commandeur demande leur mise en route vers Neustrelitz le plus rapidement possible. Auparavant, il importe de redonner un peu d'éclat à ceux qui se trouvent déjà réunis sous ses ordres à Carpin. Il diffuse alors un ordre du jour qui va être affiché et commenté dans tous les cantonnements, à Bergfeld, à Grunow et à Ollendorf :

*Nous venons de vivre des jours entrecoupés de luttes âpres et de marches pénibles. Ce n'est pas comme petite unité fondue dans l'armée allemande que nous avons combattu mais en tant que division française autonome.*

*C'est avec le nom de Charlemagne que la renommée de bravoure et de résistance française s'est renouvelée.*

*La dureté des combats nous a unifiés.*

*Avec fierté, nous nous rappelons qu'au sud de Bärenwalde nous avons arrêté l'ennemi qui avait pénétré dans les lignes allemandes. En moins d'une heure, nous avons détruit seize chars ennemis, là, près d'Elsenau et de Barenbutte.*

*A Neustettin aussi nous avons montré notre bravoure.*

*Mais c'est surtout à Körlin que nous avons prouvé que nous savions combattre les derniers sur le champ de bataille, lorsque l'intérêt de l'armée l'exigeait.*

*Le fait de tenir sur place jusqu'aux premières heures de la matinée du 5 mars nous a donné, à une partie des armées allemandes et à nous-mêmes, la possibilité de nous dégager de l'encerclement russe.*

1 et 2. Voir dans les annexes de ce livre le résumé des combats des SS français à Kolberg et Gotenhafen-Dantzig.

Nous avons rejoint les positions allemandes près de Dievenow, en traversant à plusieurs reprises les lignes ennemies.

C'est non seulement à notre esprit combatif que nous devons ce succès, mais encore à notre discipline.

Nous ne voulons pas oublier nos camarades qui à Kolberg ont été cités plusieurs fois par le commandement de cette forteresse pour leur bravoure particulièrement remarquable.

En ce moment encore, des éléments de notre division défendent la ville de Dantzig aux côtés de leurs camarades allemands.

Nous avons partout contribué à arrêter ou à ralentir la vague déferlante des Bolchevistes. Cette lutte n'a pu être menée sans pertes sérieuses, mais nombreux sont nos camarades n'ayant pu, jusqu'à présent, rejoindre nos lignes. Espérons que le général Puaud est parmi eux et qu'avec d'autres héroïques combattants ils reprendront bientôt leur place parmi nous.

La lutte nous a unifiés. Le fait que notre division ait été réduite par de glorieux combats doit nous inciter davantage encore à ne former qu'un bloc, qu'une équipe.

Si loin de notre pays, nous avons pu entourer notre drapeau d'une gloire nouvelle ; nous savons que tous les Français qui, avec nous et pour la liberté de la Patrie, veulent un nouvel ordre européen, nous regardent avec fierté.

Nous avons toujours dit que seuls peuvent collaborer au redressement de la France ceux qui ont fait leurs preuves comme soldats dans les situations les plus dures. Après de longs mois d'instruction, nous avons pu montrer l'esprit qui nous anime, esprit qui, dans les jours à venir, nous conduira encore à de nouveaux succès jusqu'au jour tant attendu où nous prendrons part à la libération de notre pays.

L'Histoire nous a appris que l'on ne doit pas, après une bataille, sentir la fatigue, mais, au contraire, rassembler toutes les énergies pour de nouveaux combats. Le moment que nous vivons est décisif. Alors que l'estime de la Waffen SS nous est acquise, aucun soldat conscient de son honneur ne peut quitter nos rangs.

La gloire de la LVF à l'Est, les succès de la SS Sturmbrigade française dans les Carpates, les combats menés par la Milice française dans notre patrie doivent créer un bloc scellé par le sang français versé en Poméranie, et donner naissance à une tradition qui soit digne de l'idée révolutionnaire pour laquelle nous combattons.

Notre foi en la victoire est inébranlable, plus farouchement encore si la situation devient plus difficile.

L'atmosphère dans les cantonnements de la région de Neustrelitz reste assez tendue. La dure campagne de Poméranie a exacerbé les sentiments des miliciens venus à la Waffen SS contraints et forcés. Quelques anciens francs-gardes, aigris et découragés, ne cessent de se répandre en propos amers contre les Allemands. Des discussions renaissent, avec encore plus d'âpreté qu'à Wildflecken, parce qu'elles sont lourdes du sang versé en Poméranie.

— Les Fritz ont voulu se débarrasser de nous... Ils nous ont envoyés au massacre... Ce Krukenberg nous hait... C'est le plus Boche de tous les Boches.

Sans cesse, reviennent les mêmes arguments. Parfois un des anciens de la Sturmbrigade *Frankreich* s'emporte et lance à un des défaitistes :

— Si vous détestiez tant les Allemands, vous n'aviez qu'à rejoindre la résistance. Vous ne valez pas mieux que les cocus de Sigmaringen, et que tous les « malgré-nous » de la pseudo-collaboration.

— Nous, on n'a jamais été des collaborateurs.

— Mon œil ! retorque l'Uscha Riberto. Si les Anglo-Américains avaient été rejetés à la mer, vous seriez plus SS que nous. Et vous vous êtes quand même battus contre les maquisards aux côtés des Allemands. Maintenant que ça va mal vous ne leur pardonnez pas de ne pas avoir gagné.

Ce petit noyau milicien est maintenant buté et inaccessible à un raisonnement quelconque.

— Des réacs et des bigots ! s'exclame un vieux légionnaire qui porte le ruban rouge et noir du premier hiver, gagné avec la LVF devant Moscou.

— Je suis un vieux mécréant, surenchérit un ancien communiste

de Saint-Denis qui a suivi Doriot depuis sa rupture avec Moscou en 1936 et combat avec « le grand Jacques » sur le front de l'Est depuis 1941. Leur crucifix à la sauce tricolore, moi ça me dégoûte.

Dans les cantonnements, les discussions s'exaspèrent. Les nostalgiques du slogan de Maurras « la France, la France seule » continuent à geindre, conservateurs perdus au milieu de révolutionnaires.

Labourdette ayant fait à un ancien chef de trentaine de la Franc-Garde une observation sur sa tenue, s'entend répondre :

— Vous êtes plus Boche que les Boches.

— Vous me dégoûtez, réplique aussitôt l'Untersturmführer. Vous ne savez même pas ce que vous êtes. Quand vous étiez en France vous étiez contre les résistants, contre les francs-maçons, contre les Juifs... Maintenant que vous êtes en Allemagne, vous êtes contre les Allemands. Et si ces « Boches », comme vous dites, ne vous avaient pas laissés entrer chez eux en septembre dernier, où seriez-vous maintenant ? Vous êtes comme le vieux Pétain, votre idole : vous n'avez jamais su choisir. Et vous faites tout ce qu'il faut pour recevoir des coups des deux côtés.

Furieux, Labourdette raconte le soir même l'incident à son chef.

— J'en ai plein le dos de ces miliciens !

— Ils ne sont pas tous comme ça, répond Fernet. Beaucoup d'entre eux, surtout parmi les jeunes, constituent de très bons éléments. Il ne leur manque que les quelques mois de formation SS que nous avons reçus. Ça leur aurait permis de se libérer de leurs contradictions. C'est bien dommage que des chefs comme de Vaugelas, Raybaud ou de Bourmont ne soient plus là. Eux, ils avaient loyalement « joué le jeu » malgré leur désarroi devant un milieu aussi nouveau pour eux que le nôtre. Heureusement, nous n'allons pas tarder à recevoir les élèves-officiers que nous avons envoyés à Neweklau. Eux, j'en suis sûr, ils auront fait leur mutation, miliciens ou pas.

\*  
\*\*

Le commandant du bataillon 57 se rend vite compte que quelques éléments démoralisés risquent de provoquer des ravages parmi leurs camarades. Il décide de se rendre de compagnie en compagnie pour parler aux hommes. Il organise aussi au bataillon des réunions d'officiers et de sous-officiers. Son discours dans les compagnies a le mérite de la simplicité.

— C'est facile de jouer aux durs quand tout va bien. Maintenant,

l'heure de vérité a sonné. On va bien voir ceux qui vont tenir le coup et ceux qui vont se dégonfler comme des baudruches. Ceux qui se sont engagés à la Waffen SS pour sauver leur peau se sont trompés d'adresse. Ils peuvent retourner d'où ils viennent. Nous n'avons qu'une seule chose à faire : continuer à nous battre. Avec de l'entraînement et de la discipline nous nous sommes sortis de Körlin. D'abord, parce que nous avons strictement obéi. Si les autres unités de la division avaient, comme nous, exécuté les ordres, elles seraient ici avec nous.

Quelques-uns baissent la tête d'un air buté, mais la plupart de ceux qui se souviennent des durs moments de la percée manifestent leur approbation à leur chef quand il conclut, non sans audace :

— La situation militaire, vous la connaissez par les communiqués. Bien sûr, elle est très sérieuse. Mais ce n'est pas une raison pour se décourager. Croyez-moi : les carottes ne sont pas cuites. Rien n'est jamais fini. Je ne vais pas vous prédire l'avenir. Mais dites-vous bien que l'avenir appartient à ceux qui luttent, pas à ceux qui lâchent.

\*  
\*\*

Fernet tient aussi à s'entretenir avec les cadres et à leur rappeler les conditions de l'engagement en Poméranie :

— Certains prétendent que nous avons été envoyés dans cette maudite poche pour nous y faire massacrer parce que les Allemands voulaient se débarrasser de nous. C'est un mensonge et c'est une connerie : nous ne formions qu'une faible partie des troupes encerclées et tout le monde était logé à la même enseigne. Vous croyez vraiment que le haut commandement aurait sacrifié près de cent mille Allemands pour se débarrasser de cinq ou six mille Français gênants ?

L'Ostuf Rougemous, chef de la 1<sup>re</sup> compagnie, interrompt Fernet :

— On ne m'enlèvera pas de l'idée que les Allemands ont voulu nous faire massacrer. Ils ont tout fait pour ça.

Fernet lui coupe la parole sèchement :

— Les pires massacreurs sont les chefs incapables et sans courage. Un officier n'a pas le droit de parler comme vous le faites.

— Je vous prie de m'excuser, balbutie Rougemous qui restera muet jusqu'à la fin de la réunion.

— Il faut choisir d'être courageux ou d'être lâche, enchaîne Fernet. Si dans l'ensemble vous n'aviez pas été courageux et disciplinés, si

vos chefs avaient perdu le moral, vous ne seriez pas ici aujourd'hui. Mon idée fixe, pendant toute cette retraite de Poméranie, a été de vous sortir de là. Nous nous en sommes sortis parce que tout le monde y a mis du sien.

Le commandant du bataillon 57 observe attentivement son auditoire qui, dans l'ensemble, réagit favorablement.

— Avec vous, je dois être beaucoup plus exigeant qu'avec les hommes. Vous êtes des gradés. Vous avez charge d'âmes. Vos hommes ont besoin de vous, pas seulement de votre présence, mais de votre impulsion et de votre exemple. Qu'est-ce que vous êtes venus chercher à la SS ? Une assurance sur la vie ? Il y en a qui se disent inquiets. Vous ne devez pas avoir le temps d'être inquiets. Faites passer, avant tout, le souci d'être à la hauteur de vos responsabilités. Et vous verrez que tous vos autres problèmes, toutes vos inquiétudes disparaîtront. Si l'un ou l'autre d'entre vous a vraiment une grosse difficulté, qu'il vienne me voir en tête-à-tête. Ma porte vous est toujours ouverte. Vous pouvez compter sur moi. Moi, je compte absolument sur vous.

La conférence est terminée. Les gradés se retirent.

— Rougemous, restez, je vous prie.

L'officier s'immobilise, gêné, face à son chef.

— Je vous relève de votre commandement, dit Fernet. Le Brigadeführer décidera ce qu'il y a lieu de faire de vous. En attendant, je vous interdis de remettre les pieds dans les cantonnements de la 1<sup>re</sup> compagnie. Vous pouvez disposer.

— Je voulais, moi aussi, répond Rougemous, demander à être relevé.

L'air accablé, il salue et s'en va. Fernet hausse les épaules. Son adjoint Labourdette entre à ce moment dans la pièce.

— J'ai relevé Rougemous de son commandement, lui annonce Fernet. Tu rends compte à la division : « L'Obersturmführer Rougemous n'étant plus physiquement ni moralement en état de commander la 1<sup>re</sup> compagnie a été relevé de son commandement à effet immédiat et remis à la disposition de la division. »

— Ça n'est pas trop tôt, dit Labourdette. Il aurait démoralisé tout un régiment.

\*  
\*\*

Krukenberg n'a jamais beaucoup aimé un certain esprit milicien et laisse parfois tomber de dures paroles :

— Quelques miliciens sont entrés à la SS parce qu'ils croyaient que les Allemands allaient gagner la guerre. Quant à Darnand, on ne l'a même pas vu au front.

L'effet de ces propos ajouté aux nouvelles du front provoque un mouvement de révolte chez certains chefs miliciens.

— J'en ai plein le dos, crie l'Ostuf Géromini. On nous prend pour des cons !

Le commandant du bataillon 58 demande à être reçu par le Brigadeführer qui finit par le convoquer dans le château de Carpin, à l'état-major de la division.

— Je vous écoute, laisse tomber Krukenberg, l'air encore plus glacial que d'habitude.

— J'en ai assez ! éclate Géromini. Quand on est entré dans la Waffen SS, on nous a dit que nous resterions en uniforme français et vous voyez dans quelle tenue je suis.

Le commandeur toise le petit Corse. Ses yeux apparaissent à peine derrière la fente des paupières :

— Je ne vous ai jamais rien promis. Adressez vos reproches à celui qui vous a fait ces promesses. Ce n'est pas moi qui vous ai amenés en Allemagne.

— On nous a dit que nous serions commandés en français et par des Français.

Krukenberg le coupe tout de suite :

— Ce n'est pas ma faute s'il n'y avait pas avec vous assez d'officiers capables de vous conduire au feu.

— Et Darnand ? éclate Géromini. Vous savez quand même pourquoi il ne se trouve pas avec nous en ce moment !

Krukenberg ne répond même pas. Il sait bien pourquoi il a écarté Darnand de la division au mois de novembre 1944<sup>1</sup>. Il laisse son interlocuteur vider sa besace.

— Je n'ai de leçons de courage à recevoir de personne, lance Géromini comme une ultime insolence.

Le Commandeur estime qu'il est temps de clore l'entretien et laisse tomber d'un ton sec :

— Cela me confirme que vous avez très mauvais esprit... Vous pouvez disposer.

1. Voir *La Division Charlemagne*, Fayard, 1974, pages 162-164.



Le Brigadeführer est agacé par cette petite fronde que suscite une poignée de « mauvais esprits ». L'affaire Rougemous a mis le comble à son exaspération.

— J'en ai assez de tous ces miliciens, dit Krukenberg à Fernet. Voilà encore Géromini qui est venu me faire une scène. Pour rien. Tout ce qu'il m'a raconté, c'est à Darnand qu'il aurait dû le dire.

Il explique au commandant du bataillon 57 que la Waffen SS n'a pourtant aucun préjugé contre les chefs politiques européens :

— Voyez Degrelle, dit-il.

— Malheureusement nous n'avons pas un Degrelle, dit Fernet, mais plusieurs « chefs » qui s'entre-dévorent féroce ment. La division ne doit pas être le champ clos où ils règlent leurs comptes. J'ai tenté de l'expliquer à Darnand en octobre dernier à Ulm. Mais il n'a rien voulu entendre. Bassompierre non plus.

— Et ce Géromini ? Quelle insolence !

— Géromini n'est pas Rougemous. Je le connais bien. Nous étions dans l'armée française ensemble au Sénégal. Il a très mauvais caractère, c'est certain. Une tête de cochon, un râleur, comme on dit en français. Mais il est très courageux et très énergique. C'est un excellent commandant d'unité et c'est aussi un excellent camarade. D'après ce que j'ai entendu dire, il s'est remarquablement bien conduit en Poméranie. Et puis il a au moins les qualités de ses défauts. On sait toujours ce qu'il a sur le cœur. Croyez-moi, Brigadeführer, Géromini, comme les grognards de Napoléon, continuera de grogner mais il ne lâchera pas.

— Je souhaite que vous ayez raison, car nous avons trop peu d'armes pour les donner à des gens qui ne voudront pas se battre.

Plusieurs fois par semaine, de nouveaux SS français arrivent à Carpin. Des spécialistes reviennent de stage et se désespèrent de n'être pas montés en Poméranie avec leurs camarades. Des blessés légers, ayant réussi à être évacués à temps au-delà de l'Oder, demandent à reprendre leur place dans des unités où ils ne retrouvent plus guère de camarades. De nouveaux engagés, encore en civil, tiennent à rappeler qu'ils sont toujours volontaires pour la Waffen SS, même à la fin du mois de mars 1945.

— Vous comprenez, on a signé. Alors... Seulement, on est un peu en retard... Ce n'était pas si commode de vous trouver.

Frappé par leur obstination, Krukenberg accepte d'embrigader quelques-uns de ces nouveaux volontaires qui répètent avec un sourire méprisant :

— Après ce qu'on a connu sous les bombardements dans les villes allemandes, ça ne pourra pas être pire sur le front.

Certains s'imaginent, naïvement, que les SS mangent mieux que les civils et ne se cachent pas d'être venus à la division *Charlemagne* « pour la gamelle ».

— Eh bien, les gars, laisse tomber le vieil Ostuf Benetaux, chef du bureau du personnel, vous risquez d'être rudement déçus !

Et puis il leur raconte une nouvelle fois les péripéties de ses quelques jours de captivité chez les Russes. Il semble en falloir davantage pour impressionner les nouveaux venus qui vont flegmatiquement toucher leur maigre paquetage.

L'accroissement constant des effectifs et des nécessités d'organisation provoquent un nouveau déménagement des unités. Le bataillon 57 quitte le village de Bergfeld pour celui de Furstensee, où il va occuper les baraquements d'un ancien camp d'instruction. Le bataillon 58 part de Grunow et gagne la bourgade de Wokuhl.

Le rythme de l'instruction s'accélère. Mais le moral reste encore fluctuant chez certains. Et les nouvelles de cette fin de mars 1945 apparaissent, certes, de plus en plus mauvaises pour les armées du Reich.

La contre-offensive lancée le 6 mars 1945 sur le lac Balaton, pour reprendre Budapest et s'emparer des indispensables puits de pétrole de Roumanie, se révèle un échec. Les meilleures divisions de la Waffen SS, *Totenkopf*, *Wiking*, *Das Reich*, *Hitlerjugend*, *Hohenstauffen*, *Reichsführer SS*, n'ont pas réussi à rejeter l'Armée rouge hors de Hongrie. Les plus célèbres généraux SS comme Otto Gille ou le légendaire « Sepp » Dietrich n'ont pu redresser une situation stratégique irrémédiablement compromise.

La situation dans le Nord-Est semble aussi dramatique que dans le Sud-Est européen. Au groupe d'armées de la Vistule, le général Heinrici remplace le Reichsführer Himmler depuis le 20 mars 1945. Les Russes menacent de reprendre leur offensive et de franchir l'Oder. Il devient évident que le prochain assaut soviétique va frapper au cœur même du Reich : à Berlin.

Quelques jours après sa parution, le numéro du journal de la SS *Das Schwarze Korps* arrive dans les cantonnements de la région de Neustrelitz. Il confirme certains bruits qui ne cessent de courir sur des pourparlers éventuels.

L'article est traduit et commenté à une réunion des chefs de compagnie du bataillon 57 qui découvrent pour la première fois un ton assez inhabituel dans la presse allemande. D'autant plus intéressant que le rédacteur en chef du journal de la SS, Gunther d'Alquen, passe pour bien renseigné et un peu frondeur.

— Voici ce que dit en substance cet article, annonce Fernet : nous sommes à un moment de la guerre où il n'est plus permis d'espérer que nos couleurs puissent flotter sur Moscou et sur Londres. Nous ne devons pas croire davantage qu'une arme secrète extraordinaire puisse du jour au lendemain renverser le cours des opérations en notre faveur.

Un lourd silence plane dans la pièce. Les chefs de compagnie apprécient la franchise avec laquelle *Das Schwarze Korps* reconnaît la gravité de la situation. Mais la suite de l'article les intrigue :

— Nous ne souhaitons qu'une chose, c'est que les Anglo-Saxons se rendent compte que leurs intérêts fondamentaux et les nôtres sont les mêmes, et que peu de chose, finalement, nous sépare d'eux. Bien sûr, nous sentons qu'il leur sera difficile de faire marche arrière sur le chemin où ils se sont engagés, mais nous ne pouvons pas croire qu'ils restent indéfiniment aveugles à leurs propres intérêts, puisqu'ils sont menacés par le bolchevisme au même titre que nous. Puissent-ils se rendre compte du danger avant qu'il soit trop tard, pour eux et pour nous...

Il semble évident pour tous ceux qui écoutent une telle lecture que des pourparlers sont en cours. Peuvent-ils aboutir ? Ce serait la dernière chance. Mais une telle négociation ne peut rien changer à la volonté de ceux qui se battent sur tous les fronts.

— Tout cela ne dépend ni de vous ni de moi, ajoute Fernet, ni d'aucun de ceux qui se trouvent avec nous. Alors, nous n'avons qu'une chose à faire : nous battre. Le plus longtemps que nous pourrons. Il faut que tous les peuples de l'Europe soient représentés dans cette guerre à l'Est. Quoi qu'il arrive, c'est de notre sacrifice que naîtra l'Europe de demain.

Et le commandant du bataillon 57 conclut par une seule phrase :

— En mettant tout au pire, le cours de notre révolution sera interrompu pour une génération.

\*  
\*\*

Dans les premiers jours du mois d'avril 1945, un état-major de reconnaissance de la Wehrmacht parcourt la région de Neustrelitz. Le colonel qui le dirige, Herr Oberst von Massow, porte monocle et affecte la raideur dédaigneuse naguère en usage dans l'armée impériale. Il toise avec un mépris évident les SS français.

Il doit pourtant rendre compte à leur chef de sa mission :

— Je suis ici, dit-il à Krukenberg, pour étudier le secteur en vue de préparer les combats qui peuvent s'y dérouler.

Dans le genre glacial, le commandeur de la division *Charlemagne* ne craint personne et le représentant de la Wehrmacht trouve un interlocuteur capable de se montrer encore plus impénétrable. Les

trois officiers qui accompagnent le colonel von Massow arborent des mines de circonstance.

— Visez un peu les croque-morts, ricane le Rottenführer Soulet. Ils portent encore des casquettes « à trois étages »...

La coupure apparaît de plus en plus nette entre les volontaires européens totalement gagnés aux idées nationales-socialistes et les officiers allemands qui s'accrochent encore au vieux nationalisme du temps de Bismarck. Pour les hommes rassemblés à Neustrelitz, les vieilles frontières ne signifient plus rien. L'Europe est devenue la seule patrie. Ils ne l'envoient jamais dire aux paysans chez qui ils logent comme aux soldats qu'ils peuvent rencontrer :

— Nous, on n'est pas des dégonflés.

Ils ont même tendance à « en remettre » et croient aux fameuses armes secrètes avec encore plus d'obstination et de naïveté que les Allemands eux-mêmes. Pourtant, ils restent des Français frondeurs, volontiers sceptiques, ou qui, du moins, jouent à l'être.

L'ordre leur a été donné de creuser des fortifications et de construire des barrages antichars. Personne n'arrive à croire à l'utilité de ces obstacles dérisoires. Il faudrait autre chose pour arrêter les blindés américains et soviétiques qui ne sont plus qu'à quelques dizaines de kilomètres de la région de Neustrelitz, menacée à la fois par l'est et par l'ouest.

— De tels travaux démoralisent nos hommes plutôt qu'autre chose, constate amèrement Fernet.

— C'est un ordre, remarque Labourdette.

— Je le sais bien. On l'exécutera. Mais je sais aussi que nos hommes pensent comme nous : ce sont des conneries... J'irai demain matin les voir sur les chantiers.

Quand le commandant du bataillon 57 se présente devant ses hommes armés d'outils de terrassier, il se rend bien compte qu'il parviendra difficilement à les convaincre de la nécessité des travaux de fortification. Ces barrages sont inutiles. Fernet sait bien que tout discours ne servirait à rien. Pourtant, il lui faut faire quelque chose.

Sans un mot, il enlève sa vareuse où tous remarquent la croix de fer de 1<sup>re</sup> classe et l'insigne des blessés. Puis il dit entre ses dents :

— Donnez-moi une pelle.

Il ne dira pas un mot pendant plusieurs heures. Ses cheveux courts sont collés au front par la sueur, les verres de ses lunettes sont couverts de buée. Mais il travaille, les dents serrées, certain

que tous ses hommes comprendront la leçon et se mettront comme lui au travail de fortification.

\*  
\*\*

Tous les jours, à 3 heures de l'après-midi, les postes de radio diffusent le « Wehrmachtberitch », le communiqué. Tous ceux qui ne sont pas de service se regroupent autour des postes.

— Taisez-vous, les gars... Ecoutez !

— On comprend rien.

— De toute façon, c'est la merde !

— Vos gueules ! lance Soulet qui traduit : *Durchbruchversuch der Sowjets wurden vereitelt...* Des tentatives de percée des Soviets ont échoué... Vous voyez bien, le front tient encore.

— Pour combien de temps ?

— *Örtliche Einbrüche wurden abgeriegelt...* Des pénétrations locales ont été verrouillées...

— Cette fois, le front est crevé.

— *Unsere Truppen haben sich auf vorbereitete Stellungen planmässig zurückgezogen...* Nos troupes se sont repliées sur des positions préparées à l'avance.

— Dis donc, tu n'as pas déjà entendu ça en 40 ?

Le communiqué, imperturbable, se termine toujours de la même manière : les troupes de la Wehrmacht et de la Waffen SS opposent une résistance acharnée à l'ennemi qui attaque sans cesse avec des forces fraîches.

Tous ceux qui ont combattu contre l'Armée rouge imaginent le déluge que font pleuvoir, sur les défenseurs de l'Oder, les mortiers, les canons, les orgues de Staline. Le sol, là-bas, n'est plus que geysers de flammes, de fer et de sang. Et « là-bas » c'est à une centaine de kilomètres seulement des cantonnements du Mecklembourg où les SS français ont l'impression de se trouver sur un îlot de sable que va submerger la marée.

## II.

Dès l'arrivée dans les cantonnements de la région de Neustrelitz, on a diffusé, dans toutes les unités, un ordre sur la discipline émanant du Führer lui-même. Le commandeur de la division *Charlemagne* réunit quelques officiers à son quartier-général pour leur en donner lecture et conclut :

— Les déserteurs, les pillards et les voleurs seront condamnés à mort par des tribunaux de campagne et aussitôt exécutés... J'attire votre attention sur cet ordre, dit Krukenberg. C'est très grave. Nous devons être inflexibles.

Le Brigadeführer croit, avec un véritable fanatisme, aux « vertus » militaires. Tout désordre est une tare et tout pillage est un crime. Il ne cesse d'attirer l'attention des cadres sur la nécessité de reprendre leurs hommes en main.

— On juge une troupe tout autant sur sa correction au repos que sur son courage au combat. N'oubliez pas, messieurs, que chacun de vos hommes représente la France auprès de l'armée et de la population allemandes.

Krukenberg se montre volontiers solennel. De toute façon, chacun sait qu'il ne plaisante pas. Surtout sur un tel sujet.

Le Hauptstuf Fernet, particulièrement frappé par ce qu'un tel ordre annonce d'impitoyable, précise au cours d'une réunion de cadres de son bataillon :

— Pour être bien certains que tous vos hommes auront pris connaissance de cet ordre, vous le ferez signer par chacun d'eux. Et que personne ne vienne dire ensuite qu'il n'a pas été prévenu.

Quelques jours plus tard, Labourdette vient trouver son chef. Il semble bien ennuyé.

— Qu'est-ce qui arrive ? demande Fernet.

— Un paysan chez qui cantonnent quelques-uns de nos sous-officiers se plaint qu'on lui a volé des ampoules électriques.

— Fais une enquête.

Rapidement, les coupables sont découverts. Ils connaissent mieux que personne l'ordre sur le pillage et se voient déjà collés au poteau. Les voici convoqués chez le commandant du bataillon 57 qui a pris son visage des mauvais jours.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? tonne Fernet. Si maintenant les gradés donnent l'exemple du chapardage ! On ne va pas vous fusiller pour quelques ampoules mais allez les rendre au paysan. Et avec des excuses. En plus, vous êtes des malotrus. Ces ampoules, vous n'aviez qu'à les demander.

Ses yeux deviennent encore plus énergiques derrière les verres de ses lunettes à fine monture d'écaille :

— Le moindre incident peut devenir catastrophique. J'espère que vous avez compris.



La reprise en main de la division *Charlemagne* exige des exemples. Au moment où tout s'écroule, la *Waffen SS* doit devenir le roc ultime.

Pour juger chacun, Krukenberg se soucie peu de la nationalité ou de l'origine de ceux qu'il veut récompenser ou sanctionner. Tous sont passés, sans aucune indulgence, sous la même toise.

Un sous-officier allemand demande le rapport du général-inspecteur et tient à lui raconter une histoire qui semble particulièrement le révolter :

— Entre Körlin et Kolberg, un *Zahlmeister* (officier comptable) a réuni quelques cadres allemands de la division. J'en étais, *Brigadeführer*, et plusieurs de mes camarades sous-officiers peuvent témoigner comme moi de ce qui s'est passé...

— Soyez bref, demande Krukenberg.

— Le *Zahlmeister* nous a dit : « Nous sommes totalement encerclés par les Russes », ce qui était d'ailleurs faux, puisque nous avons pu par la suite gagner Kolberg. Il nous a dit ensuite : « Mettons-nous en civil et essayons de nous en tirer. » Je lui ai demandé : « Et les Français ? » Il m'a répondu : « Nous serions trop nombreux... Laissons les Français se débrouiller seuls. »

— *Das ist Treulosigkeit.* C'est un manque de fidélité ! s'exclame Krukenberg.

Le sous-officier précise aussitôt :

— Bien entendu, nous avons tous refusé d'agir ainsi. Les Français étaient nos camarades. Nous devions nous en sortir tous ensemble ou pas du tout.

Krukenberg se fait communiquer le nom du Zahlmeister qui avait essayé de commettre cette infamie et rédige aussitôt un rapport qu'il expédie à l'Etat-Major de Heinrich Himmler. Il propose au Reichsführer de dégrader le coupable et de le verser dans une unité allemande.

Himmler n'a pas une tendresse particulière pour les « Etappenschweine », les cochons d'étape, officiers d'intendance ou chefs cuisiniers. Quelques semaines auparavant, il a fait pendre deux trafiquants convaincus d'avoir revendu le ravitaillement de la troupe. Une grande publicité a été donnée à cette exécution à laquelle assistaient notamment un Zahlmeister et un Feldkoch venus de chaque circonscription militaire de l'Allemagne.

Le commandeur de la division *Charlemagne* est assez surpris de recevoir, deux heures plus tard, par télégramme, la réponse du Reichsführer.

Himmler confirme la dégradation mais refuse que l'homme soit versé dans une unité allemande. Il précise dans son message : « Le coupable devra être versé comme simple soldat dans une unité de SS français. Tous les hommes de sa compagnie devront être informés de ce qu'il a fait. Il verra bien si au combat ses camarades français l'abandonnent. »

Quelques jours plus tard, le commandant de compagnie du Zahlmeister dégradé rend compte à Krukenberg qu'il a l'intention d'utiliser les capacités professionnelles du puni et qu'il vient de l'affecter à un bureau.

— Je m'y oppose formellement, lance Krukenberg.

Le Brigadeführer a retenu la leçon de Heinrich Himmler et décide que le châtiment doit aller jusqu'au bout :

— Donnez-lui un fusil et qu'il marche avec les autres.

\*  
\*\*

Quelques cadres sont dégradés. Un homme est même fusillé pour abandon de poste devant l'ennemi. La compagnie d'Honneur fournit

le peloton d'exécution que commande le jeune Oscha Apollot, un des rescapés du combat contre les chars dans le cimetière d'Elsenau.

Un jour, des Feldgendarmes amènent à Carpin deux SS français qui ont déserté lors de la retraite de Poméranie et ont réussi à gagner Berlin. Encouragés par des femmes belges avec qui ils s'étaient mis en ménage, ils ont troqué leur uniforme contre un costume civil et attendaient la fin de la guerre en se planquant dans les ruines de la capitale allemande. Leur cas est jugé rapidement.

— Il y a parmi eux un ancien du 1<sup>er</sup> bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich* qui a combattu dans les Carpates en 1944, annonce un des enquêteurs à Fernet.

— Il n'en est que plus coupable.

Les deux déserteurs sont traduits en justice.

Le Stubaf Boudet-Gheusi préside le tribunal divisionnaire. Krukenberg a fait confiance à ses capacités juridiques. Mais l'ancien avocat niçois ignorant le Führerbefehl s'efforce de rendre des jugements « équitables » qui ressemblent à ceux d'un paisible tribunal de province : cinq ans de prison... Dix ans de travaux forcés...

Chaque jugement s'assortit de considérations juridiques et reconnaît la plupart du temps des « circonstances atténuantes ».

Le commandeur de la division *Charlemagne* est furieux. Pour Krukenberg, il n'y a pas deux solutions.

— Je ne comprends rien à cette justice, confie-t-il à son adjoint Pachur. Vous avez bien lu comme tout le monde l'ordre du Führer ? C'est très simple. Ou l'homme est coupable et il doit être fusillé. Ou il est innocent et il doit être acquitté.

Les deux sentences sont cassées. Cette affaire va être à nouveau jugée par une cour martiale présidée par un officier désigné par la division : l'Ustuf Labourdette. Il est assisté d'un sous-officier et d'un homme de troupe. Ils vont devoir trancher, sans tenir compte de nuances qui n'ont aucune réalité dans cette époque de crépuscule des dieux.

Les deux déserteurs sont condamnés à mort et fusillés.

\*  
\*\*

Boudet-Gheusi et Fernet se rencontrent par hasard peu après la séance du tribunal. Bien entendu, ils évoquent ce problème. Fernet est surtout soucieux de la façon dont l'instruction doit être menée.

— On ne peut pas juger si l'on n'a pas la certitude que les

accusés sont coupables et innocents. Nous n'avons le droit ni de laisser échapper un coupable ni de punir un innocent.

Boudet-Gheusi le rassure, en juriste expérimenté :

— Le tribunal peut faire l'instruction à l'audience même. Il a le droit de poser toutes les questions qu'il veut.

L'ancien avocat se montre furieux que ses jugements aient été cassés.

— Je ne veux pas prendre de telles responsabilités, dit-il à Fernet. Ne les prenez pas non plus.

— Vous êtes juriste, répond le commandant du bataillon 57. Vous savez mieux que moi que la justice ne sert à rien si elle n'a pas une valeur d'exemple. Nous sommes dans une situation exceptionnelle. Distribuer des jours de prison ou des années de travaux forcés, ça n'a aucune signification. Nous n'avons plus le choix. Ou il faut tout laisser faire, ou il faut faire des exemples terribles. C'est là le sens du Führerbefehl.

\*  
\*\*

Empêcher le pillage devient pour Krukenberg et pour les officiers une véritable hantise. Cette période de repos entre deux combats risque d'être fatale à la discipline qui n'a jamais été le point fort de la division *Charlemagne*, surtout chez certains anciens des combats de guérilla contre les maquisards français ou les partisans russes.

Dans tout le Reich, la répression s'accroît. La fin de la guerre n'est plus qu'une question de semaines, presque de jours. Déserteurs et chapardeurs sont impitoyablement pourchassés : les soldats du front doivent savoir qu'ils ne seront pas trahis.

\*  
\*\*

Près des cantonnements de Furstensee se trouve un camp où sont rassemblées des femmes russes, ukrainiennes ou polonaises, déportées par les Allemands et astreintes au travail dans des entreprises de la région.

Parfois, des SS français franchissent les palissades qui entourent les baraquements des prisonnières et viennent soutenir la réputation amoureuse des mâles gaulois. Les ouvrières de l'Est semblent fort satisfaites des exploits de ces galants voisins. Mais les officiers de

la Luftwaffe qui commandent le camp sont furieux. Ils viennent se plaindre au quartier général de la division *Charlemagne*.

— Que les Français viennent baiser les Russes est peut-être dans la nature des choses. Mais ils en profitent pour dévaliser le magasin de ravitaillement.

A Neustrelitz, comme dans tous les cantonnements connus par les SS français, la faim reste inséparable du service du Reich. Alors, certains se débrouillent. Le système D fonctionne toutes les nuits.

— Faites donc garder vos bonnes femmes et vos magasins, suggère Krukenberg que cette histoire agace prodigieusement.

— Mais nous n'avons pas assez de soldats, soupirent les officiers de la Luftwaffe.

Le commandement militaire de la région finit par trouver une solution-miracle. L'ordre arrive un beau matin : les SS français du bataillon 57 sont chargés de fournir un poste de garde et reçoivent une double consigne : d'abord, empêcher leurs camarades de rentrer dans le camp pour se rendre chez les femmes ; ensuite, garder les magasins afin d'interdire tout pillage.

Les fonctions de garde dans la Wehrmacht, et bien davantage encore dans la Waffen SS, sont particulièrement importantes. Avant de prendre son service, la garde doit même prêter un serment spécial.

Tout semble rentrer dans l'ordre.

\*\*

— Hauptsturmführer, voici un nouveau rapport du commandant du camp de la Luftwaffe, annonce Labourdette.

— Qu'est-ce qu'il veut encore avec ses bonnes femmes ? demande Fernet.

— Malheureusement, il s'agit des magasins et pas seulement des dortoirs.

Le dépôt de ravitaillement a été de nouveau pillé. Plusieurs dizaines de kilos de marchandise ont disparu dont le rapport donne une liste minutieuse.

— Eh bien, ils n'y vont pas de main morte : il y en a pour une semaine de ration pour tout un bataillon !

Labourdette reçoit l'ordre de faire une enquête qu'il confie à son adjutant de compagnie. L'Uscha Girald ne tarde pas à retrouver

dans les cantonnements du bataillon des pains de margarine... Ils proviennent indiscutablement du camp de la Luftwaffe.

— J'ai découvert huit receleurs indubitables, annonce Labourdette. Parmi eux, il y a quatre hommes de la garde.

— Quoi ! s'écrie Fernet. Ceux qui étaient chargés d'empêcher le pillage l'auraient organisé ?

— J'en ai peur, Hauptsturmführer.

— Qui était chef de poste ? Allez le chercher !

— Il a disparu.

L'Uscha Gatiniol<sup>1</sup> est un ancien élève-officier qui a été dégradé pour sa mauvaise conduite sur le front de Poméranie. Mais il faisait fonction de sous-officier pour commander la garde. A la tête de son équipe, il a fracturé la porte du magasin. Il a toléré le pillage et a même laissé ses factionnaires appeler quatre de leurs camarades pour partager le butin.

Tous les coupables sont envoyés au quartier général de la division à Carpin, où l'Oberjunker Stehlin remplit les fonctions d'officier de justice. Mais le Brigadeführer ne veut rien savoir.

— Ces hommes appartiennent au bataillon 57, dit Krukenberg. Ils doivent être jugés par leur unité.

L'ordre de la division fixe la composition du tribunal : Fernet préside, assisté de Labourdette et d'un homme de troupe. Gatiniol est toujours en fuite et ne comparaissent que les trois hommes de garde et leurs quatre complices.

Il y aura deux audiences. L'une pour l'instruction et l'autre pour le jugement.

— Je disjoins les cas, décide Fernet. Il faut d'abord élucider le rôle des hommes de garde. Si vraiment ils sont dans le coup, c'est très grave.

Cette fois, l'ordre du Führer que chaque homme a contresigné de sa main doit s'appliquer avec une terrible rigueur. Les trois hommes de garde sont condamnés à mort.

Quelques heures plus tard, une patrouille ramène au cantonnement Gatiniol, qui ajoute désormais la désertion au pillage. C'est lui le premier responsable. Fernet et les deux autres membres de la cour martiale découvrent un garçon haineux et aigri. Terrorisé aussi. Gatiniol ne se fait guère d'illusion sur le sort qui l'attend.

1. Pseudonyme.

A peine est-il condamné à mort que les instances supérieures de la division demandent à ce que sa peine soit encore aggravée :

— Qu'il soit pendu et non pas fusillé !

Fernet refuse tout net. La sentence est suffisamment dure. Inutile d'en rajouter. Deux des condamnés lui paraissent peu intéressants. Le dernier est effondré d'avoir failli à l'honneur. Fils d'officier, il déclare à Fernet :

— Si c'est pour le bien du bataillon et de la SS française, j'accepte ma condamnation. Mais je voudrais que ma mère ne sache jamais ce qui m'est arrivé.

Fernet voudrait l'envoyer dans une unité spéciale où il pourrait trouver au front la mort du soldat. Mais à la division, cette requête n'est pas acceptée.

Par contre, les quatre hommes qui ne faisaient pas partie du poste de garde échappent à la condamnation.

— Nous ne pouvions pas refuser, dit Fernet à Labourdette après le jugement. Mais je n'ai jamais eu de devoir aussi pénible à remplir.

\*  
\*\*

La nouvelle de la quadruple condamnation provoque une grande émotion dans le bataillon 57.

A Furstensee, l'abbé Verney demande à apporter aux quatre condamnés les secours de la religion catholique.

Fernet qui a des rapports corrects mais froids avec ce prêtre, ancien combattant de la LVF et de la NSKK, lui sait gré de ne pas davantage dramatiser un des épisodes les plus douloureux de l'histoire de la division *Charlemagne*.

Beaucoup de SS français, surtout parmi les anciens de la Sturmbrigade *Frankreich*, ne cachent pas leur hostilité envers leurs camarades impliqués dans cette affaire.

— Ces gars-là nous ont déshonorés. Ils nous font passer pour des voleurs.

A la SS, le vol a toujours été très sévèrement puni. Dérober un paquet de cigarettes à un camarade mène au tribunal militaire.

Tout le monde regrette qu'on ait été obligé d'en arriver là, mais presque tous estiment que l'unité française ne pouvait refuser de sanctionner la faute de quelques-uns, sous peine de voir le déshonneur rejaillir sur tous les autres.

\*  
\*\*

Tout le bataillon 57 se trouve réuni pour assister à l'exécution. Les compagnies se forment en U. Il fait encore nuit. Le vent siffle dans les branches d'un bois tout proche. La douzaine d'hommes qui composent le peloton d'exécution sont tous des volontaires choisis parmi plus de cinquante qui s'étaient présentés. Pour eux, on ne saurait admettre aucune exception à la loi de discipline. Sans elle, il ne saurait y avoir ni courage ni fidélité.

Les quatre condamnés s'avancent. Il n'y a pas de poteau. Ils vont se placer devant des arbres. Leur chaussures sont délacées. Le cuir est trop précieux pour qu'ils soient enterrés autrement que pieds nus.

La salve retentit rapidement. On entend les quatre coups de grâce que donne un Oberscharführer. Les compagnies regagnent aussitôt leurs cantonnements. Même après avoir rompu les rangs, les hommes resteront longtemps silencieux.

## 12.

Dès les premiers jours d'avril 1945, le Brigadeführer Krukenberg commande une troupe d'environ un millier d'hommes. Ce n'est certes plus une division, même pas un régiment...

Il réunit quelques officiers dans son quartier général du château de Carpin et leur expose la situation :

— Nous dépendons désormais de la 3<sup>e</sup> armée blindée et nous sommes pour le moment mis à la disposition du commandant de la ligne d'arrêt de la zone des arrières<sup>1</sup>. Le poste de commandement de notre chef se trouve à Feldberg.

L'Etat-Major de la Waffen SS a demandé à Krukenberg de réorganiser et de « rafraîchir » l'unité des SS français. Il va pouvoir réaliser une idée qui lui tient au cœur depuis longtemps.

— Voyez-vous, Pachur, dit-il à son adjoint, je ne veux garder avec nous que les volontaires. Les armes que nous allons toucher sont trop précieuses pour les confier à des hommes qui ne veulent pas s'en servir avec résolution. Je veux être certain que tous continuent la bataille de leur plein gré.

— Ils sont liés par leur serment.

Trop d'entre eux ont été entraînés dans la Waffen SS par les chefs de la LVF ou de la Milice. Ils savent le moral de leurs camarades et ne seraient d'aucune utilité en cas de nouveaux combats.

Au cours d'une tournée générale des compagnies, Krukenberg tient à prévenir personnellement tous les hommes placés sous ses ordres.

— Le Reichsführer ne m'a pas donné le pouvoir de vous démo-

1. *Kommandant der rückwärtigen Sperrlinien*, en abrégé « KoRück ».

biliser. Je vais donc y former un bataillon de travailleurs avec ceux qui ne veulent plus combattre. Ils seront toujours des soldats, mais ne percevront pas d'armes. Ils continueront à servir mais avec une pelle ou une pioche. Par la suite, ils pourront dire qu'ils ont refusé de se battre jusqu'au bout.

Une telle formule provoque obligatoirement le mépris de ceux qui « en veulent » pour leurs camarades découragés :

— Vous vous dégonflez ! Vous pouvez bien parler de patriotisme, de morale chrétienne, de scrupules de conscience et d'autres fariboles. La vérité, c'est que vous voulez sauver votre peau. Vous êtes venus en Allemagne pour ça, d'ailleurs. Vous avez franchi le Rhin avec les Fifis et les Cocos au cul !

Ceux qui refusent de poursuivre le combat feignent de ne pas comprendre l'explosion de rage de leurs anciens camarades. Ils essaient de leur tenir tête, mais ils savent bien qu'ils n'ont pas le beau rôle.

— C'est fichu pour les Boches, disent-ils. A quoi bon vous obstiner ?

— Bande de dégonflés ! Lavettes ! Si les Allemands étaient à Paris, vous seriez plus nazis que nous.

— C'est un suicide. Vous êtes des nihilistes.

— Vous, les tenants de l'armée française, Camerone, vous connaissez ? Et Sidi-Brahim ? Et Bazeilles ? Il faut que ce soit nous qui vous rappelions vos traditions. C'était bien la peine de vous moquer des attentistes de Vichy...

Les durs se fâchent :

— Vous êtes assez cons pour croire que ceux d'en face vous sauront gré de vous dégonfler au dernier moment. Vous passerez à la casserole comme tout le monde. Vous aviez déjà la haine contre vous. Vous aurez le mépris en plus. C'est tout ce que vous aurez gagné.



Le Brigadeführer a promis aux « travailleurs » que personne ne leur ferait de reproches, mais on devine bien quels sont ses sentiments à leur égard. Avec son sens de l'exactitude et de la discipline, Krukenberg va les exprimer dans une précision qui ne manque pas d'humour noir :

— Bien entendu, seuls les combattants pourront un jour recevoir

la croix de fer, les travailleurs devront désormais, s'ils se conduisent bien, recevoir uniquement la croix du mérite de guerre<sup>1</sup>.

Ceux qui acceptent de continuer le combat doivent signer une nouvelle formule de serment. Ils acceptent de combattre « jusqu'à la mort, avec fidélité et bravoure ». Tous savent qu'ils s'engagent ainsi à une mission de sacrifice.

La totalité de la compagnie Weber, 75 pour 100 des hommes du bataillon Fernet et 50 pour 100 de ceux du bataillon Géromini acceptent de poursuivre la lutte jusqu'au bout. Pas mal de miliciens, entraînés malgré eux à la Waffen SS, profitent de cette occasion pour déclarer forfait.

Les obstinés touchent enfin cette tenue d'été en toile « léopard » qui fut celle de la Waffen SS lors de la bataille de Normandie. L'intendance allemande réalise une sorte de miracle : les SS français iront au combat avec du linge propre, des souliers réparés et une tenue neuve.



Parmi les anciens de la Sturmbrigade *Frankreich* motivés idéologiquement, le « déchet » est faible, une dizaine environ. Par contre, bon nombre de jeunes miliciens suivent sans hésiter les fanatiques du 1<sup>er</sup> bataillon.

— Les dégonflés, dit Fernet à Labourdette, je ne veux plus les voir. Qu'ils foutent le camp au plus vite. On y verra plus clair.

Le commandant du bataillon 57 déteste les situations fausses et trouve qu'il n'est vraiment plus temps de s'occuper de nuances.

— La sélection n'avait pas été assez sévère avant le départ de Wildflecken, ajoute-t-il. 10 pour 100 des hommes et surtout 20 pour 100 des officiers n'étaient pas à leur place chez nous. Ils en ont entraîné d'autres, puisque aujourd'hui le déchet se monte à plus de 20 pour 100.

Labourdette exhale une amertume longtemps contenue :

— J'en avais gros sur le cœur de voir des chefs inaptes choisis à l'ancienneté et d'après le grade qu'ils avaient dans l'armée française en 39-40 ou même en 14-18.

— Tout ça, c'est fini, dit Fernet. Nous avons besoin de gradés

1. *Kriegsverdienstkreuz*, décoration réservée aux soldats des services qui ne combattent pas les armes à la main.

qui foncent et qui entraînent leurs hommes. Il ne faut pas hésiter à confier le commandement des compagnies à de très jeunes officiers. Tu sais bien que Counil n'avait que vingt ans <sup>1</sup> et Colnion dix-huit <sup>2</sup>. De cet âge, on peut tout exiger. Si un simple soldat est démoralisé, ce n'est pas une catastrophe. Si c'est un gradé, cela fait toute une section ou toute une compagnie qui s'en va à la débandade. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'une chose qui compte : bien se battre. Jusqu'au bout. Peu importent les origines des uns des autres. Qu'ils viennent de la LVF, de la Sturmbrigade ou de la Milice, cela n'a plus désormais aucune importance. Il n'existe plus que ceux qui veulent demeurer fidèles, et les autres.

\*  
\*\*

Il reste à Neustrelitz à peine un quart des effectifs naguère rassemblés à Wildflecken. Néanmoins, pour la première fois, va naître un esprit commun à tous les volontaires français de la division *Charlemagne*.

— Jusqu'au bout avec nos amis, jusqu'au bout contre nos ennemis, a dit Fernet aux gradés. Nous continuerons à espérer jusqu'à notre dernier souffle. Mais si c'est la fin, alors qu'elle soit belle !

1. L'Ustuf Counil, chef de la 3/57, est tombé à Heinrischwalde, le 24 février 1945.

2. L'Ustuf Colnion, chef de la 8/57, a été tué dans un bombardement à Spolp, le 5 mars 1945.

Dans son quartier général de Carpin, le Brigadeführer Krukenberg peut se féliciter des résultats obtenus lors du nouveau choix proposé aux volontaires français de la Waffen SS. Si quatre cents hommes ont décidé de cesser le combat, sept cents se sont prononcés, sans aucune réserve, pour poursuivre la lutte jusqu'au bout.

La situation militaire apparaît certes dramatique. Les Anglo-Américains sont parvenus, le 11 avril 1945, jusqu'à l'Elbe. Les Russes ont pris Vienne le 13 avril et déclenché le 16 leur grande offensive sur l'Oder, essayant de percer vers Berlin. Ces réalités importent moins à Krukenberg que la nécessité de mener à bien la mission qui lui a été confiée par Heinrich Himmler en personne : préparer au combat les SS français. Il avait sept mille combattants sous ses ordres à Wildflecken. Il lui en reste sept cents. Peu lui importe. Ce qui compte, c'est de récupérer de nouveaux isolés, de leur donner le choix et de répartir les plus décidés vers les compagnies de combat.

Aux soldats aguerris venus de Poméranie avec le bataillon Fernet, qui forment le noyau dur de la nouvelle division *Charlemagne*, s'ajoutent désormais quelques dizaines de rescapés de Gotenhafen arrivés à Neustrelitz le 10 avril 1945, de nombreux isolés ayant rejoint individuellement, des blessés légers aptes à reprendre le combat, de nouveaux engagés provenant des usines et des camps de travail du Reich.

Krukenberg attend encore les hommes de la compagnie de canons d'assaut, qui ont terminé leur instruction en Bohême-Moravie, et les élèves-officiers, dont une nouvelle promotion vient de sortir de l'école de Neweklau. Il attend surtout les douze cents SS français qui se trouvent encore au camp de Wildflecken, avec l'Obersturmbannführer Hersche, dont il ne cesse de réclamer la mise en route.

En attendant, les services de l'Inspection entreprennent de réorganiser les unités stationnées dans la région de Neustrelitz.

Le commandement théorique du régiment *Charlemagne* se trouve toujours assuré par le Standartenführer Zimmermann, hospitalisé à Anklam depuis le 18 mars à la suite de sa blessure au pied reçue lors de la percée sur Dievenow. Tous regrettent son allant et son courage. Il sera remplacé par le Hauptstuf Kroepsch, qui s'installe à Grammerthin. Cet officier allemand n'aura d'ailleurs qu'un commandement éphémère, car chaque unité de l'ancienne division vit d'une manière assez autonome, sous l'autorité du Brigadeführer et de son état-major.

Krukenberg trouve dans le Hauptstuf Pachur un adjoint selon son cœur et il s'entend parfaitement avec ce Berlinoïse. Une demi-douzaine d'officiers allemands se répartissent les différents services : von Wallenrodt aux renseignements, Meier au matériel, Hagen au ravitaillement, Schlegel au service de santé, Datum au parc automobile, pratiquement inexistant en raison du manque de plus en plus aigu de carburant. L'Ostuf Ruhnow qui commande la compagnie d'état-major s'installe à Carpin, tandis que l'Ostuf Görr et sa Feldgendarmerie prennent leur cantonnement à Thurow.

\*\*

A partir du 10 avril 1945, le bataillon de travailleurs ou « Bau-bataillon » se trouve constitué et regroupe les hommes qui ne veulent plus continuer le combat les armes à la main. Pour le commander, il faut un officier efficace et énergique. Le Hauptstuf Roy se trouve désigné pour ce poste. Volontaire dès 1943 pour servir dans la Waffen SS, cet ancien artilleur colonial d'origine bretonne s'est fait remarquer en Poméranie. A Bärenwalde, ce sont ses obusiers qui ont bloqué les chars russes et empêché l'engagement de tourner au désastre.

Roy, qui cultive parfois une allure de soudard, tient à sa réputation de grande gueule et ne cache pas qu'il prend assez mal l'ordre qui l'oblige à commander un bataillon de « dégonflés ».

En gagnant son cantonnement dans les environs du village de Drewin, il confie sa rancœur à son adjoint l'Ostuf Martret, aussi fanatiquement SS que lui et qui est depuis longtemps son inséparable confident :

— Si nos gars croient qu'ils vont se planquer, ils n'ont pas fini de regretter leur choix.

— Ils finiront bien par comprendre qu'on ne gagne rien à échanger un fusil contre une pioche, remarque Martret.

Pour encadrer les trois compagnies de son Baubataillon, Roy s'est vu affecter trois lieutenants, tous trois d'origine milicienne, ce qui n'est pas pour arrondir les angles avec un chef qui tient farouchement à rappeler qu'il était volontaire pour servir dans la Waffen SS dès la formation de la Sturmbrigade *Frankreich*.

L'Ostuf Géromini, pourtant volontaire pour poursuivre le combat à la tête du bataillon 58, se trouve rétrogradé au rang de chef de compagnie. Il paie ainsi des propos beaucoup trop libres pour les rigides oreilles de Krukenberg. Entre le Breton Roy et le Corse Géromini, les frictions sont nombreuses et l'ancien officier de la Milice trouve toujours pour le soutenir l'appui de Rougemous qui a refusé de combattre et de Darrigrand qui a surtout sévi dans les services de l'état-major.

A Drewin, le moral semble au plus bas et les « travailleurs », occupés à de vagues besognes de terrassement et de fortification, seront désormais complètement coupés de leurs camarades combattants<sup>1</sup>.



Le Stubaf Boudet-Gheusi, bien qu'il soit de plus en plus démoralisé depuis sa peu glorieuse campagne de Poméranie et qu'il ne veuille plus poursuivre le combat, reçoit quand même le commandement d'une unité hétéroclite, cantonnée dans le village de Goldenbaum et baptisée « bataillon lourd ».

Chargée en principe de la lutte contre les chars, cette formation de Panzerjäger ne possède aucun canon de PAK, mais seulement des Panzerfaust et des Panzerschreck.

1. Le bataillon de travailleurs quittera son cantonnement le 27 avril 1945 pour rejoindre la région de Malchin. Séparé des derniers éléments armés de la division *Charlemagne*, qui doivent livrer combat dans la région de Neustrelitz, il fait retraite vers Teterow-Gustrow. Voyant que ses hommes désarmés ne peuvent offrir aucune résistance aux troupes russes qui les talonnent, le Hstuf Roy, sur les conseils de l'Ostuf Géromini, décide de les disperser après leur avoir fait revêtir des costumes civils. Les SS français du bataillon de travailleurs s'efforceront ensuite individuellement ou par très petits groupes de gagner l'ouest et de se faire rapatrier en France, en se faisant passer pour des requis du S.T.O. ou d'anciens K.G.

Quand il a fallu choisir de continuer le combat ou de rejoindre le bataillon de travailleurs, beaucoup d'hommes de l'unité de Boudet-Gheusi ont été d'avis d'abandonner la lutte.

En vain, l'Uscha Delion, en bon sous-officier de carrière, essaie-t-il de faire entendre la voix du bon sens :

— Dans une bagarre, ceux qui ont des armes peuvent toujours s'en tirer. Avec une pelle ou une pioche, on se fera flinguer comme des lapins, sans même pouvoir se défendre.

— On tient à notre peau.

— Alors défendez-la !

Mais rien n'y fait. Un ressort semble cassé. Dans le bataillon que commande l'ancien avocat niçois, on se préoccupe surtout du ravitaillement. Récupérer un cochon devient une véritable hantise. Puisque la guerre est fichue et l'avenir incertain, autant ne pas mourir de faim...



La division rebaptisée « régiment » *Charlemagne* comprend encore une section de pionniers dépourvue de matériel, une section de transmissions équipée de quelques mauvais téléphones de campagne mais sans appareils radio, un échelon sanitaire et un échelon vétérinaire confondus sous l'autorité d'un médecin allemand qui arrive de la division *Totenkopf*, une colonne de ravitaillement hippomobile et un squelettique train-auto assorti d'un atelier de réparation stationnés à Zinow.

L'essentiel des moyens de combat reste bien entendu les deux bataillons de grenadiers et l'ancienne compagnie d'Honneur qui a désormais pris le nom de Kampfschule ou école de combat.

Cantonné dans le camp de Furstensee, le bataillon 57, toujours commandé par le Hauptstuf Fernet, plus résolu que jamais, conserve les traditions de la Sturmbrigade *Frankreich*. Les trois compagnies de combat sont commandées par des cadres qui ont fait leurs preuves au feu : l'Ustuf Labourdette, l'Hauptscha Hennecourt et l'Oscha Olliver.

A Furstensee, désormais, le moral est nettement en hausse.

Quelques survivants des combats de la poche de Dantzig sont venus renforcer le bataillon 57. Ainsi le Sturmmann Bourral qui s'est porté à nouveau volontaire en revenant de Gotenhafen par le Danemark.

— Quand on joue, dit-il, il faut jouer jusqu'au bout.

Sa campagne de Poméranie semble lui avoir laissé plus de regret que d'amertume, et il n'hésite pas à confier à ceux qui ont connu la bataille de Körlin et la percée de Dievenow :

— Au fond, je n'ai peut-être pas encore assez goûté de la bagarre.

Beaucoup de ses camarades sont atteints de profondes gelures aux pieds et aux mains. Mais ils ont décidé de se battre et suivent l'entraînement. Même les éclopés tiennent le rythme.

\*  
\*\*

Au bataillon 58, qui a perdu près de la moitié de ses effectifs passée chez les travailleurs, l'état d'esprit devient vite celui des meilleurs éléments de la vieille LVF : les anciens du premier hiver 41-42, porteurs de la fameuse Ostmedal, dite « médaille de la viande congelée », sont encore nombreux. Ils reprennent à leur compte la vieille devise des soldats de Napoléon devant Moscou :

— On grogne, mais on marche.

Combattants éprouvés, survivants de durs combats tant contre les partisans que contre les unités blindées soviétiques, ils gardent un mordant que n'entame pas la fatigue. Les compagnies sont commandées par des vétérans du front de l'Est comme l'Ostuf Fantin, qui a tiré ses hommes du guépier de Poméranie en les conduisant à Dantzig et en y gagnant une Croix de fer de 1<sup>re</sup> classe, comme le Hauptscha Rostand, ancien sous-officier de la coloniale et pilier de la section de chasse de la LVF, comme l'Ustuf Laune qui a fait la percée de Dievenow avec le bataillon Fernet.

Le Hauptstuf Jauss succède à Géromini comme commandant du bataillon 58. Il a combattu naguère en Estonie d'où il a ramené une décoration recherchée, la croix allemande en or qui précède de peu, dans la hiérarchie de la bravoure, la cravate de chevalier de la croix de fer. Pendant toute la campagne de Poméranie, Jauss s'est fait remarquer par son allant et son courage. Il s'est relayé avec Fernet pour servir de guide à la colonne du 1<sup>er</sup> bataillon pendant la longue marche à travers un pays occupé par les Russes. On l'a vu au premier rang sur la plage de Rewahl lors de la percée.

Pourtant, Jauss ne semble plus le même homme depuis son arrivée à Neustrelitz. Il a perdu le moral, reste longtemps silencieux, se lave à peine. Personne ne reconnaît le plus fougueux des jeunes

officiers SS allemands de la division. Enfermé dans sa chambre du château de Wokuhl, Jauss lit des poèmes de Rainer Maria Rilke et se plonge dans *Le Déclin de l'Occident*, l'œuvre monumentale du philosophe prussien Oswald Spengler, dont les idées pessimistes ont toujours été fort mal acceptées par les autorités du III<sup>e</sup> Reich.

\*  
\*\*

L'Ostuf Weber, qui cantonne avec ses hommes dans un groupe de fermes à Georgenhof, semble l'antithèse même de son ami Jauss. Il mérite plus que jamais son surnom de « Cyclone » et veut faire de la Kampfschule une unité d'élite. Il ne se cache pas pour affirmer son goût de l'indépendance, vivant en marge des autres unités, et le plus loin possible de Krukenberg.

L'entraînement reprend aussitôt. Avant même d'avoir reçu des armes, les garçons de la Kampfschule seront les premiers à toucher des tenues camouflées. D'ailleurs, toute l'instruction s'oriente dans le sens du camouflage, du combat individuel, de la lutte à mort où le fanatisme doit sans cesse supplanter le matériel.

L'Ostuf Weber n'en a jamais douté : seuls des soldats résolus à se faire tuer peuvent encore tenir dans l'ouragan de feu qui souffle sur un pays dont craquent toutes les frontières.

Il règne parmi la demi-centaine de garçons de la Kampfschule une atmosphère de Kamikazes. L'expérience d'Elsenau les brûle encore. Ils ne cessent de parler des dix-sept chars russes détruits devant le cimetière par la compagnie d'Honneur.

— Tu te souviens du petit Pierrot ?

Pierre Soulier, un ancien de la Kriegsmarine, a battu le record de la compagnie en détruisant à lui seul quatre chars avant d'être tué en attaquant le cinquième.

« Cyclone » a lancé un jour à ses hommes :

— Je dois vous transmettre un ordre de la division. Ceux qui veulent continuer de combattre continuent. Les autres seront versés dans une compagnie de travailleurs. Bien entendu, ce n'est pas la peine que je vous demande votre avis.

Tous éclatent de rire. Pas un ne demandera à bénéficier de la porte de sortie entrouverte par Krukenberg. L'ancienne compagnie d'Honneur en tire encore plus de morgue.

Weber improvise sans cesse de nouveaux exercices. Puisque les armes se font attendre, ses hommes s'entraîneront avec des bâtons.

Peu importe. Ce qui compte, c'est qu'ils courent, qu'ils rampent, qu'ils bondissent, qu'ils hurlent, qu'ils chantent.

Les hommes de la Kampfschule, sanglés dans leur uniforme camouflé, s'alignent pour le rapport du matin. Un officier allemand de l'Inspection les considère avec un air stupéfait et lance à l'Ostuf Weber :

— Ils n'ont pas de ceinturon !

Jamais des soldats des forces armées du Reich n'ont osé se présenter ainsi à un rassemblement. Mais le chef de la Kampfschule explique posément :

— Nous avons touché des ceinturons de la Wehrmacht avec l'inscription « *Gott mit uns* ». C'est une devise qui ne convient pas à des Waffen SS. Nous n'avons pas besoin du bon Dieu à la compagnie d'Honneur.

L'officier d'Etat-Major est stupéfait. Une fois encore, Weber et ses garçons jouent les insolents. L'esprit de caste de cette formation en fait chaque jour davantage une sorte de corps-franc, véritable petit Etat militaire autonome au sein de la division. Krukenberg lui-même devient un personnage fort lointain pour ces SS français, bien décidés à n'obéir qu'à Weber et à lui seul. Finalement, ils finissent par obtenir gain de cause et perçoivent peu après des ceinturons SS dont la boucle de métal porte la seule devise qu'ils reconnaissent désormais à la Kampfschule : « *Meine Ehre heisst Treue* »<sup>1</sup>.

1. « Mon honneur s'appelle fidélité », devise de la SS.

## 14.

« Une troupe est à l'image de ses cadres. » Le vieil adage militaire apparaît encore plus vrai à la Waffen SS que dans toute autre armée. Le principe qui domine toujours l'entraînement reste celui de la sélection.

Les volontaires de la division *Charlemagne* qui ont été désignés comme élèves-officiers forment, à la fin de leur stage, une véritable aristocratie de jeunes chefs. Leur arrivée à Neustrelitz, dans la seconde quinzaine du mois d'avril 1945, va contribuer à durcir encore les bataillons 57 et 58.

Ils sont une vingtaine, tous promis à l'épaulette d'Untersturmführer et qui portent encore pour quelques semaines le grade de Standarten-Oberjunker.

Ces aspirants ont tous suivi les cours de l'école de Neweklau, la SS Panzergrenadier-Schule Kienschlag, en Bohême-Moravie. Ils arrivent, pour renforcer l'encadrement, avec un moral que rien ne peut entamer et une impatience de se battre qui met dans leur regard le fanatisme des soldats politiques.

Les cours ont commencé à l'automne 1944 et se sont poursuivis pendant six mois. Malgré les aléas de la guerre, la Waffen SS sait que rien ne peut remplacer le temps. Le grand problème des officiers instructeurs a d'ailleurs été de calmer les impatients qui les suppliaient de les laisser partir pour le front où se battaient leurs camarades.

Les élèves-officiers français représentent bien les diverses origines des combattants de la division *Charlemagne*. Les uns viennent de la LVF et ont déjà combattu en Russie. Ce sont « les vieux ». Ils ont souvent vingt-deux ou vingt-trois ans, et le fait d'avoir connu

le feu leur assure un prestige certain auprès de leurs camarades. Ginat, Gardinier, Croseille, Cossard, Douraux ou Protopopoff apparaissent comme les aînés de la troupe. D'autres Junkers sont arrivés avec la Franc-Garde et ont quitté sans regret Wildflecken pour Neweklau. Un garçon comme Maxime de Castel prouve que quelques mois d'école peuvent fort bien balayer tout ce que la Milice charriait de conservateur et de réactionnaire. Quant aux élèves-officiers qui viennent de la Sturmbrigade *Frankreich*, que ce soit Ulmier, François, Le Maignan ou Billot, ils ont retrouvé à l'école de Kienschlag l'atmosphère de l'Ausbildungslager de Sennheim, ce mélange de dureté et d'idéalisme qui avait séduit leurs dix-huit ans.

— A Neweklau, nous sommes tous passés par le même creuset, explique Douraux à quelques camarades de la LVF qu'il vient de retrouver à Neustrelitz. Moi qui sortais des scouts protestants, je me trouvais à côté d'un vieux chef de bataillon de la Légion étrangère de cinquante-cinq ans nommé Fortis. Un phénomène ! Un peu travaillé par le soleil. Il est quand même sorti de l'école avec le grade d'Oberscharführer. C'était cela Neweklau : on est rentré à trois cents peut-être et on est sorti à trente.

\*\*

La SS Panzergrenadier-Schule comprenait plusieurs compagnies d'élèves qui portaient le nom d'*Inspektion* et qui regroupaient les Junkers de même langue. Ainsi, à la 10<sup>e</sup> Inspektion francophone, on trouve des Français, des Wallons, quelques Suisses et même deux Géorgiens nés à Paris et destinés à encadrer les volontaires de quelque armée de libération caucasienne.

L'officier responsable, l'Ostuf Kleindienst, n'a guère plus de vingt-cinq ans, a appartenu à la *Leibstandarte Adolf Hitler* depuis 1938 et participé à toutes les campagnes, ramenant une belle moisson de blessures et de décorations. Ce géant bagarreur et enthousiaste récolte le surnom de « petit Maurice » pour des raisons obscures mais contagieuses d'une promotion à l'autre.

L'Inspektion se divise en « *Junkerschaft* » qui correspondent à des sections et qui sont toutes confiées à des instructeurs ayant une solide expérience du front.

Les cadres, selon l'usage de la Waffen SS, appartiennent à diverses nations européennes. Les Junkers sont ainsi commandés par des

Allemands, des Wallons, des Français, un Suisse et même un Letton chargé des transmissions.

L'Ustuf Kreuzer, engagé parmi les premiers à la SS française pendant l'été 1943 et qui est passé par l'école de Bad-Tölz, incarne pour les jeunes aspirants le type même de l'officier tel qu'ils se l'imaginent. Les cheveux blonds, les yeux bleus, les épaules larges, cet instructeur français d'origine suisse a quitté à dix-neuf ans les bords de la Loire pour entrer à la SS comme on entre en religion. Commandant les canons antichars de la Sturmbrigade *Frankreich* dans les Carpates, il a été grièvement blessé au cours d'un duel avec un char russe dans le village de Radomysl<sup>1</sup>. Depuis, Kreutzer calme mal son impatience de repartir pour le front et mène sa Junkerschaft à un train d'enfer.

L'école de Neweklau obéit au principe nietzschéen que tout ce qui ne fait pas mourir rend plus fort. « Rude école, bonne école », a dit un jour Léon Degrelle en rendant visite à ses compatriotes wallons. On ne saurait mieux résumer l'ambiance spartiate qui règne dans cette « fabrique d'officiers » improvisée dans des locaux de fortune d'un village tchèque réquisitionné. Les Junkers occupent fermes et maisons. On a organisé le bac à sable pour les leçons de tactique sur le vieux billard du café, les séances d'instruction politique se tiennent à la mairie, la cuisine fume chez la modiste et l'infirmier s'est installée au presbytère.

Pour suivre les cours, chaque Junker doit apporter son tabouret et s'assoit pendant deux ou trois heures. Bien entendu, les locaux ne sont pas chauffés. Les élèves gardent leur capote et, toutes les demi-heures, ont droit à une pause pour se battre les flancs et essayer de se réchauffer.

Il n'y a même pas de courant électrique à Neweklau. Il faut travailler le soir en s'éclairant avec des bougies. Elles sont si rares que les Junkers doivent bientôt fabriquer des fumerons avec de la graisse de bottes. Le matin, faute d'eau chaude, ils se rasent avec la moitié de leur quart de mauvais café. La faim ne cessera de les tenailler. Mais ils tirent une grande fierté de supporter de si dures épreuves.

— Il fallait tout accepter avec le sourire, explique Gardinier. Cela faisait partie de notre contrat...

— Nous avons découvert à Neweklau le côté « espagnol » de la

1. Voir *La Brigade Frankreich*, Fayard, 1973, pp. 335-340.

Waffen SS, assure Douraux. Une simplicité ascétique, la fierté et la pudeur, la noblesse du guerrier selon Montherlant.

Sans cesse, marches de nuit et exercices de jour se succèdent. Les conditions de la guerre sont recrées : le froid, la fatigue, l'insécurité, le manque de sommeil, les poux.

Les instructeurs, presque tous de grands blessés, ne bercent pas les stagiaires d'illusions. Quand ils parlent des armes secrètes, ils n'hésitent pas à accompagner leur discours de propagande d'un clignement d'œil significatif. Mais le propre des Junkers est justement de rester fidèles quand tous désespèrent. A plusieurs reprises, on leur a dit :

— Quand vous le voudrez, vous pourrez partir de la Waffen SS. Nous ne voulons retenir personne.

Mais ils sont tous restés, justement parce que leurs officiers se montraient de jour en jour plus exigeants et plus impitoyables, tout en vivant en camaraderie totale avec leurs élèves. L'Ostuf Kleindienst répétait :

— Quand on veut épargner des vies humaines au combat, il faut se montrer extrêmement dur à l'instruction.

La Panzergrenadier-Schule de Kienschlag est devenue, dans les souvenirs des Oberjunkers qui viennent d'arriver à Neustrelitz, une sorte de haut-lieu.

— Qu'avez-vous appris à Neweklau ? demande le commandant du bataillon 57 en prenant l'Oberjunker Douraux comme officier d'ordonnance.

— La rigueur, Hauptsturmführer, répond-il à Fernet.

On a enseigné aux élèves-officiers une loi essentielle : l'autorité, c'est d'abord la responsabilité. Ils ne peuvent commander qu'en étant au service de leurs hommes. Ils sont pénétrés de cette maxime, sans cesse répétée pendant des mois : « Il ne faut pas se faire tuer, mais gagner. Plus vous épargnerez la vie de vos soldats et plus nombreux nous serons sur le dernier rempart. »

L'arrivée des Oberjunkers va contribuer à profondément renforcer l'esprit de détermination des sept cents hommes qui composent les unités de combat des SS français rassemblés dans la région de Neustrelitz.

\*  
\*\*

En arrivant dans le Mecklembourg, les Oberjunkers découvrent ce

qu'ils vont nommer « le beau mois d'avril ». Après les dures épreuves de Neweklau, ils ont enfin la joie d'exercer un commandement. La montée au front ne saurait désormais tarder. Les exercices reprennent. Les jours allongent. Arrivent les petits matins romantiques où tout le paysage de forêts et de lacs resplendit sous le soleil de l'aube.

La plupart des nouveaux officiers qui ont naguère servi dans la LVF sont mutés au bataillon 58 où ils ne seront certes pas dépayés. Ils retrouvent avec plaisir d'anciens camarades du front de l'Est mais, à l'école de Kienschlag, ils ont complètement rompu avec le vieux monde. Ils vivent désormais l'esprit d'un ordre nouveau encore à naître et qui dépasse de loin les hasards de la guerre.

Ginat, Gardinier et Dumoulin ont été affectés à la 6<sup>e</sup> compagnie du Hauptscha Rostand qui doit être promu incessamment officier.

Parce qu'il a plus de trente-cinq ans, Rostand passe pour un « vieux ». Mais il bénéficie d'une réputation extraordinaire. Parti pour la Russie dès 1941, il est sans doute un des sous-officiers les plus décorés de la LVF et a participé à tous les coups de main de la fameuse section de chasse du lieutenant Seveau, disparu en Russie au moment de la débâcle. Le chef de la 6<sup>e</sup> compagnie soigne sa silhouette de vieux baroudeur. Sa figure boucanée s'orne même d'un discret tatouage bleuâtre au coin des paupières, qui rend encore plus brillant son regard sombre. Il s'est engagé naguère dans l'infanterie coloniale et a conquis tous ses grades jusqu'à celui d'adjudant. Il a démissionné sur un coup de tête et s'est rengagé dans l'artillerie coloniale, où il a de nouveau remonté la hiérarchie pour se retrouver une fois de plus adjudant. Le voici désormais adjudant-chef de la Waffen SS, aussi calme et aussi résolu qu'au premier jour. Sa bravoure ne fait aucun doute. Sa conviction non plus, et il incarne parfaitement le type de l'excellent officier de troupe, sélectionné par l'impitoyable front de l'Est bien plus que par les écoles.

Les Oberjunktens reconnaissent en Rostand un chef-né. Tout en restant débrouillard, selon les traditions gauloises, il se montre très discipliné. Et il a l'intelligence de se rendre compte de tout ce que peuvent lui apporter les jeunes aspirants qui se retrouvent chefs de section.

— Le matériel manque, dit Rostand. Mais j'espère que vous avez de l'imagination.

Pour les manœuvres, il faut figurer un char russe. Quatre hommes

feront l'affaire. Un cinquième, juché sur leurs épaules, représente à la fois la tourelle et l'équipage ennemi.

Muni d'un sifflet, il en tire des notes stridentes dès qu'il aperçoit un jeune SS mal camouflé.

— Cela veut dire qu'il tire ! hurle Ginat. Et cela veut dire que vous êtes tous morts !

L'enthousiasme des jeunes soldats rejoint celui des Junkers. Ils sont à l'âge des grands élans. Un peu découragés après la désastreuse campagne de Poméranie, ces garçons s'en montrent d'autant plus sensibles à une énergique et rapide reprise en main.

La journée se partage entre le fastidieux travail aux barrages antichars le matin et l'instruction militaire l'après-midi. Entre les deux, une soupe assez sommaire. Mais Rostand ferme les yeux si ses garçons parviennent à dérober quelques patates dans les silos...

Parfois, on aperçoit le commandant du bataillon 58. Jauss circule à cheval, de compagnie en compagnie. Il n'a peut-être pas le moral mais il a précisé une fois pour toutes leur mission aux gradés : « Tenir sur nos positions, dans le sens du règlement, c'est-à-dire sur place et sans esprit de recul... »

\*  
\*\*

Peu après les Oberjunkers, un de leurs anciens instructeurs de Neweklau arrive à son tour à Neustrelitz. L'Ostuf Michel passe pour le plus fanatique national-socialiste de la division *Charlemagne*. Breton qui s'enorgueillit d'être à la fois autonomiste et néo-païen, il a quitté la LVF pour la NSKK et a fait partie des premiers volontaires SS de Sennheim. Parlant parfaitement l'allemand, Michel a réussi à suivre un cours d'officier à Bad-Tölz dans une *Junkerschaft* germanique. Privé de monter au front dans les Carpates pour avoir autorisé ses hommes à faire des cartons sur les biches d'une réserve de chasse, cet officier a été muté comme chef de compagnie à l'unité de canons d'assaut de la division *Charlemagne*. Envoyé à Votice avec ses hommes pour y suivre l'entraînement des *Sturmgeschütz*, il en arrive avec une poignée de volontaires. Mais ils sont furieux : leurs chars de chasse 38 T. ont été retenus en route et ils vont devoir se battre comme simples grenadiers.

Michel est affecté au bataillon 57, où il retrouve Fernet qu'il connaît depuis les premiers mois de la *Sturmbrigade Frankreich*.

— Quel commandement as-tu pour moi ?

— Je vais récupérer le « père » Hennecourt à l'état-major du bataillon et je vais te confier les gars de sa 2<sup>e</sup> compagnie. Tu peux leur faire confiance.

Michel va bénéficier de cadres de valeur. L'Oscha Lardy, naguère sérieusement blessé à l'entraînement en Bohême-Moravie au printemps 1944, reste un excellent instructeur. Les autres sections sont confiées à deux Oberjunks : l'ancien milicien Mongour, qui arrive de Lyon, et le pied-noir Neroni qui a réussi à quitter Alger pour s'engager à la Waffen SS.

Leurs camarades Ulmier, de Castel et Le Maignan sont affectés à la compagnie de l'Ustuf Labourdette où le rythme de l'entraînement ne le cède en rien à celui de la compagnie Michel. Le « prince » Protopopoff rejoint comme officier-adjoint la 4<sup>e</sup> compagnie de l'Oscha Olliver, qui a servi dans les canons d'infanterie en Poméranie avec Roy. L'Oberjunker Bellier sera aussi affecté à cette compagnie lourde. Le bataillon 57 a retrouvé tout son mordant.

— Quel dommage, soupire Fernet, que nos hommes en soient encore réduits à jouer les terrassiers sur de dérisoires barrages anti-chars !

\*  
\*\*

Au début de la deuxième quinzaine du mois d'avril 1945, les SS français décidés à continuer à se battre reçoivent enfin des armes. Et quelles armes ! Ils connaissent depuis longtemps les mitrailleuses MG 42 à l'infamale cadence de tir de douze cents coups à la minute. Mais ils n'avaient jamais été équipés auparavant par les fusils d'assaut qui constituent l'arme d'infanterie la plus moderne et la plus meurtrière.

Ces Sturmgewehre, les SG 44 mis au point par Hugo Schtreisser, sont de redoutables petits fusils-mitrailleurs de moins d'un mètre de long.

— Et ils ne pèsent que cinq kilos, fait remarquer l'Uscha Riberto à son inséparable Bicou.

— Ils tirent leurs huit cents coups à la minute, ajoute le Méridional avec son accent chantant.

Chacun admire les nouvelles armes et leurs chargeurs courbes de trente cartouches de calibre spécial 7/92 Kurz.

— Avec ça, conclut l'Uscha Millet, les Popofs vont en prendre plein la gueule.

Les SS français doivent aussi percevoir les Panzerfaust, avec lesquels un homme seul pour détruire un blindé. A condition de l'attaquer à quelques mètres, au péril de sa vie.

L'instruction militaire peut enfin s'enrichir de quelques séances de tir. Les cantonnements des bataillons 57 et 58 retentissent des sèches rafales des Sturmgewehre. Parfois, l'éclatement sourd d'un Panzerfaust indique que les SS français se préparent à la lutte à mort avec les chars russes.

\*  
\*\*

Puisqu'il a reçu l'ordre de barrer la route, l'Ostuf Michel barrera la route, sans se poser la moindre question. Il tient seulement à ce que les barrages de sa 2<sup>e</sup> compagnie soient mieux construits que ceux des autres unités de la division *Charlemagne*. Il n'a jamais pu se guérir de considérer toute activité militaire comme une compétition sportive...

Sous les ordres de ce chef qui porte toujours la veste courte des Panzers, ramenée de l'école des Sturmgeschütz de Votice en Bohême-Moravie, ses hommes ont édifié des barrages mobiles avec des troncs d'arbres montés sur des rails d'acier.

— Un très beau travail, confie Pachur à Krukenberg qui ne passe pas pour apprécier outre mesure les initiatives et surtout les théories de Michel.

La route longe les rives d'un lac. Le printemps semble définitivement installé. Il fait beau, presque chaud. La découverte du Mecklembourg ensoleillé forme un saisissant contraste avec le souvenir de la triste Poméranie hivernale.

Jour et nuit, des petits postes assurent la sûreté des barrages routiers. Avec leur tenue camouflée, leur casque recouvert de feuillage, leur mine farouche, les SS français commencent à ressembler aux soldats des affiches de propagande. Ils « crânent » un peu et ce n'est certes pas un officier comme Michel qui va entraver ce penchant.

Les sentinelles ont la détente facile. Après les sommations réglementaires, elles tirent. Sans demander d'autres explications. On raconte même qu'un Polonais qui se promenait de nuit sur la route a été abattu d'une balle dans la tête par un des grenadiers de la compagnie Michel.

Une nuit, les hommes de garde à un des barrages entendent un bruit de moteur. Les culasses claquent.

— *Wer da ?* lance le grenadier Ditsch.

C'est un camion de la Luftwaffe. Le convoyeur descend, montre ses papiers et son ordre de mission. Il transporte un étrange chargement : des jeunes filles du Service du Travail mobilisées comme auxiliaires dans l'artillerie antiaérienne. Le conducteur a arrêté son moteur. Des filles passent la tête entre la ridelle et la bâche grise du camion. Elles sont très jeunes, dix-sept ou dix-huit ans peut-être. Elles découvrent avec stupéfaction les écussons tricolores des SS de garde au barrage :

— *Franzose !*

Rien ne pourrait les retenir. Elles sautent à terre, entourent les hommes de garde, commencent à parler dans une langue étrange où se mêlent les mots allemands et les mots français. En ce mois d'avril 1945, il n'y a plus de temps à perdre si on veut se comprendre, se connaître, s'aimer...

Ces jeunes Allemandes n'ont plus d'illusions. Elles se savent promises au viol, à la honte, à la mort. Alors, elles veulent se donner librement à des garçons de leur sang, avant les derniers combats. Leur monde va s'écrouler. Cette rencontre en pleine nuit, à la lueur des phares, au milieu d'une forêt, prend toutes les couleurs du romantisme.

Pour quelques instants voici brusquement quelques jeunes SS français payés au centuple de tout ce qu'ils sont venus chercher sous le signe de la tête de mort. Ils ne se sont pas battus pour un mark par jour et encore moins pour une gamelle de mauvaise soupe ; ils découvrent leur rêve dans le sourire de ces filles. Toutes ne sont pas jolies. Mais elles sont jeunes et fraîches. Depuis des années, elles ont été préparées à cet instant. Ces jeunes Français correspondent à l'image du prince charmant inculquée dans toutes les écoles du Reich.

Les couples se forment et s'éloignent le long de la route qui suit le lac. L'eau miroite sous un rayon de lune. Soudain, plus rien n'existe. Ni la guerre, ni la mort.

\*  
\*\*

Le barrage roule sur ses rails. Le moteur tousse longtemps avant de se décider à repartir. Les filles du Service du Travail ont repris

leur place, sur les bancs de bois du camion, avec leurs balluchons de soldats. Les canons de leur batterie de FLAK les attendent.

A l'aube, la garde rend compte des événements de la nuit à l'Unterführer vom Dienst :

— Plusieurs véhicules contrôlés cette nuit, dont un camion de la Luftwaffe. Rien à signaler.

## 15.

Le 20 avril 1945, Adolf Hitler fête ses cinquante-six ans. Tous devinent que cet anniversaire sera le dernier. Pourtant, dans les cantonnements de Neustrelitz, il convient d'organiser une fête. Les hommes touchent leurs dentées de « Marketen ».

Faut en profiter. Ce sont les dernières.

— Dis donc, c'est pas l'abondance...

Quelques biscuits, du chocolat-ersatz, trois cigarettes. Krukenberg a cependant réussi à obtenir des services de l'intendance SS quelques bouteilles de vin.

— Qui est-ce qui a un tire-bouchon ? demande Soulet.

Le vin coule dans les quarts. Dans la soirée, on va allumer des bougies en l'honneur de celui à qui ils ont juré fidélité et bravoure.

Les SS français chantent. Ils savent bien que cette Kamaradschaftabend sera leur dernière soirée avant l'ultime combat.

L'aube du 21 avril les surprend dans leurs cantonnements, groupés autour des officiers qui partagent leur ultime résolution comme ils ont partagé leur dernière fête.

Il reste encore dix-huit jours de guerre.

\*  
\*\*

La création du bataillon de travailleurs, voici maintenant une dizaine de jours, a débarrassé les compagnies de combat des tièdes et des hésitants. Des rapports nouveaux se nouent entre les gradés et les hommes.

La discipline reste très stricte mais ne sent plus du tout la caserne.

Tous se découvrent de plain-pied, tendus par la même volonté de participer au dernier combat, alors que tout s'écroule.

Un matin, Douraux avertit son chef d'un étrange événement survenu au groupe des agents de liaison du bataillon, que tous nomment « la bande à Fernet » :

— L'Uscha Millet a disparu.

— Ce n'est pas possible ! C'est un des plus gonflés de nos gars. Ce serait bien le dernier à désertir. Va me chercher Riberto et Bicou.

Les deux camarades de Millet ne tardent pas à arriver et rassurent tout de suite le commandant du bataillon 57.

— Millet s'est déniché une mignonne dans les environs. Une chouette fille. On va bien le voir revenir.

— Il ferait bien de se dépêcher ! gronde Fernet.

Quelques heures plus tard, l'Uscha Millet est de retour au cantonnement de Furstensee, pas très fier de son escapade. Il se voit déjà fusillé pour abandon de poste. Mais il s'en tire avec une « engueulade de première ».

— Et si tu continues à faire l'idiot, le menace son chef, je ne t'emmène pas à la bagarre...

A la veille de remonter en ligne, il reste encore quelques jours à vivre dans un état de dénuement et de pureté que les SS français n'avaient encore jamais connu et qui leur paraît la raison même de leur engagement. Les plus jeunes sont les plus exigeants. On entend sans cesse la même petite phrase :

— Il ne faut pas que nos morts soient tombés pour rien.

Plus que jamais, la Waffen SS leur apparaît comme une armée révolutionnaire où ne comptent plus guère les frontières et les habitudes.

Les rapports avec les civils de la région deviennent de plus en plus cordiaux.

— Mais pourquoi êtes-vous donc venus à la SS ? demandent les Allemands. Nous n'avons jamais vu une troupe comme la vôtre. Tout paraît tellement simple pour vous.

Ces fermiers du Mecklembourg rencontrent avec stupéfaction des étrangers qui sont plus nationaux-socialistes qu'eux. Ils découvrent qu'une certaine Europe vient de se créer au moment même où elle va mourir.

Toute cette atmosphère un peu étrange s'exprime par les mille gestes de la vie quotidienne, sans phrases ni discours. Jamais la

camaraderie n'a été si forte qu'en ces derniers jours passés à Neustrelitz. Jamais les SS français ne se sont posé moins de questions qu'au moment précis où tout leur monde s'effondre.

\*  
\*\*

Beaucoup d'Allemands ne partagent plus cette foi. Même Jauss, si vaillant naguère, se laisse de plus en plus aller au découragement. Krukenberg décide de demander purement et simplement la mutation du jeune commandant du bataillon 58. Il ne s'est jamais tellement entendu avec lui.

Le rapport que le Brigadeführer adresse au SS Führung-Hauptamt de Berlin apparaît sans appel : « Le Hauptsturmführer Jauss me semble plus apte à diriger une Junkerschaft qu'une unité de SS français. »

A l'heure du dernier combat, le Commandeur ne peut plus tolérer la moindre atteinte au moral. Les armes sont devenues si rares qu'il a exigé un nouveau serment pour les confier à ceux qui veulent vraiment s'en servir. Les sept cents combattants qui restent à Neustrelitz forment une unité d'un mordant exceptionnel. Krukenberg n'acceptera pas que l'on remette en question leur volonté de se battre.

\*  
\*\*

Le Stubaf Bance, qui a commandé au feu le 1<sup>er</sup> bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich* dans les Carpates en août 1944, a été naguère écarté des formations de combat de la division *Charlemagne* par le général-inspecteur Krukenberg<sup>1</sup>.

Professeur de tactique à l'école de Kienschlag, il continue à rester en rapports suivis avec Joseph Darnand dont il a été autrefois l'adjoint à Vichy. L'ancien secrétaire d'Etat au maintien de l'ordre se sent totalement inutile à Sigmaringen. Il a décidé de partir pour l'Italie afin de partager le sort du bataillon de la Franc-Garde qui doit être engagé contre les partisans antifascistes. Avant de rejoindre le front des Alpes, Darnand veut aider les miliciens qui le désirent à désertre de la Waffen SS.

Pierre Bance se voit chargé de cette délicate opération. Il reçoit un coffre contenant deux millions de francs et deux millions de

1. *La Division Charlemagne*, Fayard, 1974, pp. 217-219.

marks. Son chef lui demande de rejoindre la région de Neustrelitz où se trouvent cantonnés les bataillons 57 et 58 de l'ancienne division *Charlemagne*.

Bance s'embarque dans une Volkswagen avec son chauffeur et le précieux coffre aux millions. Il se demande bien comment il va pouvoir réaliser son étrange mission.

Peu à peu, l'ancien adjoint de Darnand échafaude un plan. Audacieux, presque dément. Mais pas davantage que tous les projets qui naissent en ce moment dans un Reich à l'agonie. Il pense qu'il ne faut pas rejoindre Darnand en Italie et que le réduit alpin va devenir une souricière. Dans les hautes vallées, les miliciens n'auront d'autre choix que la capture ou la mort.

Pour Bance, leur seul espoir reste de gagner un pays neutre et de demander à bénéficier du statut de réfugiés politiques. La Suisse lui semble exclue, l'Irlande et l'Espagne inaccessibles. Il ne reste que la Suède... Bance est un homme d'action bien plus que de parti. Puisqu'il a joué la mauvaise carte, il faut rapidement se retirer du jeu, en sauvant avec lui le maximum d'anciens miliciens. Son plan est hasardeux mais pas impossible : il veut gagner un port de la mer Baltique, acheter un bateau avec l'argent de la Milice et cingler vers la Suède. Le plus dur sera sans doute d'obtenir de Krukenberg l'autorisation de libérer les miliciens. Bance, qui n'a vu le commandeur de la division *Charlemagne* que deux fois dans sa vie, garde un mauvais souvenir de leurs entretiens, terminés l'un comme l'autre sur un constat d'échec.

La Volkswagen traverse une Allemagne en ruines. L'ancien adjoint de Darnand et son chauffeur arrivent à Dresde quelques heures avant la jonction des Russes et des Américains. Ils traversent Berlin qui vit ses derniers jours de capitale. Il n'y a plus d'essence. Bance laisse sa voiture à l'Etat-Major de la SS et rejoint Neustrelitz par le train.

Dès qu'il met le pied sur le quai, le premier officier qu'il aperçoit est Krukenberg lui-même avec son inséparable manteau de cuir gris. Le commandeur de la division *Charlemagne* semble plus rigide et plus glacial encore qu'à leurs deux précédentes rencontres. Bance ne perd pas de temps en formules diplomatiques et lui annonce sans hésiter ses intentions :

— Je viens récupérer les miliciens. J'ai avec moi de l'argent...

Le Brigadeführer devient d'une pâleur de cire et l'interrompt brusquement. Jamais, il n'a semblé aussi en colère :

— Je confisque cet argent. Je ne connais pas « monsieur » Darnand. Tous les hommes placés sous mon commandement sont des SS et non plus des « miliciens ».

Le Stubaf Bance voudrait discuter. Darnand est quand même ministre du gouvernement français. Et la démarche de son ancien adjoint revêt un caractère officiel. Mais Krukenberg lui fait brutalement comprendre qu'il n'a vraiment pas de temps à perdre :

— Je n'ai d'ordre à recevoir de personne si ce n'est du Reichsführer SS. Retournez d'où vous venez. Voici votre ordre de mission.

Krukenberg a fait préparer par son état-major un papier qui réexpédie sans appel Bance sur le SS Hauptamt de Berlin. Que ces messieurs des bureaux se débrouillent avec lui... <sup>1</sup>

\*  
\*\*

Alors que l'investissement de Berlin se poursuit et que Soviétiques et Américains ont déjà opéré leur jonction, coupant l'Allemagne en deux, un adolescent se présente à la barrière mobile qui ferme l'un des cantonnements des SS français. Il est en haillons, l'air affamé et épuisé. Une sentinelle l'arrête d'un ton rogue en croisant son fusil ainsi que le prescrit le règlement :

— *Wer da?*

— Fais pas le con ! Je suis Français, moi aussi.

Le chef de poste arrive et toise le nouveau venu avec tout le mépris du soldat pour le civil :

— Qu'est-ce que tu veux, mon gars ?

— Je viens m'engager. Je veux être SS.

— Eh bien, t'en auras mis du temps, laisse tomber le sous-officier sans autre commentaire.

Le commandant du bataillon tient à voir lui-même ce singulier phénomène : un Français qui veut s'engager le 23 avril 1945... Mais Fernet ne peut que le dissuader de rejoindre l'armée des réprouvés :

— Tu arrives trop tard, mon petit. Tu n'as aucune formation militaire et il n'y a plus chez nous d'unités d'instruction.

1. Le Stubaf Bance rejoindra Berlin qu'il quittera le 22 avril 1945, juste avant l'encerclement de la ville. Il sera fait prisonnier par les troupes anglaises en Allemagne du Nord au mois de juin et livré à la France. Condamné à mort pour son rôle lors de la création de la Milice et de la SS française, gracié, libéré après de longues années de prison, il a pris en 1974 sa retraite de cadre commercial d'une entreprise industrielle. Agé de soixante-six ans, il vient de terminer un roman encore inédit.

— Vous n'avez vraiment pas de place pour moi ? demande le gosse avec un mélange d'incrédulité et de dépit.

— Aucune. C'est terminé.

— Comme c'est dommage, soupire le gamin en se retirant.

\*  
\*\*

Sans arrêt, depuis quelques jours, Krukenberg pose la même question à son adjoint :

— Pachur ! A-t-on des nouvelles de l'Obersturmbannführer Hersche ?

— Pas encore, Brigadeführer, pas encore. Mais j'espère qu'il va nous rejoindre prochainement.

— Il sera bientôt trop tard, bougonne le commandeur avec un geste d'impatience.

L'évacuation du camp de Wildflecken a été décidée depuis le 29 mars 1945 et le lieutenant-colonel Hersche, ancien membre de l'équipe nationale suisse dans les concours internationaux d'équitation avant la guerre, a quitté la base arrière de la division *Charlemagne* dans la nuit du 30 au 31 mars 1945 à la tête de douze cents hommes.

Son intention est de rejoindre Krukenberg à Neustrelitz et de lui apporter le renfort de trois compagnies de marche, de deux compagnies de travailleurs et d'une compagnie disciplinaire.

Talonnée par les blindés américains et mitraillée par l'aviation, la colonne Hersche perd un temps précieux. Faute de pouvoir trouver de convoi ferroviaire, elle traverse à marche forcée la Thuringe et la Haute-Franconie. Le 12 avril 1945, elle est arrivée à Marktredwitz.

Krukenberg ignore encore que Hersche a reçu l'ordre de renoncer à poursuivre sa route vers le Mecklembourg. L'Obergruppenführer Berger, chef du SS Hauptamt, en personne, a dirigé ces SS français vers « le réduit alpin » et prévoit sans doute de les réserver pour le dernier carré dans la région de Berchtesgaden au cas où le Führer accepterait de quitter la chancellerie de Berlin pour son nid d'aigle de Bavière<sup>1</sup>.

Mais désormais, le sort est scellé.

Les Russes ont bousculé toutes les défenses de l'Oder et occupent,

1. Voir en annexe l'histoire du régiment de l'Ostufaf Hersche depuis son départ du camp de Wildflecken jusqu'à sa dispersion, à la fin de la guerre, dans « le réduit alpin ».

le 23 avril 1945, Potsdam et Spandau. Le soir, ils seront à Pankow et à Köpenick.

Joseph Goebbels, Gauleiter de Berlin, croit revivre les heures fiévreuses de la lutte pour le pouvoir. Il rédige un appel à la population et affirme : « Nous accomplirons notre devoir dans l'honneur et comme des hommes, donnant ainsi au peuple entier l'exemple de la résistance courageuse. »

*Der Panzerbär* (L'ours blindé) fait paraître son premier numéro, qui porte en sous-titre : « Journal de combat pour les défenseurs du Grand Berlin ».

Adolf Hitler a décidé de ne pas quitter sa capitale, inexorablement encerclée, et rédige un ultime ordre du jour à l'armée Wenck : « Berlin ne capitulera jamais devant le bolchevisme. Les défenseurs de la capitale du Reich ont repris courage en apprenant votre rapide approche ; ils luttent avec courage et opiniâtreté dans la ferme conviction d'entendre bientôt le grondement de vos canons. Le Führer vous appelle. Vous vous préparez à l'attaque comme autrefois au temps de la victoire. Berlin vous attend, Berlin désire d'un cœur ardent votre arrivée. »

## 16.

Depuis le début de l'offensive des armées russes de Joukov et de Koniev contre Berlin à l'aube du 16 avril 1945, les bruits les plus fantastiques ne cessent de courir dans les cantonnements de Neustrelitz.

Des chars russes, après avoir crevé le front, pousseraient des pointes loin à l'intérieur des lignes. Des parachutistes seraient largués de nuit sur les arrières des troupes allemandes. La « psychose du parachutiste » n'est pas nouvelle. Les Français l'ont éprouvée en 1940. Les Allemands la découvrent à leur tour, encore accrue par le grouillement des réfugiés fuyant l'invasion des territoires de l'Est et des ouvriers étrangers rafflés à travers toute l'Europe occupée.

D'étranges rumeurs viennent battre les murs du château de Carpin :

— Les parachutistes ont été aperçus le long d'un étang.

— Un maquis rouge s'est constitué dans la forêt.

— Les maisons des gardes-chasse sont occupées par les Russes.

Le commandement de la région ordonne des battues. Le Brigadeführer lance sur la piste des mystérieux et insaisissables parachutistes — qui n'existent sans doute que dans l'imagination de quelques paysans allemands, inquiets de la présence bien réelle d'une poignée de rôdeurs polonais — les compagnies de combat des bataillons 57 et 58. Les commandants d'unités doivent diriger les opérations sur le terrain et participer à la grande battue aux parachutistes.

\*  
\*\*

A la nuit tombante l'état-major du bataillon 57 arrive à la maison forestière de Serrahn. Fernet est suivi de son officier d'ordonnance

et de quelques agents de liaison. Le toit pentu, la façade de bois sculpté, les sapins en arrière-plan qui frémissent dans la brise du crépuscule, tout ce décor évoque irrésistiblement quelque légende germanique. Mais le tragique fait irruption dans cette gravure romantique : le garde forestier a été assassiné la veille par un rôdeur polonais.

Les paysans mecklembourgeois venus rendre visite à la famille gardent le silence et observent d'un air étonné les nouveaux venus. Un homme de garde, casqué et armé, avertit l'officier français de ce qui vient de se passer. Fernet demande à voix basse :

— Est-il possible de présenter mes condoléances à sa famille ?

L'homme hoche la tête, fait signe d'attendre et quitte le hall d'entrée de la maison forestière. Fernet regarde les murs de bois où on distingue dans la pénombre des massacres de cerfs, des hures de sanglier. Les lames des poignards et des épieux brillent sur une panoplie. Le plancher de sapin crisse sous les bottes de l'officier. Fernet n'arrive pas à distinguer l'horloge dont il entend, dans un coin sombre, le halètement régulier.

Une porte s'ouvre et l'homme de garde précède une jeune fille. Elle porte l'uniforme gris des cheftaines du Service du Travail. Elle a des traits tirés, un visage fin où se lisent au premier coup d'œil la tristesse et l'énergie. Ses yeux sont rouges. Mais elle a veillé sans pleurer.

Les agents de liaison du bataillon français se sont rangés en silence le long des murs. Ils semblent se perdre dans les pans d'ombre. On distingue à peine leur vareuse de camouflage sur les boiseries. Ils vont assister à la scène en prenant bien garde de ne pas troubler le dialogue par un seul bruit. Leurs mains se crispent sur les chargeurs des Sturmgewehr ou sur les manches des grenades passées dans leur ceinturon.

Une pauvre chandelle brûle sur une table. La cire coule le long d'un bougeoir de fer forgé et s'insinue lentement dans les crevasses du bois grossier où la famille a disposé un vase de fleurs et une photographie du garde-forestier.

Fernet et Douraux se sentent très gênés ainsi au milieu d'une famille en deuil, escortés de leurs hommes en tenue de campagne. Le jeune chef de bataillon parle assez bien l'allemand et il présente ses condoléances à voix basse. Puis il ajoute aussitôt :

— Pouvez-vous m'excuser de troubler ainsi votre douleur ? Mais ce sont les nécessités de la guerre...

— Ne vous excusez pas, répond la jeune fille avec une douceur et une fermeté qui correspondent si parfaitement à son visage que Fernet en est brusquement très ému. Dans le malheur de notre peuple, nos malheurs privés doivent compter pour peu de chose. Mon père est tombé au service de son pays et d'une cause qui nous dépasse tous.

La bougie jette des lueurs brusques sur ses traits et leur donne parfois un air de dureté qu'efface aussitôt le jeu de l'ombre et de la lumière. Elle parle lentement, soucieuse de se bien faire comprendre par cet officier étranger :

— Nous devons simplement continuer à faire notre devoir comme il a fait le sien.

Elle s'est approchée encore. Fernet distingue mieux maintenant son visage fier et triste. Une broche avec une croix gammée et deux épis de blé luit au col de son chemisier blanc. Le Français écoute cette voix calme qui semble soudain la voix même de l'Allemagne blessée à mort :

— Ma mère vous prie de l'excuser. Elle désire rester près du corps de mon père. Je suis là pour la représenter. Votre sympathie nous touche particulièrement parce que vous êtes venus combattre avec nous et partager nos dangers à l'heure la plus grave...

Malgré la propagande, elle semble n'avoir aucune illusion. Mais aucun désespoir non plus. Depuis son enfance, on lui a appris qu'il faut faire face jusqu'au bout. Le courage n'est pas la seule affaire des hommes.

L'officier et la jeune fille se regardent les yeux dans les yeux. Fernet n'a pas encore vingt-six ans et il sent que cette jeune fille sera la dernière rencontre féminine avant l'inéluctable combat final. Elle voit de son côté pour la première et la dernière fois un de ces SS français dont elle imaginait à peine la présence au sein des troupes d'assaut du Reich. Ils savent tous deux que cette rencontre ne va durer que quelques minutes et que jamais plus leurs routes ne se croiseront. Ils parlent. Parfois un bref silence vient rendre l'atmosphère encore plus pesante et plus dense. Ils entendent la respiration des agents de liaison, debout le long des murs, avec leurs armes à la main. Douraux s'est à son tour reculé dans un coin d'ombre. Fernet sent bien que toutes les condoléances sont inutiles. Mais il faut qu'elle sache que ces jeunes hommes venus ce soir à la maison forestière connaissent, eux aussi, le chagrin et l'angoisse.

— Il n'est pas un d'entre nous, assure Fernet, qui n'ait laissé

en France des êtres chers et qui ne soit aujourd'hui dans l'inquiétude sur leur sort. Certains de nos proches ont déjà péri. Ils sont morts en soldats, comme votre père.

Elle écoute, les yeux brillants. C'est de telles paroles qu'elle attendait cette nuit. Toute sa vie brûle à la même flamme. Les deux jeunes gens sont du même sang et de la même foi.

— Nous devons ignorer le désespoir, affirme le Français. Nous ne devons penser qu'à continuer la lutte. Sans regarder derrière nous. Dans quelques jours nous allons être engagés de nouveau. Nous ne pouvons admettre de n'être pas au feu en un tel moment.

— Comme vos paroles me touchent, dit la jeune Allemande. Votre présence ce soir sous mon toit n'est pas une gêne. Mon seul réconfort est de savoir qu'il existe encore des hommes comme vous.

— Vos paroles sont aussi précieuses pour des hommes qui partent au combat.

Le commandant du bataillon 57 ressent une émotion intense qu'il ne cherche même pas à analyser. Mais il faut prendre congé, s'éloigner de cette maison forestière, de cette jeune fille aux yeux tristes et au strict uniforme gris.

— Peut-être serons-nous déjà loin quand le soleil se lèvera, dit-il.

— Il se fait tard et je ne veux pas laisser ma mère seule. Que l'avenir soit favorable à vous et à vos camarades. *Alles Gut !*

— *Alles Gut, Fräulein.*

Oui, tout est bien, tout est simple, tout est droit. Les deux jeunes gens se serrent la main en se regardant dans les yeux. Il n'y a plus rien à dire. La guerre commande. Les agents de liaison, d'un seul geste, saluent le bras tendu, tandis que le jeune officier reconduit la jeune fille jusqu'à la porte de la chambre mortuaire.

Quand les SS français quittent la maison forestière, la porte claque et une rafale de vent éteint la bougie. La mèche fume longuement dans la pénombre.

\*  
\*\*

Deux heures après avoir quitté la maison forestière, Fernet a regagné la ferme qui lui sert de poste de commandement et ne tarde pas à se coucher. Le téléphone retentit. A moitié endormi, le jeune officier reconnaît la voix du Brigadeführer :

— Arrivez le plus vite possible avec votre bataillon, dit Kruken-

berg. Nous allons dans une ville où nous livrerons une grande bataille contre les chars.

Fernet a trouvé que son chef cette nuit se montre particulièrement cordial.

— Où veulent-ils nous envoyer ? demande Douraux.

— Peu importe. L'essentiel est de se battre. N'importe où...

Fernet réfléchit une seconde et lance à son officier d'ordonnance :

— J'ai bien une idée. Mais ce serait vraiment trop beau pour être vrai.





Blessé français attendant son évacuation lors des combats des Carpates, en août 1944. Après avoir été engagée en Galicie, la Sturmbrigade *Frankreich* deviendra le régiment 57 de la division *Charlemagne*. Beaucoup de ceux qui parviendront à échapper au piège de Poméranie formeront le bataillon d'assaut, arrivé à Berlin au soir du 24 avril 1945.



Dès le 17 janvier 1945, Joseph Staline, dans une allocution aux journalistes soviétiques a déclaré : « Berlin est à nous. Nous le prendrons quand il nous plaira. » La bataille de Poméranie verra le front allemand reculer de la Vistule à l'Oder. L'ultime offensive contre Berlin commence à l'aube du 16 avril 1945. Adolf Hitler lance alors un appel aux troupes du front de l'Est : « Le bolchévisme connaîtra de nouveau l'antique destin de l'Asie : il sombrera devant la capitale du Reich allemand ! Berlin reste allemand ! Vienne le redeviendra ! Jamais l'Europe ne sera russe ! »

Depuis l'automne 1944, le parti national-socialiste a créé le *Volkssturm*, la levée en masse, qui regroupe des « combattants » de seize à soixante ans. Cette milice, dont la formation a été confiée à Heinrich Himmler, Reichsführer SS, rassemble surtout des enfants et des vieillards. Leur principal mission sera de lutter contre les chars avec une redoutable arme individuelle, le Panzerfaust, qui exige, pour être efficace, d'attaquer le blindé ennemi à quelques mètres seulement.





Keystone



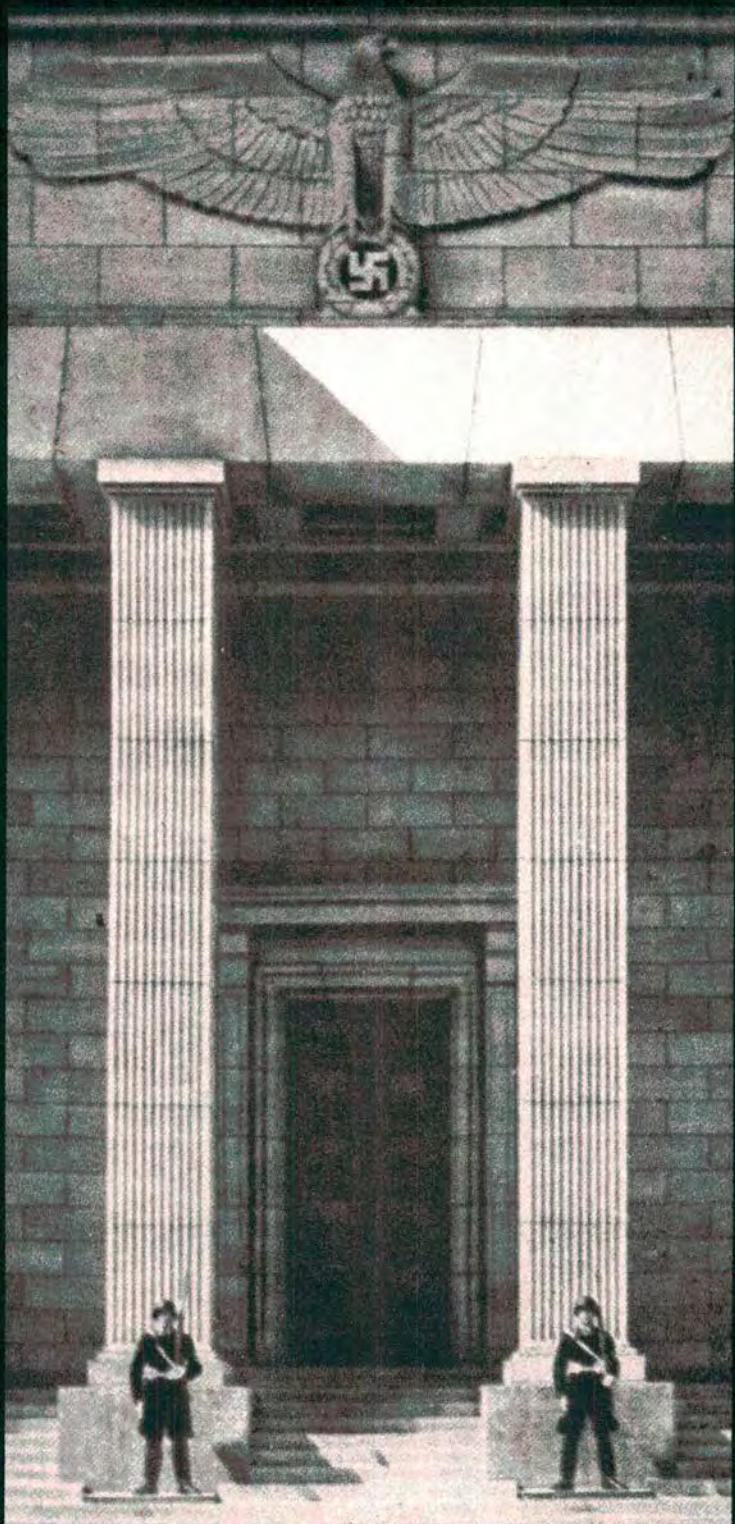
Ullstein



Les hommes de la « Garde noire » qui défilaient sur la Wilhelmstrasse avant la guerre ont subi des pertes effroyables sur tous les fronts. Quatre cent mille hommes de la Waffen SS sont morts au combat. Il reste surtout, pour former le dernier carré, quelques centaines de volontaires étrangers et des adolescents de la jeunesse hitlérienne que le Führer passe en revue le 20 avril 1945, jour de son cinquante-sixième anniversaire.

Le Brigadführer und Generalmajor der Waffen SS Gustav Krukenberg (ici en uniforme de la Wehrmacht) recevra dans la nuit du 23 au 24 avril 1945 l'ordre de se rendre à Berlin et parviendra à rejoindre la capitale encerclée. Près de trois cents SS français l'accompagnent.





Signal

Garde d'honneur de la *Leibstandarte Adolf Hitler* à l'entrée de la Chancellerie, sur la Voss Strasse, qui constituera l'ultime bastion de la défense de Berlin.



National Archives of U.S.



Hauptsturmführer Fernet, commandant à vingt-six ans, le Sturmabteilung de la division *Charlemagne* à Berlin. Officier d'infanterie coloniale en 39-40, engagé à la Waffen SS en 1943, il a conduit au feu une compagnie dans les Carpates et un bataillon en Poméranie. Trois fois blessé au combat et seul Français vivant chevalier de la Croix de fer.



Untersturmführer Labourdette, chef de la 1<sup>re</sup> compagnie, tué au combat dans les souterrains du métro de Berlin, le 27 avril 1945.



Chars russes progressant à travers les rues encombrées de gravats.





*Ci-contre* : Hauptscharführer Rostand, chef de la 3<sup>e</sup> compagnie. *Ci-dessous* : à droite, Obersturmführer Michel, chef de la 2<sup>e</sup> compagnie, disparu à Neukölln, et, à gauche, Oberscharführer Olliver, chef de la 4<sup>e</sup> compagnie.





Zucca-Tallandier



Trois Oberjunkers du bataillon français à Berlin. *Ci-dessus*, Protopopoff, chef de la 4<sup>e</sup> compagnie après la blessure d'Olliver, tué le 1<sup>er</sup> mai 1945. *Ci-contre* : en haut, Croseil, chef de section à la 1<sup>re</sup> compagnie, et, en bas, Dourau, officier d'ordonnance du bataillon.

Les SS français, lors des combats pour Neukölln, le 26 avril 1945, reçurent comme « renforts » plusieurs centaines de jeunes garçons de la Hitler-Jugend, âgés de quatorze à seize ans.



## Bollwerk gegen den Bolschewismus

### Berlin: Massengrab für Sowjetpanzer

Rundfunkansprache von Staatssekretär Dr. Neumann  
**Berlin kämpft für das Reich und Europa**

Boston, U.S.A.: New Brunswick  
for the Massachusetts Institute of Technology  
publishing and Propaganda, Boston,  
U.S.A.

### Deutsche Volksgenossen!

[illegible][illegible]

### An der Spitze der Führer

[illegible]

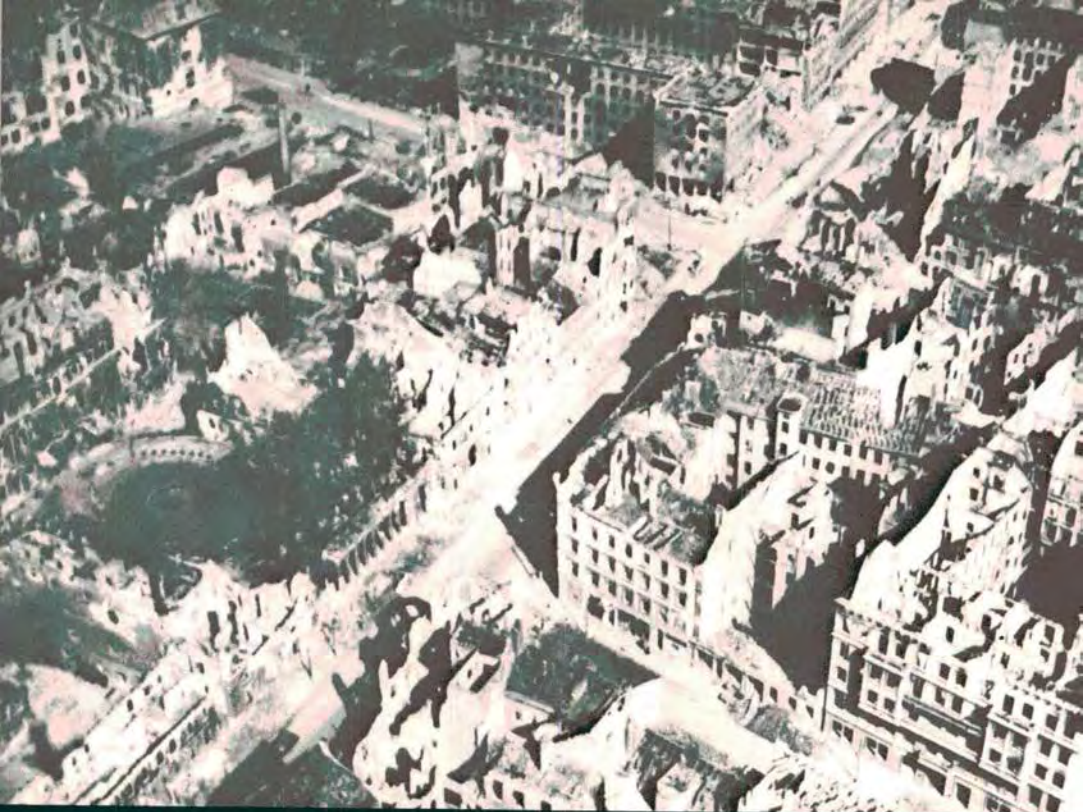
### Roosevelts Verrat

Die immer wird mit dem Namen Roosevelt die Schuld verbunden sein, daß er mit der Einseitigkeit seines ganzen Einflusses den Kampf Europas gegen die Bolschewikenne in der Mäcker gestiftet ist.

Jahrelang ist es uns gelungen, aus eigener Kraft dem Ansturm dieser Weltmächte zu



Le journal de Goebbels *Panzerbär* (l'Ours blindé) annonce que Berlin sera une gigantesque fosse commune de chars soviétiques. Soixante-trois seront détruits par le seul bataillon français. L'Unterscharführer Vaultot, de la Kampfschule, ici en uniforme de la LVF avec la médaille de l'hiver 1941, arrive en tête avec huit victoires. Il sera le premier Français décoré de la Ritterkreuz et tombera le dernier jour des combats, le 2 mai 1945.



U.S.

Les ruines du quartier central de Berlin  
lendemain des combats.



Obersturmführer Weber, chef de la Kampf-  
schule de la division *Charlemagne*. Su-  
nommé par ses hommes « Cyclone », il  
a commandé la compagnie d'Honneur lors des  
combats de Poméranie. Spécialiste de la  
lutte contre les chars, il a détruit lui-même  
en combat singulier treize blindés sovié-  
tiques entre la place Belle-Alliance et  
Chancellerie.

Unterscharführer Albert Brunet. Ancien de la Sturmbrigade *Frankreich* dans les Carpates, il participe à la bataille de Berlin comme chef d'un groupe de chasseurs de chars et détruit à lui seul cinq blindés russes. Fait prisonnier le dernier jour des combats, il sera abattu, devant ses camarades, d'une balle dans la tête, le 2 mai 1945.



Un char russe devant la porte de Brandebourg, à l'entrée de l'avenue Unter den Linden.





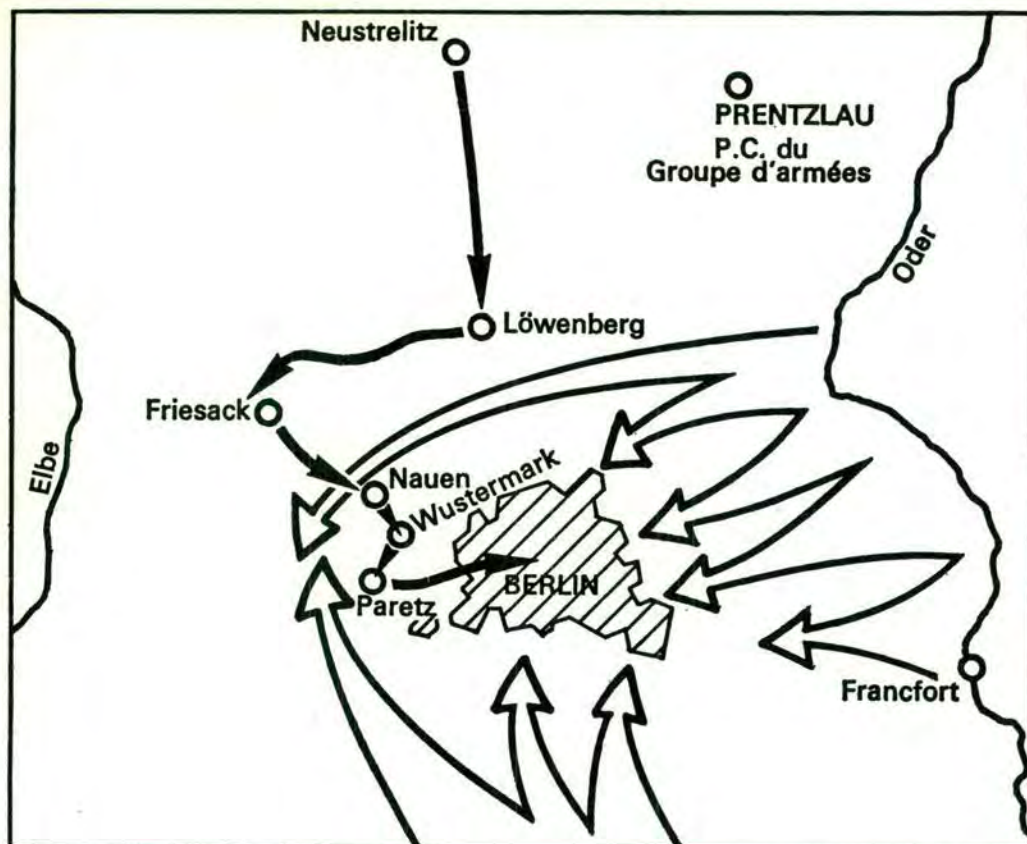
Douze SS français, faits prisonniers par la 2<sup>e</sup> D.B., seront fusillés sans jugement, le 8 mai 1945, jour même de la capitulation allemande et de la fin des combats. Le général Leclerc a tenu à s'entretenir lui-même avec les hommes qu'il va faire exécuter quelques heures plus tard et dont il se plaindra de l'« attitude insolente ». Parmi ces douze fusillés, seuls les trois officiers ont été identifiés (*photo ci-contre, en haut*). De gauche à droite : Obersturmführer Krotoff, ancien officier de marine marchande d'origine russe, chef de la compagnie PAK du bataillon lourd en Poméranie ; lieutenant Briffault engagé à la LVF en 1943, blessé sur le front de l'Est et démobilisé à la fin de l'année 1944 sans avoir été muté à la Waffen SS ; Untersturmführer Daffas, ancien adjudant-chef du 3<sup>e</sup> bataillon de la LVF, et attaché ensuite à l'état major du régiment 58 de la division *Charlemagne*.







Signal

## TROISIÈME PARTIE



### La percée du bataillon Fernet vers Berlin

-  itinéraire du "Sturmabteilung"
-  axes d'encerclement des armées russes

## 17.

Dans la nuit du 23 au 24 avril 1945, le téléphone a sonné au quartier général de la division *Charlemagne* à Carpin. Un planton est venu aussitôt réveiller le Brigadeführer.

— C'est un appel du service du personnel des Waffen SS, dit-il à Krukenberg.

Cet état-major se trouve alors près de Furstenberg et continue tant bien que mal à nommer les commandants des unités et à les lancer dans la bataille. Une voix sans réplique lance des ordres brefs :

— Rendez-vous immédiatement à Berlin pour y prendre le commandement d'une division. Votre adjoint vous remplacera dans vos fonctions à Neustrelitz.

Quelques minutes plus tard, un second appel vient confirmer le premier. Cette fois, c'est l'état-major du groupe d'armées, situé près de Prenzlau, qui transmet un message de l'Oberkommando der Wehrmacht :

— Dès votre arrivée à Berlin, veuillez vous présenter au général d'infanterie Krebs. Il se trouve à la Chancellerie du Reich.

— Mais que se passe-t-il ? demande Krukenberg.

— Les Russes viennent de percer en deux endroits le front de l'Oder. Ils avancent sur Berlin. Dans quelques heures, sans doute, la capitale sera encerclée.

— Mais où sont nos troupes ?

— Un corps blindé qui devait couvrir la ville vers l'est a été bousculé. On se bat déjà dans les faubourgs. Dépêchez-vous avant que se termine le mouvement de tenaille de l'Armée rouge.

Krukenberg a donc l'ordre de rejoindre Berlin. Il donne aussitôt ses instructions à son état-major. Les téléphones grelottent dans les

villages des environs de Neustrelitz où sont cantonnés les SS français. Les agents de liaison vont réveiller les commandants de compagnie et les chefs de section. En pleine nuit, tous les éléments combattants de la division *Charlemagne* sont mis sur pied de guerre<sup>1</sup>.

\*  
\*\*

Le Hauptstuf Fernet sera le premier à se rendre dans la nuit du 23 au 24 avril à l'état-major de la division *Charlemagne* à Carpin. Krukenberg l'accueille avec son sourire des bons jours.

— Nous partons pour Berlin, dit-il. Le Führer a décidé de ne pas quitter la capitale et reste à la Chancellerie. Nous participerons à la bataille sous son commandement.

Fernet ne cherche pas à dissimuler sa joie.

— Etes-vous content ? lui demande Krukenberg.

— Content ? Brigadeführer, c'est vraiment trop peu dire !

\*  
\*\*

Il a été décidé que les sept cents combattants de la division *Charlemagne* partiront pour Berlin en plusieurs convois, car le nombre de véhicules est limité. Tous les moyens réunis par le secteur consistent en une dizaine de camions fournis par la Luftwaffe

1. Dans un document rédigé dix ans plus tard, le Brigf Krukenberg indique que l'ordre de partir pour Berlin en vue de prendre le commandement d'une division ne concernait que lui-même, et qu'il a obtenu l'autorisation d'emmener avec lui un « Begleitkommando » (escorte) de 90 SS français. Cette indication ne correspond ni aux nombreux témoignages recueillis auprès des rescapés français et allemands, officiers, gradés et soldats, ni à l'importance du convoi (une dizaine de camions de la Luftwaffe avec plusieurs voitures particulières), ni à l'effectif des unités qui ont effectivement embarqué le 24 avril au matin en direction de Berlin : quatre compagnies de 65 à 70 hommes, la Kampfschule (Ecole de combat), l'état-major du bataillon 57 et, enfin, un état-major réduit avec Krukenberg, soit au total environ 350 personnes. L'Ostuf Weber, de son côté, nous a confirmé avoir vu, dans les bureaux de la division, un télégramme en provenance du « Führerhauptquartier » dont le texte, très bref, est resté gravé dans sa mémoire : « *Division Charlemagne unter Ausnützung aller Verkehrsmöglichkeiten sofort Eisatz Berlin. Meldung Reichskanzlei. Adolf Hitler.* » (Engagement immédiat de la division *Charlemagne* à Berlin, en utilisant toutes les possibilités de transport. Se présenter à la Chancellerie du Reich. Adolf Hitler.) Le texte de ce télégramme n'a jamais été retrouvé, mais son existence a été confirmée après la guerre par un officier SS de l'entourage immédiat d'Adolf Hitler, le Stubaf Günsche, qui a déclaré à Weber en avoir assumé lui-même l'expédition.

et quelques voitures particulières. L'essence, désormais plus précieuse que le sang, a été calculée au litre près.

Le premier échelon comprend les trois compagnies de combat du bataillon 57 et la Kampfschule de Weber.

Les camions peuvent encore emmener une centaine de combattants. L'état-major décide alors qu'une compagnie du bataillon 58 fera partie du premier convoi. La plus solide semble celle du Hauptscha Rostand, le vieux baroudeur de la section de chasse de la LVF, en garnison à Wokuhl.

\*  
\*\*

Tous les officiers sont rassemblés à l'état-major de la division au château de Carpin. Ils attendent, silencieux et graves. La nouvelle n'est pas encore confirmée.

— Savez-vous quelque chose ? demande à voix basse le médecin Métrais à l'abbé Verney.

— Rien de précis. Les nouvelles du front sont de plus en plus mauvaises, docteur.

— J'ai entendu votre sermon sur la Passion pour le dimanche de Pâques. Vous aviez raison de nous parler de la noblesse et de la grandeur du sacrifice.

— La mort au combat n'est peut-être pas le pire, dit seulement le prêtre. On cherchera à nous déshonorer...

L'entrée du Brigadeführer l'interrompt. Les officiers se raidissent au garde-à-vous, tandis que leur Commandeur confirme ce qu'ils présentaient tous depuis quelques minutes :

— Messieurs, dit Krukenberg sans préambule, Berlin va être investi par les Russes. Nous avons reçu l'ordre de nous y rendre pour défendre la capitale. Messieurs, rassemblez vos compagnies. Dans une heure, les camions seront ici. Nous tenterons de passer à Oranienburg avant l'arrivée de l'ennemi<sup>1</sup>.

Avec la compagnie Rostand, doit aussi partir l'Ostuf Fantin, le rescapé de la poche de Dantzig, qui reste un des officiers les plus combattifs du bataillon 58. L'abbé Verney murmure à mi-voix :

— Dois-je l'accompagner ?

1. Paroles rapportées par le docteur Métrais dans un manuscrit de souvenirs inédit.

C'est tout à la fois une demande et une interrogation. Mais le petit « curé Mickey » n'hésite pas longtemps et se dirige vers Krukenberg, à qui il parle quelques secondes à voix basse. Quand il revient vers le docteur Métrais, il a le visage bouleversé.

— Je pars avec eux, dit-il simplement.

Le docteur Métrais ne sera pas de l'opération. Le Brigadeführer désire seulement emmener le médecin allemand de la division et le médecin français du bataillon 57, Herpin, qui suit tout naturellement le sort de son unité.

D'un geste courtois mais ferme, Krukenberg met fin à cette brève réunion. L'ambiance est au beau fixe.



Les trois ou quatre cents combattants qui restent dans la région de Neustrelitz reçoivent l'ordre de se tenir prêts à rejoindre Berlin par un second convoi. En l'absence de Zimmermann, toujours hospitalisé, ils vont se trouver placés sous les ordres de Boudet-Gheusi, l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé, mais dont la constante préoccupation, depuis son retour de Poméranie, reste de ne plus se battre et de se retirer avec ses hommes d'une partie qu'il estime perdue<sup>1</sup>.



Avant d'embarquer dans les camions les hommes du bataillon de marche perçoivent les munitions. Les hommes de l'intendance apportent des caisses qui sont aussitôt éventrées. Chacun remplit de cartouches ses musettes et même ses poches. Il règne, pendant quelques dizaines de minutes, dans cette nuit qui agonise, une atmosphère qui évoque quelque scène de western. Au bataillon 57 presque tous les grenadiers ont perçu un Sturmgewehr. A la compagnie Rostand, on en compte trois pour une dizaine d'hommes.

— Cette fois, on ne manquera pas d'armes, se réjouissent les SS français.

Il y aura une ou même deux mitrailleuses MG 42 par groupe de combat. Leur cadence de tir est si rapide — douze cents coups

1. Voir, en annexe, l'histoire de l'unité commandée par le Stubaf Boudet-Gheusi du 24 avril au 2 mai 1945, date de sa reddition à l'armée britannique, dans la région de Bublitz, Mecklembourg.

à la minute — que tous les hommes doivent se charger de bandes de cartouches qu'ils passent sur les épaules et croisent sur la poitrine.

— Attention, disent les garçons de la Kampfschule. Là où on va, l'arme la plus précieuse, c'est encore le Panzerfaust.

Ils se bousculent pour s'emparer de ces redoutables engins anti-chars. Certains en portent deux ou trois qu'ils vont faire tenir par des ficelles.

— Et les grenades ?

Les poches sont vite pleines à craquer. On passe des grenades à manche dans le ceinturon et on accroche des grenades « citron » aux boutons de la vareuse et après le brélage. Jamais les hommes de la division *Charlemagne* ne se sont aussi lourdement, ni aussi joyeusement chargés.

Le Brigadeführer préside à la distribution des munitions, à la fois majestueux et familier dans son long manteau de cuir gris, la casquette sur les yeux, une main passée dans le ceinturon, l'autre serrant une paire de gants.

Les hommes qui se bousculaient pour toucher les cartouches et les grenades semblent soudain moins pressés de recevoir leur ravitaillement. Krukenberg fronce les sourcils. C'est bien la première fois qu'il voit ses Français boudier le *Verpflegung*. Pourtant, jamais on n'a distribué de ravitaillement avec autant de générosité. Chaque homme perçoit plusieurs gros fromages, mais beaucoup font soudain les difficiles :

— Non, mais qu'est-ce que ça pue !

— Il n'y a qu'à les foutre en l'air. On pourra prendre un peu plus de cartouches.

La peur de manquer de munitions à Berlin semble les obséder.



Maintenant, l'heure est venue de monter dans les camions. Les hommes s'entassent. Personne ne voudrait manquer un tel départ. Il y a même des resquilleurs qui parviennent à se glisser dans le convoi.

Ils ne font pas partie du premier échelon et viennent rôder autour des camions.

— Eh ! Les gars, vous n'auriez pas une place pour moi ?

— On est déjà serrés comme des harengs. Embarque toujours si tu peux te caser.

Parfois, un homme en montant dans un véhicule fait tinter ses armes et son équipement contre la ridelle ou heurte ses camarades. Personne ne proteste contre les maladroits. On aide ceux qui sont lourdement chargés. On se tasse. On s'installe tant bien que mal sur les caisses de munitions.

Fernet et son adjoint l'Ostuf von Wallenrodt, un ancien correspondant de guerre, surveillent l'embarquement des trois compagnies du 57 et de la compagnie du 58. Un peu à l'écart, les hommes de la Kampfschule sont déjà installés dans leur camion et on ne voit qu'un grouillement indistinct sur le ciel sombre, avec le profil des casques, les charges coniques des Panzerfaust, les canons des Sturmgewehr. Parfois le point rouge d'une cigarette.

— Est-ce que tous les hommes sont dans les véhicules ? demande Fernet.

Son officier d'ordonnance court le long de la colonne automobile. Pour monter à Berlin, l'Oberjunker Douraux a passé autour du cou, comme une insolente coquetterie, un foulard de soie blanche, dont il a rentré les pans dans l'échancrure de son blouson de camouflage. Les portières claquent.

Les moteurs tournent.

Le départ doit avoir lieu à 8 heures 30 précises, le mardi 24 avril. Le bataillon de marche partira de la sortie sud de Strelitz.

— C'est formidable ! C'est vraiment formidable ! ne cessent de répéter ceux qui vont à Berlin.

— Il paraît que c'est un ordre personnel du Führer.

— « Il » ne pouvait pas nous laisser sans rien faire. Encore une chance de ne pas avoir été oubliés.

— Ça, mon vieux, c'est l'organisation allemande...

\*  
\*\*

Le Brigadeführer, escorté de son adjoint Pachur et de son officier d'ordonnance Patzak, un immense Untersturmführer viennois de plus de deux mètres, fait les cent pas sur la route.

De grands coups de klaxon lui font tourner la tête : une voiture arrive à vive allure, venant du nord. C'est une Mercedes décapotable, avec, sur l'aile, un fanion carré qui indique un personnage de haut rang. Instinctivement, Krukenberg, Pachur et Patzak se rangent sur le bord de la route et saluent.

— C'est le Reichsführer ! dit Krukenberg.

Heinrich Himmler, car c'est lui, a abandonné sa casquette à tête de mort pour un serre-tête de cuir, et il conduit lui-même sa voiture. Ralentissant à peine, très droit sur son siège, il a répondu d'un signe au salut des deux officiers, sans détourner la tête. Derrière les célèbres lunettes d'écaille incolore, les yeux restent rivés à la route. La voiture s'engage en direction de Hohenlychen et disparaît à vive allure.

— Il ne s'est pas arrêté ! dit Krukenberg, amer.

Le Brigadeführer est surpris et un peu vexé de voir que son chef direct, qui le connaît bien, et qui en plusieurs occasions lui a témoigné son estime, n'ait pas fait halte au moins quelques instants. Il aurait aimé lui présenter « ses » SS français qu'il n'a jamais vus aussi enthousiastes. En effet, Himmler s'est montré très sensible à la fidélité des volontaires étrangers de sa Waffen SS, alors que tant d'Allemands cédaient à la démoralisation. Il l'a dit à Krukenberg un mois plus tôt, et il le redit, en ces derniers jours, à Léon Degrelle, commandant de la division *Wallonie*, en le nommant Brigadeführer.

— Le Reichsführer a l'air pressé, observe Pachur. Sans doute a-t-il bien d'autres soucis en tête<sup>1</sup>.

1. Le chef d'état-major ne croit pas si bien dire : Himmler arrive de Lübeck où il a remis au Suédois Bernadotte une offre de paix séparée avec les Alliés occidentaux, et il rentre en hâte à son poste de commandement de Hohenlychen pour y attendre la réponse que Bernadotte doit lui transmettre. Il n'y aura pas de réponse. Seul, un méprisant communiqué de presse informera le monde entier que l'homme le plus redouté du III<sup>e</sup> Reich jette l'éponge, ce qui provoquera la dernière grande colère d'Adolf Hitler et la destitution du « getreue Heinrich », le fidèle Heinrich. Himmler se suicidera un mois plus tard, lors de son arrestation par une patrouille anglaise, le 23 mai 1945.

Dès la sortie de Strelitz, les camions, guidés par Krukenberg, prennent la direction du sud. La distance pour Berlin ne dépasse pas une centaine de kilomètres, mais les pointes avancées de l'offensive soviétique au nord de la capitale vont obliger la colonne à obliquer vers le sud-ouest — et même vers l'ouest.

Toujours accompagné de Pachur et de Patzak, le Brigadeführer a pris place dans une grosse voiture de commandement, qui roule à bonne allure, précédant les camions chargés d'hommes en armes.

Le temps s'annonce beau et sec. Encore un peu frais peut-être pour une fin d'avril. Parfois, au bord de la route, un arbre fruitier éclate de mille nuances de mauve et de rose. Puis surgissent à nouveau les masses sombres des sapins, parfois trouées par la tache claire de quelques bouleaux. Le paysage semble désert. Les grosses fermes au toit de chaume ou de tuile respirent l'abandon et la peur.

Les SS français sont tellement serrés sur les plates-formes des véhicules que les amortisseurs menacent de rendre l'âme avant la fin du voyage. On a fait place sans trop rouspéter aux resquilleurs qui ont réussi à se faufiler parmi ceux qui partent pour Berlin. Il règne ce matin une ambiance de camaraderie et de bonne humeur. Par moments, un chant s'élève, repris en chœur :

*SS marschiert im Feindesland  
Und singt ein Teufelslied.*

\*  
\*\*

La colonne du bataillon français se trouve souvent ralentie par

des convois de réfugiés venant du nord, eux aussi, et qu'il est difficile de doubler. Mais, progressivement, on voit arriver du sud d'autres colonnes de réfugiés, de plus en plus denses.

— Ça, c'est mauvais signe, dit Fernet à von Wallenrodt qui conduit la voiture de commandement du bataillon. La route doit être coupée vers le sud.

Les civils et les soldats allemands fuient leur capitale investie par les Russes. Tous semblent étonnés de voir un convoi qui se dirige vers Berlin. Parfois, incrédules et moqueurs, certains se tapent sur le front comme s'ils voulaient dire : « Non, mais vous êtes complètement fous... »

Les SS français semblent ne rien comprendre. Ou bien ils injurient les fuyards. Tous ceux qui ont réussi à quitter la capitale ont des visages terreux, des rides profondes dans l'argile grisâtre de leur peau. Ils semblent avoir pris la couleur de la brique calcinée. Ils sentent la fumée et la déroute. Krukenberg arrête un des véhicules des fuyards et les interroge d'une voix brève :

— Savez-vous où sont les Russes ?

Les autres le regardent avec un air stupéfait. Ce général de la Waffen SS ne sait donc pas que tout est perdu désormais ? Les Berlinoises haussent les épaules et répondent avec un air accablé :

— Partout. Absolument partout, Herr General.

— Mais encore ? s'impatiente le Commandeur.

— Leurs blindés sont déjà dans les environs d'Oranienburg.

Krukenberg hoche la tête et se retourne vers Pachur qui a déplié une grande carte sur ses genoux :

— Dans ce cas, nous ne pouvons plus passer par Frohnau.

— Essayons par Neuruppin, Brigadeführer.

Ils ont tous la volonté d'arriver, de réussir cette dernière mission, de franchir le cercle avant qu'il ne se referme sur la capitale condamnée.

A la hauteur de Lowenberg, Krukenberg donne l'ordre de quitter la route sur laquelle roulait le convoi et de chercher un autre itinéraire. Il veut traverser le Luch et arriver à Fehrbellin.

— Là, dit-il, nous pourrions sans doute rejoindre Friesack et emprunter la grande chaussée qui vient de Hambourg.

Le choix de l'itinéraire ressemble un peu à un pari. Les routes sont encombrées par des troupes en retraite. Des embouteillages se forment dans toutes les localités et à tous les carrefours. Chevaux

sans conducteurs, camions sans essence, bicyclettes, carrioles, tout s'enchevêtre et s'englue, dans le désordre et dans la terreur. Parfois court le long des convois le terrible cri qui crépite comme les flammes d'un incendie gigantesque :

— *Ivan kommt !*

Oui, Ivan arrive, ivre de vengeance et d'alcool, avec tout le courage de sa haine.

— *Ivan kommt !*

Dans tout ce désordre pitoyable surgit soudain une troupe dont les hommes portent le blouson camouflé de la Waffen SS. Leur chef bondit vers la voiture de Krukenberg et se présente — réglementairement. Comme si rien ne devait changer de la discipline des troupes d'assaut. Le commandeur salue, remercie d'un hochement de tête. Il fait appeler Fernet et lui confie :

— Enfin, des hommes qui ressemblent encore à des soldats. Ils appartiennent au groupe de transmission de la division SS *Nordland*.

— Mais pourquoi ont-ils quitté Berlin ? s'étonne le commandant du bataillon français.

— Ce sont les ordres. On les expédie dans le Holstein.

— Pourquoi ? Mais pourquoi ?

Krukenberg hausse les épaules. Il ne peut répondre à toutes les questions. D'ailleurs, Fernet le sait bien qui depuis des mois exécute les ordres, sans se poser des questions sans réponse.

D'autres véhicules arrivent de Berlin. Des hommes d'une unité de police sont entassés dans des camions. Immobiles, silencieux, le visage fermé, de la teinte de leur imperméable. Ils incarnent encore l'ordre. Mais l'ordre vaincu. Inutile.

Puis monte un chant. Un chant insolite, presque obscène dans tout ce désordre. Des soldats sans ceinturons, la vareuse ouverte, braillent à pleins poumons.

— Tiens, fait remarquer Fernet à son officier d'ordonnance, ils chantent pour une fois aussi mal que des Français...

Ce sont pourtant des Allemands. Ils ont bu. Ils sont joyeux. Ils n'ont plus peur. Ils crient des injures et hurlent de joie.

— Mais que disent-ils ? demandent les SS français à leurs chefs.

— Des conneries, bougonne l'Ustuf Labourdette, chef de la 1<sup>re</sup> compagnie. Ils croient que les Anglais vont se battre contre les Russes... Ils se voient déjà démobilisés par leurs nouveaux alliés.



Dans tous ces embouteillages, les camions ont du mal à garder le contact. Souvent, il faut s'arrêter pour s'assurer que tout le monde a bien suivi, et l'attente paraît interminable.

Krukenberg s'impatiente et s'énerve.

— Votre bataillon ne suit pas, dit-il à Fernet d'un air agacé. A ce train-là, nous n'arriverons jamais et je serai obligé de rendre compte que le bataillon français n'a pas été capable de remplir sa mission.

— Brigadeführer, avec cette circulation dans les deux sens, ma voiture ne peut plus remonter la colonne ; il nous faudrait une ou deux motos.

— Où voulez-vous que je les prenne ? Nous devons nous débrouiller avec ce que nous avons...

Krukenberg tourne les talons, et retourne furieux vers sa voiture. Un moment après, c'est son adjoint qui arrive, visiblement très agité. Pachur s'en prend à von Wallenrodt qui est assis au volant de la voiture.

— Qu'est-ce que vous faites au volant ? Vous devriez savoir qu'un ordre spécial du Reichsführer interdit aux officiers SS de conduire une voiture ?

— Ce n'est pas aujourd'hui que je risque de faire des excès de vitesse, Hauptsturmführer, répond tranquillement l'adjoint de Fernet qui n'ignore pas les raisons de l'ukase d'Himmler.

— *Es tut mir leid ! Befehl ist Befehl !*<sup>1</sup> répond Pachur d'un ton sans réplique, et il s'éloigne à grands pas...

D'un air à la fois résigné et ironique, von Wallenrodt passe sa place au chauffeur, tranquillement assis à l'arrière de la voiture avec l'Uscha Riberto, tandis que Fernet scrute anxieusement la route derrière lui pour voir si les retardataires n'apparaissent pas.

Un peu plus tard, le convoi traverse la bourgade de Nauen et se dirige vers Wustermark. Soudain, un avion soviétique surgit du ciel gris, pique, lâche quelques rafales de mitrailleuses.

— Manqué ! crie l'Ostuf Michel, chef de la 2<sup>e</sup> compagnie, et il ordonne à un tireur de MG de tirer vers l'appareil qui s'éloigne.

1. Je suis désolé. Un ordre est un ordre.

Des explosions retentissent. Ce sont des arrivées d'obus. Maintenant, le convoi se trouve à portée des artilleurs soviétiques. Ils bombardent systématiquement les voies d'accès à Berlin et les nœuds routiers. Le tir de barrage s'intensifie.

— Nous ne passerons pas, s'inquiète Krukenberg. Il faut trouver un autre itinéraire.

Le commandeur de la division *Charlemagne* connaît assez les environs de la capitale du Reich pour ne pas se perdre.

— Avant la guerre, confie-t-il à Pachur, j'ai dirigé une usine de produits chimiques à Berlin-Ploetzensee. Et le plus drôle est qu'elle appartenait à une firme britannique.

— Connaissez-vous un autre itinéraire, Brigadeführer ?

— Je crois. Nous allons prendre la route de Ketzin et essayer d'arriver à Berlin par Marquart.

\*  
\*\*

Le convoi a quitté la route depuis une demi-douzaine de kilomètres. Soudain, Pachur tire son chef par la manche de son imperméable et lui dit :

— Regardez, Brigadeführer.

— J'ai vu, grommelle Krukenberg.

Fernet voit, lui aussi, ce qui inquiète fort le Brigadeführer et son adjoint : des soldats russes progressent de part et d'autre de la route, à quelques centaines de mètres. Ils semblent encore peu nombreux et avancent avec prudence, utilisant les masures et les bosquets pour se camoufler.

— Il en vient de partout, constate Douraux.

Fernet se repère rapidement sur une carte et confirme aussitôt les craintes qui assaillent son officier d'ordonnance :

— Nous devons nous trouver sur la dernière route libre qui mène à Berlin. Les Russes sont en train d'effectuer un ultime mouvement de tenaille pour fermer la nasse. Regarde : ils arrivent de la région de Paretz au sud-ouest et aussi de celle de Priort au nord-est.

— Est-ce que vous croyez que nous allons pouvoir passer ?

— Je l'espère, lance seulement Fernet.

Les deux officiers français regardent attentivement les Russes, qui apparaissent de plus en plus nombreux mais n'ouvrent pas le feu sur le convoi.

— Heureusement, constate Fernet, ce ne sont que des patrouilles d'avant-garde. Ils n'ont pas d'armes lourdes.

\*  
\*\*

Assis dans sa voiture légère, Krukenberg se tourne vers Pachur et lui dit soudain :

— Je me demande si nous sommes sur le bon chemin...

— Vous pensez que les Russes venant du nord et du sud de Berlin ont réussi à se rejoindre ?

— Pas encore. Mais c'est une question d'heures. De minutes même. S'il reste encore un accès libre, il se trouve juste en face de nous. Mais c'est le canal qui m'inquiète.

Krukenberg reste un long moment silencieux. Puis il annonce sa décision :

— Nous allons traverser le canal à la hauteur des fermes situées à Falkenrehde, sur la route de Marquart. Il doit y avoir un pont. Je l'ai pris parfois avant la guerre. Si je me souviens bien, il est en grès massif.

— Mais est-il encore intact, Brigadeführer ?

— Je l'espère. Sinon, nous serons bloqués. Et la tenaille se refermera sur nous.

\*  
\*\*

Le Brigadeführer, dans ce chaos incontrôlable, pourrait rebrousser chemin vers l'ouest afin d'échapper à la tenaille. Mais non ! Krukenberg a reçu l'ordre d'aller combattre à Berlin et il ira à Berlin avec ses hommes. Il ne connaît qu'un ordre :

— En avant !

— Mais les fantassins russes ? demande Pachur.

— Ne vous occupez pas d'eux, grogne Krukenberg. Et ils ne s'occuperont pas de nous.

Le vieux général a parfois le goût des formules simples. Il sait qu'à la guerre ce ne sont pas les plus mauvaises.

\*  
\*\*

La compagnie du bataillon 58 ferme la marche du convoi. Les

multiples détours imposés par l'avance des Russes ont dangereusement asséché les réservoirs. Certains moteurs commencent à donner des signes de faiblesse.

Le camion où se trouve la section de l'Oberjunker Ginat ralentit soudain. Le moteur cogne puis s'arrête.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— La panne.

Pas le temps de regarder ce qui ne va pas. Cette maudite essence encrasse tous les carburateurs. Ginat saute à terre et fait de grands signes au véhicule qui le précède. Son ami Gardinier finit par s'arrêter. Les deux aspirants décident que le camion encore valide remorquera l'autre. Les deux véhicules repartent. Ginat, le carreau baissé, penché à la portière, ne cessera plus de surveiller le câble qui le relie à Berlin. C'est son seul lien avec le bataillon, avec le combat...

\*  
\*\*

Deux autres camions tomberont en panne mais ne parviendront pas à se faire remorquer. L'Oberjunker Chavant, chef de la 3<sup>e</sup> section de la compagnie Rostand, ne pourra pas rejoindre Berlin, et privera ainsi son unité du tiers de ses effectifs.

Dans l'autre camion, se trouvent l'Ostuf Fantin et l'abbé Verney. L'ancien sous-officier du premier hiver devant Moscou et le petit « curé Mickey » voient, la rage au cœur, les camions de leurs camarades disparaître au détour de la route. Quelques maisons grises, un bouquet d'arbres. Ça y est, ils ont disparu.

— Bon Dieu de merde ! jure Fantin.

L'abbé Verney ne répond pas. Le prêtre qui, avant d'être aumônier, a combattu comme simple soldat à la LVF et comme conducteur à la NSKK, laisse, les yeux fermés, son destin s'accomplir. Dieu a donc décidé que son aventure militaire s'arrêterait là, sur cette route de la marche de Brandebourg. Il n'aura pas l'occasion d'être du dernier combat. Pour lui son devoir de soldat et de prêtre était de suivre ses hommes. Il l'a toujours accompli sans hésiter. Aujourd'hui, le voilà brutalement séparé des fanatiques qui roulent, enthousiastes, vers Berlin en chantant :

*Wo wir sind, da ist immer vorne  
Und der Teufel der lacht noch dazu.*

Oui, là où vont désormais les SS français, seul le Diable peut encore rire avec eux. Ce qui va se passer à Berlin appartient à un autre monde qui n'a rien de chrétien.

*Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha !*

*Wir kämpfen für Freiheit,*

*Wir kämpfen für Hitler !*

\*  
\*\*

Adolf Hitler a nommé le général Weidling chef de la défense de Berlin, tandis que le commandement procède à un hâtif amalgame des formations du Volkssturm, de la Wehrmacht, de la Hitler-Jugend et de la Waffen SS. On lance dans la bataille les soldats des services de l'Etat-Major général. Téléphonistes et secrétaires, hommes et femmes, tous doivent désormais combattre l'arme au poing.

Depuis le matin, le *Völkischer Beobachter*, le quotidien du parti national-socialiste, a cessé de paraître. A Hermsdorf, dans la banlieue de Berlin, les Russes installent le premier bourgmestre sous contrôle communiste. Les forces de l'Armée rouge sont arrivées dans les faubourgs de Zehlendorf, de Neukölln et de Tempelhof au soir du 24 avril. Les troupes du maréchal Koniev et celle du maréchal Joukov referment la gigantesque tenaille d'acier qui enserre la capitale du Reich et font leur jonction près de Keutzin.

Adolf Hitler, encore une fois, va totalement réorganiser, au moins sur le papier, l'ensemble des dernières forces armées du Reich. Il rédige un ultime ordre du jour et donne pour mission à tous les combattants de « terminer victorieusement la bataille de Berlin ».

Dans les camions du bataillon de marche de la division *Charlemagne*, les hommes chantent toujours.

*Wir pfeifen nach unten und oben*

*Und uns kann die ganze Welt*

*Verfluchen oder auch loben*

*Gerade wie es jedem gefällt !*

Au début de l'après-midi du 24 avril 1945 le convoi arrive sans accrochage jusqu'à Falkenrehde, un groupe de maisons près du pont sur le canal. Krukenberg semble maintenant moins nerveux : le pont est là, intact. La colonne va pouvoir passer sans encombre. Dans une heure au plus, elle sera aux portes de Berlin.

Le Brigadeführer est descendu de voiture et, planté à l'entrée du pont, il surveille les hommes du camion de tête qui s'affairent à enlever une barricade légère placée en travers de la chaussée.

— Ce ne sera pas long, lui assure l'Oscha Olliver, chef de la 4<sup>e</sup> compagnie. Du travail bricolé par le Volkssturm...

Krukenberg se tourne vers Pachur qui arrive à sa hauteur :

— Cette fois, la route de Berlin est libre, et...

Une formidable explosion lui coupe la parole et le jette au sol. Le pont a sauté. La route de Berlin n'est pas encore libre.

Des blocs de pierre, lancés vers le ciel, retombent de tous côtés, dans un immense nuage de poussière et de terre. En bas, l'eau du canal semble bouillir...

Quelques hommes de l'état-major du bataillon se trouvaient déjà sur le pont. Ils sont projetés en l'air et retombent à l'eau, au milieu du canal. On repêche deux blessés assez mal en point.

L'Oberjunker Douraux a eu tout d'abord l'impression d'être coupé en deux, mais il a seulement reçu un pavé sur l'épaule. Son beau foulard blanc lui permettra au moins de gagner Berlin avec un bras en écharpe. Il avale une gorgée de schnaps et rejoint Fernet qui, à quelques mètres de là, un peu abasourdi lui aussi, s'est mis les deux auriculaires dans les oreilles et secoue la tête comme un chien mouillé.

— Rien de cassé ? demande-t-il à Douraux en voyant le bras en écharpe.

— Je ne pense pas, Hauptsturmführer ; j'ai pris un pavé sur l'épaule, mais tout a l'air de fonctionner. Et vous ?

— Rien du tout, dit Fernet, mais où est Riberto ? Il était là, à quelques mètres...

— Le voilà, Hauptsturmführer ! Dans le canal ! Il nage vers le bord.

De la berge, deux hommes tirent le sous-officier à eux et le remontent jusqu'à la route.

Le chef du bataillon s'approche du rescapé. Trempé, les yeux pleins de terre, à moitié sourd, complètement aveuglé, l'Uscha Riberto suffoque.

— Alors, Roger, demande Fernet, tu as fait un sacré plongeur ? On va te proposer pour la médaille des sports. Te voilà le grand plongeur du bataillon !

Déjà, pendant la retraite de Poméranie, Riberto est tombé dans une fosse à purin à moitié gelée et ses camarades du groupe des estafettes avaient eu bien du mal à le tirer de ce bain malodorant.

Le docteur Herpin examine le blessé :

— J'évacue déjà un bras cassé. J'ai bien envie d'évacuer aussi celui-là ; apparemment, il n'a aucune fracture, mais il a subi une forte commotion ; il va rester aveugle et sourd au moins jusqu'à demain. Comme il n'y voit rien, il n'est guère en état de marcher et encore moins de combattre.

Riberto s'agite. Un de ses camarades lui a répété à l'oreille les propos du médecin.

— Je... veux... rester... avec vous.

Millet et Bicou, ses inséparables compagnons, le soutiennent, tandis que toute la « bande à Fernet » se rassemble autour d'eux, inquiète et impatiente.

— Hauptsturmführer, demande Bicou, avec son accent méridional, en roulant un peu les r, il faut que Roger reste avec nous. Nous l'aiderons à marcher. Demain, ça ira mieux.

L'Uscha Riberto est là, debout, appuyé sur ses deux camarades, les yeux vides. Fernet le prend par les épaules :

— Ça va, Roger ? Peux-tu marcher ?

Riberto entend mal. Fernet répète sa question en haussant la voix.

— Je suis dans le brouillard, mais je peux, dit le sous-officier. Ne me laissez pas ici !

— Alors, tu restes avec nous ! Les autres s'occuperont de toi.

En se tournant vers le reste de la bande, le commandant du bataillon ordonne :

— Il faut lui trouver un peu de schnaps ; ça le remettra d'aplomb.

Tandis que les estafettes s'affairent autour de Riberto, Fernet rejoint Krukenberg quelques mètres plus loin. Le Brigadeführer a été légèrement blessé, et surtout fortement commotionné par l'explosion, mais il a repris rapidement ses esprits. Quelques minutes plus tard, il est de nouveau sur pied, toujours semblable à lui-même.

Déjà, il réclame, d'un ton impérieux :

— Patzak, ma voiture !

— *Der Wagen ist kaput*, Brigadeführer ! répond le gigantesque officier d'ordonnance en se cassant légèrement devant son chef.

— Alors nous continuerons à pied, comme en Poméranie !

— Regarde le Brigadeführer, chuchote Bicou à l'oreille de Millet, ça c'est du garanti increvable !

Von Wallenrodt, qui a entendu, sourit silencieusement.

Ceux qui ont approché Krukenberg pendant la retraite de Poméranie savent qu'il a des difficultés avec ses jambes, bien qu'il ait toujours pris soin de n'en rien laisser paraître.

— Faites décharger les camions, ordonne-t-il à Fernet d'une voix calme, et pressez-vous, car les Russes ne doivent plus être très loin.

\*  
\*\*

Déjà, les hommes ont sauté des camions et commencent à décharger le matériel. Ils font vite, très excités à la pensée de franchir l'ultime obstacle qui leur barre la route de Berlin. C'est la dernière manche de leur course de vitesse avec l'Armée rouge.

L'Ostuf Weber, plus « Cyclone » que jamais, se démène autour de ses camions : il ne s'agit pas d'oublier un seul Panzerfaust, une seule bande de mitrailleuse, un seul chargeur de Sturmgewehr. Les camions de la Kampfschule sont vidés en un temps record.

De l'autre côté du pont, les véhicules font demi-tour. L'Ustuf-médecin Herpin reste avec eux pour s'occuper du blessé. Les chauffeurs lancent un geste d'adieu aux hommes qu'ils ont transportés et qui leur crient :

— Dites aux copains de Neustrelitz qu'on a réussi à gagner Berlin...

— S'ils veulent nous rejoindre, lance le Sturmann Bourral, ils feraient bien de se grouiller !

Les chauffeurs n'ont pas l'air rassuré. Ils craignent que la route de l'ouest soit désormais coupée par les Russes et se hâtent d'embrayer et de s'éloigner dans un nuage de poussière jaune. Les camions vides brinquebalent sur les pavés. Les hommes du bataillon d'assaut sentent soudain que le dernier lien avec le monde extérieur se trouve tranché.

\*  
\*\*

Il est environ 3 heures de l'après-midi, le 24 avril 1945, quand la colonne commence à franchir le canal. Les hommes progressent tant bien que mal sur les décombres du pont. Il faut faire plusieurs voyages pour transborder les munitions.

Trois soldats du Volkssturm les regardent passer. Ils finissent par se décider et s'approchent de Krukenberg avec un air gêné :

— Herr General, le pont...

— Oui, eh bien, le pont...

— C'est nous qui l'avons fait sauter.

— Quoi ! rugit le commandeur de la division *Charlemagne*. Mais vous êtes complètement fous !

Les vieux du Volkssturm, avec leurs costumes civils élimés et leurs brassards jaunâtres, ont un geste d'excuse :

— Nous ne savions pas. Nous vous avons pris pour les Russes. Les pionniers nous avaient dit de faire tout sauter à l'arrivée d'Ivan.

— Après tout, dit Pachur, philosophe, mieux vaut trop tôt que trop tard.

Un des vieux soupire :

— Si nous avions su que vous étiez des Allemands.

Le Viennois Patzak éclate d'un grand rire et lance alors, en imitant l'accent berlinois :

— Mais nous ne sommes pas des Allemands, mon vieux. Nous sommes des Français.

— *Franzosen* ? répète le gradé du Volkssturm avec un air totalement ébahi.

— Mais oui, explique Patzak. Des SS français.

— Ça alors...

\*  
\*\*

Une fois le canal franchi, non sans mal, sur le pont à moitié détruit, la longue colonne rapidement rassemblée se met en route. En tête, Krukenberg, accompagné de Fernet, avec le groupe des estafettes du bataillon. Millet et Bicou guident Riberto en le tenant chacun par un bras. L'aveugle temporaire marche dans le brouillard, d'un pas égal, parfois hésitant. Krukenberg tire un peu la jambe ; on sent qu'il s'impose un très gros effort, mais son visage n'en laisse rien paraître.

Le général de cinquante-sept ans et l'Uscha de dix-huit ans, ignorant blessures et commotions, avancent, imperturbables...

\*  
\*\*

La colonne marche bon train, aussi vite que le permet le lourd chargement d'armes et de munitions que chacun porte avec lui. L'unité de tête est la Kampfschule de Weber ; ensuite viennent les compagnies Michel, Rostand et Olliver. C'est Labourdette qui ferme la marche avec mission de ramasser les traînards et les éclopés. Mission relativement facile, car personne ne veut rester en arrière, personne ne veut manquer le rendez-vous de Berlin.

Les SS français marchent vite, mais la route est longue ; ils se croyaient beaucoup plus près de la capitale. Les kilomètres défilent, les heures passent, les chargements d'armes et de munitions se font plus lourds sur les épaules.

— L'Autobahn !

La colonne emprunte maintenant la Ringbahn, autoroute de Grande Ceinture qui doit faire plus tard le tour du « Gross Berlin », après la victoire...

Au bout de quelques kilomètres, il faut abandonner la Ringbahn inachevée et continuer par les routes ordinaires. De temps en temps une brève pause permet de s'assurer que tout le monde est là. Des deux côtés de la route, on entend le bruit du canon, parfois même celui des mitrailleuses.

— Les Popofs ne sont pas loin, s'inquiète Douraux.

Ceux qui parlent allemand interrogent les civils et les militaires qu'ils croisent. Les Russes avancent un peu partout, souvent au hasard,

semble-t-il, ils marchent droit devant eux, partout où ils ne rencontrent pas de résistance.

— Ils carburent à l'alcool avec tout ce qu'ils peuvent trouver dans les maisons et les magasins, raconte un civil. La plupart sont complètement saouls !

— Ça ne les empêche pas d'avancer, remarque Fernet, qui, inquiet, presse la marche et resserre la colonne...

Dix, quinze, vingt kilomètres, les jambes commencent à se raidir sous l'effet de la fatigue, mais Berlin n'est toujours pas en vue.

En sens inverse, des colonnes de civils fuient la capitale avant l'encerclement complet, des militaires aussi, mais dont l'allure n'est pas très guerrière. Un peu plus loin, c'est un groupe de prisonniers français. Quelques cris hostiles, mais comme les deux colonnes sont pressées, l'une de quitter Berlin, l'autre d'y arriver, il n'y a pas d'incident sérieux.

Les SS français chantent pour tromper la fatigue. Tout le répertoire y passe...

Le long de la route, les maisons réquisitionnées abritent des services. Parfois, des flots de musique jaillissent derrière les volets clos. On entend des rires, des chansons, des disputes...

— Vous voyez, lance l'Uscha Vaulot, un des chefs de groupe de la Kampfschule, à ses hommes, les Allemands ne sont pas inquiets.

— Alors, demande un jeune, il n'y aura pas de bataille ?

« Gégène » Vaulot ne répond pas et remonte sur l'épaule les Panzerfaust qu'il traîne depuis le canal, accrochés par une ficelle. Il sait qu'il va retrouver à Berlin les dangers et les joies du cimetière d'Elsenau.

\*  
\*\*

Les hommes sont lourdement chargés d'armes et de munitions. Comme Vaulot, certains portent plusieurs Panzerfaust. Les bandes de mitrailleuse se croisent sur la poitrine, les grenades à manche et les chargeurs courbes de Sturmgewehr alourdissent les ceinturons et tirent sur les bretelles de cuir. Presque tous ont mis leur casque à la ceinture et s'avancent vers la capitale avec leur casquette de montagne à tête de mort ou même les cheveux au vent. Le seul ordre est d'aller vite et de ne pas se laisser rattraper ou couper par les Russes.

La nuit commence à tomber. Fernet, qui trouve le temps long, se tourne vers Krukenberg :

— Je n'aurais pas cru que nous étions encore aussi loin de Berlin.

— A vol d'oiseau, nous en étions assez proches, avec nos camions. Mais les Russes nous ont forcés à prendre le chemin des écoliers, comme vous dites en français. S'il n'y a pas eu une contre-attaque de notre côté, nous aurons certainement été les derniers à passer. Mais, rassurez-vous, nous approchons quand même.

— Pourtant, nous sommes encore en pleine campagne, ou presque.

— Berlin n'est pas Paris ; de ce côté-ci, il n'y a pas de banlieue comme chez vous. A part quelques agglomérations, les lacs, les landes et les forêts du Brandebourg s'étendent jusqu'à proximité de Berlin.

La colonne traverse Gross Glienicke puis Gatow. A un carrefour, quelques cyclistes croisent la route des Français : c'est une patrouille de la Hitler Jugend, des gamins de quatorze à seize ans, armés de Panzerfaust.

— C'est tout ce qu'il y a pour couvrir Berlin ? s'inquiète Douraux.

— Non, certainement, répond von Wallenrodt. Ce n'est qu'une patrouille antichars... Ça veut dire que l'infanterie russe est encore loin, mais que l'on craint des incursions de chars.

— Mais les défenses ? insiste Douraux.

— De ce côté-ci, il y a la Havel, difficile à franchir, et quelques ponts, faciles à défendre. Nous allons bientôt arriver au pont de Pichelsdorf qui n'est plus très loin...

Fernet active encore la marche de la colonne. Les hommes, épuisés, serrent les dents et forcent l'allure. Enfin, voici la grand-route de Nauen à Berlin, puis le pont de Pichelsdorf, fermé par des barricades de fortune, et qui ne semble même pas gardé. Pas un soldat visible derrière ou devant ces obstacles dérisoires et improvisés, pas même un gamin, pas même un vieillard.

— Il n'y a pas lourd de Fritz, fait remarquer le Sturmmann Bourral à un de ses camarades qui s'essouffle sous le poids des caissettes de munitions.

— Ils ont peut-être tous fichu le camp pour aller à la rencontre des Américains.

— Faut pas charrier, quand même.

Et pourtant, nul ne semble se soucier de garder la voie d'accès à la capitale du Reich par la route stratégique de Berlin-Spandau.

\*  
\*\*

Il est 10 heures du soir quand les SS français, après avoir marché plus de trente kilomètres, s'installent pour passer la nuit sur les pentes de la forêt de Grünewald, au-dessus de la Havel, non loin du Reichssportfeld, cette cité où logeaient, neuf ans auparavant, les athlètes venus du monde entier pour les Jeux Olympiques de 1936.

Dans le voisinage se trouve un dépôt de ravitaillement de la Luftwaffe qui n'est même plus gardé. Seigneurial, Krukenberg ordonne aux hommes :

— Allez vous servir !

— Mais, Brigadeführer, ce serait du pillage !

— Je réquisitionne ce dépôt. Vous êtes en service commandé ! Allez, c'est un ordre, conclut le Brigadeführer avec un sourire que la nuit ne dissimule pas complètement.

— Nous voilà au pays de cocagne ! s'écrie Douraux.

Mais le fameux dépôt, qui excite pas mal de convoitises, contient surtout du chocolat « dopant » destiné aux aviateurs. Ceux qui en feront une consommation exagérée ne fermeront pas l'œil pendant leur première nuit de Berlin.

Il fait maintenant grand nuit, une nuit tiède de printemps.

Au grondement des obusiers, répond maintenant le crépitement des mitrailleuses. On doit se battre tout près. En tendant l'oreille, les SS français distinguent de sourdes explosions. La terre semble frissonner.

Il fait très doux, presque chaud. Le printemps arrive. Le sol, recouvert d'aiguilles de pins et de mousse, accueille les hommes qui s'étendent tout équipés. Ils sont épuisés par la longue marche vers la capitale et la plupart s'endorment aussitôt, avides de profiter des dernières heures de repos avant l'ultime bataille.

Les canons russes s'acharnent sur le pont de Pichelsdorf qui n'est pas loin. Les obus arrivent par rafales.

— Qu'est-ce qui tombe ! remarque Douraux.

— Ce n'est pas pour nous, rétorque flegmatiquement Fernet.

— Rien ne pourrait réveiller nos hommes.

— Ils font bien d'en profiter.

— Et vous, vous ne dormez pas, Hauptsturmführer ?

Fernet ne répond pas. Est-ce le canon, l'énervement ou cette sorte de joie sauvage qui le hante depuis le départ de Carpin ? Il finit par dire à Douraux :

— Tu vois, les Russes ont voulu nous imposer une veillée d'armes.

De son passage chez les scouts protestants, l'officier d'ordonnance a gardé le goût des symboles chevaleresques. Il s'adosse contre le tronc d'un sapin, écarquille les yeux et s'efforce de découvrir les progrès de la bataille dans la nuit striée de rafales lumineuses qui jaillissent comme les étincelles d'une forge gigantesque.

\*  
\*\*

Soudain, une explosion formidable semble projeter la forêt de Grünewald vers le ciel. Un avion soviétique vient de larguer une bombe de gros calibre sur le pont de Pichelsdorf.

Des canons et des mitrailleuses ne cessent d'aboyer. On entend parfois, entre deux rafales, le moteur de l'appareil qui s'éloigne. L'écho de la bombe résonne longuement dans la profonde vallée de la Havel.

— Résultat ? demande Fernet.

— Ils ont loupé le pont.

— Alors, l'avion va revenir.

Mais les Russes n'insistent pas. Il règne brusquement un étrange silence. La nuit redevient noire et calme. Tiède. On entend seulement les ronflements de quelques dormeurs sous les sapins.

— Jamais nos hommes n'ont dormi aussi tranquillement, remarque Douraux.

— Tu ferais bien d'en faire autant. Nous n'aurons plus de repos de sitôt.

Fernet à son tour s'allonge au pied d'un arbre. Il a posé la tête sur son porte-carte et rangé soigneusement ses lunettes dans leur étui. Il pense à la scène dans la maison forestière et à cette étrange rencontre avec la fille du garde-chasse. Il monte au front et avec un merveilleux souvenir. Quand il sombre enfin dans un bref sommeil, aucune image guerrière ne trouble sa torpeur.

\*  
\*\*

— Réquisitionnez une voiture, dit Krukenberg à son officier d'ordonnance.

Il est près de minuit quand Patzak réussit à trouver un véhicule en état de marche, abandonné devant une maison, non loin du Reichssportfeld. En siphonnant de l'essence dans quelques réservoirs, on réussit à faire démarrer le moteur et le Brigadeführer monte aussitôt dans l'automobile, accompagné de Pachur.

— A la Chancellerie ! lance Krukenberg à Patzak.

Il connaît bien Berlin et indique, au fur et à mesure, l'itinéraire :

— Reichskanzler Platz, Bismarckstrasse, chaussée de Charlottenburg, porte de Brandebourg, Wilhelmstrasse...

Les rues sont désertes. Aucune patrouille ne va arrêter la voiture qui file rapidement à travers des artères durement marquées par les bombardements.

— C'est inouï, soupire Pachur. Il n'y a aucune trace de défense. On dirait Berlin vide de troupes.

— Nous verrons bien, grogne Krukenberg qui a ses idées sur la question.

A minuit et demi, la voiture s'arrête dans la Voss Strasse. Le 25 avril 1945 vient de commencer. Il fait nuit noire. Berlin, malgré le grondement du canon, semble paralysé et désert. Un simple trou dans le trottoir : c'est l'entrée du Bunker de la Chancellerie.

Le commandeur de la division *Charlemagne* et son adjoint descendent les quelques marches qui les conduisent dans les entrailles du Reich agonisant. Le soldat de garde ne songe même pas à leur demander leur ordre de mission. Les deux officiers semblent s'avancer comme dans un rêve. Des fantômes vont et viennent, blafards, portant des documents. Ils ont le visage gris, impénétrable.

— Je dois me présenter au général Krebs, annonce Krukenberg, très surpris de l'indifférence avec laquelle il est accueilli.

— Il est absent, répond un officier.

Personne ne semble s'occuper de Krukenberg et de Pachur, qu'un planton finit par prendre en charge.

— Venez au moins vous asseoir, Brigadeführer.

On découvre deux chaises dans le central des transmissions. Des opérateurs s'affairent autour des postes de radio et de téléphones. Krukenberg s'approche d'un appareil.

— Peut-on encore communiquer avec... l'extérieur ?

Il a l'impression de se trouver dans un sous-marin qui peu à peu s'enfonce vers les fonds abyssaux. Il fait très chaud dans le central. Des lampes électriques éclairent la pièce d'une lumière crue qui contraste avec l'obscurité du dehors.

— Nous gardons toutes les liaisons, Brigadeführer.

— Veuillez alors transmettre un message à l'état-major de mon groupe d'armées, à Prenzlau. Dites-leur que je suis bien arrivé.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Krukenberg n'a aucune idée de ce qui l'attend à Berlin. Il sait seulement que la mission qui va lui être confiée ne peut être qu'une mission de sacrifice.

Il va s'asseoir à côté de Pachur. Pendant trois heures, les deux officiers de la Waffen SS seront totalement oubliés dans ce standard de transmissions où vont et viennent les plantons. Ils bavardent à mi-voix.

— Quel désordre, remarque Krukenberg. Personne ne nous a contrôlés. Supposez que nous appartenions à un commando soviétique...

Pachur imagine assez mal son chef en espion de l'Armée rouge, mais il approuve d'un hochement de tête. Lui aussi s'inquiète de toute cette insouciance qu'ils ont remarquée depuis leur arrivée à Berlin, quelques heures auparavant.

\*  
\*\*

— Si vous voulez me suivre, Brigadeführer ?

Un officier guide Krukenberg vers un bureau souterrain où l'attend le général Krebs, chef d'Etat-Major de l'Armée de Terre. Les deux hommes se connaissent depuis 1943. A cette époque, Krukenberg appartenait encore à la Wehrmacht et servait dans le groupe d'armées du Centre de von Kluge. Le général Burgdorf, un des rescapés de l'attentat du 20 juillet, se tient auprès de Krebs. Considéré comme un des généraux les plus nationaux-socialistes, il représente l'armée auprès du Führer.

Krukenberg ne l'a jamais vu et il est un peu surpris de constater combien il est bien accueilli. Le général Krebs ne tarde pas à lui expliquer les raisons de cette cordialité :

— Depuis quarante-huit heures, nous avons donné l'ordre à plusieurs commandants d'unités se trouvant en dehors de Berlin de rejoindre la capitale du Reich pour renforcer la défense. Vous êtes le seul qui soit arrivé.

Krukenberg rappelle alors qu'il est passé entre les pointes de l'Armée rouge qui occupaient les bois et les villages des deux côtés de la route.

— Peu importe, dit Krebs. Ce ne sont que de faibles effectifs. L'armée de Wenck les balayera. D'ailleurs les Anglo-Américains ne permettront jamais que les Russes s'emparent de Berlin.

Burgdorf reste étrangement silencieux et regarde Krukenberg avec des yeux de hibou tandis que Krebs donne ses ordres à l'ancien commandeur de la division *Charlemagne* :

— Vous vous présenterez dans la matinée au général Weidling

qui commande le secteur de défense de Berlin. C'est lui qui vous a demandé. Il vous précisera votre mission. Vous allez prendre le commandement de la division *Nordland*.

— Où se trouve son poste de commandement ?

— Hohenzollerndamm, dans les anciens bâtiments du commandement général de la III<sup>e</sup> région militaire.

— Je les connais parfaitement. Cela me rappellera l'avant-guerre...

Krukenberg ajoute, avant de partir :

— Ne dois-je pas me présenter à l'Obergruppenführer Fegelein ?

— Il n'est pas là en ce moment. Cela n'a d'ailleurs aucune importance, dit Krebs.

Le général, comme la plupart des officiers d'état-major de la Wehrmacht, semble détester l'officier de liaison de la Waffen SS auprès du Führer.

Krukenberg et Pachur quittent la Chancellerie peu après 4 heures du matin, le 25 avril. Après la brutalité de la lumière électrique, les ténèbres qui enveloppent encore Berlin leur tombent sur les épaules comme un manteau noir.

## 21.

Il est 5 heures du matin, le mercredi 25 avril 1945, quand Krukenberg, toujours suivi de Pachur et de Patzak, revient au Reichsportfeld, après la liaison sur la Chancellerie et son entretien avec le général Krebs.

Les SS français sont encore endormis sous les pins du bois de Grünewald. La fatigue a eu raison de leur énervement. Seuls, les hommes de garde font les cent pas dans la pénombre.

Une clarté laiteuse commence à monter de l'est. Avec elle, plusieurs millions de soldats russes s'apprêtent à se ruer à l'assaut de la capitale du Reich.

\*  
\*\*

Le jour se lève. Le ciel est clair. Berlin s'étend dans l'aube grise, absolument calme. Le mercredi 25 avril commence dans une atmosphère étrange. Les gradés vont de groupe en groupe, réveillent les derniers dormeurs et se livrent à un rapide appel.

Malgré la longue marche, il ne manque personne. Les derniers traînants sont arrivés dans la nuit. Pas un seul SS français n'a profité de la confusion pour quitter la colonne et se joindre au flot de réfugiés qui quittait Berlin.

— Allons, debout ! Il fait grand jour.

Avec le soleil qui joue derrière les pins, dans ce décor pour Berlinoïse en promenade, ils pourraient se croire en vacances.

Des bruits fantastiques courent de compagnie en compagnie.

— Il paraît qu'on va être passés en revue par le Führer lui-même.

— Tu n'es pas fou ? Il doit avoir bien autre chose à faire en ce moment.

— C'est officiel, je t'assure. Krukenberg est parti le chercher à la Chancellerie.

— Le Brigadeführer est déjà revenu et il est tout seul.

Les gradés ne cherchent pas à démentir la rumeur. Ils envoient leurs hommes se laver dans la Havel. Ils se rasent, brossent leurs uniformes, astiquent leurs équipements. Ils veulent se présenter impeccables pour l'ultime combat qui ne va pas tarder à s'engager.

Assis sous les pins, ils croquent des barres de chocolat et allument les cigarettes qui viennent de leur être distribuées.

— C'est du foin ! jure le Hauptscha Rostand, chef de la 6<sup>e</sup> compagnie du bataillon 58 devenue désormais la 3<sup>e</sup> du Sturmbataillon, le bataillon d'assaut de Berlin.

Par quel détour l'intendance allemande a-t-elle réussi à récupérer des cartouches de cigarettes anglaises ? Elles ne font pourtant pas le bonheur des Français nostalgiques du tabac gris. Mais, pour une fois, le ravitaillement s'est montré généreux. Voilà qui les change des deux cigarettes par jour qu'ils percevaient à Sennheim, « les deux orphelines », comme disaient les râleurs.

Personne ne râle ce matin. Les SS français semblent seulement un peu inquiets de n'avoir pas reçu d'ordres.

Fernet n'est pas moins impatient que ses hommes. Réveillé à l'aube, il a accueilli Krukenberg à son retour de la Chancellerie. Son chef n'a pu que bougonner :

— Je n'ai aucun ordre précis. Je dois voir ce matin le général Weidling, qui commande la défense de Berlin. Restez ici et attendez mes ordres. J'enverrai l'Untersturmführer Patzak vous chercher dès que je saurai dans quel secteur vous allez être engagés.

Fernet, assis sur les aiguilles de pins entre von Wallenrodt et Douraux, va trouver le temps long.

\*  
\*\*

La voiture de tourisme où se trouvent Krukenberg et Pachur file à travers des artères encore désertes. Pourtant, quelques rares patrouilles se glissent dans les rues. On aperçoit des barricades dispersées.

Hohenzollerndamm, les bâtiments de l'ancienne Région militaire connaissent une animation qui fait songer aux heures paisibles d'avant la guerre. Des plantons sommeillent sur des chaises. Pas un seul ne songe à vérifier le livret militaire que Krukenberg présente, fermé, en guise de laissez-passer.

— Quel désordre, grogne le vieux soldat à son adjoint.

Pachur regarde avec un air étonné le spectacle des couloirs. Il découvre des officiers en tenue de campagne, de nombreux civils, des secrétaires féminines. Personne ne semble s'affoler et les couloirs retentissent d'un bruissement presque joyeux.

Le général Weidling demande à recevoir Krukenberg seul à seul. Le ton change aussitôt.

— Je suis là depuis deux jours, dit-il, et on m'a nommé « commandant de la forteresse de Berlin » sans même me demander mon avis. On sait d'ailleurs bien que je ne suis d'accord en rien avec le plan de défense.

Le général énumère aussitôt les moyens dont il dispose et qu'il qualifie de « dérisoires ».

— Pensez donc, Krukenberg. Je dois défendre la capitale du Reich avec les débris de mon 56<sup>e</sup> Panzerkorps qui n'existe pratiquement plus que sur le papier. Pour renforcer cette troupe de fantômes, on a mis à ma disposition quelques « unités d'alarme ». Sous ce nom, on a ramassé tous ceux qui traînaient dans les services de l'arrière. Des gratte-papier qui n'ont même pas d'officiers pour les commander ! En dehors de ces brillants soldats, je dois défendre Berlin avec des vieillards du Volkssturm et de gamins de la Hitlerjugend. Age moyen des premiers : soixante-cinq ans et âge moyen des derniers : quinze ans.

Weidling, lui-même, ressemble à un spectre. Il a les yeux gonflés par le manque de sommeil, un visage étrangement blafard, un grand nez cireux, des pommettes que les os semblent prêts à crever. Il n'a aucune sympathie pour les SS et ne le cache pas.

Il emmène Krukenberg vers un plan de Berlin :

— Vous occuperez le secteur de défense C avec la 14<sup>e</sup> division SS *Nordland*. Quand je dis « division », vous devinez bien ce qu'il en reste.

— Et où se trouve-t-elle ?

— Personne ne le sait exactement. On rencontre des SS de la *Nordland* dans les quartiers les plus divers de Berlin.

— Ils ne se battent pas ?

— Au contraire. Mais ces Norvégiens et ces Danois me semblent avoir une idée très particulière de la guerre. Ils se battent où il leur plaît et avec le chef qui leur plaît. Que voulez-vous, Krukenberg, ils ont dans les veines le sang des pirates vikings.

— Et le Brigadeführer Ziegler ?

— Je le relève de son commandement. Autrefois, c'était un excellent général. Aujourd'hui, il ne me semble plus à la hauteur. Vous le remplacez.

— Il est au courant ?

— Pas encore. Vous n'avez qu'à le lui dire vous-même...

— J'aimerais mieux un ordre écrit.

— Pour ce que cela a encore d'importance désormais, soupire Weidling en griffonnant l'ordre sur un morceau de papier. Vous direz à Ziegler de rejoindre la Chancellerie dès qu'il vous aura transmis son commandement.

— Et mes SS français ? demande Krukenberg.

— Qu'ils constituent un bataillon d'assaut indépendant au sein de la division *Nordland*. Ils doivent être les seuls qui se tiennent encore à peu près en ordre dans toute cette pagaille.

\*  
\*\*

Le général Weidling n'a donné aucune précision au Brigadeführer Krukenberg sur l'unité dont il doit prendre le commandement. Il se borne seulement à indiquer :

— La liaison téléphonique est coupée. Je pense que vous trouverez leur poste de commandement dans la Hasenheide.

La Hasenheide, ou « Lande des lièvres », se trouve dans la partie sud-est de Berlin, entre les quartiers de Kreuzberg et de Neukölln, près de l'aérodrome de Tempelhof.

Le nouveau commandeur de la division *Nordland* décide de s'y rendre immédiatement et de voir par lui-même comment rameuter tous les Nordiques engagés isolément dans les secteurs les plus divers de la capitale.

Quand Krukenberg arrive au poste de commandement de la division *Nordland*, les artilleurs russes viennent de mettre un coup au but sur le bâtiment de la Hasenheide. Les étages supérieurs sont détruits. Des nuages de poussière s'élèvent encore quand le nouveau commandeur arrive. L'état-major se trouvait au rez-de-chaussée et l'explosion a bouleversé tous les services. Les survivants, tous assez commotionnés, sont occupés à soigner les blessés.

— Où se trouve votre chef ? demande Krukenberg.

— Ici, lance un des blessés.

Les deux généraux SS se sont connus dans les pays baltes. En ce temps-là, Ziegler était chef d'état-major du Gruppenführer Steiner

sur le front de Narwa, et Krukenberg chef de la SS et de la Police pour la Lituanie, la Lettonie et l'Estonie.

— Je suis chargé de vous remplacer, dit Krukenberg, assez gêné.

— Je m'y attendais. Weidling ne peut pas me sentir. Mais ne vous faites pas d'illusions. Vous ne conserverez pas ce poste plus de vingt-quatre heures.

Ziegler apparaît plus commotionné que vraiment blessé. Il semble surtout furieux des efforts que l'on demande depuis si longtemps à ses hommes de la division *Nordland*.

— A Berlin, c'est encore pire que tout. On m'a donné une mission impossible à remplir. Comme le front craque de partout, il faut des « responsables ». Eh bien, vous avez devant vous un des « responsables »...

Le nouveau commandeur de la division nordique ne tient pas du tout à engager le dialogue sur ce problème et demande brusquement à Ziegler :

— Combien avez-vous d'hommes en première ligne en train de se battre ?

— Sur toute la division ? Moins de cent. Soixante-dix, peut-être...

— Mais c'est de la folie ! Que font les autres ?

Ziegler a un geste d'impuissance :

— Ils sont crevés. Enfin, essayez toujours de les rameuter.

Krukenberg découvre avec stupeur que les deux régiments de grenadiers *Norge* et *Danmark* sont réduits à l'effectif d'une grosse compagnie chacun. Il reste encore quelques chars et surtout quelques canons du côté du Tiergarten, le jardin zoologique. Mais personne ne sait trop comment garder la liaison avec eux.

A midi, Ziegler a fini de passer ses consignes et part, dans une voiture de liaison, pour la Chancellerie. Krukenberg appelle alors Patzak :

— Prenez le maximum de camions de la division *Nordland* et allez chercher les Français qui se trouvent sur le Reichsportfeld.

Puis le commandeur se tourne vers Pachur :

— De votre côté, essayez de me reconstituer un état-major et de remettre en route les services d'un poste de commandement. Il faut prendre d'urgence la liaison avec nos voisins. Moi, je m'en vais.

— Où cela, Brigadeführer ?

— Vers les lignes.

Krukenberg se dirige à pied, en direction de l'endroit où se font entendre des bruits de combat.



La Hasenheide se trouve sous le feu de l'artillerie légère soviétique. Le nouveau chef de la division *Nordland* découvre quelques SS allemands et scandinaves qui constituent des points d'appui. Equipés d'armes légères, ils ne pourront pas tenir longtemps en cas d'attaque sérieuse de l'adversaire. Ils serviront tout juste à donner l'alarme.

Krukenberg continue à s'avancer, par des rues à demi désertes. Il n'aperçoit pas un canon, pas un char, pas une seule unité un peu solide. Il se demande qui peut tenir le « front ». Des coups de feu rententissent, sporadiques. Le vrai combat pour Berlin n'est pas encore engagé...

Maintenant, voici le général aux dernières positions tenues par les Allemands : quelques barricades de charrettes et de voitures renversées, quelques pans de murs en ruines, quelques vagues obstacles formés de sacs de sable et de pavés. Les hommes qui montent la garde ne sont que des vieillards et des gamins. Certains sont même en civil et portent sur des costumes élimés le brassard jaune du Volkssturm. Ils sont armés de vieux fusils de récupération, français, tchèques ou italiens. Krukenberg croit qu'il va éclater d'indignation.

— Quelle est votre dotation en munitions ? demande-t-il.

— Nous n'avons que quelques cartouches. Encore faut-il espérer que leur calibre correspond à celui des fusils.

Krukenberg n'a même plus le loisir de laisser exploser sa colère auprès de Pachur. Alors, il se contente de grommeler et de tourner les talons. Sa décision est prise : il va aller dire aux responsables ce qu'il pense de l'emploi du Volkssturm :

— Où est votre état-major ?

Un des vieux requis fait un geste vague vers l'arrière. Il désigne un pâté de maisons encore debout :

— De ce côté-là, Herr General.

Un grand immeuble se dresse à l'angle de la Hasenheide et du Kottbusser Dam. Un Kreisleiter accueille Krukenberg. Il porte l'uniforme brun du parti, et le commandeur de la division *Nordland* le toise de haut. Cet homme ne ressemble en rien à un soldat et il ne sait que se plaindre :

— C'est une terrible pagaille, Brigadeführer. On a engagé mes hommes isolément. Nous n'avons aucune liaison avec la Wehrmacht

ni avec la Waffen SS. Si les Russes attaquent, nous ne pourrions pas tenir...

— Où sont-ils, ces Russes ?

— Partout. Ils avancent de l'est. C'est une marée irrésistible. Le district de Treptow est tombé hier entre leurs mains. J'ai envoyé des guetteurs jusqu'à Urbandamm et à la Sonneallee mais ils ne serviront qu'à donner l'alarme. Alors, il sera trop tard.

Krukenberg le coupe brusquement. Il déteste les propos pessimistes. Même si la situation s'avère désespérée, il faut faire face. Parce que tel est l'ordre. Un point c'est tout. Il demande alors :

— Avez-vous des liaisons avec vos voisins ?

— Pas de liaison directe. Mais je peux encore téléphoner au secteur de Görlitzer Bahnhof. Celui qui le commandait, le Reichsleiter Hilgenfeld, vient d'être tué. Nos voisins n'ont plus de chef.

— Il y a toujours un chef, coupe Krukenberg. Et dans l'autre secteur ?

— Celui de l'aérodrome de Tempelhof ? Je n'ai réussi à prendre aucune liaison. Je crois qu'il vient d'y avoir un accrochage entre des chars russes et des chars allemands. Ce sont des réfugiés qui me l'ont dit.

Le commandeur de la division *Nordland* est un peu surpris d'apprendre qu'il existe encore dans Berlin des chars allemands en état de combattre. Mais, au même moment, il entend un bruit de moteur et un grondement de chenilles. Il se précipite à la fenêtre du poste de commandement. Voici deux chars qui débouchent de l'autre côté de la Hermannplatz. Mais ce sont des T 34 soviétiques. Ils ouvrent le feu aussitôt.

Krukenberg lance au Kreisleiter :

— S'ils s'approchent d'aussi près, il doit être possible de les attaquer au Panzerfaust et de les détruire.

— Mais je n'ai aucun spécialiste pour ce genre de travail.

— Moi, je sais où en trouver. Et ils ne vont pas tarder.

— Mais peu de combattants osent affronter face à face un char.

— Si, les SS. J'ai avec moi des SS français.

L'Ustuf Patzak arrive dans le courant de l'après-midi du 25 avril 1945 au Reichssportfeld. Le commandant du bataillon français et son adjoint se précipitent vers lui.

— Alors, demande Fernet, quels sont les ordres ?

— Des camions de la division *Nordland* vont arriver. Vous devez vous rendre dans le quartier de la Hasenheide.

— Je connais le coin, dit von Wallenrodt. Nous allons sans doute nous battre dans le secteur de Neukölln.

Jamais les compagnies n'ont été si rapides à s'équiper et à se rassembler. Quelques dizaines de minutes plus tard, les hommes embarquent à bord des camions.

Il faut traverser Berlin.

Dans la capitale du Reich qui vit sa dernière semaine de ville libre, tout paraît encore normal. Les Berlinoises se rendent à leurs occupations avec à la main leur serviette de simili-cuir contenant leur casse-croûte et leurs papiers. Ce soir, beaucoup trouveront détruite ou incendiée la maison qu'ils viennent de quitter. Ou peut-être sera-t-elle occupée par les Russes. Mais ils n'ont pas encore reçu l'ordre de cesser le travail. Alors, ils prennent le chemin du bureau, le visage terreux, le front bas, en traînant un peu les pieds. Les agents de police continuent à régler la circulation aux carrefours. Le S-Bahn (métro urbain) roule encore.

Des groupes de réfugiés entourent des carrioles tirées par les robustes chevaux poméraniens. D'autres sont attelés à des charrettes à bras. Ils ont entassé à la hâte leurs hardes et quelques meubles. Ils tournent en rond dans la ville encerclée. Maintenant, ils sont arrivés au bout de la route. La grande fuite de ces paysans de la

Baltique s'arrête à Berlin. La capitale est surpeuplée, mais les réfugiés et les civils se tassent dans les caves des immeubles et dans les stations du métro. Berlin sent le soufre, la fumée et la mort.

Les SS français, serrés dans les camions, découvrent une capitale insolite qui ressemble plus à une perpétuelle banlieue qu'à une forteresse assiégée.

Les SS du bataillon *Charlemagne* commencent à chanter. Ils chantent en allemand et en français, accrochés aux arceaux des camions. Ils tapent du poing contre les ridelles pour scander les paroles :

*SS marschiert im Feindesland  
Und singt ein Teufelslied.*

Les Berlinoïses relèvent la tête, surpris. Quels sont ces soldats allemands qui chantent encore ? Quels sont ces SS qui célèbrent la chevauchée du Diable ? L'accent des chanteurs intrigue les Berlinoïses qui découvrent avec stupéfaction les écussons tricolores :

— *Franzosen ! Franzosen !*

Des Français ! Des SS français ! La chose paraît incroyable. Au moment où Berlin se raidit pour la dernière bataille, voici le plus singulier des renforts.

— *Franzosen ! Franzosen !*

Les volontaires font des grands gestes. Ils saluent le bras tendu, brandissent leurs armes, envoient des baisers aux filles.

Des crieurs de journaux vendent des exemplaires du *Panzerbär*. « La victoire est au bout du combat », proclame encore le docteur Goebbels. Quel Berlinoïse, quel soldat, quel SS peut encore y croire ?

Des grappes d'hommes, de femmes, d'enfants se forment autour des camions qui viennent de s'arrêter quelques instants. Les Français offrent des cigarettes, les Allemands répondent par des sourires. Les Berlinoïses n'ont plus rien à donner. Ils ne peuvent que serrer les mains qui se tendent, dire merci, sans très bien comprendre cet événement incroyable : des SS français arrivent pour se battre dans Berlin. C'est absurde et merveilleux. Depuis si longtemps la propagande leur promet des miracles... Ce bataillon de la division *Charlemagne*, ce sera la dernière arme secrète.

L'accueil de la population berlinoise a surpris puis comblé les nouveaux arrivés. Enfin, ils se sentent totalement admis dans cette terrible communauté de combat où ne demeurent que les derniers fidèles du Reich à l'agonie.

\*  
\*\*

Dans le secteur de la Hasenheide, l'artillerie russe intensifie son tir. Les chars commencent à prendre à partie tous les points de défense allemands les uns après les autres. Les éclats d'acier et de briques volent de partout. Une fumée jaunâtre s'élève et devient de plus en plus dense. Des maisons brûlent comme des torches. Des cadavres gisent sur les barricades et dans les encoignures de porte. Krukenberg est retourné à son poste de commandement de la Hasenheide pour donner ses ordres.

Le visage du commandeur de la division *Nordland* est zébré d'une longue balafre sanglante, il vient d'être atteint au visage par un éclat mais il reste impassible, aussi indifférent que s'il venait de se couper en se rasant. Il tamponne seulement sa joue avec son mouchoir. Pachur lui annonce la nouvelle qu'il attendait avec impatience :

- Les Français viennent d'arriver du Reichsportfeld.
- Où se trouvent-ils ?
- A la caserne Gneisenau, Brigadeführer.
- Nous allons les faire monter en ligne dès ce soir.

\*  
\*\*

Krukenberg décide d'installer le P.C. de combat de la division à la caserne Gneisenau.

— C'est une caserne de police, annonce Pachur à son chef. Nous y trouverons un important central téléphonique.

— Les liaisons sont possibles ?

— Impeccables.

— Alors, annoncez à l'état-major du corps d'armée que je vais m'installer ici. Demandez aussi que l'on me désigne clairement mon secteur.

Krukenberg commence à rassembler tout ce qu'il peut trouver comme troupe solide pour relever les malheureux requis du Volksturm. Son adjoint lui annonce soudain, avec un air à la fois ravi et étonné :

— Savez-vous, Brigadeführer, que nous avons à la caserne deux bataillons de police ? Ce ne sont peut-être pas des soldats très expérimentés, mais ils sont bien reposés et bien armés.

— Envoyez-les en première ligne sans tarder, Pachur. Et essayez

de regrouper tous les éléments de la division *Nordland*. Je veux avoir tous mes hommes sous la main.

\*  
\*\*

La division *Nordland* doit se rassembler dans le secteur du Gendarmenmarkt.

A 8 heures du soir, Krukenberg se rend à l'état-major du corps d'armée :

— Ah ! Vous voici, dit son chef. La division *Nordland* sera engagée à partir de demain midi dans le secteur de défense « Z ».

Le chef d'état-major entraîne le Brigadeführer vers un grand plan de Berlin et lui donne ses instructions :

— Vous vous présenterez le plus vite possible au lieutenant-colonel Seifert. Il a établi son poste de commandement au ministère de l'Air. Il vous dira ce que vous aurez à faire...

— Quelle situation invraisemblable, fait remarquer Krukenberg à Pachur dès qu'il se trouve seul avec son adjoint. On me demande de remplacer Ziegler, puis on me subordonne à un officier d'aviation qui n'est même pas colonel !

\*  
\*\*

Le lieutenant-colonel Seifert reçoit assez mal le Brigadeführer :

— Je n'ai pas besoin de vos chefs de régiment ni de leur état-major, dit-il à Krukenberg. On m'a dit que vos hommes ne constituent même pas l'effectif d'un bataillon.

— Je suis en train de les rassembler. Et je pense qu'il ne faut surtout pas priver les volontaires scandinaves et français des chefs auxquels ils sont habitués. Ce serait, en ces moments tragiques, une terrible erreur. Le secteur « Z » me paraît capital pour la défense de Berlin.

— Je sais, coupe Seifert. Et c'est pour cela que je vais vous donner des ordres précis. D'ailleurs, j'ai tout prévu.

Devant Krukenberg interloqué, il déploie une carte où il vient de tracer les points d'appui des unités qu'il commande.

— J'ai besoin de vos hommes, pas de vos officiers d'état-major, ni de vous-même.

— Malgré mon grade, je suis prêt à me mettre personnellement

à votre disposition pour vous conseiller dans l'organisation de la défense.

Seifert a brusquement relevé la tête comme si Krukenberg avait proféré quelque insolence :

— Me conseiller ? Mais vous êtes de la Waffen SS.

Le commandeur de la division *Nordland* a bien du mal à contenir sa rage et lui lance avec une certaine brutalité :

— Je vous ferai remarquer que j'ai été muté de la Wehrmacht à la Waffen SS il y a à peine un an. Auparavant, j'appartenais à l'Etat-Major de l'armée de terre. Dans cette guerre et dans la précédente, si vous m'obligez à le préciser.

Le lieutenant-colonel a un geste d'impatience. Rien ne peut entamer le préjugé que Seifert nourrit depuis toujours contre la SS. Et ce ne sont pas les événements de ces derniers jours, dans un Reich agonisant, qui feront de lui un national-socialiste...

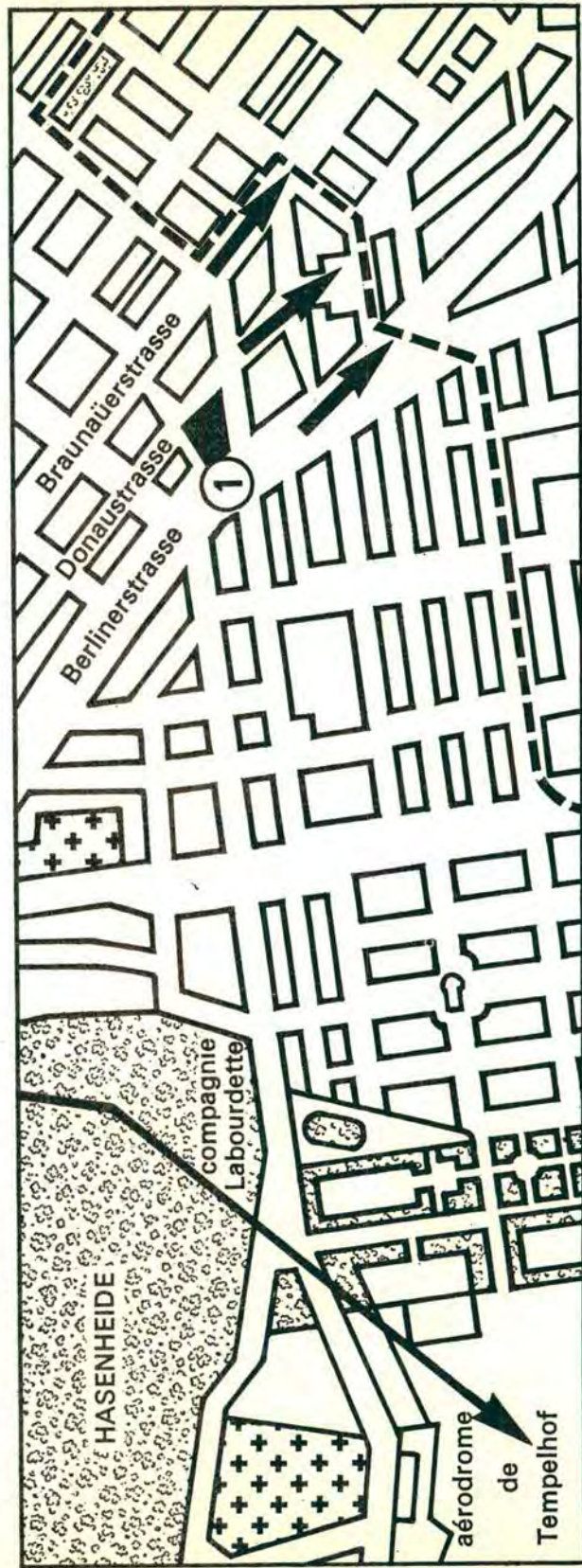
\*  
\* \*

Ce début de la nuit du mercredi 25 au jeudi 26 avril 1945 s'écoulera dans un calme presque absolu. C'est l'ultime veillée d'armes avant la bataille pour Berlin.

Malgré un ciel clair et étoilé, les avions soviétiques ne survolent pas la capitale allemande. Le printemps demeure timide et le temps reste encore frais, presque froid.

La célèbre avenue Unter den Linden s'étend, totalement déserte, jusqu'au pont du château. Là-bas, au-delà de la Spree qui roule des eaux sombres, parvient, des faubourgs situés au nord et à l'est de Berlin, le grondement des canons. Mais les artilleurs russes semblent encore se limiter à une sorte de répétition. Les coups de départ et les coups d'arrivée ne sont que les derniers bruits qui précèdent le lever du rideau. Le temps semble suspendu.

## QUATRIÈME PARTIE



## Combats de Berlin Journée du 26 avril

- ① Hôtel de ville de Neukölln, P.C. du bataillon
- positions russes le 26 avril au matin
- axes d'attaques des compagnies françaises

A la fin de l'après-midi du mercredi 25 avril 1945, le bataillon français arrive dans le secteur de Berlin où il doit être engagé. Les compagnies cantonneront dans le quartier situé au nord de la Hasenheide, entre la Hermann Platz et l'église de la Gardepionier Platz.

La Kampfschule de l'Ostuf Weber s'installe dans une brasserie de la Hermann Platz. Les hommes s'allongent sur les banquettes de moleskine.

Mais la compagnie d'Honneur ne reste jamais très longtemps au repos. L'UvD, l'Unterführer vom Dienst, surgit casqué, l'air rogue, la voix brève.

— *Antreten !*

Les garçons giclent vers la sortie, saisissant leurs armes et s'alignant aussitôt dans la rue.

— Demain nous serons engagés, leur annonce aussitôt Weber. Dès aujourd'hui nous allons coopérer à la défense de Berlin en récupérant des fuyards et les isolés. Ils sont remis aux autorités et courent finalement plus de risques que les combattants, car la justice des tribunaux de campagne est pour le moins expéditive.

— C'est drôle, constate Levast. Maintenant où nous nous battons dans leur capitale, il y a des Allemands pour foutre le camp.

Une barricade est tendue en travers de la rue. Les SS français de Weber prêtent main forte aux Feldgendarmes qui contrôlent les papiers de tous ceux qui surviennent. Civils et soldats doivent obligatoirement justifier de leur présence à l'arrière. Tous ceux dont le cas apparaît comme suspect sont retenus pour vérifications. Les Feldgendarmes se livrent à leurs opérations de contrôle comme s'ils se trouvaient à des centaines de kilomètres des lignes. La plaque

de métal en travers de la poitrine, les mains strictement gantées de laine verte, rigides et silencieux, ils font vraiment « service-service ».

Les SS français sont relevés dans la soirée et regagnent la brasserie de la Hermann Platz. Levast, avec un groupe de camarades, s'installe pour la nuit sur l'estrade de l'orchestre. Dans la salle, civils et soldats sont mêlés. Pour un peu, on retrouverait l'atmosphère des brasseries du temps de paix. Il ne manque que la bière...

— Fait rudement soif.

Les Panzerfaust sont posés sur les banquettes et les Sturmgewehr accrochés aux patères. Les hommes de Weber, allongés sur les banquettes, commencent à dormir.

Les quatre compagnies de grenadiers se répartissent dans des rez-de-chaussée et des sous-sols. Les gradés ont prévenu leurs hommes que le bataillon doit attaquer le lendemain à 5 heures du matin. Ils leur ont donné l'ordre de se reposer le plus possible avant une nuit qui peut être agitée et un réveil qui sera obligatoirement matinal.

Les plus favorisés ont leur cantonnement dans un entrepôt de tapis et se préparent de superbes et confortables litières.

— Et le ravito ?

La question fuse de partout. Les SS qui chantaient à pleins poumons et rêvaient d'en découdre quelques heures auparavant commencent à râler parce qu'ils n'ont rien à manger.

— On la saute !

— Personne n'a pensé à la bouffe.

— C'est le bordel !

Soudain, l'Uscha Puech arrive en courant. Il a les bras chargés de boîtes et de paquets. Son uniforme porte des traces de brûlé :

— Venez, les gars ! Il y a un dépôt qui crame. On peut se servir.

Les affamés secouent leurs camarades endormis :

— Grouillez-vous, il y a quelque chose à croquer !

Les dormeurs surgissent, mettent leur casque par réflexe et bondissent dans la rue. Un entrepôt est en train de flamber, dans un ronflement gigantesque. Il faut se précipiter dans la fumée qui prend à la gorge. L'incendie grandit encore, avec d'immenses flammes violettes. Des civils se pressent devant le brasier, n'osant n'y entrer, ni partir.

— *Raus ! Raus !* crient les SS français en les bousculant.

Ils entrent dans le bâtiment, découvrent des caisses éventrées, se remplissent les poches.

Ils reviennent vers leurs camarades avec des boîtes d'asperges, des

sardines à l'huile, des bouteilles de vin. Ils ont aussi découvert une sorte de pâte brunâtre qui ressemble à du nougat. Ce sont des amandes et des noisettes enrobées de sucre. Ils en mangent tellement qu'ils auront soif jusqu'à l'aube.

\*  
\*\*

A la compagnie Olliver, un groupe de la section Sauvageot est aussi parti à la recherche de ravitaillement, car personne n'oublie la célèbre formule : « Pour bien se battre, il faut bien bouffer ».

— Les deux autres groupes avec moi, ordonne le chef de compagnie.

L'Oscha Olliver, comme tous les commandants d'unité du bataillon, a reçu l'ordre d'envoyer des patrouilles et il tient à en prendre lui-même la tête.

Il se dirige vers l'aérodrome de Tempelhof à travers la Hasenheide. Ainsi, en cas de coup dur, il parviendra à s'orienter malgré la nuit et à rejoindre ses cantonnements. La canonnade se rapproche et les obus tombent désormais de plus en plus près.

— Oberscharführer, venez vite !

Olliver s'approche. Ses hommes viennent de découvrir le cadavre d'un civil assis sur un banc. De loin, il semblait dormir. Comme il ne porte aucune blessure, Olliver en déduit qu'il a dû être terrassé par une crise cardiaque. Ses papiers lui apprennent que ce vieux Berlinoïse a soixante-huit ans. Ni le chef de la patrouille ni personne ne peut plus rien pour lui.

— Regardez, Oberscharführer, il trimballait plein de ravito.

Les hommes d'Olliver découvrent dans le sac que le mort porte, sur son dos, des boîtes de conserve, des cigarettes et même deux bouteilles de cognac. Le chef de la 4<sup>e</sup> compagnie décide aussitôt que cette trouvaille améliorera le frugal ordinaire de ses hommes. Peu après, la patrouille regagne son cantonnement sans autre incident.

\*  
\*\*

Dès son arrivée dans le secteur de la Hasenheide chaque compagnie du bataillon français a envoyé des patrouilles, avant même la tombée de la nuit, pour essayer de déceler les infiltrations ennemies : les renseignements transmis par l'état-major de la division

*Nordland* font état de pointes de chars russes jusqu'aux environs de la Hermann Platz.

L'Ostuf Michel désigne pour conduire une des reconnaissances l'Oscha Mongourd, un Lyonnais, qui a été avec lui à l'école des Sturmgeschütze de Votice, en Bohême-Moravie.

— On ne sait pas trop où se trouvent les Popofs, dit le chef de la 2<sup>e</sup> compagnie. Faites attention. Mais si vous pouvez vous payer quelques chars, ne vous privez surtout pas.

Moins d'une vingtaine d'hommes composent la section de Mongourd. La plupart n'ont encore rien connu de la guerre. Certains paraissent des gamins. Comme ils ne se sont pas encore battus, ils semblent avoir hâte d'en découdre et font un peu les bravaches. Mongourd les surveille du coin de l'œil.

Le grenadier Jean-François Lapland, qui n'a pas encore dix-huit ans, progresse en tête de la section avec son chef de groupe, l'Uscha Fodot, originaire comme lui du Limousin. Ils marchent de part et d'autre de la rue, chacun surveillant le mur opposé, comme ils l'ont appris à l'exercice.

Lapland, depuis son arrivée à Berlin, a l'impression de vivre dans un monde irréel. Cet après-midi il a traversé une ville dont le silence l'a écrasé. Ce soir, brusquement, il découvre la guerre. Ce sont d'abord des explosions et des rafales qu'il n'arrive pas à situer. Où peuvent donc être les Russes ? Il souffle à Fodot :

— C'est drôle, j'ai l'impression d'être drogué.

— Pour ce qu'on va faire, il vaudrait mieux...

Lapland et Fodot n'ont plus beaucoup d'illusions. Ils ne sont pas loin de penser que tout est foutu et qu'il ne leur reste plus qu'à faire une belle fin.

— Faites attention en tête ! crie Mongourd. Les Russes ne sont peut-être pas loin.

La colonné passe devant un grand bâtiment où sont entreposées des caisses. Elles sont ouvertes, en désordre, et on aperçoit des casques d'acier enfilés les uns sur les autres. Inutiles. Les SS français sont presque tous en casquette et négligent de ramasser ces casques. Beaucoup ressentent une sorte de torpeur, mélange mal défini de fatigue et d'excitation.

Des coups de feu retentissent. Les hommes se plaquent contre les murs. Mongourd hurle des ordres. Fodot et Lapland se retrouvent avec un bout de rue à défendre. Ils n'ont même pas vu le nom

sur une plaque. D'ailleurs, tout cela n'a plus d'importance. Ils tiraillent un peu au hasard. Soudain Fodot appelle le jeune grenadier :

— Dis donc, Jean-François, je ne vois plus les autres. Je crois qu'on est tout seuls.

— Tu es fou ! Les copains ne vont pas nous laisser tomber.

Soudain, ils entendent des bruits de pas, tout proches. Des voix indistinctes.

— Enfin, les voilà ! Je t'avais bien dit... lance Lapland.

Et aussitôt il se met à appeler à voix basse :

— Mongour ! Chef Mongour ! Nous sommes là !

Rien ne lui répond. Il insiste :

— Mongour ? C'est vous ?

En face, fuse seulement une bordée de jurons. En russe.

— Merde ! lance Lapland. Les Popofs !

Les deux SS français sautent derrière une palissade et s'efforcent de se dissimuler. Ils regardent à travers les planches mal jointes. Ils voient une patrouille soviétique s'avancer prudemment. Les hommes braquent en direction de la palissade leurs grosses mitraillettes à chargeur circulaire. On peut voir leur visage. On peut même sentir leur odeur. Ils semblent sales, méfiants, épuisés. Ils jettent des regards à droite et à gauche. Lapland et Fodot réalisent que leurs adversaires doivent avoir aussi peur qu'eux. Ils se tassent encore davantage, derrière un amas de poubelles et de caisses.

Les Russes furètent un moment le long de la palissade mais n'insistent pas. Ils font demi-tour et repartent vers leurs positions.

— Tu vois, lance Fodot, fallait pas s'affoler. C'était juste une patrouille.

— Mais ils ne sont pas loin.

Les Russes ont rejoint un char, embusqué à l'angle d'une rue, à quelques dizaines de mètres. Ils semblent maintenant très décontractés. Ils ne craignent pas d'allumer des cigarettes et de parler à voix haute.

Quelques minutes plus tard, Lapland et Fodot découvrent un second char, non loin du premier.

— C'est fantastique. Ils sont arrêtés, sans se méfier, constate Fodot.

— Si on se les payait ? interroge Lapland.

Ils ont chacun touché un Panzerfaust et ont entendu, avec quelque jalousie, les anciens de Poméranie raconter la lutte contre les chars à Bärenwald et à Elsenau.

— D'accord. Mais on attend la tombée de la nuit.

\*  
\*\*

Cette nuit du 25 au 26 avril semble étrangement calme dans le secteur de la Hasenheide. Le commandant du bataillon français et son officier d'ordonnance font le tour des cantonnements et des avant-postes.

Fernet et Douraux marchent à travers des rues obscures et désertes. Ils entendent crisser sous leurs bottes les débris de vitres qui jonchent le sol. Parfois, un trou dans une façade marque l'emplacement d'un immeuble détruit. Les gravats sont alignés pour dégager la chaussée. Même les ruines restent soumises à l'ordre germanique.

— Le canal de Neukölln me donne quelque inquiétude, avoue Fernet à son compagnon. Je crains des infiltrations russes.

Ils se dirigent vers ce secteur. Rien ne bouge sur les quais ni sous les ponts. Des tourbillons d'eau noire gargouillent dans une odeur d'égout.

\*  
\*\*

Un ronronnement puissant remplit peu à peu le ciel. Des avions russes surgissent en vagues puissantes et commencent à tourner au-dessus de la ville.

Le bombardement commence aussitôt. Les explosions se succèdent. Les torpilles font trembler les immeubles, s'écrouler les façades, se lézarder des pans de murs qui se détachent, insolites et fragiles, sur le ciel rouge des incendies. Les sauveteurs se hâtent pour chercher les blessés ensevelis sous les décombres.

Les Russes vont-ils profiter de ce nouveau déluge de fer et de feu pour lancer une attaque ? Leurs fantassins et leurs chars, tapis dans les faubourgs, n'ont que quelques centaines de mètres à parcourir pour se frayer un chemin jusqu'au cœur de la capitale du Reich.

— Que nos hommes se préparent à repousser une attaque, ordonne Fernet qui commençait à s'endormir et que le bombardement vient de jeter à bas de son lit.

Mais les Russes, certains de leur victoire, ne semblent pas se hâter d'engager la bataille. L'encercllement de Berlin terminé, ils reprennent leur souffle et regroupent leurs forces.

Après l'éclatement des dernières bombes, le silence retombe pesamment sur le secteur de la Hasenheide.

\*  
\*\*

Vers trois ou quatre heures du matin, alors que tout le quartier où ils patrouillaient est silencieux, Lapland et Fodot sortent de leur cachette et se coulent le long des maisons. Les deux grenadiers de la compagnie Michel découvrent très vite les silhouettes immobiles des deux chars russes. Ils distinguent même les points rouges des cigarettes des tankistes. On entend un poste-radio qui grésille dans une des tourelles. Un ronflement semble la seule réponse du chef de bord.

— Ils dorment, souffle Lapland.

— Ils sont ivres-morts, précise Fodot.

— On y va ?

— On y va !

Les deux éclairs rouges des Panzerfaust jaillissent à la même seconde. Les deux SS français jettent leurs tubes inutiles et détalent. Les chars explosent et commencent à brûler. Les hommes d'équipage hurlent. Une sentinelle se met à tirer au hasard.

Quelques minutes plus tard, les deux vainqueurs sont récupérés par une patrouille de leur section. L'Oscha Mongourd ne perd guère de temps à les féliciter et leur annonce :

— Nous contre-attaquons à l'aube !

Il est 4 heures du matin. Il ne reste plus longtemps à attendre avant d'engager la bataille. Lapland et Fodot s'endorment quelques minutes sur un trottoir.

\*  
\*\*

La contre-attaque est prévue à partir de 5 heures du matin et doit partir de l'hôtel de ville de Neukölln.

On entend parfois des coups de feu isolés, des explosions sourdes. Certaines patrouilles se heurtent à des éléments russes avancés<sup>1</sup>.

Puis le silence retombe sur Berlin qui vit sa dernière veillée d'armes avant l'ultime bataille.

1. Le grenadier Ronzier, de la compagnie Michel, aurait, au cours d'une de ces patrouilles de nuit, détruit au Panzerfaust le premier char russe mis hors de combat par les SS français pendant la bataille de Berlin.

Le jeudi 26 avril 1945, bien avant le lever du jour, le bataillon quitte le nord de la Hasenheide pour se diriger vers l'hôtel de ville de Neukölln d'où doit partir l'assaut destiné à réduire un dangereux saillant russe dans la défense de Berlin.

Son chef a été obligé, avec regret, de laisser la compagnie Labourdette à la disposition du secteur de Tempelhof et n'a plus avec lui que trois compagnies de grenadiers. Fernet décide alors de mener l'attaque avec les unités de Rostand et de Michel, et de garder les hommes d'Olliver en réserve.

Les SS français progressent en silence et ne tardent pas à arriver devant l'hôtel de ville de Neukölln, peu avant 5 heures du matin. Quelques blindés allemands se trouvent déjà sur leur emplacement de départ. On aperçoit d'abord un énorme « Koenigstiger », massif sur ses larges chenilles, avec son interminable canon de 88. Un peu plus loin, on découvre des « Panther » à la fine silhouette et même quelques Sturmgeschütze, avec leur court canon de 70 qu'entourent les équipages silencieux et casqués.

Les hommes des blindés, appartenant au régiment *Hermann von Salza* de la division *Nordland*, attendent placidement le moment d'appuyer l'assaut français du feu de leurs pièces et d'avancer en brisant la résistance russe. Allemands, Hollandais, Danois, Norvégiens, Finlandais ou Suédois, ils semblent étrangement calmes, comme si rien n'avait changé sur le front de l'Est depuis leur engagement sous la roue solaire des Vikings.

Fernet, que suivent comme une ombre double von Wallenrodt et Douraux, s'approche du chef du détachement blindé pour mettre au point les derniers détails de l'attaque :

— Mes grenadiers vont d'abord avancer le long des avenues. Vous les appuierez de votre feu, tandis qu'ils nettoieront les maisons et les rues transversales. Sitôt le terrain dégagé, vous avancerez à votre tour pour prendre, sous la protection de mes hommes, d'autres positions de tir.

— Bien compris, Hauptsturmführer.

C'est une manœuvre très classique. Les nécessités du combat de rue imposent, plus que jamais, une excellente coopération entre les fantassins et les équipages des chars.

— Nous n'avons plus qu'à attendre l'ordre de départ, dit Fernet.

5 heures. C'était l'heure prévue hier soir quand a été décidée cette contre-attaque pour dégager Neukölln. Rien ne bouge. Tout reste silencieux. Le signal ne vient pas. Von Wallenrodt, une fois encore, consulte sa montre. Douraux montre des signes d'impatience.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire à l'état-major de la division *Nordland* ? demande Fernet.

Les minutes s'écoulent. Interminables. 5 heures 30. Toujours rien. Ce retard pèse à tout le monde. Serré dans son grand imperméable de caoutchouc, le commandant du bataillon marche de long en large devant l'hôtel de ville. Il aperçoit les deux chefs des compagnies qui doivent mener l'attaque au milieu des grenadiers de leurs sections de commandement. On peut difficilement imaginer deux hommes aussi dissemblables que Michel et Rostand. Mais dans cette aube incertaine, plus rien ne distingue le vieux baroudeur de la LVF et le jeune officier de la Waffen SS. Ils tiennent leur troupe bien en main et attendent en silence l'ordre de marche. On distingue dans la pénombre des grappes d'hommes, prêts à bondir à leur premier signal.

Peu avant 6 heures, l'ordre tant attendu arrive enfin. La bataille pour Neukölln va commencer.

— En avant !

Les colonnes de SS français s'ébranlent. Les fantassins progressent le long des murs, bondissant de porche en porche, utilisant des tas de gravats pour se dissimuler, observer l'ennemi et repartir à l'assaut.

\*  
\*\*

L'Oscha Olliver a reçu l'ordre de se tenir en réserve sur une position d'où il pourra facilement intervenir pour renforcer les deux autres unités du bataillon. En allant prendre les ordres de Fernet,

le chef de la 4<sup>e</sup> compagnie est passé près d'un char allemand. Il a échangé quelques mots avec le chef de bord et les hommes d'équipage qui avaient ouvert les écoutilles et attendaient les ordres.

Olliver donne ses instructions à ses trois chefs de sections, Sauvageot, Bellier, Fitelbrand, et à son adjoint, l'Oberjunker Protopopoff. Soudain, de violents éclatements retentissent.

— Le char allemand ! Il tire sur nous ! hurle Protopopoff.

La tourelle tournée en direction des hommes de la compagnie d'Olliver, le blindé de la division *Nordland* vient de tirer un coup de canon et lance des rafales de mitrailleuses.

Tout autour d'Olliver gisent des morts et des blessés.

— Ils sont fous ! crie Sauvageot.

— Mais non, corrige Olliver. Ce sont les Russes qui se sont emparés du char et nous tirent dessus.

Des hommes de la section Bellier, tapis dans un immeuble pour surveiller le carrefour, ont vu la scène. Sans hésiter, ils attaquent le char. Un coup de Panzerfaust explose dans la soute à munitions et le blindé allemand saute avec tout son équipage russe.

Mais ce coup de main a provoqué des pertes terribles dans la compagnie d'Olliver. Dix-sept SS français ont été tués sur le coup. Il y a de nombreux blessés. L'interprète de la compagnie, adossé à un arbre, le ventre ouvert, essaie vainement de retenir ses entrailles qui jaillissent entre ses doigts sanglants. Parmi les blessés, se trouve un chef de section, l'Uscha Fitelbrand. Il a la jambe droite presque sectionnée au-dessus de la chaussure. Ses camarades seront obligés de terminer l'amputation avec un couteau, alors qu'ils attendent, dans une ancienne imprimerie, l'ambulance qui doit évacuer les blessés.

— Mais, Oberscharführer, vous aussi, vous êtes blessé !

Olliver a eu la main droite labourée par un éclat d'obus. Il souffre aussi d'un autre éclat, planté dans le cou, entre deux vertèbres. Il appelle Protopopoff :

— Tu prendras le commandement de la compagnie. Le temps de me faire panser et je reviens.

Une ambulance ne tardera pas à emmener Olliver et trois autres blessés graves. La compagnie de réserve du bataillon a perdu un gros tiers de ses effectifs avant même d'avoir été engagée.

Prévenu du coup terrible qui s'est abattu sur la 4<sup>e</sup> compagnie, le commandant du bataillon se rend sur les lieux du massacre. Fernet s'approche et regarde, le cœur serré, les cadavres de ces garçons affreusement déchiquetés. Un gradé de la division *Nordland* le

rejoint. Les deux officiers, devant cette hécatombe, ne parviennent même pas à trouver les mots qui conviennent.

— Ils ont été fauchés avant même d'avoir pu combattre, finit par dire Fernet.

L'attaque continue.



La 3<sup>e</sup> compagnie du Hauptscha Rostand progresse sur un large boulevard. Au milieu, se trouve un terre-plein avec des arbres. A sept ou huit cents mètres devant eux, ses hommes distinguent un barrage antichars allemand désormais tenu par les Russes. Rostand doit s'en emparer pour permettre au « Koenigstiger » de progresser. Le char dès le début de l'attaque appuiera les SS français du feu de ses pièces de bord.

Rostand est suivi de son adjoint Dumoulin, de deux servants d'une mitrailleuse, de l'agent de liaison Pilsin et de l'Oberjunker Ginat à la tête de sa section. De l'autre côté de l'avenue, avancent les hommes de l'Oberjunker Gardinier.

Le coup de canon d'un Sturmgeschütz a donné le signal de l'attaque. Les SS français sont partis en courant, progressant de porche en porche. Le jour est maintenant levé et il fait un temps splendide. Tout le monde semble en pleine forme.

— Les jeunes tiendront le coup, assure Ginat.

Pour la plupart des garçons de la compagnie, qui ont presque tous moins de vingt ans, c'est le baptême du feu.

— En avant ! crie Rostand.

L'ancien sous-officier de la section de chasse de la LVF presse ses hommes qui doivent essayer de progresser rapidement pour bousculer tout ce qui se trouve devant eux.

Aux deux tiers du trajet vers le barrage antichars, Rostand arrive à une rue transversale. Avant de s'engager, il se plaque contre un mur et risque un coup d'œil sur l'artère qui débouche à sa gauche. Il recule d'un bond et se colle à nouveau contre le mur.

— Qu'est-ce qui se passe, Hauptscharführer ? demande son adjoint Dumoulin.

— Les Russes.

— Où sont-ils ?

Rostand parle bas, comme s'il craignait d'être entendu par des adversaires tout proches. Il vient de voir, juste après l'angle de la

rue, à une dizaine de mètres, un char soviétique arrêté, avec les écoutilles ouvertes. Trois hommes d'équipage s'apprêtent à monter à bord de leur engin blindé, sans se rendre compte de l'arrivée des SS français.

— Vite, un Panzerfaust ! réclame Rostand.

Un des hommes qui progressent derrière lui se précipite, en tenant la redoutable arme antichar à la main.

— Prends ton temps, lui dit Ginat. Sers-toi d'une poubelle comme appui.

Le volontaire s'affole un peu, sort brusquement de la protection du mur et tire sur le char, presque à bout portant. Une déflagration, un long panache de flammes. Rostand avec son Sturmgewehr prend à partie l'équipage du char. La charge creuse est entrée par une écoutille et a fait sauter toutes les munitions. Le char n'est plus qu'une carcasse qui brûle avec un énorme panache de fumée. Les trois tankistes russes gisent à terre, déchiquetés, leur uniforme de cuir sombre maculé de sang et de poussière.

Mais le tireur du Panzerfaust a été tué, lui aussi, par l'explosion du char à quelques mètres de lui. Le chef de la 3<sup>e</sup> compagnie s'est aussi écroulé : la déflagration a littéralement « décroché » le balcon qui se trouvait au premier étage au-dessus de sa tête. Rostand a reçu sur les cuisses des pierres et des gravats.

Rostand se relève rapidement, s'ébroue, se brosse. A part des contusions et un tympan sans doute crevé, il s'en tire à peu près. Il se retourne vers les hommes qui le suivent pour donner des ordres. Mais ils sont tous allongés sur le trottoir et sur la chaussée. Rostand se retrouve tout seul. Son adjoint Dumoulin a été tué, ainsi qu'un des deux servants de la mitrailleuse. Sont blessés le second servant de la mitrailleuse, l'agent de liaison Plisin et Ginat qui a une balle dans le coude. Rostand regarde, abasourdi, ses hommes perdant leur sang. Quelques-uns remuent encore et gémissent.

Il se demande ce qui vient de se passer. Il s'aperçoit alors que son groupe est passé devant une grande porte cochère dans laquelle se sont embusqués des Russes. Ils ont tiré sur les SS français au moment où ils avançaient vers le carrefour. Le Hauptscha Rostand est fou de rage. Il vient de perdre bêtement une demi-douzaine d'hommes. Il se trouve à quatre ou cinq mètres de la porte cochère. Seul valide de tout le groupe de commandement. Il se colle contre le mur, avance lentement. Puis bondit brusquement dans l'entrée de la porte cochère en tirant rafale sur rafale avec son Sturmgewehr.

Trois Russes qui se trouvaient autour d'une mitrailleuse Maxim montée sur roues, s'écroulent sur leur pièce. Tués sur le coup. Le passage est libre. Rostand fait signe aux hommes de la section Ginat de le rejoindre et à ceux de la section Gardinier de reprendre leur progression de l'autre côté de la rue.

Sous le porche, Rostand a découvert un long fusil antichars soviétique à côté de la mitrailleuse Maxim. Ces deux armes seront les premiers trophées pris sur l'ennemi pendant la bataille de Berlin. Mais le secteur s'avère de plus en plus dangereux.

— La rue devient malsaine, dit simplement le chef de la 3<sup>e</sup> compagnie. On va entrer dans les maisons et essayer de voir où se cachent les Popofs.

Il faut nettoyer les étages. Des Russes tirent de partout. Des mortiers soviétiques entrent en action et commencent à faire pleuvoir des torpilles dans l'avenue où progresse la 3<sup>e</sup> compagnie. En quelques secondes, la prise de contact a été rude.

De l'autre côté de l'avenue, la section Gardinier a repris sa progression. L'Oberjunker essaie d'appuyer de ses feux la section Ginat. Il ordonne de mettre une mitrailleuse en batterie. Froidement, l'Uscha Allau ordonne au tireur de poser le canon de la pièce sur son épaule et lui indique les objectifs sans se troubler.

Les Russes semblent surgir de partout. L'attaque de la 3<sup>e</sup> compagnie marque un temps d'arrêt. Ginat souffre terriblement de sa blessure au coude. Il ne peut plus se servir de son Sturmgewehr.

— Va te faire poser un vrai pansement, ordonne Rostand à l'Oberjunker. Il doit y avoir un poste de secours près de l'hôtel de ville de Neukölln.

Peu après son arrivée, Ginat y sera rejoint par son ami Gardinier, qui vient d'avoir le pied traversé par une balle. Dès le début de l'engagement, Rostand a perdu son adjoint et ses deux chefs de section.

Le chef de la 3<sup>e</sup> compagnie ordonne au grenadier Tillier, un solide gars normand, et à un de ses camarades de reconnaître le rez-de-chaussée d'une maison où il voudrait s'installer au premier étage.

Tillier entre dans une pièce où il remarque d'abord un gigantesque piano. Une fenêtre donne sur une cour, non loin du porche où ses camarades ont récupéré tout à l'heure la mitrailleuse Maxim et le fusil antichars.

Son camarade quitte la pièce et Tillier se retrouve seul. Il s'installe

derrière le piano. Il n'est armé que d'un fusil lance-grenades et voudrait bien ne pas rester abandonné trop longtemps.

Voici de la visite. A quelques mètres de lui, dans la cour, il aperçoit soudain une demi-douzaine de soldats russes dont l'un porte une veste de cuir noir et semble être le chef. Le Normand n'hésite pas longtemps et envoie sa grenade à fusil à bout portant dans le groupe. Explosion. Les Russes, surpris, se retirent en tirant des rafales de mitrailleuse. Une giclée de balles frappe le piano qui se met à longuement sonner. Rostand descend l'escalier, l'air furieux.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il.

Tillier lui raconte ce qui vient d'arriver et le commandant de la 3<sup>e</sup> compagnie décide de changer d'immeuble sans tarder.

Pour franchir la rue, prise sous le feu ennemi, Rostand demande à un de ses hommes de tirer un coup de Panzerfaust en direction des Russes et il profite de l'explosion pour faire traverser tout son monde. Mais des tireurs d'élite se trouvent en face et un des sous-officiers de la compagnie, l'Oscha Dedieu, est tué d'une balle en pleine tête. Rostand a repéré le tireur. Il désigne une fenêtre et crie à Tillier :

— Flanque-moi une grenade là-dedans !

Le Normand a du mal à atteindre son but. La première grenade éclate trop à droite, la seconde en dessous, mais la troisième entre en plein dans la fenêtre et explose aux pieds du tireur russe qui doit être tué sur le coup.

Le groupe bondit de l'autre côté de la rue et entre dans un nouvel immeuble, où Tillier va se trouver nez à nez avec un Russe, un tout petit Mongol, qui aura aussi peur que lui et disparaîtra comme dans une trappe.

Après un moment d'accalmie, un bombardement de mortiers s'abat sur la compagnie de Rostand. Un grand gaillard qui porte une mitrailleuse s'écroule. Il hurle :

— Je suis blessé. J'ai un éclat dans le ventre !

— Fais voir, dit simplement Rostand.

L'homme défait son ceinturon. Il n'a aucune blessure et a dû être touché par quelque gravat qui a ricoché sur une des pièces de son équipement. Le commandant de la 3<sup>e</sup> compagnie lui flanque deux gifles pour lui remonter le moral et lance à Tillier :

— Prends sa mitrailleuse. Tu sauras sûrement t'en servir mieux que lui.

Le jeune Normand abandonne sans regret son encombrant fusil lance-grenades et continue à suivre son chef qui passe d'immeuble

en immeuble, en utilisant les caves, mais se garde de mettre trop longtemps le nez dehors.

Un agent de liaison arrive en courant.

— Mais qu'est-ce que tu as ? lui demande Rostand. Tu es blessé ?

— Ce n'est rien, mon adjudant-chef. Juste un éclat dans la jambe et une balle dans le bras.

— Va te faire soigner !

— Pas question. Je peux encore assurer les liaisons de la compagnie.

Rostand admire tant de dévouement mais confie à l'estafette un message à porter au poste de commandement du bataillon à l'hôtel de ville. Ainsi ce garçon sera bien obligé de se rendre à l'arrière et les infirmiers pourront alors s'occuper de lui.

— A vos ordres, lance l'agent de liaison qui semble quitter à regret ses camarades en pleine bagarre.

Il disparaît en boitant. Rostand attendra longtemps mais ne le reverra jamais.

— Espérons qu'il aura été évacué, dit-il.

— Ce n'était pas son genre, riposte le Rottenführer Evrand, trésorier-payeur de la 3<sup>e</sup> compagnie qui se bat comme grenadier. Il se sera plutôt fait démolir. Ça tombe de partout.

\*  
\*\*

La compagnie Michel rencontre, elle aussi, de sérieuses difficultés dans sa progression.

Avant même le lever du jour, une quinzaine de SS français commandés par l'Oscha Lardy patrouillent dans un quartier déjà investi par les Russes.

— Ecoutez, dit soudain le chef de section, on entend des coups de marteau.

Ses hommes s'avancent prudemment et aperçoivent un char russe immobilisé à quelques dizaines de mètres d'eux. L'équipage s'affaire autour d'un train de roulement qui semble bloqué.

Lardy appelle un de ses hommes armé d'un Panzerfaust :

— Daspins, à toi de te le payer.

Daspins, un ancien responsable de la Jeunesse catholique de Seine-et-Oise, engagé à dix-huit ans et parti de Paris par le dernier train qui a quitté la gare de l'Est, est un ancien de la compagnie de marche de Ludwig à Kolberg. Il brûle d'être un des premiers SS fran-

çais à détruire un char à Berlin et s'éloigne rapidement. Il disparaît à la vue de ses camarades.

Le voici tout seul. Daspins rampe vers un tas de gravats, d'où il espère pouvoir attaquer le char. Soudain un patrouilleur russe surgit à cinq mètres de lui. Daspins ne veut pas tirer pour ne pas donner l'alarme. D'un bond prodigieux, il se lance sur le soldat soviétique et essaie de l'étrangler. Les deux hommes roulent par terre. Le Russe a laissé échapper sa mitrailleuse. Un combat à mort commence. Daspins manque de pousser un hurlement de douleur : son adversaire vient de profondément le mordre à un doigt et essaie de le lui sectionner. Le SS parvient à lui crever un œil, profite du désarroi de son adversaire et lui lance en plein visage des coups de pied avec ses souliers ferrés. Le Russe s'échappe en titubant et va s'écrouler quelques mètres plus loin, mort ou évanoui.

Daspins se précipite vers ses camarades, très excité par ce corps-à-corps. Il leur lance :

— Je l'ai eu ! J'en ai eu un !

— Ta gueule, rétorque l'Oscha Lardy. Tu vas nous faire repérer. Retourne donc t'occuper du char.

Daspins regagne son tas de gravats, se met en position, envoie un coup de Panzerfaust et parvient à toucher le blindé soviétique, sans doute à la hauteur des chenilles. Les hommes d'équipage ont le temps de réagir et de tirer une courte rafale de mitrailleuse.

La quinzaine d'hommes de la section Lardy se replie. Mais ils ne parviendront pas à retrouver leurs camarades. Tout le quartier grouille de Russes. Ils entrent dans un immeuble, montent un escalier, gagnent des chambres sous les combles. L'un d'eux passe la tête par un pan de toiture démolie. Il reste muet de stupéfaction. Dans un terrain vague, des centaines de soldats russes sont assis par terre, attendant d'être engagés.

— C'est fantastique, regardez, dit le SS à ses camarades.

Chacun des Russes tient un mortier entre ses jambes.

\*  
\*\*

Les hommes de la section Lardy seront faits prisonniers dès la fin de la matinée du 26 avril. Un officier soviétique les fait aligner le nez contre un mur. Il a sorti un pistolet, un Nagan, et tous les SS sont persuadés qu'il s'agit d'un commissaire politique qui va les abattre sans autre forme de procès.

Un capitaine surgit. Il semble surtout désireux d'interroger les prisonniers pour connaître la situation dans le secteur. Il demande en allemand :

— *Wieviel Panzer ?*

Les SS français font signe qu'ils ne comprennent pas l'allemand. Soudain le capitaine se demande s'il n'a pas affaire à des compatriotes et demande avec un air mauvais.

— *Vlassov armi ?*

— *Niet*, répond Daspins, *Franzouski*.

— *Franzouski. Karacho*, dit le capitaine soudain beaucoup plus aimable.

Mais il voudrait quand même bien savoir ce que des Français peuvent faire en uniforme allemand et avec des écussons SS au col. Daspins, dont la mère est alsacienne et qui parle bien l'allemand, invente une histoire :

— Nous avons été déportés du travail. Quand l'offensive russe a commencé sur l'Oder, les Allemands nous ont mobilisés.

Daspins parvient à sauver ainsi la vie de ses camarades qui sont dirigés avec lui vers l'arrière des lignes russes. La bataille de Neukölln est finie pour la section Lardy.

\*  
\*\*

La section Mongourd progresse toujours en tête de la compagnie Michel.

— En avant ! crie le Lyonnais. Foncez ! En avant !

Derrière leur chef, courent l'Uscha Fodot et le grenadier Lapland, encore mal remis de leurs émotions de la nuit, mais tout heureux d'avoir déjà mis avant l'aube deux chars russes hors de combat.

La 2<sup>e</sup> compagnie avance dans une large avenue, parallèle à celle où la compagnie Rostand essaie de s'emparer du barrage antichars.

Très vite, les Russes ripostent par un feu infernal. Les mitrailleuses Maxim se déchainent, prenant les artères en enfilade. Les balles sifflent dans tous les coins. Des éclats d'acier et de pierres volent à travers la rue et ricochent sur la façade des immeubles et les pavés de la chaussée.

Les SS français courent devant eux, criant, tirant, chantant même. Le petit Lapland a l'impression d'être de plus en plus drogué. Il se bat dans un état second. Il tire droit devant lui, dans la direction où doivent se trouver ses adversaires, sans voir grand-chose.

Les Russes qui se trouvent en face de la compagnie Michel reposent vigoureusement. Ils stoppent rapidement les SS français. Voici les hommes de tête cloués au sol, obligés de chercher un abri. Dès qu'ils bougent, des rafales les forcent à regagner leur abri.

— On est coupé de Mongour ! crie Fodot.

— Ça continue, soupire Lapland.

— Il faut envoyer un gars pour reprendre le contact.

Ils regardent autour d'eux. Un des hommes de la section rampe vers l'angle d'une porte, se redresse dans l'encoignure, essaie de distinguer si les Russes l'ont repéré. Puis il lance :

— J'y vais !

— Fais gaffe, Rivière !

Mais l'agent de liaison est déjà parti vers l'arrière, assez heureux d'échapper au piège qu'il sent se refermer sur l'avant-garde de la section Mongour. Quelques instants plus tard, il revient, tête nue, les cheveux fous, l'uniforme en désordre. Il se glisse près des deux camarades.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demande Fodot.

— Les Russes ! Ils sont partout. Je venais de vous quitter. A quelques maisons d'ici, je me suis trouvé nez à nez avec un Popof. On était tellement près qu'on n'a même pas pu tirer. On s'est jeté l'un sur l'autre. On cherchait à s'arracher nos armes, à s'étrangler, à se mordre. Puis, je ne sais comment, on s'est dégagé et on a fichu le camp chacun de notre côté.

— Et Mongour ? demande Lapland.

— Tu penses que je ne l'ai pas trouvé.

L'Uscha Fodot réfléchit rapidement et décide :

— Nous sommes isolés, sans doute encerclés par les Russes. On va reculer un petit peu pour essayer de retrouver les copains.

Ses hommes rampent vers les abris qui vont leur permettre de regagner de nouvelles positions.

— De l'ordre ! crie le sous-officier. Ne laissez pas les Russes s'approcher trop près !

Le petit groupe se retrouve dans une sorte de hangar. Fodot organise rapidement la défense et répartit les emplacements de tir. Ses hommes entendent déjà le bruit de chenilles des chars russes.

— Ils sont tout près, souffle Lapland.

— Pas tant que ça, le rassure le gradé. Il y a au moins quatre ou cinq cents mètres. Et puis, on n'est pas mal ici...

Le jeune Lapland ne répond pas. Il se sent épuisé. Il n'a pra-

tiquement pas dormi depuis trois jours et deux nuits. Le sentiment d'isolement et d'encerclement devient insupportable. Il découvre que la guerre consiste à attendre. La destruction des deux chars russes n'a été qu'un épisode fugitif. Mais bien amusant... Il se réveille brusquement. Il a dû s'assoupir quelques instants. Quand Lapland ouvre les yeux, il ne voit plus son chef.

— Où est Fodot ? demande-t-il à un de ses camarades.

— Je ne sais pas trop. Parti rejoindre Mongour, peut-être.

Désormais, ils sont seuls. Ils n'ont plus de chef de section ni de chef de groupe. Ils sont une dizaine de SS français, totalement isolés.

\*  
\*\*

Dès le milieu de la matinée du 26 avril, l'attaque française, dans le secteur de Neukölln, après un indéniable succès initial, piétine un peu.

A la compagnie Rostand, les trois Oberjunktens qui secondaient leur chef et entraînaient les hommes sont hors de combat : Dumoulin tué, Ginat et Gardinier blessés. Le bilan est lourd.

La situation semble au moins aussi grave à la compagnie Michel où les sections de Lardy et de Mongour se trouvent isolées dans le dispositif ennemi et ne parviennent pas à rétablir la liaison avec le chef de la 2<sup>e</sup> compagnie.

Depuis le début de l'attaque, l'Ostuf Michel n'a cessé de prendre tous les risques. Il s'est battu comme un simple grenadier, fidèle à son personnage. Fanatique et imprudent.

Il vient d'être grièvement blessé à la face. Un moment de flottement se produit. Il semble que plus personne ne commande la compagnie. Les liaisons avec les unités engagées en pointe de la contre-attaque sont rompues. On traîne Michel à l'abri d'une cave. Plus personne ne le reverra jamais<sup>1</sup>.

La compagnie Olliver a été, elle aussi, très éprouvée par la bles-

1. L'Ostuf Michel sera transporté dans un poste de secours et sans doute évacué. Selon les rares témoins qui ont vu leur chef tomber au combat, l'extrême gravité de sa blessure lui laissait fort peu de chance de survivre. Il n'en demeure pas moins un mystère sur la disparition d'un des plus étranges officiers de la Waffen SS française. Certains ont prétendu avoir revu Michel vivant après la guerre et... servant dans les rangs de la Sécurité militaire. Mais la description physique qu'ils feront d'un certain « capitaine Michel » ne correspond pas du tout à l'allure de l'Ostuf Michel, qui n'a sans doute pas survécu aux combats de Berlin.

sure de son chef et la mise hors de combat, avant même d'avoir été engagés, d'une vingtaine d'hommes. L'Oberjunker Protopopoff se trouve toujours en réserve, près de l'hôtel de ville de Neukölln, jusqu'au moment où il reçoit l'ordre d'effectuer des patrouilles pour « donner un peu d'air » au bataillon dont les deux compagnies d'assaut connaissent de sérieuses difficultés.

Une de ces patrouilles de la 4<sup>e</sup> compagnie progresse le long d'une rue. Les SS français passent devant un garage éventré, traversent un square. Le chef de section du Sturmann Bourral lui fait signe de se planquer derrière une haie. Les Russes sont tout proches. Le sous-officier semble inquiet, et surtout surpris :

— Mais où sont donc les Allemands ? Nous ne sommes quand même pas tout seuls dans ce secteur.

Comme pour lui répondre, on entend la rafale stridente d'une mitrailleuse allemande. Bourral et son chef découvrent alors un homme de la Kriegsmarine, embusqué derrière une barricade. Le tireur n'a même pas de chargeur avec lui et il se bat tout seul, derrière une mitrailleuse Maxim d'un vieux modèle à refroidissement par eau. Le marin semble étrangement calme. Résigné plutôt. Il salue les SS français d'un geste de la main et leur indique les positions des Russes, désormais toutes proches. Puis, comme indifférent, il se penche sur sa pièce et colle l'œil au viseur.

Encore une rafale. Débusqués, des soldats russes bondissent d'une maison et vont chercher un autre abri derrière un pan de mur. Le chef de section appelle le Sturmmann :

— Bourral, va trouver Fernet. Ils sont nombreux en face et nous avons besoin de renforts.

L'agent de liaison parvient à quitter le square en rampant, bondit à l'abri d'une boutique en ruine et part en courant vers l'hôtel de ville de Neukölln où il retrouve le commandant du bataillon. Fernet prend une décision immédiate :

— Je n'ai pas grand monde. Je ne peux te donner qu'une dizaine d'hommes.

Guidant ce groupe de combat, Bourral repart vers les premières lignes.

— C'est dur ? lui demande un des garçons envoyés en renfort.

— Tu le verras bien là-haut. Grouille-toi.

Les SS français passent près des cadavres de leurs camarades de la 4<sup>e</sup> compagnie qui ont été fauchés par les éclats de l'obus du char capturé par les Russes au début de l'attaque. Ils sont alignés,

à la file indienne, le long du mur, les membres disloqués, les uniformes en lambeaux, le visage couvert de sang.

Les mortiers soviétiques entrent en action. Des projectiles commencent à pleuvoir. Les fantassins russes sont maintenant très proches. Certains se sont infiltrés dans les maisons, de l'autre côté de la rue. Parfois, une brève rafale de mitrailleuse retentit, faisant voler des éclats de pierre sur la façade d'une maison. Bourral n'a que le temps de se jeter sous un porche. Il riposte, un peu au jugé, avec son Sturmgewehr. Il voit arriver ses camarades du square qui refluent en tiraillant.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je vous amène des renforts !

— Il faut se replier ! crie le chef de section. Les Russes se sont emparés des maisons et nous canardent en tir plongeant.

— Le square ?

— Intenable.

Bourral ne voit pas, avec ceux qui se replient, le vieux mitrailleur de la Kriegsmarine. Peut-être s'est-il fait tuer sur sa pièce ? Ce ne sont pas les sacrifices solitaires qui manquent aujourd'hui. Mais le marin a réussi à couvrir la retraite des SS français qui s'établissent sur une nouvelle position. Ils sont maintenant en défensive, en avant de l'hôtel de ville de Neukölln.

Pendant toute la matinée du jeudi 26 avril 1945, des hommes de liaison arrivent en trombe au poste de commandement du bataillon français établi à l'hôtel de ville de Neukölln, remplissent leur musette et leurs poches de munitions, puis retournent vers leurs camarades des sections d'assaut qui se battent de maison en maison pour essayer de chasser les Russes.

— Les Berlinoises sont épatants, annonce une des estafettes de la compagnie Rostand. Ils sortent des caves pour nous apporter une tasse de café ou un verre d'eau. Ils nous offrent leurs dernières provisions.

Quelques habitants du quartier viennent aux nouvelles et demandent ce que signifie tout ce remue-ménage autour de l'hôtel de ville. L'Oberjunker Douraux leur annonce que les ordres du commandement sont de dégager complètement Neukölln de la pression russe. Les Berlinoises hochent la tête avec un air tout à la fois reconnaissant et incrédule :

— Ah ! Si vous pouviez réussir...

Ils proposent aux SS français de se rendre dans leurs caves pour prendre un peu de repos ou partager leur ultime ravitaillement.

— Nous n'avons pas le temps. Plus tard, peut-être... leur promet Douraux qui rejoint rapidement Fernet à l'hôtel de ville.

\*  
\*\*

La liaison entre le secteur tenu par le bataillon français et les secteurs voisins devient de plus en plus difficile. Fernet envoie sans cesse des estafettes qui, à chaque mission, trouvent désormais plus

de Russes que d'Allemands. A droite comme à gauche, les fantassins soviétiques progressent, s'infiltrant à travers les zones dégarnies de défenseurs. Fernet ne cache pas son inquiétude devant l'évolution des combats :

— Nos hommes continuent à progresser et à nettoyer le terrain sur leurs axes d'attaque, confie-t-il à son adjoint. Je ne sais plus ce qui se passe à droite et à gauche, mais ce n'est pas difficile à deviner...

— Les Russes doivent profiter de tous les trous de cette passoire pour avancer, constate von Wallenrodt.

En réduisant le coin formé par l'offensive russe dans ce secteur de Neukölln, Fernet espérait bien rétablir la liaison avec les défenseurs allemands qui tenaient les lèvres de la brèche. Mais ils semblent désormais invisibles. Chaque patrouille rapporte toujours la même nouvelle :

— Les Russes... Les Russes... Ils sont partout.

La liaison devient précaire avec l'arrière, mais reste encore possible. Un ordre finit par arriver.

— Voici enfin des nouvelles de la division, s'écrie Fernet. Krukenberg ne nous oublie pas.

Mais il n'y a pas de quoi se réjouir : jamais le commandant du bataillon français n'a reçu un ordre si vague et si inquiétant. Il tend le papier à von Wallenrodt et dit d'un air ennuyé :

— Tenez, lisez vous-même. Ce n'est guère encourageant.

Le message du commandeur de la division *Nordland* les plonge dans la perplexité :

*« Si l'attaque n'est pas partie, stoppez et venez prendre de nouveaux ordres. Sinon, faites pour le mieux. »*

— Qu'est-ce que ça veut dire ? se demande à voix haute Fernet. Que se passe-t-il ? Wallenrodt, il faut que vous alliez vous-même au poste de commandement pour tirer tout cela au clair.

L'officier-adjoint part immédiatement.

\*\*

L'Ostuf von Wallenrodt ne reviendra que beaucoup plus tard. Cette journée du 26 avril 1945 est déjà bien avancée et se déroule dans une confusion grandissante.

— Ça va mal, annonce à son retour l'officier-adjoint. Ce matin, alors que nous progressions dans le quartier de Neukölln, les Rouges

ont déclenché une attaque en masse dans tous les autres secteurs. C'est la ruée finale contre Berlin.

— Voilà bien notre veine ! s'exclame Fernet. Nous venons de reprendre aux Russes la moitié d'un quartier et il va falloir le lâcher pour ne pas être encerclés et ne plus servir à rien.

Le commandant du bataillon français lance à son officier d'ordonnance :

— Tu vois, Douraux. C'est exactement comme à Heinrichswalde il y a deux mois<sup>1</sup>. Trois heures après l'assaut, il fallait repartir parce qu'il n'y avait plus de liaisons de chaque côté, ni même derrière nous. C'est rageant !

Von Wallenrodt, toujours flegmatique, demande d'une voix calme :

— Que faisons-nous maintenant, Hauptsturmführer ?

— Bien entendu, nous restons ici, décide aussitôt Fernet. Si la situation se rétablit à droite et à gauche, nous pourrons continuer à tenir les rues que nous avons libérées.

— Et si ça va plus mal ? demande l'officier-adjoint.

— Nous verrons bien. Pour le moment, voici mes ordres. A transmettre à toutes les compagnies du bataillon : « Tenir sur place mais ne pas se laisser encercler. »

Fernet appelle le chef du groupe des estafettes :

— Millet, tu gardes un homme ou deux pour les liaisons vers l'arrière ; il ne faut pas se laisser couper. Si tu as besoin de monde, tu prends ce qu'il te faut dans la section de réserve à l'hôtel de ville.

\*\*

Peu après midi, les hommes de la Kampfschule de l'Ostuf Weber, venus en réserve sur la Hermann Platz, reçoivent à leur tour l'ordre d'attaquer dans le secteur de Neukölln où ils doivent renforcer l'aile droite du dispositif de Fernet, non loin de Tempelhof. Ils seront appuyés par un Sturmgeschütz servi par un équipage allemand. Les hommes de Weber sont un peu mélangés avec ceux d'autres unités et Levast se trouve maintenant sous les ordres d'un Oberscharführer dont il ne connaît même pas le nom et dont il sait seulement qu'il est arrivé à la division *Charlemagne* avec la LVF.

La colonne d'assaut descend la Hermannstrasse. Après un embranchement, les hommes de Weber progressent le long du mur d'un

1. Voir *La Division Charlemagne*, Fayard, 1974.

des nombreux cimetières qui se trouvent aux abords de l'aérodrome de Tempelhof.

— C'est pas folichon par ici, remarque Levast en armant son Sturmgewehr.

Les Russes essaient de stopper l'attaque par un tir de mortier. Les torpilles tombent au milieu de la rue. Les SS français doivent se camoufler dans les entrées de porte et les couloirs pour éviter les éclats.

— En avant ! Vite ! Dépêchez-vous !

Ils entendent des cris et des coups de feu. On doit se battre tout à côté d'eux, dans le cimetière. Ils croient reconnaître des jurons français.

— Merde ! Ce sont des copains du bataillon !

— Dépêchez-vous ! répète l'adjudant de la LVF.

Le bombardement n'arrête pas. Par instants, ils doivent se réfugier dans des couloirs et attendre quelques secondes une accalmie, avant de reprendre leur course.

Levast se trouve avec deux autres camarades sous un porche.

Les éclats sifflent en tous sens. Les explosions succèdent aux explosions. On entend des bruits de combat, de plus en plus proches.

— Qu'est-ce qu'ils gaspillent comme munitions ! remarque un des hommes de la compagnie Weber.

Au même moment, la porte de la cave s'ouvre et une jeune fille apparaît, un broc à la main. Elle regarde les trois SS français, leur sourit et leur demande, le plus naturellement du monde :

— *Wollen Sie eine Tasse Chokolade* (voulez-vous une tasse de chocolat) ?

Décidément, cette bataille de rues offre des contrastes étranges. Le chocolat sent surtout la flotte mais l'hôtesse est charmante. Elle bavarde un peu, en attendant la fin du bombardement. L'allemand et le français forment une langue nouvelle, étrange mais efficace. Les quatre jeunes gens rient beaucoup et la fille paraît ravie d'avoir ainsi rencontré « ses » Français.

L'Oberscharführer surgit au milieu de la rue, plus adjudant que jamais.

— On remet ça ! Grouillez-vous !

Deux chars « Tigre » sont embossés devant un café, à l'angle d'une rue. Ils tiennent en respect les Russes qui arrivent déjà dans le haut de la rue.

— Traversez ! De l'autre côté ! Vite ! crie l'Oberscharführer.

Le sous-officier s'est rendu compte du danger et veut que ses hommes puissent trouver un itinéraire où ils seront moins exposés. En même temps, il demande aux chars :

— Tirez ! Mais tirez donc !

Maintenant, le sous-officier crie en allemand :

— *Schiessen ! Bitte ! Schiessen ! Schnell ! Schiessen !*

Mais un des chefs de bord a un geste d'impuissance : il n'a plus d'obus.

Les SS français, privés de tout appui, doivent traverser la rue en courant, sous une grêle de balles. Les tireurs d'élite et les mitrailleurs soviétiques s'efforcent de réussir de jolis cartons. Parfois un homme, frappé, roule à terre. Ses camarades le traînent à l'abri d'un porche. L'adjudant regroupe son monde et appelle Levast :

— Tu vas retourner à la brasserie de la Hermann Platz et demander des ordres.

— Bien compris, Oberscharführer.

Des éclats continuent à tomber, tandis que l'agent de liaison se glisse vers l'arrière. Des pans de murs s'écroulent soudain, soulevant d'énormes nuages de poussière. Levast retrouve bien la brasserie où il a passé la nuit. Mais elle est vide. Partout, des cadavres de soldats et de civils, mélangés les uns aux autres dans des poses désarticulées. Là aussi le bombardement a dû être rude.

\*  
\*\*

Levast regagne sa section et rend compte à l'Oberscharführer qu'il n'a trouvé personne.

— Alors, dit le sous-officier, tu repars en liaison. Mais, cette fois, tu prends un copain avec toi.

Les deux SS s'éloignent et, quelques rues plus loin, tombent sur une patrouille du Volkssturm. Ce sont presque tous de vieux Allemands, avec des casquettes noires et des moustaches. Certains, pour tout uniforme, n'ont qu'un brassard sur le bras gauche. Un dignitaire du parti national-socialiste semble commander cette troupe de vieux fantômes. Il semble ravi de découvrir des SS français :

— Puisque vous êtes isolés, je vous réquisitionne.

— Pas question, rétorque Levast, nous sommes en mission.

L'officier grommelle quelque chose qui doit être l'équivalent germanique du « j'veux pas l'savoir » et invite énergiquement les deux Français à se joindre à sa patrouille.

— C'est pas possible, grogne Levast.

— On va pas rester avec ces vieux cons, se désole son camarade.

— Alors, on se taille à la première occase.

L'occasion, ce sera un croisement. Les deux Français décrochent brusquement et enfilent en courant la première rue à leur droite. Ils sont aussitôt accueillis par des rafales de mitrailleuse. Une pièce soviétique prend toute l'artère en enfilade.

— Merde et merde ! jure Levast. On aurait mieux fait de rester avec les pépères du Volkssturm.

— T'as pas vu leur tronche... Mais ils vont tous se faire buter, ces cons !

Comme pour lui donner raison, un soldat allemand surgit d'un porche et s'écroule aussitôt. Il rampe vers un couloir, laissant une traînée sanglante sur le sol. Puis il roule sur lui-même. Mort.

— Charmant coin, grogne Levast.

— Ne te bile pas, on va trouver une planque.

Ils vont faire quelques instants une pause dans la boutique d'un horloger. Ils s'assoient sur des banquettes en peluche de velours rouge. Levast remarque en face de lui une armoire, avec une porte en vitrophanie de couleur rouge et bleue. Il murmure, songeur :

— Je me demande ce qu'il y a là-dedans.

— Va donc voir !

Levast casse la porte d'un coup de la crosse de son Sturmgewehr et pousse une exclamation de surprise :

— Ça alors ! Une bouteille de Cointreau !

— Louis, faut pas laisser les Russes la boire.

L'un après l'autre, les deux Français lampent quelques gorgées de liqueur sirupeuse. Ils n'ont rien bu ni mangé depuis ce matin et l'alcool leur fouette le sang.

— Dis donc, on se sent plutôt mieux.

— On se sent même très bien.

— Alors, on va se payer quelques Popofs ?

— Attends un peu, Louis, il faut d'abord faire la liaison sur la brasserie.

Les deux grenadiers reviennent sur leurs pas et parviennent à la brasserie de la Hermann Platz où ils retrouvent l'adjudant à moustaches arrivé avant eux avec ses hommes.

— Qu'est-ce que vous foutiez tous les deux ? demande-t-il à Levast et à son camarade. On vous croyait morts.

Il s'approche d'eux, un peu surpris :

— Et vous avez bu. Vous puez l'alcool.

— C'est-à-dire, Oberscharführer, il fallait pas que les Popofs sifflent le Cointreau.

— Vous êtes quand même deux salauds. Vous auriez pu rapporter la bouteille.

— Vous savez, pour ce qu'il en restait...

Les deux SS racontent à leurs camarades comment s'est passée pour eux la bataille dans Neukölln.

— Les Russes, on n'en a pas vu grand-chose. Mais qu'est-ce qu'ils foutent en l'air comme munitions.

A ce moment, on amène dans la brasserie un sous-officier appartenant lui aussi à la division *Charlemagne*. Il est grièvement blessé à la jambe.

— Sûrement une artère coupée, estime un infirmier improvisé.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Au moins un garrot. Qu'est-ce qui a un lacet ou un bout de ficelle ?

Un bruit de moteurs et de chenilles. Les deux chars « Tigre », appelés dans un autre secteur, quittent Neukölln en faisant trembler le sol de leurs chenilles. Les SS français les voient partir avec une rage qui se transforme vite en peur.

— Maintenant, on n'a plus rien pour nous appuyer.

— Alors, coupe l'Oberscharführer, on se démerde.

\*  
\*\*

Dès cette première journée de combat dans Berlin, de nombreux SS français, séparés de leurs camarades, vont vivre des aventures individuelles. Une des plus singulières sera celle de l'Oscha Olliver.

Sérieusement blessé à une main et au cou, le chef de la 4<sup>e</sup> compagnie a été évacué de Neukölln dès l'aube du 26 avril. Il arrive dans un des postes de secours de la garnison de Berlin et fait rapidement panser sa main labourée par un éclat.

— Enlevez-moi aussi l'éclat que j'ai dans le cou et laissez-moi repartir. Je suis pressé.

— Pas avant de vous avoir fait une piqûre antitétanique, dit le major allemand.

— Comme vous voudrez. Mais dépêchez-vous.

Jean Olliver, sitôt pansé, quitte le poste de secours. Il se trouve dans le secteur du Tiergarten, le jardin zoologique de Berlin, et se

présente à une unité d'artillerie de la Waffen SS en demandant à être dirigé le plus vite possible sur Neukölln où doit combattre le bataillon français.

— Mais c'est le Hauptsturmführer Heller, s'exclame le blessé en entrant dans le poste de commandement.

Olliver a connu ce gradé allemand comme instructeur à l'école des canons d'infanterie de la Waffen SS à Breslau, où il suivait un cours de spécialisation avant de gagner le front de Poméranie.

— Je suis bien content de vous revoir, Hauptsturmführer, lui dit Olliver. J'espère que vous allez m'aider à rejoindre mon bataillon.

— Pas question, rétorque Heller. J'ai trop besoin de toi. Tu restes avec nous et tu vas commander une section de deux pièces de 150.

Les SS qui sont alors placés sous les ordres d'Olliver sont de très jeunes Allemands qui portent la bande de bras de la division *Das Reich* et n'ont aucune formation d'artilleurs. Seuls gradés compétents, deux Rottenführers font fonction de chefs de pièce et de pointeurs tout à la fois.

— Tu verras que tout ira très bien, lui dit Heller. Tes gars ont du courage et de la bonne volonté. Et je sais que tu es très capable de commander une batterie.

Pour tracter les deux pièces, la section ne dispose que de deux voitures particulières transformées en camionnettes. Un P. 45 Citroën assure le transport des munitions.

Rapidement, Olliver trouve son objectif. Il va, avec ses deux pièces, prendre sous son feu un carrefour, situé à environ cinq cents mètres, et d'où l'on craint à chaque instant de voir surgir des chars russes.

Après bien des difficultés, dues à l'inexpérience des servants et aux inconvénients de manœuvres en pleine rue, les deux canons de 150 sont mis en batterie, l'un sur une avenue et l'autre dans une ruelle parallèle.

Après un quart d'heure d'attente, un des SS allemands se met à crier :

— *Panzeralarm !*

Olliver a déjà vu le char russe qui apparaît au carrefour. Le Rottenführer chef de pièce pointe le canon à toute allure.

— *Feuer !* crie le Français.

Atteint de plein fouet, le char russe s'immobilise puis ne tarde pas à brûler avec un lourd panache de fumée. Les jeunes Allemands de la division *Das Reich* manifestent une joie bruyante. Mais Olliver

donne déjà des ordres pour continuer au plus vite le combat. Ce char russe ne doit pas être tout seul.

Huit autres chars vont se présenter et seront tous détruits les uns après les autres.

Malheureusement pour le SS français et ses artilleurs improvisés, l'emploi des canons d'infanterie dans une ville s'avère bien moins facile qu'en rase campagne. Il semble très difficile de déplacer les pièces pour les camoufler. Les Russes repèrent assez rapidement les redoutables destructeurs de chars et écrasent le quartier sous les fusées d'une batterie d'orgues de Staline.

En quelques minutes, c'est un massacre. La pièce mise en batterie dans l'avenue est détruite et tous ses servants sont tués. Le camion qui sert au transport des munitions explose à son tour.

Il ne reste plus à l'Oscha Olliver qu'un seul canon de 150 et moins d'une dizaine de servants. Il sait qu'il ne pourra continuer à se battre qu'en changeant sans cesse d'emplacement de batterie.

Le combat continue. Trois chars russes seront encore mis hors de combat.

Maintenant, il est impossible de déplacer la pièce. Le terrain complètement retourné par les projectiles russes interdit toute manœuvre. Et les artilleurs n'ont plus d'obus depuis la perte de leur camion Citroën.

Olliver rassemble les quelques survivants de la section et regagne le poste de commandement des artilleurs SS, après avoir mis le second canon de 150 hors d'usage.

— Est-ce que je peux regagner mon bataillon ? demande l'ancien chef de la 4<sup>e</sup> compagnie qui ne cache pas son impatience de retrouver les hommes confiés à son adjoint Protopopoff.

— Pas tout de suite, ordonne Heller. J'ai besoin d'envoyer une patrouille dans le secteur de la Chancellerie et je manque de monde. Mais tu finiras bien par retrouver tes camarades.

Le périmètre de défense de Berlin se rétrécit d'heure en heure et il serait bien surprenant que l'Oscha Olliver ne croise pas à nouveau la route du bataillon français.

Au début de l'après-midi du 26 avril 1945, le bataillon français forme un saillant dans les lignes russes. Situation mouvante. Il devient impossible de trouver le moindre contact avec des éléments amis à droite et à gauche. Toutes les estafettes et tous les patrouilleurs reviennent avec la même nouvelle :

— Les Russes ! Ils sont partout.

Beaucoup d'agents de liaison ne reviennent même plus. Ils ont été tués ou faits prisonniers. Fernet sent l'étau se resserrer de part et d'autre de ses compagnies dangereusement étirées « en doigts de gant ».

— Il n'y a plus moyen de faire autrement, dit-il à von Wallenrodt : il faut maintenant dégarnir les pointes avancées de notre dispositif et renforcer les flancs. Sinon, nous finirons par être coupés de nos propres grenadiers.

Le poste de commandement du bataillon, installé dans l'hôtel de ville de Neukölln, va devenir le centre de la résistance. En se repliant, les diverses sections qui se trouvent au contact des Russes doivent pouvoir se regrouper à son abri.

\*  
\*\*

— Hauptsturmführer, voici du renfort !

Le commandant du bataillon français voit arriver, pour augmenter son effectif et participer à la défense, un « Bann » de quelques centaines de garçons de la Jeunesse hitlérienne. Ces nouveaux combattants ont tous entre quatorze et seize ans mais ils veulent se battre comme des soldats. Ils semblent surpris, puis vite séduits par les

SS français, qui les adoptent aussitôt et cherchent à calmer leur impétuosité :

— Doucement, les gamins, lancent les gradés. Les Popofs sont coriaces. Il faut en démolir le plus possible. Alors, ne vous faites pas tuer tout de suite.

Mais ces enfants écoutent à peine les conseils de prudence et se précipitent vers les avant-postes, avec leur Panzerfaust et leur Mauser. Certains ne sont même pas aussi grands que leur fusil. Mais ils s'avancent vers l'ennemi aussi naturellement qu'ils défilaient naguère derrière les fifres, les tambours de lansquenets et les trompettes de la Hitler-Jugend.

Au moindre signe de sympathie ou d'encouragement, leur visage s'illumine d'un sourire. Leur regard brûle d'un feu étrange. Ils veulent se montrer aussi héroïques que leurs aînés et prennent tous les risques. A la moindre félicitation, ils manifestent une joie insolite dans cet écroulement d'un monde. Tous obéissent aux ordres donnés par les gradés français avec autant de confiance que de discipline.

Les défenseurs de l'hôtel de ville de Neukölln ne cachent pas leur émotion devant l'attitude de ces adolescents qui brûlent d'une flamme analogue à la leur.

— Au moment du péril suprême, remarque Fernet, Berlin a recours au sacrifice suprême : la fleur de sa jeunesse. Voici le sang le plus noble et le plus pur.

Von Wallenrodt intervient, plus ému qu'il ne voudrait le montrer de l'héroïsme de ses jeunes compatriotes :

— Si les Russes prennent Berlin, certains diront que ces garçons ont été inutilement sacrifiés.

— Certes pas ! s'exclame Douraux. C'est sur de tels sacrifices que se fonde le seul avenir d'un peuple. L'avenir compte plus que le présent, désormais.

— Vouloir « sauver » l'avenir, c'est le perdre, assure Fernet. Ce ne sont pas tant les coups que nous portons à l'adversaire qui comptent que l'exemple que nous donnons.

\*  
\*\*

Le commandant du bataillon français sait que tous ses hommes ont accepté de se sacrifier pour porter témoignage. Pour lui, ce qui va se passer à Berlin ne se pèse pas en termes de commerçant ou de juriste. C'est selon l'idéal du soldat qu'il faut raisonner, si tant

est qu'il soit encore temps de raisonner. Les enfants de la Hitler-Jugend comme les volontaires de la division *Charlemagne* appartiennent au même univers.

Les SS français tiennent leurs positions sans reculer. Depuis le début de cette journée du 26 avril, les Russes ont subi de lourdes pertes. Les blindés de la division *Nordland* et les grenadiers du bataillon d'assaut *Charlemagne* ont détruit une trentaine de chars dans le secteur. Des agents de liaison des compagnies Michel, Rostand et Olliver parviennent à se glisser jusqu'à l'hôtel de ville et mettent leur chef au courant de l'évolution de la bataille pour Neukölln.

— Les Rouges donnent l'assaut avec de nouveaux renforts d'infanterie. Nous avons réussi à les contenir !

— Les chars russes convergent sur notre secteur et attaquent !

— Les chars sont stoppés mais c'est l'infanterie qui remet ça !

— Les canons et les mortiers nous clouent sur place, mais nous ne reculons pas !

La lutte se poursuit avec acharnement.

Les estafettes de l'état-major foncent à travers les ruines pour maintenir le contact avec les sections et les compagnies du bataillon. L'Uscha Millet, leur chef de groupe, n'a que vingt ans mais il a déjà participé aux combats des Carpates et de Poméranie. Depuis ce matin, il tient à se charger lui-même de toutes les missions les plus importantes et les plus dangereuses.

A chaque fois qu'il part vers les lignes, Fernet craint de ne plus le revoir. Mais Millet revient toujours, froid et calme, aussi souriant que dans la cour de la caserne Clignancourt le jour de son engagement à la Waffen SS.

— Mission accomplie, dit-il seulement.

Et il va rejoindre son ami Riberto qu'il ne quitte pas depuis plusieurs mois. Les deux garçons ont le même âge, mais le Corse est aussi brun que Millet est blond. Parfois ils se chamaillent, comme à plaisir. C'est à qui se portera le premier volontaire pour les liaisons difficiles.

Fernet regagne le poste de commandement de l'hôtel de ville après avoir accompli un rapide tour des unités engagées. Tout le monde tient bon. Il va entrer dans l'hôtel de ville, suivi de ses agents de liaison et de Douraux.

Des tireurs russes ont repéré le petit groupe et ouvrent soudain le feu avec une terrible précision. Millet s'est plié en deux, avant

de s'abattre face contre terre. A côté de lui, Fernet, lui aussi, est touché.

Le pied gauche traversé par une balle, Fernet est aussitôt transporté à l'intérieur de l'hôtel de ville de Neukölln. Les rafales continuent de crépiter au dehors. Maintenant, elles viennent non plus des flancs mais de l'arrière. Les fantassins rouges ont réussi à s'infiltrer et sont en train de tourner les positions françaises. Ils se trouvent à une cinquantaine de mètres de l'hôtel de ville.

Fernet donne ses ordres avant même d'accepter d'être pansé :

— Il faut absolument nettoyer un couloir pour nous permettre de garder la liaison avec l'arrière.

Il vit dans la hantise d'être encerclé et de voir son unité vouée à l'anéantissement, sans pouvoir remplir jusqu'au bout sa mission. Se dégager à temps reste toujours pour lui un impératif.

La blessure de Fernet et la brusque arrivée des Russes sur les arrières de l'hôtel de ville provoquent un moment de désarroi. Des SS français et quelques Allemands désorientés refluent en désordre, plus soucieux de trouver un abri que de continuer à combattre.

— Vas-y, Douraux, commande Fernet. Il faut tout de suite redresser la situation. Sinon, tout va craquer.

L'Oberjunker dégaîne son pistolet 11/43 et se met à crier en allemand :

— *Zurück ! Befehl ist Befehl !*

Il rameute tous ceux qui se trouvent autour de lui et les lance à la contre-attaque. Douraux, toujours handicapé par sa blessure à l'épaule reçue l'avant-veille lors de l'explosion du pont, se lance contre les Russes qui se trouvent à moins de cinquante mètres. Entraînés par l'officier d'ordonnance, les SS français engagent aussitôt de furieux corps-à-corps. Ils se battent à la grenade et même à la baïonnette. Ils progressent rapidement de porte en porte, de fenêtre en fenêtre, d'étage en étage. En moins d'un quart d'heure, les abords immédiats de l'hôtel de ville sont nettoyés.

L'Oberjunker revient vers son chef, toujours assis sur une chaise à l'intérieur de l'hôtel de ville.

— Ça y est, Hauptsturmführer. Tous les Rouges qui n'ont pas été abattus se sont enfuis.

— Bravo, Douraux ! s'écrie Fernet. Nous allons avoir quelque répit. Mais il ne sera pas de longue durée.

Furieux d'avoir échoué dans leur tentative d'encerclement, les Russes attaquent maintenant de face. Ils n'économisent ni les combattants ni les munitions. Mais n'arrivent pas à entamer sérieusement les positions françaises.

Les garçons de la Hitler-Jugend et leurs aînés du bataillon *Charlemagne* ont transformé l'hôtel de ville de Neukölln en forteresse. Ils tirent par toutes les ouvertures.

— Ça y est, les Russes refluent...

— On les poursuit !

— Attendez les ordres ! hurlent les gradés.

Finalement, un cri fuse dans la soudaine accalmie qui suit le flottement observé chez l'adversaire :

— En avant !

Toujours emmenés par Douraux, les SS français bondissent hors de l'hôtel de ville et disloquent en quelques minutes le dispositif ennemi. Ils entreprennent de rapidement nettoyer les immeubles entourant l'hôtel de ville et pourchassent leurs adversaires des caves aux soupentes.

— Les chars !

Les Russes engagent leurs blindés en renfort pour essayer de réduire le Rathaus de Neukölln. Les T 34 arrivent les uns derrière les autres, comme s'ils participaient à un défilé. Le grondement des moteurs et des chenilles emplit les rues.

— Arrêtez-les !

Déjà, des volontaires se glissent entre les ruines, avec leur Panzerfaust au poing. Des chars explosent et s'immobilisent. Mais d'autres blindés russes surgissent. Les SS français vont être submergés. Mais ils réussissent à alerter l'équipage du « Koenigstiger » qui vient aussitôt s'embusquer dans une rue transversale.

Fernet et Douraux entendent distinctement le bruit des chenilles et des moteurs. Les T 34 approchent. Les deux officiers voient le canon de 88 du char de la division *Nordland* s'abaisser lentement. A un coin de rue, l'avant d'un T 34 apparaît, puis, aussitôt, voici sa tourelle. Une détonation sèche et violente. Des flammes et de la fumée jaillissent du frein de bouche terminant le tube de 88 du « Koenigstiger ». Le T 34 s'immobilise.

Quelques SS français, crosse de Sturmgewehr à l'épaule, attendent

le moment de faire feu sur l'équipage quand il jaillira des écoutilles. Mais personne ne sort du char touché à mort.

Non loin du blindé russe immobilisé, les camarades de l'Uscha Millet aperçoivent le corps du jeune sous-officier étendu au bas d'un trottoir, ses cheveux blonds souillés de poussière. Quelques-uns des hommes du groupe des estafettes parviennent jusqu'à lui et portent son cadavre à l'abri d'un pan de mur. L'Uscha Riberto a déjà pris le commandement à la place de son camarade Millet.

\*  
\*\*

Un officier de la division *Nordland* a vu Douraux reprendre les hommes en main et les lancer à l'assaut des Russes qui menaçaient directement l'hôtel de ville. Il appelle l'Oberjunker, détache la croix de fer qu'il porte sur sa veste de tankiste et la tend à l'officier d'ordonnance.

Etonné et très ému, l'aspirant regarde la décoration aux angles vifs, qui vient de lui être remise d'une si insolite manière. Il n'est pas question de l'arborer sur sa tenue de combat et il l'enfourne dans sa poche avec beaucoup de respect. Puis il court rejoindre son chef.

Fernet vient enfin de se faire panser. Il doit se tenir assis, blessé. Mais il reste avec ses hommes. Chacun peut s'identifier à lui et Douraux sent bien que le commandant du bataillon, plus que jamais, incarne l'âme même de la résistance. Pour Douraux, il apparaît comme le capitaine, celui qui est le maître absolu de l'équipage. Les agents de liaison l'appellent plus familièrement « le patron » et s'empressent autour de lui.

Désormais, Fernet devra diriger le combat assis sur une chaise ou appuyé sur une canne. Il enrage d'avoir été ainsi blessé dès le premier jour de la bataille de Berlin. Mais il est bien décidé à rester jusqu'au bout à la tête de son bataillon.

Au fur et à mesure que s'avance l'après-midi du jeudi 26 avril 1945, la situation devient de plus en plus critique à l'hôtel de ville de Neukölln. Assis sur une chaise, au centre du Rathaus-forteresse, Fernet continue à diriger la résistance. Von Wallenrodt et Douraux se trouvent à côté de lui. Ils apprennent à leur chef les mauvaises nouvelles que transmettent les agents de liaison des compagnies engagées dans une série de combats au corps à corps :

— Hauptsturmführer, le front a complètement cédé à droite et à gauche.

— Et derrière nous ? demande Fernet.

— Il n'y a plus grand-chose, avoue von Wallenrodt.

— Il faut tenir encore, décide le commandant du bataillon français.

Il sait bien que n'importe quelle troupe placée dans d'aussi épouvantables conditions se serait débandée depuis longtemps. Mais il connaît l'entrain et le fanatisme de ses hommes. Ceux qui sont montés à Berlin sont tous prêts à se faire tuer sur place plutôt que de céder du terrain. Ils ne se replieront que sur un ordre.

Non loin de son chef, un des sous-officiers de l'état-major, l'Uscha Capand, a abandonné son bloc-notes de secrétaire pour une mitrailleuse qu'il sert avec un acharnement muet.

Ce petit Flamand tient une rue entière à lui tout seul. A la cadence infernale de douze cents coups à la minute, il tire sur tout ce qui se trouve en face de lui. Dès qu'il aperçoit le moindre mouvement suspect, Capand lâche de brèves rafales, bien ajustées. Son feu précis, efficace, rapide, déconcerte les Russes qui se trouvent complètement bloqués et ne peuvent plus progresser. Chaque fois qu'ils ont repéré

Capand et essaient de le neutraliser, le petit sous-officier change de position au moment où giclent les balles. Avec un coup d'œil extraordinaire, il découvre le tas de gravats ou le pan de mur d'où il pourra harceler l'adversaire. Il semble s'amuser beaucoup et ne craint que de manquer de munitions.

Un des camarades de Capand, l'Alsacien Finkler, a été réquisitionné par Fernet pour lui servir de bâton d'invalidé. Mais il n'apprécie guère ce rôle passif. Il attrape un des gamins de la Jeunesse hitlérienne par la manche :

— Occupe-toi du Hauptsturmführer. Moi, je vais m'amuser un petit peu.

Finkler, en quelques bonds, va rejoindre Capand et s'allonge à côté de lui, à l'abri précaire d'un tas de gravats.

— Laisse-moi ta place un moment, tu vas te faire tuer.

Le sous-officier lui confie sa mitrailleuse. Finkler cherche un objectif digne de lui et ouvre le feu aussitôt. Son camarade lui passe les bandes de cartouches tout en lui répétant de temps à autre :

— Quand tu auras assez joué, tu me rendras ma pièce.

— Laisse-la-moi encore un moment.

En se relayant, les deux secrétaires parviendront à tenir la rue jusqu'au soir, clouant les Russes au sol et semblant beaucoup s'amuser.

\*  
\*\*

— Repli sur l'hôtel de ville !

En face, des fantassins russes commencent à apparaître aux fenêtres. Quelques rafales de Sturmgewehr et de mitrailleuses les obligent à disparaître. Mais ils restent là, tout proches, tapis dans l'ombre des pièces dévastées.

Le couloir central de l'hôtel de ville est pris en enfilade par une arme automatique soviétique établie sous un porche, de l'autre côté de la rue. Les balles arrivent en miaulant et font sauter des éclats de stuc sur les murs. Les SS français poussent des meubles vers la porte pour constituer une barricade de fortune. Une chaîne s'improvise rapidement pour la renforcer de sacs de sable et de matelas.

L'Oberjunker Protopopoff crie au Sturmmann Bourral :

— Ne reste pas au milieu du couloir. Tu vas te faire buter. Va te foutre en position à une fenêtre.

Bourral cherche un coin d'où il pourra bénéficier d'une bonne vue sur l'adversaire. Le hall d'entrée ne lui plaît guère. Il part en explo-

ration dans l'hôtel de ville, ouvre une porte. Le voici seul dans un bureau en désordre. Les classeurs vomissent leurs papiers au milieu des chaises et des tables renversées. On a pensé à garnir la fenêtre de sacs de sable. Il croit avoir trouvé la position de tir idéale, s'installe à une meurtrière, passe le canon de son Sturmgewehr au dehors et commence à chercher sur qui il va pouvoir tirer.

Au même moment, il voit un éclair et entend une explosion. Puis, plus rien. Il s'écroule, la main sur le visage. Le sang coule doucement entre ses doigts. Bourral réalise qu'un obus de mortier a dû exploser tout près de lui et qu'il a été touché à un œil par un éclat. Il écarte ses doigts poisseux. Il ne voit plus rien. Il entend tout près de lui les rafales d'une mitrailleuse allemande. Les copains ne sont pas trop loin. Il n'est pas seul. Il appelle. Il sent des mains qui lui prennent le visage. Il entend des voix, comme à travers un coton opaque :

— Attention à ses yeux. Allez-y doucement.

Le Sturmmann sent qu'on lui pose un pansement. Il est à demi aveugle. Il parvient pourtant à se relever.

L'Oberjunker Protopopoff, chef de la 4<sup>e</sup> compagnie d'Olliver depuis la blessure de son chef, lance à Bourral :

— Si tu ne peux plus viser avec l'œil droit, essaie donc avec l'œil gauche !

Mais, rapidement le blessé, terrassé par la douleur, doit abandonner le combat. Il demande à ses camarades :

— Où est le poste de secours ?

— Derrière l'hôtel de ville.

Aucun des combattants ne peut quitter son poste pour accompagner le blessé qui, en tâtonnant, finit par sortir du bâtiment assiégé et de plus en plus vigoureusement attaqué. Ses camarades confient Bourral à un vieil Allemand qui le prend par le bras, l'entraîne sous un porche et commence par lui donner un verre de schnaps. Puis il le conduit vers une grande place, où un hôpital de campagne a été installé non loin d'une église. Des infirmiers de la Wehrmacht refusent de soigner le jeune SS français :

— Ici, c'est réservé aux grands blessés. Toi, tu peux encore marcher.

Un de ses yeux est complètement aveugle. De l'autre, sous le pansement qui lui entoure le visage, le Sturmmann commence à vaguement distinguer des ombres et des lumières. Il part en titubant et se dirige dans la direction que lui indiquent les infirmiers. Le voici le long de la Spree. Il ne sait trop où il va pouvoir se faire soigner.

Il semble qu'un fer rouge brûle son œil atteint par l'éclat de mortier.

Soudain, une voix l'appelle en français. Bourral distingue vaguement une silhouette en uniforme de la Wehrmacht, avec un casque et un fusil. Sans doute, un homme en sentinelle. Il entend une voix qui lui paraît feutrée, lointaine :

— Je suis Alsacien. J'ai vu ton écusson. Qu'est-ce que vous foutez ici, vous les Français de l'intérieur ?

L'homme n'attend même pas de réponse et entraîne André Bourral à l'intérieur d'une maison.

— Tiens, rentre là.

On lui donne une ration de soupe. Depuis l'avant-veille il n'a rien mangé d'autre que quelques asperges en boîte. Il penche sa tête sur sa gamelle quand il lui semble que le ciel s'ouvre juste au-dessus de lui : un obus de mortier vient de crever le plafond et explose au milieu de la pièce. Le Sturmman trouve ce refuge vraiment malsain et descend l'escalier. Il bute dans des éclats et des gravats mais tient toujours sa gamelle de soupe à la main. Il s'aperçoit alors qu'il a été blessé par plusieurs éclats de mortier et que le sang commence à couler le long de son uniforme en loques. Il erre dans la rue, de plus en plus « sonné », hagard.

Des infirmières l'aperçoivent et le conduisent enfin dans un poste de secours. Des mains douces lui changent le pansement qui lui recouvre à moitié le visage. Il lui semble voir de moins en moins. Encore une voix, toujours aussi lointaine.

— Il faut t'en aller. Les Russes vont arriver.

Le Strmm Bourral repart à pied. Toujours le long de la Spree. Sur un pont, un officier de la *Leibstandarte Adolf Hitler* aperçoit son écusson SS et lui crie :

— Viens par ici ! Tu vas te faire tuer dehors. On va te conduire à mon poste de commandement. On te soignera.

Un soldat SS prend le blessé sur le cadre d'une bicyclette et l'emmène à travers la capitale. L'étrange équipage remonte Unter den Linden, arrive à la Brandebourg Tor, tourne à gauche dans Wilhelmstrasse.

— Où me mènes-tu ? demande Bourral.

— A la Chancellerie.

Le SS français va être conduit au poste de secours, dans le Bunker même du Führer.

Les hommes de garde qui mesurent près de deux mètres, flegmatiques et astiqués comme au temps des parades, semblent totalement

ignorer que les Russes ne sont plus qu'à quelques centaines de mètres.

Le blessé doit descendre plusieurs étages de sous-sols. Puis il franchit des portes blindées qui ressemblent à celles d'un navire. La lumière artificielle et violente éblouit son œil valide. Il souffre de plus en plus. On le fait asseoir dans un grand fauteuil profond, recouvert de cretonne à fleurs. On lui offre un cigare. Il se sent sale, faible, perdu. Il distingue tout près de lui, sur une table, un vase d'où surgit un énorme bouquet de fleurs. Un poste de radio diffuse, un peu trop fort, une musique de Beethoven. Il ne tarde pas à somnoler.

— Est-ce que vous êtes du bataillon Fernet ?

Le blessé ouvre son œil valide. Un officier SS se tient devant lui. Il parle français avec un fort accent allemand, mais il semble bien connaître la situation de la division *Charlemagne*.

— Oui. J'ai été blessé à Neukölln, répond Bourral.

— Est-ce que vous voulez quelque chose ?

— Rien d'autre qu'être soigné.

Mais le poste de secours ne peut l'opérer. On se contente de lui renouveler son pansement. Puis on lui conseille de se reposer. Le blessé remonte vers l'entrée et se couche sur un tapis. Il essaie de dormir. Par moments il est réveillé par des officiers qui vont et viennent, l'air affairé. Bourral, dans un demi-sommeil, entend vaguement des bruits de combat.

\*  
\*\*

Dès 5 heures de l'après-midi, les SS français installés à l'hôtel de ville de Neukölln se trouvent complètement seuls en avant des lignes. Ils restent les derniers à se battre encore dans ce secteur de Berlin. Les chars de la division *Nordland*, à court d'essence et de munitions, ne peuvent plus être d'aucun secours et se retirent.

— Nous, nous resterons ici, tant qu'un chemin de repli subsistera, décide Fernet.

Le commandant du bataillon français a l'intention de tenir le Rathausforteresse jusqu'à l'extrême limite du possible. Son pied commence à le faire souffrir, mais il sait qu'il ne manquera jamais de volontaires pour porter sa chaise là où on aura besoin de lui.

— Il suffirait de cinquante Russes décidés pour nous tourner et nous couper la retraite, annonce flegmatiquement von Wallenrodt.

— Ils ne manquent pas de courage mais d'imagination, riposte

Fernet. Depuis que nous avons rétabli de vive force la liaison avec l'arrière, ils s'obstinent à nous attaquer de front.

Les assaillants subissent de lourdes pertes. Les fantassins russes sont violemment pris à partie dès qu'ils bondissent hors de leurs abris. Plusieurs chars, détruits par les Panzerfaust, flambent devant les positions françaises.

Il règne maintenant sur Neukölln un vacarme infernal. Le feu devient si nourri de part et d'autre qu'il n'est même plus possible de distinguer les coups de départ des coups d'arrivée. Les explosions se succèdent. On compte de plus en plus de tués et de blessés. Des éclats sifflent dans tous les sens. Les défenseurs de l'hôtel de ville sont assourdis par le fracas des explosions. Ils commencent à sérieusement souffrir de la fatigue et de la soif. Leurs vêtements et leurs visages sont couverts de poussière. Mais ils tiennent toujours leurs positions. Le soleil a disparu. La lumière baisse de plus en plus. La fumée, la poussière accentuent encore l'approche des ténèbres.

La 1<sup>re</sup> compagnie du bataillon français, celle de l'Ustuf Labourdette, a été réquisitionnée dès l'arrivée au nord de la Hasenheide et placée d'office à la disposition du commandant allemand de ce secteur.

Les hommes de Labourdette restent longtemps en réserve et s'impatientent un peu de se sentir oubliés, tandis que leurs camarades attaquent, non loin d'eux, dans le quartier de Neukölln.

— J'espère qu'on ne va pas moisir ici, lance le chef de la 1<sup>re</sup> compagnie à ses adjoints, les Oberjunktors Croseille et Cossard.

Les aspirants arrivés avec eux de Neweklau se montrent furieux d'être tenus en réserve. A la tête de leur section, Ulmier et de Castel piaffent d'impatience.

Enfin, Labourdette apporte l'ordre tant attendu depuis le matin :

— Cette fois, on y va.

— Dans quel quartier, Untersturmführer ?

— Nous devons tenir des positions défensives le long de l'aérodrome de Tempelhof. On craint des infiltrations russes dans ce secteur.

\*  
\*\*

Les hommes de la 1<sup>re</sup> compagnie se mettent en place en fin de journée et occupent une ligne de défense, entre le terrain d'aviation et un des cimetières.

Ils sont dispersés devant un mur d'un peu plus d'un mètre de haut et commencent à repérer les champs de tir. Il n'y a plus un seul avion à Tempelhof. En bordure du terrain, s'élèvent deux buttes de terre où ont pris position des mitrailleurs. Les fantassins tapis au

pied des buttes, dans des trous individuels hâtivement creusés, se sont abrités derrière des pavés et des sacs de terre. Les gradés leur ont donné l'ordre d'interdire les « infiltrations » soviétiques. Personne ne sait trop où se trouvent les Russes.

Parfois, des silhouettes apparaissent à plusieurs centaines de mètres, courent, se plaquent au sol. L'assaut n'est pas encore commencé. Les Russes se mettent en place. Les SS français tirent de brèves rafales de Sturmgewehr, un peu au jugé, pour bien montrer qu'ils sont là et qu'ils occupent le terrain.

— Situation confuse, remarque entre ses dents l'Ustuf Labourdette.

Peu lui importe d'ailleurs. L'essentiel est de tenir la position qui lui a été confiée. Il se demande s'il va réussir à établir une liaison avec Fernet. Il n'a pas de plan de Berlin, seulement un croquis sur un morceau de papier. Il essaie de s'orienter et regarde dans ses jumelles les bâtiments qui bordent l'aérodrome de Tempelhof. Labourdette n'est pas très satisfait de l'installation de sa compagnie et trouve ses champs de tir trop peu dégagés. Mais c'est la loi des combats de rue.

Il distingue un char tapi sous un arbre, sans doute un pommier. Comment imaginer un pommier à Berlin ! Cet arbre lui semble insolite. Et encore plus insolite le char à demi dissimulé sous ses branches tordues. Labourdette s'énerve de ne pas garder de liaison avec Fernet. Il faudrait envoyer une estafette. De préférence un sous-officier. Il appelle :

— Puech !

L'Unterscharführer bondit vers son chef. Il a manqué la campagne de Poméranie et cache mal son humiliation d'avoir été récemment muté de la Kampfsschule Weber à la compagnie Labourdette pour avoir mis par distraction le feu à une grange dans les cantonnements de Neustrelitz.

— Tu vas essayer de trouver le poste de commandement du bataillon, lui ordonne son chef. Explique à Fernet où nous sommes et dis-lui que les Russes commencent à arriver.

Puech a bien repéré son itinéraire : il doit sauter une murette, traverser le cimetière, rejoindre l'hôtel de ville de Neukölln. Il saute bien la murette, mais s'égare tout de suite. Des coups de feu retentissent. Il est cloué au sol. Il essaie de distinguer ses adversaires. Il crie :

— Bandes d'idiots ! C'est moi. L'Uscha Puech.

Quelques camarades, qui l'avaient pris pour un Russe, cessent aussitôt de tirer. Ils bafouillent des excuses.

— Vous pouvez pas ouvrir les yeux, grommelle Puech.

— Il commence à faire nuit, Unterscharführer.

— Raison de plus.

Puech se dirige vers un énorme monument au centre du cimetière. Des coups de feu retentissent encore. Des balles sifflent et ricochent sur les tombes. Est-ce que ce sont encore des camarades ou déjà les Russes ? Le sous-officier rampe vers le monument pour se mettre à l'abri et faire le point. Il entre dans le mausolée.

Tout est sombre. L'air sent le moisi. Le dallage semble glacial. Par les étroites ouvertures du monument, on aperçoit la lueur des explosions et des incendies. Mais les voûtes de pierre atténuent un peu les bruits de la bataille. Le fracas des mitrailleuses et des canons semble avoir un peu diminué. Illusion, sans doute. Puech s'habitue à l'obscurité. Il distingue des gisants de pierre. Comme cette sorte de chapelle funéraire semble paisible, au milieu de la bataille. Parfois, le sol tremble un peu sous l'arrivée d'un obus de gros calibre. Odeur de pourriture et de fleurs fanées. Les flammes font danser le décor. Le sous-officier voudrait se reposer et s'orienter. Mais il est saisi par l'aspect fantastique de son refuge. Il croit un instant qu'il va être tué dans ce décor pour films d'épouvante. Il ne sait trop si tout cela est romantique ou grotesque. Il sent sous sa main le froid humide de la pierre. Il décide de sortir.

L'Uscha Puech court à travers les tombes, sort du cimetière, découvre des rues bordées de jardins et de maisonnettes. Il rencontre enfin des camarades qui le renseignent. Voici, au premier étage de l'hôtel de ville, le poste de commandement du bataillon. Fernet, très calme, semble heureux d'avoir enfin des nouvelles de la compagnie Labourdette, qu'il a détachée avec regret à la disposition du secteur voisin.

— Les Russes ont progressé de part et d'autre de nos positions, annonce Fernet. Il va falloir bientôt se replier. Tu vas dire à Labourdette que s'il doit décrocher, il pourra nous rejoindre sur la Hermann Platz.

Puech part aussitôt. Il retrouve le cimetière, mais se perd à nouveau. Toutes les tombes se ressemblent et toutes les allées apparaissent semblables. Pourtant, il lui semble n'être encore jamais passé dans celle-ci. Voici une sorte de petit jardin, avec deux ou trois bancs.

Un soldat allemand est assis, son fusil entre les jambes, sa tête près du canon de l'arme. Il semble dormir.

— *Achtung!* dit Puech en approchant de lui.

Il s'est assez fait tirer dessus cette nuit par ses camarades pour se méfier. Mais le soldat ne bouge pas. Quand le sous-officier le touche, il s'écroule sur ses genoux pliés. Il est mort.

On tire toujours. Il faut absolument que Puech retrouve les positions de la compagnie Labourdette. Il erre longuement dans les allées désertes du cimetière, retrouve enfin la murette de pierres, se fait reconnaître de ses camarades et demande à rejoindre son chef de compagnie.

— Je n'ai plus aucune liaison à droite et à gauche, dit Labourdette. Les Russes sont en train de s'infiltrer. Nous serons bientôt encerclés.

Comme pour ponctuer les paroles de l'officier, le bombardement commence. Les obus et les torpilles de mortiers s'abattent sur les positions des SS français de l'aérodrome de Tempelhof. Très vite, le feu atteint une intensité redoutable. Les projectiles soulèvent des geysers de terre. Les éclats volent de partout. L'Uscha Gérard, un des sous-officiers de la compagnie, pousse un hurlement.

— Qu'est-ce que tu as ? demande son ami Puech.

— J'en ai pris plein le cul !

Un éclat lui a enlevé un énorme morceau de fesse. Il saigne comme un animal écorché. Ses camarades superposent les pansements pour essayer d'arrêter l'hémorragie.

— Il faut l'évacuer, décide Labourdette.

Puech dirige la patrouille qui conduit le blessé vers l'arrière. Soudain, ses hommes découvrent une voiture près de laquelle s'affairent quelques soldats de la Wehrmacht :

— Voyez les croix rouges, Unterscharführer, c'est une ambulance. On va pouvoir évacuer Gérard.

Mais les infirmiers allemands ne veulent rien savoir. Ils ne dépendent pas de ce secteur et n'ont aucun ordre pour prendre en charge des hommes de la Waffen SS. Surtout des Français... Rapidement, le ton monte.

— D'ailleurs, dit un des Allemands, la porte de l'ambulance est fermée à clef.

— Je vais te montrer comment on l'ouvre ! explose soudain Puech.

Le sous-officier tire une rafale de Sturmgewehr dans la serrure,

sans se soucier des cris des infirmiers. Il devient alors menaçant et baragouine en allemand :

— Maintenant, vous allez charger notre copain et l'emmener dans un poste de secours. Si vous refusez, je vous fais la peau.

L'ambulance démarre peu après et les SS français regagnent les emplacements de combat de la compagnie Labourdette. Le bombardement soviétique continue sur l'aérodrome de Tempelhof.

\*  
\*\*

Au début de la nuit le feu diminue d'intensité. Les canons et les mortiers russes semblent reprendre haleine.

— Attention, souffle Labourdette. Cette fois, c'est l'assaut de l'infanterie.

Comme pour lui donner raison, des rafales de mitraillettes crépitent dans tous les sens. Des fantassins russes se sont infiltrés dans des maisons, au nord-est de la position tenue par la 1<sup>re</sup> compagnie. Les habitants sont terrés dans les caves. Les Russes occupent les rez-de-chaussée et grimpent dans les étages d'où ils dominent le terrain d'aviation.

Les SS français sont dispersés par petits groupes. Ils ripostent et essaient de repérer leurs adversaires. Maintenant, on tire au fusil, dans une succession de duels singuliers. Parfois une rafale d'arme automatique vient ponctuer la découverte d'un groupe plus compact d'assaillants. Les Russes possèdent l'avantage de la position. Les hommes de la compagnie Labourdette doivent refluer dans le cimetière. Puech se trouve soudain isolé avec une dizaine de camarades.

— Où sont les copains ? demande-t-il.

— On ne sait pas trop. Il y a pas mal de casse. Nous n'avons plus le contact avec les autres.

— Attention, les Russes arrivent !

Des ombres se glissent entre les tombes, bondissent, tirent. Des éclats d'acier et de granit volent dans tous les sens. Les Français ripostent en lançant quelques grenades pour se dégager. Des formes indistinctes jaillissent de la fumée. On entend des cris, des ordres, un piétinement sourd.

— *Hourra ! Hourra !* hurlent les Russes.

— Ne les laissez pas avancer, crient les gradés de la compagnie Labourdette. Tenez bon !

La pression s'accroît de minute en minute. Les rescapés se regrou-

pent tant bien que mal et essaient de gagner de nouvelles positions plus faciles à défendre. Un ordre les rameute :

— On s'établit en défensive à l'angle de la Hermannstrasse et de la Flughafenstrasse.

L'Ustuf Labourdette trouve qu'il a déjà perdu beaucoup de monde et décide de s'accrocher à un pâté de maisons, dont ses hommes occupent le rez-de-chaussée.

— Visitez les étages ! Dégagez les cours ! Gardez des chemins de repli.

Les fantassins soviétiques se coulent de pan de mur en pan de mur, progressent de toit en toit et de cave en cave. Après le matraquage de l'artillerie, commencent désormais les combats de rue. Tous sont sur les nerfs. L'ennemi peut jaillir de partout. Labourdette craint de voir sa compagnie disloquée en petites unités vouées à l'encerclement et à la capture. Avec Croseille et Cossard, il s'efforce de rameuter tout son monde et ne veut pas manquer le rendez-vous avec Fernet sur la Hermann Platz.

\*  
\*\*

Depuis la tombée de la nuit, les agents de liaison qui parviennent à gagner le poste de commandement du bataillon à l'hôtel de ville de Neukölln apportent des nouvelles de plus en plus alarmantes.

— Les chars rouges arrivent devant la Hermann Platz, annonce l'Uscha Bicou peu après 7 heures du soir.

— Mais elle est à neuf cents mètres derrière nous ! s'exclame von Wallenrodt.

— Est-ce qu'on peut encore passer ? demande simplement Fernet.

— Oui, pour le moment, Hauptsturmführer. Mais il ne reste plus que deux rues encore aux mains des nôtres.

Fernet réfléchit rapidement.

— Il faut partir, décide-t-il. Une fois la Hermann Platz bloquée, nous n'aurons plus aucune issue pour regagner le centre de Berlin où l'on aura besoin de nous.

Le commandant du bataillon français enrage de devoir quitter Neukölln après avoir libéré dans la journée près de la moitié du quartier. Mais il n'y a pas d'autres solutions :

— Douraux, dit-il, il faut rassembler tout le monde et gagner la Hermann Platz. Fais prévenir nos unités.

La compagnie Michel se trouve très diminuée depuis la grave

blessure de son chef et la capture de plusieurs de ses avant-postes. La compagnie Olliver a subi de lourdes pertes dès le début de la matinée et lors des combats autour de l'hôtel de ville sous les ordres de Protopopoff. La compagnie Labourdette se trouve toujours détachée à la disposition du secteur voisin. Finalement, la compagnie Rostand reste la plus solide et la mieux tenue en main par son chef, malgré la mise hors de combat de ses trois Oberjunkers. Elle formera l'arrière-garde du bataillon français et couvrira le repli jusqu'à la Hermann Platz vers laquelle se hâtent, à l'approche de la nuit, les défenseurs de Neukölln. Ils y parviendront sans encombre, un quart d'heure après avoir réussi à quitter l'hôtel de ville.

Pendant toute cette journée du 26 avril 1945, le commandeur de la division *Nordland* s'est efforcé d'obtenir le ravitaillement de sa troupe en vivres et en munitions. Krukenberg enrage de la désorganisation qui règne à tous les échelons.

— Je me demande, Pachur, qui commande encore au-dessus de nous, dit-il à son adjoint. Il semble parfois qu'on a organisé ce désordre.

— Vous avez raison, Brigadeführer. Certains ne paraissent pas tenir à ce que les SS de la *Nordland* et de la *Charlemagne* soient engagés dans cette bataille.

Une atmosphère étrange règne au poste de commandement installé désormais à l'Opéra. Des agents de liaison vont et viennent. Une conférence a eu lieu vers midi.

Les deux commandeurs des régiments *Danmark* et *Norge* rendent compte à Krukenberg que leurs unités atteignent enfin un effectif de six à sept cents hommes chacune. Bien encadrés et très motivés politiquement, les Norvégiens et les Danois, auxquels se sont joints depuis le début de la guerre à l'Est des Suédois, des Finlandais et même une douzaine de Britanniques, restent des combattants redoutables. Quant aux trois cents SS français, ils se battent depuis l'aube à Neukölln.

— Je ne fais monter en ligne qu'un tiers de l'effectif de la division *Nordland*, décide Krukenberg. Je tiens à rééquiper le restant avant de le lancer dans la bataille.

Les combattants de la Waffen SS engagés dans le secteur « Z » doivent être placés directement à la disposition de la Wehrmacht. Cela ne plaît guère à leur chef qui déclare :

— Je tiens à ce que les commandeurs des régiments restent responsables de leurs hommes, où que ceux-ci se trouvent. Ils se rendront en première ligne pour vérifier dans quelles conditions ils sont engagés.

Pour Krukenberg, il n'est pas question de se servir des derniers volontaires européens comme de la « chair à canon ». Ces Scandinaves et ces Français restent des combattants d'une espèce particulière, liés non à l'Allemagne mais au national-socialisme et à son chef. La différence entre la Wehrmacht et la Waffen SS demeure.

\*  
\*\*

Le soir même, les deux commandeurs des régiments *Danmark* et *Norge* reviennent au poste de commandement de l'Opéra et annoncent à Krukenberg :

— Brigadeführer, nous n'avons vu personne en première ligne, à part nos propres Panzergrenadiers et les SS français. Nous sommes seuls pour tenir le secteur « Z ».

Le commandeur de la division *Nordland*, furieux de ce qu'il apprend, se tourne vers son adjoint :

— Pachur, ce lieutenant-colonel Seifert s'est moqué de nous ! Où sont donc les fameux emplacements de mitrailleuses et d'armes anti-chars qu'il m'avait indiqués ?

— Ils n'existent sans doute que dans son imagination, rétorque Pachur qui a pourtant vu comme son chef la carte renseignée de Seifert.

— Eh bien, soupire Krukenberg, je commence à comprendre pourquoi il ne voulait pas que je participe à ses « travaux » d'état-major et que je reste auprès de lui comme conseiller. Maintenant, il va falloir nous débrouiller seuls...

\*  
\*\*

Au soir du 26 avril, tandis que les SS français se battent sur la Hermann Platz, Krukenberg décide de se rendre lui-même à la Chancellerie où il veut rencontrer l'officier de liaison de la Waffen SS auprès du grand quartier général du Führer pour lui exposer ses difficultés.

— Notre engagement est quand même conduit d'une manière

anormale, confie-t-il à Pachur en prenant place dans une voiture de liaison.

\*  
\*\*

Personne ne contrôle le commandeur de la division *Nordland* quand il arrive dans le Bunker de la Chancellerie. Les couloirs et les pièces de l'immense poste de commandement souterrain grouillent de soldats en tenue feldgrau et de membres du parti en uniforme brun. Ils ont le visage soucieux, le teint terreux et les yeux rouges de ceux qui ne dorment plus.

Krukenberg remarque un personnage trapu, en uniforme du Parti, qui dicte un ordre à sa secrétaire. Il se penche sur la machine à écrire et on entend une voix impérative :

— ...relevé de son poste avec effet immédiat...

L'homme a un visage rond, un peu vulgaire, avec des yeux sombres. Il porte des insignes compliqués sur ses épaulettes et au revers de son col.

— Qui est-ce ? demande le commandeur de la division *Nordland* à l'officier qui le guide à travers les sous-sols de la Chancellerie.

— Comment, vous ne connaissez pas le Reichsleiter Martin Bormann ?

— Je ne l'ai jamais vu au front, rétorque Krukenberg.

Quelques instants plus tard, le Brigadeführer est introduit auprès de l'Obergruppenführer Fegelein.

Ancien jockey, époux de la sœur d'Eva Braun, Fegelein ne peut dissimuler des traits un peu veules qui lui composent, avec une coiffure gominée de gigolo, une indéniable allure de traître de mélodrame... Mais Fegelein porte au cou la croix de chevalier avec feuilles de chênes et a commandé avec bravoure et efficacité la division de cavalerie SS *Florian Geyer*.

Il se sait détesté par beaucoup et souffre finalement d'être considéré comme le beau-frère par la main gauche du Führer. Il accueille cordialement Krukenberg et lui déclare avec un sourire un peu las :

— Que puis-je pour vous ?

— Rétablir un peu d'ordre, Obergruppenführer. La seule division de Waffen SS se trouvant dans le secteur défensif de Berlin risque d'être totalement éparpillée et inutile. Le secteur « Z » aura dans la bataille une importance primordiale. Les préparatifs de défense n'existent que sur le papier.

Krukenberg proteste contre le fait que son prédécesseur Ziegler ait été aussi brutalement relevé de ses fonctions et ajoute :

— On a tout fait pour saboter notre participation à la bataille. Et ensuite on mettra sur le dos de la Waffen SS notre inévitable échec.

A ce moment, le général Weidling entre dans la pièce et écoute Krukenberg avec un air plus réprobateur qu'intéressé. Mais celui qui commande les Scandinaves et les Français ne s'encombre d'aucun souci hiérarchique pour exprimer son avis :

— Il faut absolument que les hommes de la SS aillent au combat sous les ordres de leurs propres officiers. Nous sommes la seule troupe dans le centre de la ville à posséder quelque expérience du combat.

Les Norvégiens et les Danois en Estonie, tout comme les Français en Poméranie, ont fait leurs preuves dans le combat rapproché contre les chars soviétiques. Mais le général Weidling continue à partager toutes les préventions de la Wehrmacht contre la Waffen SS, sans pourtant oser entrer en conflit ouvert avec Fegelein, encore tout-puissant. Il finit par dire à Krukenberg :

— Je vais remettre la responsabilité du secteur « Z » au Brigadeführer Mohnke, qui se trouve justement à la Chancellerie, où il commande une unité de la *Leibstandarte Adolf Hitler*.

Mohnke qui a combattu en Normandie comme commandeur d'un régiment de la division SS *Hitler Jugend*, possède une réputation qui rassure Krukenberg. Au moins, il sera sous les ordres d'un chef capable et insensible au défaitisme. Weidling ajoute alors :

— Le secteur « Z » sera divisé en deux sous-secteurs. Le lieutenant-colonel Seifert conservera celui de droite, avec poste de commandement au ministère de l'Air. Vous occuperez celui de gauche avec la division *Nordland* et le bataillon de marche *Charlemagne*.

\*  
\*\*

Krukenberg s'apprête à quitter le Bunker de la Chancellerie quand le docteur Goebbels entre dans la pièce où il se trouve.

Le Gauleiter de Berlin a été nommé « commissaire à la défense ». En uniforme du parti national-socialiste, boitant encore plus bas que d'habitude, le teint cireux, les yeux brûlants de fanatisme et de fièvre, il a retrouvé sa silhouette nerveuse de jeune agitateur qui gagna naguère à la cause d'Adolf Hitler les quartiers les plus rouges de la capitale. Il sait qu'il ne survivra pas à la mort de son chef et à la chute de sa ville. Mais il ne laisse rien paraître de sa détresse.

Le regard fixe, un peu ébloui par la rude lumière des ampoules nues, il semble surgir de quelque catacombe.

— Que faites-vous ici ? demande-t-il d'un ton bref à Krukenberg.

— Je commande la division SS *Nordland*, monsieur le ministre.

— Comme il est étrange de vous revoir en de telles circonstances. Cela fait bien une douzaine d'années que nous nous sommes séparés. Et en mauvais termes, si je me souviens...

Goebbels se paie le luxe d'un triste sourire qui signifie que tout cela n'a plus aucune importance : en 1933, le jeune ministre de la propagande avait brutalement renvoyé de son poste de directeur de la radio le docteur Gustav Krukenberg, car l'ancien officier de carrière acceptait mal les idées prolétariennes et révolutionnaires de l'aile gauche du mouvement nazi.

— Quelle est la mission de la division *Nordland* ? demande Goebbels à Fegelein, sans paraître se soucier davantage de Krukenberg.

Le chef de la propagande du Reich écoute attentivement le court exposé militaire que lui fait Fegelein. Depuis quelques jours, il se veut un soldat et seulement un soldat. Plus rien d'autre ne compte que de détruire le plus d'ennemis possible avant de disparaître dans le crépuscule des dieux. Des rides profondes sillonnent son visage où les yeux charbonnent au fond des orbites creuses. Parfois, il hoche la tête en découvrant la position des unités sur le plan de Berlin. Désormais, les Russes sont tout proches. Il se tourne enfin vers Krukenberg et se fait aimable, comme si les deux hommes n'avaient jamais été séparés par le moindre différend :

— Dites-moi ce que vous pensez des hommes qui se trouvent sous vos ordres.

Le commandeur de la division *Nordland* et du bataillon *Charlemagne* trouve la question un peu étrange. Mais il connaît mieux que personne le sens de cette dernière bataille.

— Ils forment une Panzergrenadierdivision de la Waffen SS d'une nature assez particulière. Elle compte dans ses rangs une grande majorité de volontaires venant de différents pays européens. La plupart sont des étudiants ou des ouvriers. Je suis sûr qu'ils se comporteront très bien dans les combats de rue. Ils sauront lutter par petits groupes. Et même seuls.

— Aucun problème de moral ?

— Je connais encore mal les Scandinaves. Mais chez les SS fran-

çais je peux vous assurer que le moral reste intact. Ils tiendront jusqu'au bout le secteur assigné.

Le Brigadeführer Krukenberg ajoute alors :

— Les Britanniques et les Américains s'approchent de Berlin. Ils finiront bien par s'opposer aux Soviétiques. Nos hommes tiendront jusqu'à leur arrivée.

Le docteur Goebbels écoute Krukenberg avec un mélange de curiosité et d'étonnement. Il sait fort bien que le retournement des alliances n'est qu'un leurre. Pourtant, il finit par dire :

— Les négociations avec l'Ouest sont en bonne voie... D'autre part, l'armée Wenck approche de la Havel. Il suffira de tenir encore quelques jours.

Krukenberg feint de ne pas distinguer toute la part de propagande qui voile encore le pessimisme du Gauleiter de Berlin.

Le docteur Goebbels quitte la pièce du Bunker souterrain où s'est déroulé l'entretien. Il a décidé de ne pas survivre à la chute de sa ville <sup>1</sup>.

1. Le docteur Goebbels se suicidera le 30 avril 1945, entraînant dans la mort son épouse et leurs cinq enfants.

## CINQUIÈME PARTIE

Les SS français qui se replient de l'hôtel de ville de Neukölln par des petites rues qui ne se trouvent pas encore sous le feu de l'infanterie russe arrivent sur la Hermann Platz en moins d'un quart d'heure. Le temps de faire ce court trajet de moins d'un kilomètre, la nuit est tombée.

Mais la journée du 26 avril 1945 n'est pas terminée, et il faut encore se battre.

Derrière des barricades de pavés et de véhicules renversés, la résistance s'organise fiévreusement sur la Hermann Platz. Les chars russes sont stoppés à une centaine de mètres et ne peuvent pour l'instant déboucher.

Quelques minutes après l'arrivée des SS français et des garçons de la Jeunesse hitlérienne qui combattent avec eux depuis la fin de la matinée, toutes les artères à l'est de la place se trouvent entre les mains des Russes.

Toujours boitant et soutenu par ses hommes, le Hauptstuf Fernet se réjouit de la présence, pour soutenir ses grenadiers, de quelques Sturmgeschütze.

Dans cette bataille de rues les canons d'assaut allemands se montrent d'une redoutable efficacité. Ils prennent les chars russes à partie et parviennent à les détruire, au fur et à mesure qu'ils s'ébranlent pour essayer de déboucher sur la place et de bousculer les barricades.

— C'est fantastique, remarque Douraux. Ils font mouche à chaque coup !

— Heureusement, avoue Fernet. Les T 34 ne se trouvent plus qu'à quelques dizaines de mètres de nos barricades.

La nuit s'illumine de la lueur des blindés en flammes qui explosent les uns après les autres, dans le fracas des munitions qui sautent avec de grandes gerbes d'étincelles et de lourds panaches de fumée.

\*  
\*\*

Près d'un magasin éventré se trouve un gigantesque tas de gravats. Le Hauptscha Rostand s'est installé au faite, avec une mitrailleuse MG 42, et ne cesse de prendre à partie les fantassins russes qui escortent les chars. Le commandant de la 3<sup>e</sup> compagnie ne craint qu'une seule chose : manquer de cartouches.

Le Rottenführer Evrand ne fait que descendre et monter du tas de gravats en lui apportant des bandes. Ce jeune étudiant parisien semble ravi de sa journée. Entre deux corvées, il explique à son camarade, le Normand Tillier :

— La guerre de rues, c'est épatant. Qu'est-ce que j'ai rigolé aujourd'hui. J'ai passé une partie de l'après-midi assis dans un fauteuil, derrière un matelas qui obstruait une fenêtre. Je faisais des cartons sur les Russes. Quand j'avais soif, il y avait une baignoire remplie d'eau. Quand j'en avais marre, je m'allongeais dans un coin en disant aux copains : « Si vous avez besoin de moi, vous n'aurez qu'à me réveiller. » Quelle rigolade !

— Tu ferais mieux d'aller apporter encore des bandes de mitrailleuse au chef de la compagnie, dit Tillier.

Le Normand escalade le tas de gravats avec Evrand et demande à Rostand de le remplacer.

Pendant près de deux heures, les deux SS français vont prendre à partie les fantassins russes. Evrand continue à faire le pourvoyeur et trouve qu'on s'amuse quand même moins qu'à Neukölln.

— Bon Dieu, jure Rostand, le canon de la MG est brûlant ! Il faut le changer.

Ils useront trois canons et Tillier se brûlera profondément à une main en voulant aller trop vite. Il dit à son chef :

— A Greifenberg, on m'a appris à changer le canon d'une mitrailleuse les yeux bandés. Je n'aurais jamais cru que ce serait si utile.

Parfois, une bande se coince mais Tillier et Rostand ne sont pas longs à remettre l'arme en batterie. Evrand continue à escalader le tas de gravats avec ses bandes de cartouches. Le commandant de la 3<sup>e</sup> compagnie le plaisante :

— Pour un trésorier-payeur de compagnie, tu te débrouilles rudement bien comme pourvoyeur.

Evrand n'a pas le temps de répondre que Rostand crie :

— Attention ! Je crois qu'on est quand même repérés !

Des torpilles de mortiers commencent à tomber de plus en plus proches. Les trois SS français essaient de se protéger des éclats.

Peu après, les Sturmgeschütze, à court de munitions, doivent se retirer. Les SS français n'ont plus l'appui de ces redoutables canons d'assaut et ne peuvent plus tenir bien longtemps désormais.

\*  
\*\*

Vers minuit, dans la nuit du 26 au 27 avril 1945, les SS français qui tiennent la Hermann Platz reçoivent l'ordre de décrocher.

Fernet se réjouit de pouvoir regrouper ses unités, mais Labourdette qui a réussi à le rejoindre tard dans la soirée vient de lui apprendre une mauvaise nouvelle :

— Ça continue, Hauptsturmführer. Hier, j'étais détaché dans le secteur de Tempelhof. Me voici à nouveau réquisitionné avec mes gars pour colmater une nouvelle brèche.

— Qu'est-ce qui te demande ?

— Le commandant allemand du secteur. Mais je ne suis pas à sa disposition.

— Amène-le-moi.

Rien n'y fait. La bataille de Berlin s'engage dans la plus extrême confusion. On improvise des secteurs de défense avec des combattants prélevés à droite et à gauche, sans souci de disloquer les unités existantes.

Fernet est d'autant plus ennuyé de se voir à nouveau privé du renfort de la 1<sup>re</sup> compagnie que les trois autres compagnies du bataillon, la 2, la 3 et la 4, ont été toutes les trois assez durement éprouvées au cours de cette longue journée de combats de rues dans Neukölln. La 1<sup>re</sup> a subi elle aussi des pertes sérieuses et l'Oberjunker Cossard a été tué au cours d'une liaison.

— Laissez au moins les derniers survivants de la division française combattre ensemble, demande le commandant du bataillon au commandant du secteur.

— Impossible. J'ai besoin de monde.

Décidément la défense de Berlin ne semble guère avoir été prévue

selon les lois de la célèbre organisation allemande. Ce n'est plus de la souplesse, c'est de l'incohérence.

— Si tous les secteurs avaient été tenus comme le nôtre, s'écrie Fernet, nous ne serions pas ici.

— Que croyez-vous donc ? Il ne reste plus à Berlin comme unités constituées que les débris du corps d'armée du général Weidling et quelques unités de la Waffen SS. Deux à trois mille hommes au plus.

— Mais avec quoi allez-vous contenir les Russes ? demande Fernet.

L'officier allemand a un geste d'impuissance. Il sait mieux que personne que les combattants de Berlin sont des adolescents de la Hitler-Jugend, des vieux territoriaux du Volkssturm et des agents de police. On a constitué en toute hâte des compagnies de combat avec des isolés de toutes les armes, des rampants de la Luftwaffe, des permissionnaires de la Kriegsmarine.

— Il faut absolument colmater cette brèche, répète le commandant du secteur. Cette compagnie dont j'ai besoin est la moins éprouvée de votre bataillon. Ne me la refusez pas.

— Soit, finit par dire Fernet. Mais je ne vous la laisse que pour une opération limitée. Pendant ce temps, le reste du bataillon prendra quelques heures de repos.

\*\*

L'Ustuf Labourdette rassemble ses hommes. Son chef s'approche de lui. Pendant toute la dure campagne de Poméranie, Fernet a trouvé en lui le plus courageux et le plus efficace des adjoints. Il lui a confié sans hésiter le commandement de la 1<sup>re</sup> compagnie du bataillon et lui fait toute confiance.

— Ne te laisse pas accrocher et reviens-nous à l'heure fixée.

— Vous pouvez compter sur moi, Hauptsturmführer.

Le ton de sa voix trahit peut-être une sorte de résignation qui provoque chez Fernet un terrible pressentiment. Il secoue son ancien adjoint par l'épaule et lui lance :

— Il faut que tu reviennes avec tes gars. Il faut que tu reviennes, toi, entends-tu ?

Labourdette ne répond pas tout de suite. Le silence devient de plus en plus pesant.

— Soyez tranquille, je reviendrai, finit-il par dire d'une voix lointaine et un peu hésitante.

— Alors, à tout à l'heure.

— A tout à l'heure, Hauptsturmführer.

Les deux officiers se serrent longuement la main. Labourdette part avec ses hommes et ne tarde pas à disparaître dans la nuit. Son chef trouve que l'attitude du jeune officier est celle d'un homme qui part au combat sans espoir d'en revenir.

Fernet s'en veut de telles pensées qui ne lui ressemblent pas. Mais il attribue ces idées noires à ses nerfs trop tendus et surtout à cette maudite blessure qui lui cause encore plus de rage que de douleur. Il enrage d'être ainsi handicapé et d'avancer en boitant, appuyé sur l'épaule d'un de ses agents de liaison.

\*  
\*\*

Suivi de ses adjoints Croseille et Cossard, Labourdette s'éloigne de la Hermann Platz. Les hommes qu'il a réussi à ramener sans trop de pertes du secteur de Tempelhof le suivent, assez furieux d'être à nouveau séparés de leurs camarades du bataillon français.

— Regarde le chef de compagnie, souffle l'Uscha Puech à un de ses camarades. Il a le visage d'un type qui va se faire tuer.

— Tais-toi !

Les combattants des deux bords sont désormais tellement enchevêtrés que les SS français passent parfois dans des rues que viennent de quitter les fantassins soviétiques. Partout, des gravats, des poutres noircies, des pavés, des rails de tramways arrachés, des flaques d'eau sale et de sang frais.

— Regardez, les gars ! Eh ! Regardez !

Ils s'approchent. Dans le hall d'entrée d'une maison, Puech découvre les habitants pendus aux barreaux de l'escalier, sur le palier du premier étage. Les corps se balancent dans le corridor. Les pieds, déchaussés, tournoient à la hauteur du visage des SS français qui ne peuvent détacher leur regard de ces cadavres.

Soudain un des hommes éclaire l'entrée de la cave avec une torche électrique.

— Tu vois quelque chose ? demande Puech.

— C'est pas beau ce que je vois, Unterscharführer.

Le sous-officier s'approche. Des femmes gisent pêle-mêle, les jupes retroussées jusqu'à la taille. Elles ont été violées et éventrées. Il y a du sang partout. Une odeur ignoble d'excréments et de vomissures.

Les corps offrent des poses effroyables et grotesques. Ce n'est même plus horrible, ni obscène. C'est la terreur elle-même, à l'état brut.

— Venez, les gars, dit Puech. Nous n'avons plus rien à faire dans cette maison.

Ils sortent. Ils ont besoin d'air. Même de l'air empoisonné de Berlin. Une fumée âcre, d'une étrange densité, couvre la ville.

### 31.

Aux premières heures du vendredi 27 avril 1945, il fait encore nuit noire quand les combattants des compagnies Rostaïd, Protopoff et Michel, rescapés de Neukölln, arrivent dans le quartier de Berlin où ils doivent enfin prendre quelque repos.

Tandis que les hommes font halte et s'assoient sur les bords des trottoirs, à l'abri des pans de murs en ruine, l'Uscha Riberto apporte une chaise à son chef :

— Tenez, Hauptsturmführer, reposez-vous un peu.

— Pas maintenant, rétorque Fernet. Je dois d'abord trouver un abri où nos gars pourront un peu dormir.

Une silhouette sombre rejoint le petit groupe. C'est von Wallenrodt qui semble ravi de ses investigations :

— J'ai trouvé de la place dans la brasserie « Thomas Keller ».

— Est-ce loin, Obersturmführer ? demande Douraux.

— A quelques centaines de mètres, juste devant la gare d'Anhalt.

— Conduisez les hommes, décide Fernet. Je veux aller au poste de commandement de la division. Vous m'y rejoindrez en fin de matinée et j'espère que nous aurons de nouveaux ordres.

L'Ostuf von Wallenrodt prend le commandement de la petite troupe et la dirige à travers les rues de Berlin vers la place où se dresse la gare d'Anhalt.

\*  
\*\*

Fernet et Douraux espèrent trouver un véhicule pour gagner le centre de la ville. Le commandant du bataillon s'appuie sur l'épaule de son officier d'ordonnance et claudique de plus en plus bas. Tous

deux finissent par découvrir le poste de commandement d'un des régiments de la division *Nordland*.

Les deux officiers français sont bien accueillis par les Allemands et les Scandinaves qui regrettent de ne pouvoir les faire transporter dans le centre de Berlin :

— Nous avons bien des véhicules mais plus une seule goutte d'essence.

— Savez-vous où se trouve le Brigadeführer ?

— Il vient de déménager une fois de plus le poste de commandement de la division. Mais nous ne savons pas où. Enfin, ses agents de liaison finiront bien par nous le dire.

Les volontaires des pays nordiques qui se battent à Berlin semblent d'un calme que rien ne peut entamer. Ils invitent avec cordialité leurs deux camarades français à prendre quelques heures de repos.

— Mais nous ne pouvons vous offrir que deux matelas dans l'abri qui sert de poste de secours régimentaire.

Au moment où Fernet et Douraux s'installent pour le restant de la nuit, on amène un homme des Panzers brûlé sur tout le corps. Il souffre atrocement et ne cesse de gémir. Il appelle sa mère et supplie qu'on l'achève.

\*  
\*\*

Pendant toute la nuit du 26 au 27 avril, une trentaine d'hommes, appartenant presque tous à la Kampfschule de Weber, vont tourner dans les rues de Berlin à la recherche de leurs camarades. Parfois, ils s'arrêtent quelques instants dans un couloir ou sous un porche pour s'allonger sur le sol. Ils sont tellement épuisés qu'ils s'endorment aussitôt.

— Allons, ne roupillez pas trop longtemps. Sinon, ce seront les Russes qui vous réveilleront.

L'Oberscharführer qui les commande ne cesse de houspiller ses hommes. Mais il veut tirer ces quelques dizaines de combattants hors du piège qu'il sent se refermer. Avec son instinct de vieux baroudeur et sa connaissance des Russes, il devine qu'ils sont en train de silencieusement les encercler. Il va réveiller ses hommes dans les entrées de porte ou dans les escaliers des caves. Il les sait épuisés, tenaillés par la faim et la soif. Mais il ne veut laisser personne derrière lui.

— Si vous restez en arrière, vous allez vous faire buter par les Popofs. Allez, encore un peu de nerf.

Les hommes se remettent debout, rajustent leur équipement et reprennent leur marche.

A l'aube, ils arrivent près d'une station de métro. Et ils découvrent même un soldat pour les renseigner :

— Le poste de commandement de la division *Nordland* et du bataillon *Charlemagne* se trouve dans les caves de l'Opéra.

— Chic, s'écrie Louis Levast. On va sans doute retrouver Weber.

\*  
\*\*

Tous les SS français n'ont pas réussi à quitter Neukölln et à gagner à la faveur de la nuit le quartier de la gare d'Anhalt et la brasserie « Thomas Keller ». Il reste quelques groupes isolés, encerclés, voués à la capture ou à la mort. La 2<sup>e</sup> compagnie de l'Ostuf Michel, lui-même agonisant au fond d'une cave, a ainsi perdu de nombreux éléments. Une dizaine d'hommes de la section Mongourd se trouvent encerclés et ont trouvé refuge dans une grande fabrique. Dans les sous-sols, ils ont déniché quelques bouteilles. Des civils allemands sont venus leur apporter un peu de ravitaillement. Après avoir contourné et dépassé leur position, les troupes russes poursuivent leurs attaques, sans se soucier de nettoyer les îlots de résistance. D'ailleurs, les SS français isolés ne voient plus de Russes. Ils entendent juste des bruits de combat, dans leur dos. Des mitrailleuses tirent longuement. Parfois retentissent des coups de feu isolés.

— Faites attention, lance un Rottenführer qui a pris le commandement du petit groupe : les Popofs commencent à tirer du haut des toits.

Ses camarades se dissimulent dans la fabrique, prennent des précautions minutieuses avant de mettre le nez aux fenêtres dans la grisaille de cette nuit du 26 au 27 avril.

— Tu crois qu'on est repéré ? demande Lapland.

— Je ne sais pas, répond le Rottenführer. Mais ils vont bien finir par nettoyer chaque pâté de maisons. Et alors...

Lapland aime mieux ne pas trop penser à ce qui arrivera à ce moment-là. Pour l'instant, les Russes semblent beaucoup plus s'occuper de ce qui se passe devant eux que sur leurs arrières. Du moment que personne ne leur tire dans le dos, ils se contentent d'occuper les rues et les toits sans entrer dans toutes les maisons.

Dans la fabrique de Neukölln, la vie des encerclés s'organise. Les SS français se tiennent dans la cave et ont juste envoyé un guetteur au rez-de-chaussée. Ils ne sont pas seuls d'ailleurs à se cacher sous terre.

— Ça alors, si on m'avait dit que je me trouverais planqué dans une cave boche avec des SS français ! ne cesse de répéter un prisonnier de guerre.

Ils ont découvert ce rescapé de la drôle de guerre dans les sous-sols de la fabrique. Ils l'ont aussitôt adopté et ils l'appellent « le vieux » parce qu'il doit au moins avoir trente ans. L'homme connaît assez bien Berlin où il se trouvait comme prisonnier transformé en travailleur libre.

— Vous avez quand même eu une drôle d'idée d'être entrés chez les SS, soupire-t-il avec plus d'incompréhension que d'acrimonie.

Mais ses interlocuteurs ne vont pas entreprendre de lui expliquer leur choix et encore moins de lui faire un cours tardif de national-socialisme. Le prisonnier trouve de lui-même la conclusion :

— De toute façon, on est ensemble dans la merde.

— Tu ne sembles pas pressé de te faire libérer ? constate avec un peu d'ironie le Rottenführer.

— Les Russes, je ne les connais pas. Mais j'ai des copains qui m'en ont parlé. Il paraît que c'est pas beau à voir.

— Et alors, on verra bien ! conclut Lapland qui trouve que la situation devient de plus en plus absurde et sans aucun espoir.

Les SS français ont fait rapidement leurs comptes. Ils n'ont plus que quelques fusils et des Panzerfaust. Ni une mitrailleuse, ni même un Sturmgewehr.

— Quant aux munitions, ce n'est pas brillant, constate le Rottenführer.

— Et puis, on la saute, ajoutent ses hommes qui ont fini les bouteilles et n'ont toujours rien trouvé à manger dans les caves de la fabrique.

— Il faut s'en sortir ! lance leur chef.

— Mais comment veux-tu te démerder ? s'inquiète Lapland. Tu n'as même pas un plan de Berlin.

Pour éviter d'être enterrés vivants en cas de bombardements, les habitants des grandes villes allemandes ont reçu l'ordre, depuis plusieurs mois, de faire communiquer les caves entre elles. Le prisonnier s'offre à servir de guide. Mais il ajoute aussitôt :

— Moi, votre uniforme boche, je m'en fous. Mais je crois que les Russes n'aiment pas tellement les SS.

Les rescapés de la section Mongour d'hésitent à quitter leur tenue feldgrau. Seul Lapland enlève sa vareuse. Il apparaît en pantalon militaire et en manches de chemise, et demande au prisonnier :

— Tu crois qu'on peut me prendre pour un ouvrier ?

— Avec de la bonne volonté... répond l'autre. Et tes copains, ils ne viennent pas ?

Les camarades du petit Lapland semblent trop fatigués pour tenter une évasion. Ils entourent le Rottenführer et attendent les événements, abrutis de fatigue et d'angoisse.

Lapland suit le prisonnier. Il a gardé, à tout hasard, un pistolet dans sa poche. Les deux hommes se glissent de cave en cave. Ils sont couverts de charbon et de plâtre. Leurs défroques en loques n'ont plus grand-chose de militaire. Le kaki comme le feldgrau ont pris une uniforme teinte grisâtre.

— On va sortir ici, dit l'ancien prisonnier.

Lapland le suit. Ils grimpent un escalier, émergent de la cave, débouchent dans la rue. Quelques chars russes se trouvent à quinze ou vingt mètres d'eux. Les hommes d'équipage vérifient d'un coup d'œil que les deux nouveaux venus n'ont pas d'armes et cessent aussitôt de se soucier d'eux. Une patrouille se dirige vers les arrières des lignes russes. Au milieu des soldats soviétiques en armes, Lapland reconnaît quelques-uns de ses camarades qui se trouvaient peu auparavant avec lui dans l'entrepôt. Les SS français semblent ne pas avoir été maltraités. Ils aperçoivent Lapland et le prisonnier, mais ne manifestent aucune émotion. La tête basse, sans ceinturon, le pas traînant, ils vont rejoindre un groupe de prisonniers allemands parqués à un carrefour. Lapland ne reverra jamais aucun d'entre eux.

Le prisonnier a décidé de ne pas quitter le jeune SS. Cet adolescent, perdu dans l'écroulement de son rêve, lui paraît somme toute sympathique.

On ne se bat plus dans le secteur de la Hasenheide. Le seul souci des soldats russes semble désormais de trouver des filles à violer. Ils ne font pas attention aux hommes, surtout quand ils ressemblent à des civils. L'un d'eux pourtant remarque le pantalon d'uniforme feldgrau de Lapland et s'approche de lui :

— *Niemski* (Allemand) ? demande-t-il.

— *Niet. Franzouski.*

— *Karacho.*

L'ancien prisonnier entraîne le jeune SS. Les deux hommes vont se perdre dans la foule grise qui commence à sortir des caves de Neukölln.

Au matin du vendredi 27 avril 1945, un officier allemand qui paraît largement la cinquantaine vient chercher Fernet et Douraux au poste de secours du régiment de la division *Nordland* où ils viennent de prendre quelques heures de repos.

Il a réussi à découvrir un véhicule et même de l'essence. Fernet se hisse dans la voiture, de plus en plus handicapé par son pied blessé. Enfin, un moteur qui tourne. Mais rapidement les gravats qui jonchent les rues et que plus personne ne déballe rendent le trajet impraticable pour tout véhicule. Fernet doit descendre et continuer à pied, aidé par Douraux et par l'officier allemand.

Son compagnon se révèle un vieux Berlinoise. Il ne cesse de se lamenter au spectacle de sa ville dévastée. Des murs noircis s'élèvent au-dessus des amas de décombres.

— *Das schöne Berlin!* répète-t-il d'un air désolé. *Das schöne Berlin!*

Un violent bombardement interrompt ses lamentations. Les trois officiers n'ont que le temps de s'abriter dans le sous-sol du château impérial.

Tout le quartier tremble sous les explosions. Les maisons s'effondrent, les pans de murs s'écroulent en travers des rues.

— Ils ne semblent pas manquer de munitions, remarque Douraux.

— Si seulement nous avions la moitié des obus que ces sauvages gaspillent à pilonner des places désertes ! s'exclame Fernet.

\*  
\*\*

Tandis qu'à l'Opéra l'état-major de la division *Nordland* se met au travail pour dresser un plan d'opérations, Krukenberg doit se

rendre à la Chancellerie pour y rencontrer le Brigadeführer Mohnke, nouveau responsable du secteur.

Ses bureaux sont situés sous l'aile du bâtiment donnant sur la Voss Strasse. Il reçoit aussitôt Krukenberg qui lui fait un rapide compte rendu de la situation dans son secteur :

— Je connais encore mal les hommes de la division *Nordland* mais en revanche je connais parfaitement le quartier de Berlin où ils doivent être engagés. Malgré les bombardements qui ont bouleversé la topographie, je m'y retrouve aisément.

— J'ai quelques bonnes surprises pour vous, lui annonce Mohnke. Une compagnie de la Kriegsmarine est arrivée par avion et sera affectée à votre secteur. Vous aurez aussi le soutien du groupe blindé n° 503.

— De quels moyens dispose-t-il ?

— Rien de bien considérable : huit chars ou canons d'assaut.

Le nouveau commandeur de la division *Nordland* n'en espérait pas tant et quitte le Bunker de la Chancellerie avec la certitude de pouvoir remplir sa mission dans les heures qui vont suivre.

La division *Nordland* et le bataillon *Charlemagne* occupent désormais le secteur « Centre » de Berlin. Des guetteurs sont postés le long du canal coulant devant la porte de Halle. Des grenadiers des régiments *Danmark* et *Norge* ont pris place dans des ruines d'immeubles au sud de Hollmannstrasse. Les ordres de Krukenberg sont simples :

— Observer l'ennemi. Contenir ses patrouilles et ses éléments de reconnaissance. En cas d'attaque par un adversaire trop supérieur en nombre, reculer lentement sur la ligne principale de résistance qui longe Besselstrasse et Ritterstrasse.

Les SS scandinaves trouveront là des nids de mitrailleuses et des points d'appui antichars pour leur permettre de résister.

L'occupation des lignes avancées ne mobilise qu'un tiers des effectifs et Krukenberg tient à garder à sa disposition des troupes de choc afin de se porter rapidement en avant si l'adversaire parvient à réussir une attaque.

— J'affecte à ces renforts encore un tiers de mes effectifs, déclare-t-il à Pachur.

— Et les autres, Brigadeführer ?

— Qu'ils se reposent. Ils seront engagés plus tard. Ils n'ont qu'à s'installer dans les maisons de la Leipzigerstrasse, à ma disposition.

\*  
\*\*

Au moment où Fernet arrive à l'Opéra avec Douraux, la conférence des commandeurs commence.

Le secteur de défense de la division *Nordland* et du bataillon *Charlemagne* se trouve enfin délimité. A l'ouest : la Wilhelmstrasse. A l'est : la Dönnhoffplatz, la Kommandantenstrasse et la Alexandrienstrasse. Le poste de commandement du Brigadeführer Krukenberg se trouvera à l'Opéra puis, si nécessaire, à la station de métro « Stadtmitte ».

— Je suis très satisfait des opérations qui ont été menées hier par les régiments de la division *Nordland* et par le bataillon français *Charlemagne*, déclare Krukenberg. Tandis que le front craquait de toutes parts, nous avons été les seuls à attaquer. Nous avons même gagné du terrain.

Fernet le sait mieux que quiconque, lui qui a été obligé d'abandonner sa progression dans Neukölln, parce qu'il n'avait plus aucune liaison sur ses flancs et que les Russes l'avaient pris à revers. Krukenberg s'approche de lui et lui annonce sur un ton très cordial :

— J'ai décidé d'accorder une journée de repos à vos hommes. Puis nous les réorganiserons en commandos spécialisés dans la lutte contre les chars.

Désormais, il ne saurait plus être question de compagnies ou de sections dans la nouvelle forme de combat qui va commencer. Les SS français vont souvent se battre par petits groupes d'une douzaine d'hommes.

\*  
\*\*

Sitôt mise à la disposition du secteur allemand qui la réclame, la compagnie Labourdette a été, elle aussi, disloquée par petits groupes. Les SS français sont chargés des missions les plus diverses. Les uns doivent renforcer des avant-postes allemands et d'autres partent en patrouille pour établir le contact avec les Russes dont on signale partout des pointes avancées.

Un major de la Luftwaffe soudain barre le passage au groupe que commande l'Uscha Puech :

— Où allez-vous ?

— Nous devons rejoindre notre compagnie.

- Vous irez plus tard. Je vous réquisitionne.
- Mais nous devons rester sous commandement français.
- Suivez-moi d'abord.

L'officier allemand doit évacuer un hôpital de campagne et il a besoin d'hommes pour assurer la protection contre les fantassins russes qui ne cessent de s'infiltrer. Les blessés sont couchés dans le sous-sol d'une station de métro. Des infirmiers viennent les chercher avec des civières pour les conduire un peu plus loin vers l'arrière. Ils disparaissent dans la fumée. Puis reviennent prendre d'autres blessés. Il semble que leur va-et-vient ne va jamais finir.

- Ils feraient bien de se grouiller, remarque Puech.

Le sous-officier se trouve en position avec une dizaine d'hommes sur une ligne du métro aérien. Ils sont couchés le long des rails, à la sortie d'une longue courbe. Les Russes essaient de s'infiltrer et ils les voient bondir par-dessus les voies pour tenter de gagner encore un peu de terrain.

Rien de plus facile que de tirer sur ces silhouettes qui se profilent sur l'horizon de fumée. Les Russes, saisis au vol, boulent comme des lapins et s'écroulent. Pourtant, ils doivent franchir la voie. Alors, ils s'obstinent, passent par petits paquets, essaient de surprendre leurs adversaires en bondissant à l'improviste. Une fusillade accueille chacune de leur apparition.

- Et d'un autre, commente un SS en changeant le chargeur de son Sturmgewehr.

Il reprend position, comme à l'exercice, cale bien le canon de son arme contre le rail et attend qu'un autre Russe bondisse. Une fraction de seconde d'inattention.

- Merde ! Je l'ai loupé.

Il tire une brève rafale, au jugé, là où doivent se trouver ceux qui attendent leur tour de passer, là-bas dans la courbe du métro aérien.

Une grêle de balles s'abat sur le petit groupe des SS français.

- On est tourné !

Puech s'est installé avec son Sturmgewehr au sommet d'un escalier du métro. Maintenant ses hommes et lui sont autant gibiers que chasseurs. Dès qu'ils montrent la tête, une grêle de balles les accueille. Puech tire par courtes rafales mais, sans trop s'en rendre compte, il descend l'escalier, à reculons, marche après marche. Il ne voit plus rien mais tire au hasard. Il tire trop court et une dernière rafale arrache des éclats aux marches de béton de l'escalier.

— Fais gaffe ! lui crient ses camarades avec un air furieux. Si tu as la trouille, ne viens pas nous emmerder.

Est-ce la peur qui lui noue la gorge ? Il a l'impression que ses nerfs vont le lâcher. Toute la fatigue des derniers jours lui martèle les tempes. Son regard se trouble. Il balbutie comme dans un rêve :

— Je n'ai pas la trouille, je crève de soif...

Un de ses camarades lui tend une gourde. Puech boit avec avidité. C'est peut-être du schnaps. Il ne sait même plus. L'alcool lui brûle la gorge. Il ne sait plus trop s'il avait vraiment soif. S'il avait vraiment peur.

En haut de l'escalier et sur les rails du métro, ses camarades continuent de tirailler. Enfin, un agent de liaison allemand arrive. Il porte un uniforme de Luftwaffe avec un brassard de la Croix Rouge. Il crie pour se faire entendre.

— L'évacuation de l'hôpital est terminée. Vous pouvez rejoindre vos camarades.

Le major a disparu. D'ailleurs les SS français n'attendent pas de merci. Leur seul problème est de décrocher de la position : ils se trouvent, depuis plusieurs minutes, pris à partie par des tireurs d'élite soviétiques. Les Sturmgewehr couvrent la retraite de leurs redoutables rafales. La patrouille de Puech va essayer de retrouver la compagnie Labourdette, qui doit être engagée dans le métro.

Les hommes progressent rapidement le long des maisons. Mais deux ou trois tireurs d'élite russes ont déjà pris position dans les étages supérieurs. A leur tour de faire des cartons sur les SS français qui défendaient tout à l'heure la station de métro.

Les deux hommes qui ferment la marche s'écroulent. Leurs camarades veulent faire demi-tour pour aller les chercher. Mais les tireurs d'élite interdisent tout mouvement vers les blessés qui gisent dans une mare de sang et gémissent. L'un d'eux tend les bras vers ses camarades qui ne peuvent rien pour lui. Il essaie de ramper. Les balles continuent à frapper les corps qui tressautent à chaque impact.

— Nous ne pouvons plus rien pour eux, dit Puech. Il faut rejoindre nos camarades. Labourdette nous attend.

— Tu n'as rien à croquer ? lui demande un de ses hommes.

— Tu veux de la confiture ?

Une vieille dame, surgie de l'entrée d'une cave, avec une incroyable robe noire boutonnée jusqu'au col mais couverte de salpêtre, lui a offert hier un pot de confiture. Il tient à en faire profiter ses copains.

— Tu n'as pas un morceau de brichton ?

Puech hausse les épaules :

— Tu ne veux pas des croissants ? Il n'y a pas de boulangerie ouverte dans le secteur.

Le sous-officier presse le mouvement. Il se demande s'il retrouvera la compagnie Labourdette. Il se demande aussi si celle-ci retrouvera le bataillon Fernet.

La confusion semble aller grandissante. Le bruit des combats ne cesse de se rapprocher du centre de la ville.

\*  
\*\*

Pendant toute la matinée du 27 avril, les obus soviétiques continuent de tomber sur l'Opéra, le château impérial et tout le quartier environnant.

L'artillerie russe semble vouloir écraser la capitale allemande avant de reprendre son offensive. Les maisons s'écroulent, les incendies font rage, les blessés hurlent. Il devient nécessaire de vivre sous terre.

— Je déménage le poste de commandement de la division *Nordland*, décide le Brigadeführer Krukenberg.

A la première accalmie, les secrétaires et les téléphonistes quittent l'Opéra. Ce sera encore pour s'installer dans un théâtre, le Schauspielhaus.

— Nous nous trouverons tout près de la station de métro « Stadtmitte ». Nous pourrions en cas de besoin l'utiliser comme abri, comme infirmerie et comme poste de commandement souterrain.

Le Dr Zimmermann, médecin de la division *Nordland*, examine le pied de Fernet et lui fait un nouveau pansement. Il lui offre de l'aider pour se rendre à pied jusqu'au nouvel abri.

La colonne chemine dans les rues de Berlin et Krukenberg presse son monde. Il craint que l'accalmie ne dure guère et ne tient pas à poursuivre son déménagement sous le feu des canons russes.

— Savez-vous où nous sommes ? demande brusquement Zimmermann à Fernet.

— Je n'ai pas remarqué le nom de la rue.

— Vous avez eu tort. Französische Strasse. La rue des Français ! On l'a nommée ainsi en l'honneur de vos ancêtres huguenots émigrés à Berlin.

— Nous défendons les ruines d'une capitale qu'ils ont contribué à construire, remarque Fernet.

— L'histoire aime de telles coïncidences, fait remarquer Douraux qui n'a pas quitté son chef depuis leur arrivée dans la capitale.

— Französische Strasse, répète Zimmermann. Désormais, ce nom sera ainsi donné en votre honneur.

\*  
\*\*

Au début de l'après-midi, le vendredi 27 avril, Krukenberg retourne à son poste de commandement à l'Opéra.

Malgré quelques tirs d'artillerie, le centre de la capitale reste encore étrangement calme.

— Ecoutez, Brigadeführer ! lance Pachur.

Des bruits de combat parviennent des faubourgs est de la ville. Des obus de fort calibre explosent. On entend aussi des rafales d'armes automatiques.

L'assaut soviétique ne va pas tarder désormais.

Le vendredi 27 avril 1945 dans l'après-midi, le Brigadeführer, suivi de Pachur, se rend à la station de métro « Stadtmittel », où doit se trouver le poste de commandement du secteur Centre-ville qui sera désormais le sien. Krukenberg pourra y travailler à l'abri des obus soviétiques qui commencent à tomber de plus en plus dru.

— Où est le poste de commandement ? demande-t-il à un soldat.

L'homme esquisse un geste vague vers l'ouverture de la station :

— Vous trouverez peut-être quelque chose en bas.

Krukenberg finit enfin par découvrir un wagon de métro aux vitres brisées. Il éclate d'indignation et s'en prend à son officier d'ordonnance.

— Patzak ! Voici ce qu'ils appellent le poste de commandement du secteur Centre-ville ! Cela nous donne une idée de la manière dont est conduite la bataille pour la « forteresse » de Berlin.

Rien n'a été prévu. Le poste de commandement n'a ni lumière, ni téléphone. Krukenberg devra étudier ses cartes à la lueur de bougies et correspondre avec ses unités engagées à l'aide d'agents de liaison.

— Allons, Brigadeführer, déclare Pachur avec son accent berlinois, nous finirons bien par nous installer...

L'officier-adjoint semble capable de faire son nid en n'importe quel endroit de sa ville natale. Déjà, il déploie les cartes et commence à essayer de déterminer par où passe le front.

Les défenseurs de Berlin ont désormais renoncé à défendre les faubourgs de la ville et se resserrent de plus en plus autour du centre.

Une explosion, de la fumée, des cris. Un obus soviétique de moyen calibre vient de perforer la voûte de la station « Stadtmittel ».

Autour de Krukenberg et de Pachur une quinzaine d'hommes ont été blessés. Le commandeur appelle le médecin de la division *Nordland* :

— Zimmermann ! Par ici, venez vite ! Dépêchez-vous !

Le médecin a transformé un vieux wagon de métro en poste de secours et prodigue ses soins aux soldats et aux civils blessés qui ne cessent d'arriver par les couloirs de la station « Stadtmitte ». Parfois, il secoue la tête avec un geste d'impuissance :

— Celui-ci est trop sérieusement touché. Je n'ai rien ici pour l'opérer.

— Que faire ?

— Evacuez-le sur le poste principal de secours dans l'abri de l'hôtel Adlon.

Plusieurs SS français blessés seront dirigés vers l'ancien palace berlinois où les infirmiers les entraînent dans les couloirs et les sous-sols, désertés par les maîtres d'hôtel en habits.

\*  
\*\*

L'Ostuf von Wallenrodt doit conduire le bataillon depuis la brasserie « Thomas Keller » jusqu'à la station de métro « Stadtmitte » où se trouve désormais le poste de commandement de la division. Alors qu'il passe dans une rue non loin de la Chancellerie, il est surpris par un violent bombardement. Il cherche refuge dans la première boutique éventrée qui se trouve à proximité. Une blanchisserie.

Un groupe d'une trentaine de SS allemands et scandinaves s'y trouvent au repos. Un des gradés se précipite vers lui et l'officier-adjoint de Fernet a la surprise de reconnaître l'Oscha Olliver, le chef de la 4<sup>e</sup> compagnie du bataillon.

— Mais qu'est-ce que vous faites ici ? Je vous croyais sérieusement blessé.

Olliver lui raconte comment il a été récupéré dès sa sortie du poste de secours par une unité de SS avec laquelle il a réussi à détruire une douzaine de chars.

— C'est qu'ils ne voulaient plus me lâcher après une telle journée, Obersturmführer ! J'étais à peine rentré au poste de commandement qu'il a fallu repartir patrouiller pendant toute la nuit. On a eu

seulement deux blessés par des éclats d'obus mais on a passé tout notre temps à regrouper des soldats de la Wehrmacht. Quel travail !

— Mais comment vous êtes-vous retrouvés dans cette blanchisserie ?

— Comme vous. Par hasard. Cette boutique éventrée nous a paru constituer un bon abri pour nous reposer un peu et surtout casser la croûte. Je dois vous dire que pour changer, on a encore mangé des pois cassés avec du lard. Il faut décidément croire que l'intendance allemande en a des stocks à liquider...

Bien entendu, Olliver demande à retourner au bataillon français. Von Wallenrodt intervient auprès du chef de la patrouille qui accepte de laisser le gradé de la division *Charlemagne* rejoindre ses compatriotes.

En se dirigeant vers l'Opéra, l'officier-adjoint donne au chef de la 4<sup>e</sup> compagnie des nouvelles de ses hommes :

— Il y a eu malheureusement beaucoup de tués et de blessés à Neukölln.

Quand Olliver les retrouve il ne reste plus qu'une vingtaine d'hommes sous les ordres de Protopopoff. Ils sont cantonnés dans la cave de la machinerie d'un théâtre, à l'abri des bombes et des obus. Les Russes commencent à pilonner le centre de Berlin. Deux avions de reconnaissance ne cessent de tourner en rond au-dessus du quartier, pour repérer les objectifs.

— Ils commencent à m'agacer ces « mouchards », dit Olliver. Je vais placer deux mitrailleuses en FLAK.

Le chef de la 4<sup>e</sup> compagnie fait aussitôt mettre en batterie les pièces, qu'il installe en position antiaérienne dans des entrées d'abri, situés dans des jardins, non loin d'une église.

Les avions russes reviennent. Ils volent lentement, au ras des toits, essayant de repérer les défenses allemandes.

— Quelles belles cibles ! s'exclame Protopopoff en regardant le ciel.

L'Oberjunker ordonne aussitôt à un des tireurs de lui laisser sa place et il s'installe derrière une mitrailleuse. Au moment où un des avions passe à bonne portée, il lâche quelques rafales. L'appareil pique du nez et va disparaître derrière un pâté de maisons. Une lueur fulgurante, une sourde explosion, un panache de fumée.

— Je l'ai eu ! crie Protopopoff à Olliver.

Le second appareil de reconnaissance n'insiste pas et disparaît.



En cette fin d'après-midi du 27 avril, Krukenberg profite du rassemblement des effectifs à « Stadtmitte » pour procéder à une remise de décorations sur le quai de la station. Très cordialement, il serre la main de ceux auxquels il vient de remettre la croix de fer pour leur courage lors des combats de Neukölln.

Une distribution de bonbons, de cigarettes et de chocolat suit cette brève et simple cérémonie qui a beaucoup impressionné les hommes. Un peu plus tard, arrive Fernet, appuyé sur une canne et soutenu par Douraux. Les hommes se précipitent sur lui et bourrent ses poches de cigarettes et de chocolat.

— Enfin vous voilà, Hauptsturmführer, on se demandait si vous alliez revenir.

— Ce n'est rien, assure Fernet. Une bonne nuit de repos et ça ira mieux. Mais les Russes sont aussi bons tireurs que les Allemands, ajoute-t-il en souriant...

— Pourquoi dites-vous ça ? demande Douraux.

— Essaie donc de mettre une balle dans un pied, à cinquante mètres, sans toucher un os ! Eh bien, j'ai eu le même pied traversé deux fois, en juin 40 et hier, sans qu'un os soit cassé.

— Nous n'irons tout de même pas jusqu'à remercier les Russes, répond Douraux, très sérieux.

Dans la rame de métro qui est à quai, les hommes chantent, heureux, détendus. Fernet fait le tour des wagons, entouré, fêté.

— Ils sont épatants, nos gars, dit-il à Douraux.

Ses yeux brillent de fièvre et de joie devant tant d'enthousiasme. Mais très rapidement, son visage s'assombrit.

— Qu'avez-vous, Hauptsturmführer ? demande von Wallenrodt.

— La 1<sup>re</sup> compagnie n'est toujours pas là. Ça m'inquiète. D'habitude, Labourdette est exact... Je lui avais pourtant bien recommandé de ne pas se laisser accrocher. J'espère qu'ils ne se sont pas fait massacrer.

Dans les wagons, insouciant, les hommes continuent à chanter.



En fin d'après-midi du 27 avril, l'Oberjunker Maxime de Castel arrive enfin avec une partie de l'effectif de la 1<sup>re</sup> compagnie.

— J'ai cru que le secteur auquel on nous avait affectés ne voudrait jamais nous lâcher, dit-il à Fernet.

— Mais où est Labourdette ?

— Dans le métro.

— Tu ne l'as pas attendu ?

— J'ai obéi à ses ordres. Il m'a demandé de ne pas m'occuper de lui et de vous ramener la compagnie à l'heure voulue. Il a même ajouté : « Ne t'en fais pas. Si je ne suis pas rentré, je me débrouillerai bien pour rejoindre Fernet. »

Maxime de Castel explique qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour retrouver son chef :

— A la dernière liaison, il ne se trouvait plus à l'emplacement où il s'était installé. Impossible de retrouver sa trace.

Fernet espère encore, malgré tout le pressentiment qui l'assaillait en voyant la veille au soir s'éloigner son ancien adjoint de Poméranie. Peut-être Labourdette réussira-t-il à échapper aux Russes<sup>1</sup>.

Les SS français sont rassemblés pour la nuit dans les souterrains du métro près de la station « Stadtmitte ». Certains ont entendu des nouvelles du front à la radio.

— L'armée Wenck qui doit nous dégager est parvenue aux abords de Potsdam.

— Peut-être. Mais l'offensive russe se poursuit au nord de Berlin. Maintenant, l'Oder est franchi. On se bat durement dans la région de Prenzlau.

— On verra bien.

Soudain, un des hommes réalise que les combats se déroulent maintenant en plein Mecklembourg et lance :

— Les copains qui sont restés à Neustrelitz sont entrés dans la danse.

— On n'est pas près de les revoir.

— Dommage pour eux qu'ils ne soient pas avec nous. Ils auront raté une belle occasion !

1. L'Ustuf Labourdette est tombé au cours d'une reconnaissance dans les souterrains du métro de Berlin. Il a été fauché par une rafale d'arme automatique alors qu'il protégeait, le Sturmgewehr à la main, le repli de ses hommes. Engagé dans la NSKK Luftwaffe en 1942 à dix-neuf ans, il avait réussi à se faire muter dans la Waffen SS et s'enorgueillissait d'être l'engagé n° 3 de la SS française.

La journée du 27 avril se termine et la pression des Russes devient de plus en plus forte. On craint partout des infiltrations de fantassins et de chars russes.

Les Soviétiques ne peuvent pas utiliser à plein leur artillerie dans les combats de rues. Alors, pour réduire les défenseurs de Berlin, ils dirigent sans cesse vers la capitale allemande des T 34, des Shermann et des « Joseph Staline » qui, depuis plusieurs jours, franchissent l'Oder sur des ponts de bateaux. Les chars convergent vers le centre de Berlin.

Ils font trembler les chaussées défoncées, patinent dans les mares, font voler les pavés, écrasent sous leurs chenilles les barrages et les cadavres.

Avant de partir en commandos d'intervention, les SS français se reposent à la station de métro « Stadtmitte ». Krukenberg a fait tendre des draps et des couvertures pour essayer d'isoler un peu le poste de commandement du remue-ménage qui ne cesse pas dans les couloirs du métro depuis le début de la bataille pour la capitale. Le Brigadeführer travaille avec un mobilier de fortune. Les tables et les chaises sont remplacées par des caisses et la seule lumière est désormais celle des bougies.

Dans la pénombre, des hommes s'allongent à même le ciment, attendant leur tour de monter en ligne. Des canalisations crevées s'écoulent des ruisseaux d'eau putride dans lesquels parfois s'étale un soldat chargé de tout son fourniment. Les plus débrouillards ont pris possession des banquettes des wagons et des quais.

— On crève de soif, dit le voisin de Levast.

— Essaie de dormir.

— Je n'y arrive pas. J'ai la gorge en feu. Je vais voir si je trouve de la flotte.

L'homme disparaît et revient au bout d'un moment. Il réveille quelques garçons de la Kampfschule.

— Venez voir, les gars, j'ai trouvé de quoi boire.

Il conduit ses camarades vers un couloir. Un filet d'eau dégringole en cascade le long de la paroi.

— Chouette, une source !

— Et c'est de l'eau claire !

Ils se bousculent pour boire et remplissent leurs bidons après avoir étanché leur soif.

Soudain un homme arrive en courant. Il crie :

— Non, mais vous êtes dingues ! Savez-vous ce que vous êtes en train de boire ?

— On s'en fout !

— Alors, grimpez à l'étage au-dessus. Nous sommes juste en dessous des chiottes !

La source miraculeuse provient tout simplement d'un cabinet « à la turque » dont le trop-plein se déverse par une fissure de la voûte ébranlée par les bombardements.

\*  
\*\*

Etendu sur une couchette improvisée, le commandant du bataillon français sent la fièvre l'envahir. Sa blessure au pied ne cesse de le lacer. Fernet sommeille à moitié, dans une espèce de cauchemar, quand von Wallenrodt le secoue :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— La division demande l'envoi d'un commando antichars vers la place Belle-Alliance. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, c'est moi qui le commanderai.

Fernet accepte la proposition de son officier-adjoint et donne ses instructions pour la mise en route du commando. Von Wallenrodt s'éclipse, revient un quart d'heure plus tard :

— Tout le monde est prêt, Hauptsturmführer.

— Bien. J'espère que c'est moi qui irai vous rejoindre si votre mission n'est pas terminée. A tout à l'heure.

Fernet finit par s'endormir mais, une heure plus tard, c'est Douraux qui vient le réveiller.

— La division réclame un deuxième commando pour la place Belle-Alliance, annonce l'Oberjunker.

— Bon ! Alors, c'est Hennecourt qui le commandera. Avec lui, je suis tranquille. Va me le chercher.

L'Oscha Hennecourt était déjà célèbre dans toute la *Sturmbrigade Frankreich* pour défier le feu. Il passe à travers les balles et les éclats, et s'en tire toujours sans une égratignure. Une de ses expressions favorites est : « Je suis bien assez vieux pour faire un cadavre. » Mais c'est la mort qui semble ne pas vouloir de lui. Hennecourt a déjà trente-huit ans et c'est un des plus âgés des SS français combat-

tant à Berlin. Il est de la génération de Rostand, et ces deux adjoints-chefs, tous deux proposés pour l'épaulette d'Untersturmführer, sont d'ailleurs quelque peu rivaux.

Fernet donne ses instructions à Hennecourt qui les répète devant son chef, puis disparaît dans l'obscurité.

\*  
\*\*

De son côté, sur un ordre direct de la division, l'Ostuf Weber, à la tête de ses garçons de la Kampfschule, se met en marche, lui aussi, vers la place Belle-Alliance, qui devient un des points stratégiques essentiels de la bataille pour Berlin.

\*  
\*\*

A l'aube du 28 avril, la division réclame encore des renforts. Douraux avertit aussitôt son chef.

— C'est tout le bataillon qui va y passer ! s'écrie Fernet. Cette fois, je vais avec eux. Conduis-moi chez le Brigadeführer.

Soutenu par l'Oberjunker, Fernet avance en trébuchant au milieu des éboulis et arrive auprès du commandeur de la division *Nordland*, qui est assis sur une caisse dans le souterrain du métro et étudie un document à la lueur d'une bougie.

— Tiens, vous êtes là, dit Krukenberg sans amabilité excessive. Vous auriez mieux fait de rester couché.

— Brigadeführer, tout le bataillon va être maintenant engagé. Ma place est avec mon unité. Je suis en état d'exercer mon commandement.

— Vous êtes blessé et vous ne tenez pas debout, réplique Krukenberg un peu agacé. J'aime mieux que vous restiez ici. Ça ne vous empêchera pas de donner des ordres.

— Mais, Brigadeführer...

— Vous restez ici. C'est un ordre. N'insistez pas.

Furieux et vexé, Fernet, toujours soutenu par Douraux, va s'asseoir dans un coin.

— Passe-moi de quoi écrire, réclame-t-il à son officier d'ordonnance.

Le commandant du bataillon français trace nerveusement quelques lignes et tend le papier à Douraux :

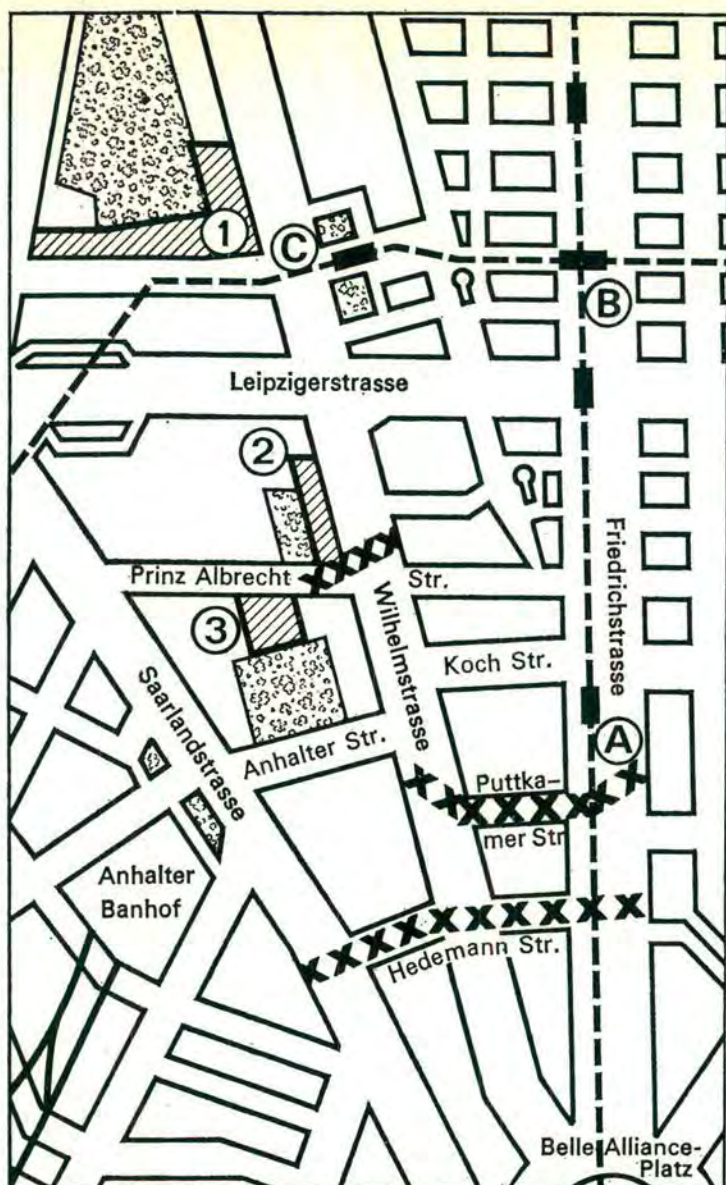
— Fais porter ça à von Wallenrodt, dit-il. Garde un double.

\*  
\*\*

Désormais, on ne se bat même plus pour la capitale du Reich. Le combat qui commence au nord de la place Belle-Alliance, à l'entrée de la Wilhelmstrasse et de la Friedrichstrasse, devient celui de la dernière digue devant le Bunker d'Adolf Hitler. Les SS français, dans cette ultime bataille, doivent occuper une position-clé et verrouiller deux des axes principaux d'accès à la Chancellerie.

A l'aube du samedi 28 avril, la dernière phase de la bataille de Berlin vient de commencer.

## SIXIÈME PARTIE



## Combats de Berlin

Positions du 28 avril au 2 mai

- ① Chancellerie du Reich
- ② Ministère de l'Air
- ③ R.S.H.A.

— — — — — Métro - Stations : (A) Kochstrasse  
 (B) Stadtmitte  
 (C) Kaiserhof

**XXXX** Positions successives  
 du bataillon français

Dès l'aube du samedi 28 avril 1945, des petits groupes de combat du bataillon français montent en ligne dans les environs de la place Belle-Alliance où ils forment des commandos d'interception et de destruction de chars.

L'Uscha Puech retrouve son camarade de Lurien qu'il a connu à la compagnie d'Honneur et lui demande aussitôt :

— Où sont les copains ?

— La Kampfschule se trouve dans le secteur. C'est un coin pourri ! s'écrie de Lurien. Littéralement infesté de Rouges. Ils grouillent comme la vermine !

— J'aimerais bien revenir avec vous, dit Puech. Je ne connais pas grand monde chez Labourdette. Et notre chef de compagnie a disparu dans le métro. Il a sans doute été tué.

— Tu ne seras pas perdu ici, lui répond de Lurien. C'est toujours « Cyclone » qui nous commande et ça commence à chauffer dur.

\*  
\*\*

Après un court instant de silence, le bruit des moteurs et des chenilles gronde de nouveau. Une nouvelle vague de chars russes attaque la place Belle-Alliance.

Dissimulés dans les porches et derrière les fenêtres, les SS français de von Wallenrodt et de Weber les attendent.

Le premier char apparaît dans la lueur grisâtre de l'aube. Il avance. Rien ne semble pouvoir l'arrêter. Sa tourelle tourne lentement, à la recherche d'une proie.

Une longue flamme jaillit derrière le tireur du Panzerfaust qui a

frappé le premier. L'explosion du départ précède de quelques secondes l'explosion de l'arrivée de la charge creuse contre le blindage.

Touché à mort, le T 34 s'immobilise devant les positions tenues par les SS français.

Des flammes apparaissent entre les chenilles, s'élèvent irrésistiblement jusqu'à la tourelle. Les munitions explosent et secouent la carcasse d'acier rongée par le feu. Une formidable déflagration ébranle tout le quartier de la place Belle-Alliance et projette au loin d'énormes morceaux d'acier.

— Bien joué, Vaultot ! crie l'Oscha Apollot à celui qui vient encore de sortir vainqueur d'un duel avec un T 34.

Du char, il ne reste plus qu'un amas de ferrailles tordues, noircies, brûlantes, d'où émergent les corps carbonisés des membres de l'équipage figés par le feu et la mort.

D'autres chars surgissent. Mais les tireurs au Panzerfaust sont décidés à ne pas les laisser déboucher. Deux, trois, quatre coups au but stoppent net l'attaque soviétique.

Le bombardement reprend. Des nuages de fumée et de poussière s'élèvent. D'autres chars arrivent pour retirer vers l'arrière les carcasses des T 34 détruits.

Les torpilles pleuvent sur la place Belle-Alliance. Sans cesse. Les soutes à munitions des Russes semblent inépuisables.

\*\*

Après avoir brisé l'attaque des chars russes à l'entrée de la Wilhelmstrasse, le chef de la Kampfschule se préoccupe de ses liaisons.

— Une fois encore, dit Weber à Apollot, un des plus anciens sous-officiers de son ancienne compagnie d'Honneur, il semble bien que nous n'ayons plus aucune liaison ni à droite ni à gauche.

— Ni même derrière nous, Obersturmführer, ajoute le chef de section.

— Je vais envoyer une patrouille reconnaître la Wilhelmstrasse en direction de la Chancellerie.

Des volontaires se présentent aussitôt. L'Uscha Puech, qui a déjà assuré de nombreuses liaisons dans le cadre de la compagnie Labourdet, se montre particulièrement joyeux d'aller « se dégourdir les jambes » dans les beaux quartiers de Berlin.

Un sous-officier allemand, qui connaît parfaitement la capitale, participera à la reconnaissance.

Les volontaires partent en file indienne, vers le nord de la ville, en direction de la Chancellerie et de l'avenue Unter den Linden.

Soudain retentit un bruit sourd suivi d'un long sifflement. Un obus explose aussitôt. Tous les SS français se sont jetés par terre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous sommes repérés.

Une pièce légère soviétique a pris la rue en enfilade et tire sur tout ce qui bouge. Le sous-officier allemand prend une décision rapide. Il faut d'abord se mettre à l'abri sous les porches puis essayer de passer quand même. Il va donner ses ordres quand un second obus éclate au milieu du petit groupe. Les hommes de la patrouille sont tous à terre. Il y a une demi-douzaine de morts et au moins deux blessés très graves.

Quand Puech reprend connaissance, il est allongé au milieu de la rue. Il espère se planquer sous un porche, repère une ouverture dans l'alignement des maisons, veut bondir mais retombe aussitôt. Il a la jambe ouverte et brisée. Le sous-officier allemand est tombé un peu plus loin, mort, le canon de son fusil tout près de son visage fracassé.

Puech essaie de se rendre compte de la gravité de sa blessure. Au moins trois éclats lui ont lacéré la jambe, son pied ne tient plus que par un lambeau de chair. Il a aussi les tympans crevés par la déflagration et ses oreilles lui font mal à hurler. Il sent son sang couler par saccades le long de sa jambe. Il pense avoir une artère sectionnée. Pourtant, soudain, le voilà très calme. Il cherche un lacet de cuir qu'il avait accroché à son ceinturon, à tout hasard, et il essaie de s'en servir comme garot.

Un autre SS français, lui aussi blessé, rampe près de lui. Ils distinguent dans la pénombre les corps de leurs camarades.

— Je crois qu'on se trouve tout seuls, dit Puech.

— Le bataillon n'est pas loin. A deux ou trois cents mètres. Les copains vont venir nous chercher.

Les deux blessés appellent leurs camarades. Mais avec le fracas de la bataille, personne ne peut les entendre. Ils ne recueillent pour toute réponse que des bruits d'explosions et de mitrailleurs.

— Il faut nous débrouiller, dit Puech.

Le sous-officier, malgré sa jambe fracassée, reste le plus valide. Son camarade a la poitrine complètement ouverte par un éclat.

On aperçoit entre des morceaux d'os la masse rougeoyante des poumons ; une mousse sanglante ne cesse de couler de la blessure. L'épouvante devient pour les deux blessés plus forte encore que la souffrance. Ils éprouvent un sentiment de désespoir absolu.

— On ne reverra jamais la France, dit le camarade de Puech.

— Ne parle pas. On va essayer de sauver notre peau. Mais si les Russes viennent, il faut pas dire qu'on est des SS français. On est des Alsaciens. Tu comprends ? Des Alsaciens de Mulhouse.

Comme si les Mongols connaissaient Mulhouse ! Puech ne sait plus très bien ce qu'il dit. Il essaie de se traîner à l'abri, mais il a peur de perdre son pied déchiqueté et cesse de bouger.

Un garçon de quatorze ou quinze ans surgit d'une maison, regarde les deux SS blessés et disparaît.

— Salaud ! veut crier Puech, mais il parvient à peine à élever la voix.

Alors surgit une petite vieille, en vêtements noirs, avec un foulard sur ses cheveux blancs. Elle semble fragile, misérable.

— Nous sommes blessés, dit Puech. *Verwundet... Wir sind Franzose. SS franzose.*

Il veut lui demander d'aller chercher ses camarades vers la place Belle-Alliance, mais elle semble ne rien comprendre. Pourtant, elle ne s'en va pas et se penche sur les blessés. Elle les empoigne par le col de leur vareuse et les traîne à travers les gravats jusque dans le corridor d'une maison. Puech croit que sa jambe ne va pas le suivre et se mord les lèvres pour ne pas hurler. Maintenant, la petite vieille tire son camarade par les bras. Le blessé gémit, mais il ne peut plus parler et un gargouillis semble surgir de sa poitrine ouverte.

La vieille Berlinoise allonge les deux SS français sur le sol du corridor et va chercher une couverture. Elle ne peut rien faire d'autre pour eux et marmonne en allemand des mots que Puech ne comprend pas. Il lui donne son Soldbuch SS et celui de son camarade : il ne faut pas que les Russes trouvent de tels documents sur eux.

La vieille regarde les papiers sans comprendre mais le blessé ne peut lui expliquer ce qu'il veut. Son camarade à la poitrine ouverte a perdu connaissance et Puech s'évanouit à son tour.

\*  
\*\*

Quand l'Uscha Puech émerge du néant, il entend des bruits de combat, des hurlements, des explosions de grenades, des rafales

d'armes automatiques. Il voit surgir des Russes qui courent et enjambent son corps et celui de son camarade. Au passage, les assaillants leur lancent des coups de pied pour voir s'ils sont vraiment morts. Puech est persuadé que ses derniers instants sont venus et retient son souffle. Les Russes visitent rapidement la maison, descendent dans les caves puis repartent en sautant par une fenêtre. Le sous-officier comprend qu'ils sont en train de nettoyer le quartier. Il n'a plus aucun espoir. Il décide de se suicider. Mais en cherchant son pistolet, Puech retrouve son chapelet de première communion que sa mère lui avait demandé de toujours garder sur lui. Il reprend soudain espoir et décide d'attendre. Il souffre de la soif. Sa jambe déchiquetée lui fait de plus en plus mal. Il n'ose pas enlever le garrot. Son camarade gémit à ses côtés. Ils entendent encore des bruits de combat. Des ombres surgissent dans le couloir. Mais cette fois ce sont des SS. Ni des Allemands, ni des Nordiques. Sans doute des Roumains ou des Hongrois. Ils reprennent le pâté de maisons. Quand ils passent près de Puech et de son camarade, les deux blessés crient ensemble :

— Camarades !

Cette fois, ils ne seront pas abandonnés. Trois SS s'occupent de chacun des Français. Ils les portent jusque dans la rue où se trouve un char allemand. Le combat continue.

Les deux blessés restent allongés sur le trottoir juste en dessous du canon du char qui tire pour protéger la retraite. Le bruit infernal leur crève les tympans.

Enfin, les SS hissent le sous-officier et son camarade sur la plateforme du blindé. Puech ne pense qu'à ne pas perdre son pied qui ballotte, cisailé par les éclats.

Après un long trajet qui se déroule dans le bruit, la confusion et la peur, le char les dépose devant un poste de secours. Puech aperçoit un Allemand armé d'un marteau et d'une paire de tenailles en train d'arracher la plaque du parti national-socialiste fixée à côté de la porte. Les deux Français sont déposés à même le sol. Sans cesse, de nouveaux blessés arrivent, brancardés sur des portes ou des persiennes.

Enfin, une infirmière va pouvoir s'occuper de Puech. Elle amène une gouttière de fer qui lui tient à peu près ensemble le genou, la jambe et le pied et attache le tout avec des bandes de papier.

— Je ne peux rien faire d'autre, dit-elle.

Un civil, habillé d'une cotte de travail bleue, s'approche de Puech et de son camarade.

— Vous êtes des SS français ? dit-il. Moi je suis Belge. Il ne faut pas rester en uniforme.

Il leur apporte un costume civil. Puech hérite de la veste et son voisin du pantalon. Mais ils portent encore des sous-vêtements militaires et des chemises gris-vert. Puech pense que bien naïfs seront les Russes qui se laisseront prendre à un tel déguisement. Mais il se fait encore plus de souci pour sa jambe : personne ne lui a encore enlevé son garrot improvisé avec un lacet.

\*  
\*\*

L'Uscha Puech, plusieurs jours après sa blessure, sera enfin opéré. Le médecin qui se penche sur lui porte un uniforme militaire sous sa blouse blanche maculée de sang. Il a enlevé ses écussons de col SS. Depuis le début de la bataille de Berlin, il opère sans arrêt dans une sorte de sous-sol où les blessés s'entassent sur les tables. Partout, dans des baquets en tôle, Puech aperçoit des bras et des jambes. Plusieurs chirurgiens doivent opérer ensemble.

— Gangrène gazeuse, dit seulement le médecin.

Des ciseaux cisailent ses vêtements. Voici Puech nu sur une table de bois blanc, souillée, ignoble. Le médecin SS se penche sur lui :

— Je vais essayer de garder votre jambe.

Il reste encore un peu d'anesthésique. Mais il est devenu tellement rare que chaque blessé ne reçoit qu'une dose réduite. Puech se réveille trop tôt. Il entend d'abord le bruit lancinant de la scie qui lui coupe l'os de la cuisse et ouvre les yeux pour voir sa jambe amputée disparaître dans un des baquets, sous la table. Un pansement de papier recouvre son moignon sanguinolant. Jean-Louis Puech est infirme, à jamais.

Aux premières heures de la matinée du samedi 28 avril 1945, les soldats soviétiques ont réussi à lancer plusieurs ponts provisoires et à franchir le canal de la porte de Halle.

— Ils amènent des blindés, annoncent les agents de liaison hors d'haleine qui reviennent de ce secteur menacé.

— Il faut tenir, soupire Krukenberg.

— Tenir, répète Pachur en écho fidèle.

De furieux combats de rue se déroulent. Le contrôle d'une maison isolée, d'un amas de ruines, d'un coin de rue, d'un carrefour provoque des engagements d'une brutalité inouïe. Les pertes sont grandes de part et d'autre. Des immeubles entiers s'effondrent, ensevelissant assaillants et défenseurs sous les gravats.

— Nos hommes tiennent, annoncent les commandeurs des régiments *Danmark* et *Norge*.

— Et les Français ? interroge Krukenberg.

— Ils font équipe avec les canons d'assaut pour lutter contre les blindés. Partout, ils conservent leurs positions et contre-attaquent à chaque percée.

Pachur rend compte à son chef que les rues, dans le secteur tenu par les Français et leurs camarades scandinaves, sont encombrées de carcasses de chars russes éventrés, déchenillés, incendiés. Un véritable concours semble s'engager entre les hommes, pour savoir qui détruira le plus de chars ennemis.

\*  
\*\*

Pendant toute la journée du 28 avril, des petits groupes, formés de deux ou trois SS français, sont envoyés depuis la station « Stadt-

mitte » pour assurer les liaisons avec les commandos engagés dans la lutte contre les chars au nord de la place Belle-Alliance.

— Y a-t-il un volontaire pour porter un pli à l'Unterscharführer Rierge ? demande un secrétaire du poste de commandement divisionnaire.

— Celui de Roanne ? s'écrie Levast. C'est un copain. Moi, je veux y aller.

Le voilà parti. Dès qu'il débouche de la station de métro il est pris sous un tir violent. Ça siffle de tous les côtés. L'air sent la pourriture et la brique recuite. Une épaisse fumée stagne sur la ville et rend tout indistinct. Levast a de la peine à s'orienter. Il découvre un camion de bière renversée au coin d'une rue et pense aussitôt à ses camarades. Au retour de sa mission, il récupère deux autres volontaires à « Stadtmittle » ; sous le bombardement, ils se dirigent vers le camion renversé et emportent quelques canettes de bière dans une couverture.

— Vite, au métro ! souffle Levast.

Au moment même où ils arrivent à l'entrée de la station, un projectile éclate tout près d'eux. Le souffle de l'explosion ou le simple instinct de conservation les jette dans l'escalier dont ils dégringolent les marches en roulant sur eux-mêmes.

— Faites gaffe aux canettes ! crie Levast.

Ils n'en casseront pas une seule et leurs camarades les accueilleront avec des cris de joie.

\*  
\*\*

Au poste de commandement de la division, l'Oberjunker Douraux a de plus en plus de mal à calmer l'impatience de son chef.

— Mais qu'est-ce que je fous ici, le derrière sur un banc de métro, pendant que nos gars se battent !

— Mais votre pied...

— Fous-moi la paix, avec ce pied. Je me débrouille très bien avec une canne. Et puis, il n'y a plus beaucoup de kilomètres à faire désormais...

Un agent de liaison survient, hors d'haleine. C'est Finkler, l'Alsacien qui a troqué son porte-plume de secrétaire contre un Sturmgewehr. Il vient rendre compte aux deux officiers du déroulement des opérations, à la surface, dans les rues de Berlin encombrées de gravats et de carcasses de chars russes.

— Alors, Finkler ?

— Tout va bien, Hauptsturmführer ! Encore mieux qu'avant-hier à Neukölln. Maintenant, c'est une bagarre terrible. Le moral est formidable.

Le jeune SS ne peut s'empêcher de soupirer :

— Si seulement vous pouviez être avec nous ! Les hommes vous réclament tous...

— Va dire ça au Brigadeführer !

Fernet s'est levé de son banc, grimace de douleur. Mais il ne peut plus supporter l'inaction. Il s'appuie sur Finkler :

— Donne-moi le bras. Je vais aller trouver le Commandeur. Il va bien finir par me laisser partir.

Quelques instants plus tard, Fernet se présente avec Finkler devant le commandeur de la division *Charlemagne*.

Le Brigadeführer travaille dans le wagon qui lui sert de quartier général. A la lueur de quelques bougies, il étudie le plan de Berlin et trace de nouvelles lignes de résistance au crayon rouge. Il semble mieux disposé que le matin et ne fronce pas trop les sourcils quand il aperçoit Fernet debout, s'efforçant de faire oublier sa blessure.

Finkler donne avec précision quelques nouvelles des combats qui se poursuivent et Krukenberg s'estime totalement satisfait de l'attitude du bataillon. Lui, naguère si avare de compliments, ne ménage pas ses félicitations et montre une cordialité qui révèle sans doute le véritable fond de son tempérament.

— Et vous, demante-t-il à Fernet, comment vous sentez-vous ce soir ?

— Beaucoup mieux, Brigadeführer. Ce matin, j'étais encore un peu « dans le cirage ». Mais j'ai suivi vos ordres et je me suis reposé. Je vais pouvoir repartir avec Finkler et la corvée de munitions.

Krukenberg regarde Fernet en souriant :

— Comme vous êtes impatient ! Allez-y, si vous y tenez ! Mais vous avez bien le temps : la guerre n'est pas finie.

Fernet n'attend certes pas que le Brigadeführer se ravise. Il salue son chef réglementairement et se tourne aussitôt vers son officier d'ordonnance :

— Viens, Douraux, nous partons rejoindre le bataillon.

— Il faudrait voir Hennecourt auparavant.

— Mais où est-il donc ? Je le croyais en ligne.

— Il a été blessé et on vient de l'évacuer.

Le Hauptscha Hennecourt, touché à la jambe et au genou, est

assis dans le wagon du métro qui sert de poste de secours. Il vient de démentir sa réputation de passer à travers les balles et les éclats sans une égratignure. Fernet s'efforce de plaisanter :

— A force de faire l'idiot, vous avez tout de même fini par gagner, hein, Hennecourt.

— Désolé de vous contredire, Hauptsturmführer. Mais cette fois je n'avais vraiment pas fait l'idiot comme vous dites.

Hennecourt semble particulièrement vexé de cette blessure et proteste parce que le médecin refuse de le laisser reprendre sa place au combat.

— Chacun son tour, mon vieux, dit Fernet. Je sors d'en prendre. Mais vous nous reviendrez demain ou après-demain. On tâchera de vous garder quelques Russes...

— Si vous saviez comme ça m'ennuie de vous laisser tomber, Hauptsturmführer.

— A bientôt, Hennecourt.

\*  
\*\*

Les SS français se trouvent en ligne tout le long de la Hedemannstrasse. Leur front barre ainsi deux des plus grandes artères de Berlin : Wilhelmstrasse et Friedrichstrasse. Le bataillon verrouille donc les voies qui mènent de la place Belle-Alliance au centre de la capitale, vers la Chancellerie, la porte de Brandebourg et l'avenue Unter den Linden.

Finkler guide Fernet et Douraux par le souterrain du métro. Il avertit son chef :

— Nous sortirons par la Kochstrasse. Je vous préviens : l'accès des positions est un peu acrobatique.

Dès qu'ils surgissent à l'air libre, obscurci par la fumée des incendies et la poussière des explosions, il faut traverser des pâtés de maisons à moitié éventrées, descendre par une échelle jusqu'à une cour en contrebas. Finkler et Douraux aident Fernet qui s'agrippe aux barreaux de fer en s'efforçant de ne pas heurter son pied dans les montants.

L'Ostuf Weber accueille Fernet avec une joie évidente. Le chef de la Kampfschule lui fait aussitôt accomplir le tour du propriétaire et l'entraîne dans une pièce basse qui lui sert de poste d'observation. De là, il peut surveiller la Wilhelmstrasse.

Weber prend Fernet par le bras tout en mettant un doigt sur les lèvres. Il le guide vers une meurtrière.

— Regardez !

A trois mètres de lui, le commandant du bataillon découvre la silhouette massive d'un char soviétique T 34. Dans la tourelle on distingue le trou mortel d'un projectile de Panzerfaust. De courtes flammes surgissent du train de roulement et viennent lécher la carcasse. L'engin est touché à mort.

— N'est-ce pas que c'est beau ? dit Weber à voix basse.

Fernet admire le spectacle. Décidément, les garçons de la compagnie d'Honneur continuent la tradition d'Elsenau. Ce T 34 détruit à bout portant est l'œuvre de Weber lui-même qui se charge toujours des attaques les plus dangereuses.

Maintenant, les deux officiers sont assis à même le sol jonché de gravats, dans un angle de la pièce.

— Nous avons détruit cinq ou six chars au Panzerfaust depuis ce matin, raconte Weber. Nous avons aussi repoussé plusieurs attaques d'infanterie.

Il fait le bilan d'un ton paisible, comme s'il rendait compte d'un simple exercice en campagne.

— Qu'avez-vous comme appuis ? demande Fernet.

Weber éclate de rire et enlève au commandant du bataillon ses dernières illusions.

— Mais nous sommes absolument seuls ! Il n'y a plus un char allemand dans le secteur, plus un obusier, plus un canon de PAK, plus un mortier, même plus une seule grenade à fusil.

Les garçons de la Kampfschule affrontent les assauts de l'infanterie et des chars russes avec leurs seules armes individuelles : Panzerfaust et Sturmgewehr.

— Il reste aussi quelques mitrailleuses MG 42, dit Weber. Mais pas beaucoup. L'ennui avec ces Rouges c'est que plus on en tue et plus il en déboule. Et qu'est-ce qu'ils nous envoient sur la gueule entre chaque assaut !

Les Russes bombardent les positions de la Kampfschule de Weber avec toute une meute de mortiers de 120, les armes les plus redoutables contre l'infanterie, même protégée par des barricades et des pans de murs.

— Et les fantassins russes ? demande Fernet.

— Ils se sont fait tellement étriller qu'ils semblent un peu calmés.

Mais ils grouillent partout. Heureusement, mes garçons sont déchaînés et ne se laissent pas déborder.

L'Oscha Apollot surgit et lance à Fernet :

— Soyez tranquille, Hauptsturmführer. Ici, nous tiendrons le coup.

\*\*

Dans une pièce voisine se trouve le poste de commandement du bataillon avec l'Ostuf von Wallenrodt.

— Je suis rudement content de vous revoir, dit-il à son chef. Et je crois que tous ici pensent comme moi.

L'Uscha Riberto et ses copains de « la bande à Fernet » accueillent leur « patron » avec des cris de joie. Ils l'entourent et commencent, tous à la fois, à lui raconter leurs exploits. Car depuis cette nuit, on ne chôme guère dans le secteur que tiennent les SS français, au nord de la place Belle-Alliance.

— Tu as l'air bien excité, Roger, remarque Fernet. Cette fois tu y vois clair !

— Pensez donc, Hauptsturmführer, on a un de ces tableaux de chasse !

Et il repart aussitôt pour une nouvelle expédition.

Les estafettes ont repéré un grand immeuble occupé par les Russes, ils parviennent à se faufiler dans le sous-sol et mettent le feu au bâtiment.

Riberto et son ami Bicou reviennent, noirs de fumée. Ils rient aux éclats :

— Qu'est-ce que ça peut cramer ! Vous allez voir comme les Popofs vont se tailler de là en vitesse.

Quelques minutes se passent. Une fumée noire s'échappe par les ouvertures béantes, des flammes lèchent la façade. On entend des crépitements, puis le ronflement sourd d'un gigantesque incendie.

— Attention, les gars ! Les voilà !

Les Russes semblent surgir de toutes les issues. Mais leurs adversaires les attendent, le Sturmgewehr à l'épaule. Tous les fusils d'assaut lâchent de courtes rafales, bien ajustées. Des dizaines de fugitifs sont fauchés dès qu'ils surgissent de l'immeuble en flammes.

— Venez ! hurle Riberto. On va déloger ceux qui essaient de se planquer.

— A la grenade, les gars ! commande Bicou.

Les projectiles, lancés à toute volée, éclatent dans les pièces de

la maison. Les explosions se succèdent. De nouveaux Russes jaillissent et se précipitent dans la rue.

— Ce n'est pas possible, remarque Riberto. Ils devaient être aussi serrés que dans le métro.

Les rafales de Sturmgewehr crépitent à nouveau ; le fusil d'assaut est une arme rapide et précise, redoutable dans les combats de rue. Des dizaines de soldats soviétiques gisent sans vie sur la chaussée et dans les cours de l'immeuble.

— Il y a au moins cinquante cadavres, commente froidement Bicou. C'est vraiment du beau boulot.

Les SS français de « la bande à Fernet » se sont battus en pleine nuit, à la seule lueur des flammes. Ils doivent maintenant regagner le poste de commandement du bataillon où les attend leur chef. Riberto qui dirige la petite troupe ne trouvera qu'une expression pour évoquer ce rapide et sanglant combat :

— C'était rudement mieux qu'au cinéma !

\*  
\*\*

— Voici du renfort, annonce flegmatiquement Douraux qui porte toujours son impeccable foulard de soie blanche dans l'échancrure de sa tenue camouflée.

— Qu'est-ce que c'est que ces bonshommes ? s'étonne Fernet, stupéfait de découvrir que la centaine de combattants mis à sa disposition ont tous entre cinquante et soixante ans.

— Ce sont des fonctionnaires de la direction de la Sécurité, des « flics » comme vous dites en France, explique von Wallenrodt.

Les nouveaux venus sont encadrés par une dizaine d'officiers qui semblent manifestement plus taillés pour mener un interrogatoire ou régler la circulation que pour commander leurs hommes dans un combat de rue. Les étoiles carrées qui brillent à leur col indiquent des grades élevés mais on ne peut vraiment pas, même avec beaucoup de bonne volonté, leur trouver un air très martial.

Rapidement, les vieux policiers se révèlent pleins de bonne volonté, de courage et surtout de discipline. Ils sont aussitôt répartis entre les petits groupes de SS français pour renforcer le dispositif du bataillon.

Ils gagnent des emplacements de combat sans aucune réflexion amère contre le sort qui les envoie ainsi au massacre dans un des plus mauvais secteurs de Berlin.

- *Dienst ist Dienst*, dit simplement l'un d'eux à Fernet.
- Tu vois, Douraux. Pour eux tout est aussi simple que pour nous : c'est le service.



Dans cette nuit du 28 au 29 avril, les grenadiers français et les policiers allemands qui se battent côte à côte depuis plusieurs heures subissent des pertes sévères. Les Russes ont envoyé en face des positions tenues par le bataillon des tireurs d'élite.

Toute silhouette qui apparaît, même un instant, à une fenêtre ou dans un porche est aussitôt prise à partie. Les balles sifflent. Précises. Meurtrières. La moindre imprudence signifie la mort. Ou la sale blessure.

Maintenant les compagnies du bataillon sont depuis longtemps mélangées et les hommes de Michel, de Rostand, d'Olliver ou de Labourdette sont répartis en petits commandos d'une dizaine de combattants que conduisent des gradés décidés.

L'Oberjunker Maxime de Castel, qui a réussi à ramener les survivants de la 1<sup>re</sup> compagnie des couloirs du métro après la disparition de Labourdette, semble un des plus acharnés. Ce jeune aspirant à l'accent chantant du Sud-Ouest se bat avec une folle témérité. A la tête de quelques hommes groupés autour d'une mitrailleuse, il prend à partie les fantassins soviétiques qui essaient de s'infiltrer et brise successivement tous leurs assauts. Mais un tireur d'élite russe vient de repérer Maxime de Castel. Une détonation isolée. L'Oberjunker s'écroule, grièvement blessé. Ses hommes réussissent à le traîner à l'abri et on l'évacue vers un poste de secours<sup>1</sup>.



L'Uscha Riberto et son inséparable camarade Bicou semblent décidés à faire la guerre en francs-tireurs. Excités et joyeux, ils cherchent sans arrêt quel nouveau « coup » ils vont pouvoir monter contre les Russes. La bataille, pour eux, ressemble à une sorte de jeu, aux règles dangereuses mais bien réjouissantes.

1. Rescapé des combats de Berlin, Maxime de Castel vit aujourd'hui en Amérique du Sud.

— Dis donc, Bicou, si on essayait d'aller faire un tour sur les toits ?

— Sur des immeubles de cinq ou six étages ! T'es un peu gonflé, Roger.

— Allez, viens, on va rigoler.

Les voici qui s'engouffrent dans un escalier, soulèvent des lucarnes, grimpent des échelles de fer, s'accrochent à des cheminées. Pour de telles acrobaties, ils se sont débarrassés de leurs trop encombrants Sturmgewehr et crapahutent sur les toits de tuiles armés seulement de pistolets et de grenades.

— Attention, Bicou !

— T'en fais pas, Roger, je les ai vus !

Les détonations claquent sèches et précises. Des Russes, débusqués, s'enfuient, laissant quelques camarades sur le terrain. Riberto lie plusieurs grenades entre elles par une ficelle et expédie cette véritable bombe dans une cour où il vient d'apercevoir un autre groupe de Russes. Une explosion. Des hurlements. Des rafales de mitraillettes. Les deux Français sont repérés. Ils battent en retraite. Galopades. Acrobaties. Equilibres sur les balcons et les gouttières.

Riberto et Bicou reviennent au poste de commandement du bataillon où tous les agents de liaison de « la bande à Fernet » les accueillent avec des cris de joie.

— D'où venez-vous ? demande l'Uscha Capand, pas fâché d'avoir quitté son poste de secrétaire pour un rôle un peu plus mouvementé.

— Des toits. Qu'est-ce qu'on s'est amusé...

Le grand Roger ne laisse pas son camarade se lancer dans de longues explications et l'interrompt :

— Il y a d'autres Popofs dans le coin, Bicou. Il faut y retourner.

— On y va, Roger. Mais il nous faut des grenades. Tu en fais une de ces consommations...

Ils bourrent tous deux leurs poches de grenades ovoïdes, en accrochent à leurs boutons de vareuse et glissent des grenades à main dans leur ceinturon.

— Eh bien, constate Capand, vous ressemblez à des Pères Noël.

Les deux sous-officiers se précipitent en quelques bonds vers la cage d'escalier d'où ils avaient réussi à gagner les combles. Le jeu dangereux recommence aussitôt, dès qu'ils surgissent en plein ciel, le pistolet au poing. Les Russes sont décidés à se défendre. Un duel s'engage entre les deux SS et un groupe dissimulé derrière une série de petites cheminées. Les Russes doivent rompre le combat et pro-

tègent leur retraite en lançant eux aussi des grenades. L'une d'elles explose à quelques mètres de Riberto qui se met à crier :

— Eh ! Bicou. Je viens d'en prendre plein la gueule !

— C'est grave ?

— J'ai peur d'avoir un œil foutu.

Un éclat s'est logé sous la paupière droite. Le sang ruisselle. Roger ne voit presque plus rien. Il lui semble que le toit vacille. Il essaie de se raccrocher. Il a l'impression qu'il va tomber dans la rue, une dizaine d'étages plus bas.

— Roger, on se tire ! crie Bicou.

Ils dégringolent dans une mansarde, déboulent un escalier, retrouvent le poste de commandement.

— Alors, demande Fernet, qu'est-ce qui se passe ?

— On les a eus, Hauptsturmführer. Mais Roger est blessé.

On fait asseoir le sous-officier dans un fauteuil. Le sang coule toujours sur son visage. Il souffre, mais finit par s'assoupir.

— Ne t'en fais pas, Roger, lui dit Fernet. Bicou te conduira tout à l'heure au poste de secours.

\*  
\*\*

A la station du métro « Stadtmitte » pendant cette nuit du 28 au 29 avril, un adjudant du poste de commandement appelle une demi-douzaine de SS français encore au repos. Il s'adresse à Levast :

— Prends le commandement. Vous allez rejoindre vos camarades du bataillon.

— Où se trouvent-ils, Oberscharführer ?

— Du côté de la Hedemannstrasse.

— Où est-ce ?

— Au nord de la place Belle-Alliance. Essayez d'y aller par les souterrains du métro. Sortez à la station de Kochstrasse. Attention, dehors, ça pète de plus en plus.

Le petit groupe se trouve à moins d'un kilomètre de la Chancellerie et progresse de cave en cave en direction de la Wilhelmstrasse. Levast et ses hommes finissent par arriver au poste de commandement du bataillon français. Le char russe détruit par Weber brûle toujours au milieu de la rue.

Fernet indique aux hommes arrivés en renfort un coin où ils pourront se reposer avant d'être engagés. Les six nouveaux venus s'allongent par terre, dans une belle pièce éclairée par une fenêtre

haute et étroite. A la lueur des incendies, ils distinguent, tout près d'eux, une superbe cheminée en marbre. Ils sont surtout préoccupés par le miel synthétique qu'ils viennent de découvrir et qu'ils mangent à la petite cuiller.

— Ah ! Si seulement on avait un peu de brichton, soupire Levast.

— Et un coup de pinard, ajoute un de ses camarades.

Tout près du poste de commandement, les SS français ont édifié une barricade de fortune. Un homme monte la garde, le Sturmgewehr au poing. De sa place, il distingue d'autres chars détruits dont les carcasses se succèdent, en plein milieu de la rue. Près d'eux, un blessé russe, dont on distingue à peine le corps dans les ténèbres, ne cesse de crier :

— *Adissouda ! Adissouda !*

Mais le Français ne répond même pas et s'apprête à tirer sur le premier Russe qui sortira de l'ombre.

Levast a reçu l'ordre de descendre au rez-de-chaussée de la maison et de se mettre à son tour en faction, sous le porche. Un obus arrive en grondant, explose, arrache la moitié d'un balcon. Levast s'écroule, touché à la tête par les moellons et les gravats. Il a l'impression qu'on lui enfonce un fer rouge dans chaque oreille. Il voit à peine, les yeux pleins de poussière. Mais il ne saigne pas et semble n'avoir rien de cassé. Alors, il s'assoit par terre pour récupérer un petit peu et attendre l'aube.

\*  
\*\*

Après avoir conduit son camarade Riberto au poste de secours, l'Uscha Bicou fait le guet à l'abri d'un tas de gravats et s'apprête à envoyer une rafale de Sturmgewehr sur le premier Russe qui montrera le nez. Une brutale explosion. Une lueur éclatante. Un obus antichars soviétique vient de percuter contre la barricade derrière laquelle se tient le sous-officier. Complètement « sonné », il s'écroule à demi inconscient. Le groupe des estafettes du bataillon vient de perdre au combat son troisième chef. Après la mort de Millet et la blessure de Riberto, c'est un coup dur pour « la bande à Fernet ». Mais Bicou ne tarde pas à revenir à lui. Il ouvre les yeux dans un visage souillé de poussière, aperçoit ses camarades qui prononcent des mots qu'il n'entend même plus. Enfin quelques sons sortent du brouillard.

— Eh ! Bicou, fais pas le con ! Reste avec nous.

— Qu'est-ce qui m'arrive, les gars ?

— Un obus de PAK. En plein dessus. Ils ne t'ont pas loupé. Déjà le sous-officier parvient à se mettre debout :

— Mon Sturmgewehr ! Je retourne à la barricade.

Une heure plus tard, il a repris sa faction. Il a l'air de méchante humeur. Il murmure à l'adresse des Russes :

— Mes oreilles, je m'en fous. Mais l'œil de Roger, ça, vous allez le payer. Et très cher !

Une sèche rafale de son fusil d'assaut ponctue son affirmation.

\*\*

Pendant toute la nuit du samedi 28 au dimanche 29 avril, le char russe T 34, détruit par Weber, ne cesse de flamber, illuminant la nuit devant les positions françaises. De longues flammes dansent sur la carcasse d'acier, éclairant violemment les ténèbres. Malgré le halo rose des brasiers au-dessus des toits, la nuit reste sombre. Des crépitements d'incendie, de sourdes explosions, le fracas de pans de murs qui s'écroulent troublent seuls le relatif silence : la bataille semble s'être apaisée pour quelques heures. On entend, parfois, des bruits de combats. Mais ils apparaissent confus, lointains. Une impression d'isolement étreint les défenseurs des avant-postes qui tiennent le secteur de la Hedemannstrasse.

— Ecoutez, Hauptsturmführer ! lance soudain Douraux.

Fernet prête l'oreille. Il n'entend d'abord que les lointaines rafales. Et ce crépitement d'incendie.

— Ecoutez, répète Douraux.

Ce sont des cris. Des cris de femmes. Ces appels déchirants semblent ne plus rien avoir d'humain. Assaillies et violées par des dizaines et des dizaines de soldats russes, les Berlinoises hurlent leur douleur et leur honte.

Des patrouilles soviétiques errent dans les ruines, fracturent les portes, débusquent les malheureuses et se précipitent sur elles. Les gamines et les grand-mères subissent toutes le même sort, dans l'obscurité humide des caves, dans l'odeur du sang, de la sueur et de la crasse<sup>1</sup>.

1. « Tuez ! Tuez ! Nul n'est innocent parmi les Allemands, ni les vivants ni ceux qui ne sont pas encore nés ! Suivez la prescription du camarade Staline et écrasez pour toujours la bête fasciste dans son enfer - Brisez brutalement l'orgueil racial des femmes allemandes - Prenez-les en juste butin -

Les Berlinoises hurlent et leurs cris arrivent par vagues jusqu'aux positions que tiennent les SS français, incapables de leur porter secours.

— Si seulement nous avions des canons et des chars, soupire Fernet. Comme nous pourrions balayer tout le quartier de ces brutes.

— Dire qu'on ne peut rien faire, soupire Douraux. Vous vous rappelez, Hauptsturmführer, toutes ces femmes qui nous acclamaient quand nous avons traversé Berlin. Et celles qui venaient nous ravitailler sous le feu et nous offraient à partager leurs dernières provisions ?

Von Wallenrodt reste silencieux. L'officier-adjoint du bataillon comprend mieux encore que ses camarades français ce que peut signifier l'arrivée des vainqueurs pour les femmes de son peuple. Il finit par dire entre ses dents :

— Hier nous nous sommes battus avec enthousiasme. Désormais nous nous battons avec colère.

*Tuez, vous les braves soldats de l'Armée rouge, qui foncez toujours en avant ! »* a écrit le journaliste Illya Ehrenburg dans un manifeste à l'Armée rouge.

A l'aube du dimanche 29 avril 1945, une rage sombre remplace la joie brutale des jours précédents. Les cris des femmes allemandes ont transformé les SS français en vengeurs. Moins que jamais, ils laisseront place à la pitié dans ce combat qui va en s'amplifiant et les transforme en démons.

— *Panzeralarm !*

Point n'est besoin de ce cri. Le bruit a réveillé tous les combattants. Les moteurs semblent s'emballer, les chenilles écrasent les pavés, un sourd grondement emplît les rues qui aboutissent à la Wilhelmstrasse et à la Friedrichstrasse.

Des hommes se précipitent, le Panzerfaust au poing. Des coups de départ, des explosions, des cris de joie. Les premiers blindés, touchés de plein fouet, commencent à sauter dans des gerbes de flammes. La première vague des T 34 est bloquée devant les positions françaises.

— Ils ont commis l'erreur de se suivre à trop grande distance, remarque Douraux. On a eu le temps de les voir venir.

— Pas mal, notre petite réception, Oberjunker ? lui lance un des « casseurs de chars » qui vient de marquer un superbe coup au but.

— Attention, dit Fernet. Après l'échec de ce premier assaut, on va se faire rudement pilonner.

Comme pour confirmer la prophétie du commandant du bataillon, un fracas épouvantable retentit. Les canons antichars russes et les canons des blindés se déchainent en même temps. Les Soviétiques tirent de plein fouet sur les maisons où ils ont décelé la présence des SS français.

Les murs, lézardés, se mettent à trembler, les plafonds s'écaillent et tombent sur la tête des défenseurs. Parfois un coup bien placé

éclate dans une meurtrière ou dans l'embrasement d'une fenêtre. Des éclats sifflent dans tous les sens. Une épaisse poussière se dégage. Les occupants des immeubles sont couverts de terre, de cailloux, de gravats, de plâtre. Ils ne distinguent plus rien dans l'obscurité zébrée de grands éclairs de feu.

Il faut hurler pour se faire entendre.

— Qu'est-ce qu'on prend ! crie Douraux.

— Ce n'est que le début, riposte Bicou.

La journée du 28 avril et la nuit qui vient de s'écouler ont été marquées par de très durs bombardements. Mais désormais, les Russes « mettent le paquet ». Ils écrasent ceux qui leur résistent sous un déluge d'obus et de torpilles. La concentration des canons, des mortiers, des chars atteint une densité inimaginable.



L'Ostuf Weber ne cesse de relancer ses garçons de la Kampfschule à l'assaut des chars russes qui s'avancent les uns derrière les autres, dans les décombres des rues de Berlin.

— C'est plus facile qu'à Elsenau, assure-t-il. Ils ne peuvent pas manœuvrer. Il suffit de bloquer le premier et le dernier. Et on se paye tous les autres...

L'Uscha Vaultot semble bien décidé à battre le record des chars détruits au Panzerfaust. Depuis la veille, il en est à sa quatrième victoire mais ne semble pas décidé à s'arrêter. Nu-tête, les cheveux blonds collés aux tempes par la sueur et la poussière, il cherche une cible à sa mesure.

Près de lui, un autre Unterscharführer, Roger Albert-Brunet, en est à son troisième char détruit et veut absolument atteindre le score de son ami Vaultot.

— L'ennui, confie Weber à Fernet, c'est que je n'ai pas de Panzerfaust pour tout le monde. Comme chacun veut avoir son char, ils se disputent pour savoir qui va attaquer le premier.

A nouveau, le grondement des chenilles, le halètement des moteurs. Des tourelles apparaissent, prolongées par les longs canons des T 34 qui tournent lentement à la recherche des cachettes où peuvent se terrer les redoutables « casseurs de chars ».

— *Achtung ! Panzer !* dit seulement Weber.

Déjà deux autres volontaires de sa Kampfschule se précipitent, le Panzerfaust au poing.

— Laisse-moi le premier !

— Pas question. Les autres vont se tailler et il n'y en aura plus pour moi.

— Laisse-le-moi quand même. Tu en as déjà foutu deux en l'air et je n'en ai eu qu'un seul.

\*  
\*\*

L'immeuble où Fernet a installé son poste de commandement devient le point d'appui principal de la défense. Mais il semble aussi la cible favorite des servants des canons et des mortiers russes.

La façade, complètement lézardée, menace de s'écrouler sur la rue. A chaque nouvelle arrivée de projectile, on sent toute la maison vaciller.

— Si ça continue, on va tout recevoir sur la gueule, remarque Douraux.

Un nouveau coup de canon décroche des plâtras qui tombent dans la pièce. Encore quelques projectiles bien ajustés et les défenseurs vont être écrasés ou ensevelis.

Le commandant du bataillon sait bien que, tôt ou tard, il devra se résoudre à l'évacuation de cette position de plus en plus intenable. Mais Fernet retarde le moment de donner l'ordre inévitable.

— Si nous évacuons cet immeuble, dit-il à von Wallenrodt, tout le front devra être reporté de cinquante mètres en arrière.

La configuration du quartier oblige à un tel sacrifice, d'autant plus lourd que chaque mètre de terrain compte infiniment plus en ville qu'en campagne. Et les SS français tiennent un front qui passe à quelques centaines de mètres de la Chancellerie.

— *Panzer ! Panzer !*

Brutalement, les Russes viennent de lancer une nouvelle attaque. Ils comptent sur la surprise et sur le nombre. Des dizaines et des dizaines de chars font mouvement en même temps et convergent vers la Hedemannstrasse.

On entend presque aussitôt le bruit d'explosions des Panzerfaust. Deux chars sont aussitôt détruits et commencent à flamber. Un troisième, très endommagé, s'immobilise devant les positions françaises. Les blindés qui peuvent échapper au massacre reculent de quelques

dizaines de mètres, hors de portée des Panzerfaust. Leurs tourelles tournent. Ils pointent leurs canons vers les positions françaises.

— Qu'est-ce qu'on va prendre... murmure von Wallenrodt.

Au même moment, tous aperçoivent les éclairs des coups de départ. Un fracas épouvantable. Puis des rafales d'obus s'abattent sur les maisons en ruine où se terrent les défenseurs de la Hedemannstrasse.

\*  
\*\*

Fernet n'a plus guère d'agents de liaison sous la main et il utilise comme « Melder » de vieux bonshommes du Volkssturm qui se sont mis à ses ordres. Le Français de vingt-cinq ans n'a pas eu de mal à s'imposer à eux.

— Ils vous obéissent « sans hésitation ni murmure », ainsi que le veut le règlement, remarque Douraux.

Un des vieillards part vers l'arrière. Il doit gagner la station « Stadtmitte » pour rendre compte de la situation. Soudain un char soviétique fonce dans la rue.

— Attention au lance-flammes ! crie un des Français.

Le char va s'embosser dans le porche d'une maison. Impossible de le déloger.

— Il s'est exactement placé pour nous rendre la vie infernale, explique à Levast l'Uscha André qui appartient comme lui à la Kampfschule de Weber et sera tué peu après.

La position devient effectivement intenable. Levast gagne la cour de l'immeuble et aperçoit à ce moment le vieux soldat du Volkssturm envoyé en liaison par Fernet. Il a été blessé aussitôt après avoir quitté le poste de commandement et a juste trouvé la force de se traîner à l'abri d'un escalier de fer.

La pression des Russes s'accroît de minute en minute.

\*  
\*\*

Les mortiers, les canons antichars, les obusiers ne tardent pas à se joindre aux pièces des chars russes pour concentrer leur feu sur le secteur qui montre tant de mordant à repousser les assauts.

Les étages s'écroulent dans un grand bruit d'éboulement. Dans les pièces du demi-sous-sol où se tiennent les hommes du poste de commandement, la poussière envahit tout. On n'y voit pas à cin-

quante centimètres devant soi. Les respirations deviennent haletantes. Comme les yeux, les poumons se remplissent d'une poussière jaune et suffocante. Le plafond tombe par morceaux. Ce ne sont plus des plâtras mais des briques, des poutres, des blocs de béton. Plusieurs hommes sont sérieusement blessés. Ils guident de leurs gémissements ceux qui vont essayer de les dégager.

— Regardez, Hauptsturmführer ! lance Douraux.

Dans l'angle du mur où avait été pratiquée une simple meurtrière, s'ouvre maintenant un trou béant.

— Il est juste dans l'axe de tir des chars russes, fait remarquer von Wallenrodt.

Un agent de liaison arrive hors d'haleine et appelle Fernet, à grands cris.

— Qu'est-ce qui se passe, Fournel ?

— Les Russes s'infiltrent sur notre gauche. On est en train de se faire cerner.

— Pas d'affolement. Ils ne nous tiennent pas encore.

— Hauptsturmführer, Bicou vous fait dire que toutes les issues se trouvent déjà sous le feu. C'est une vraie souricière.

Le commandant du bataillon sait bien que, désormais, il ne peut plus retarder l'instant fatal. Dans dix minutes, il sera trop tard. Tous ceux qui l'entourent seront pris au piège et ne pourront plus se dégager de l'étau russe qui est en train de se refermer dans leur dos.

Parfois, un homme s'écroule sur son arme, tué sur le coup ou grièvement blessé. Les Russes ont installé des tireurs d'élite dans la maison d'en face et commencent à prendre le poste de commandement sous leur feu. Des positions françaises on leur répond et on essaie de localiser les Soviétiques isolés, tapis dans l'encoignure des fenêtres et derrière les cheminées. Des duels s'engagent. Incertains. Meurtriers.

De brèves rafales de Sturmgewehr indiquent que de nouveaux fantassins russes viennent d'être repérés.

— Qu'est-ce qu'ils sont nombreux ! lance l'Uscha Capand.

— Et ils tirent juste, ajoute son ami Finkler qui continue à servir de guide et de bâton d'infirmes à Fernet.

Le commandant du bataillon se tourne vers Douraux :

— S'ils n'ont pas occupé les sous-sols, il faut essayer d'y foutre le feu.

Déjà, Couturin se précipite. C'est un ancien sapeur du régiment des pompiers de Paris et, depuis le début de la bataille de Berlin,

il joue les boute-feu avec une efficacité redoutable. Nul n'a comme lui la technique de transformer quelques caisses et des vieux journaux en brasier. Il parvient à traverser la rue sous le feu, se précipite dans les caves, découvre un stock de papier inespéré. Ses camarades entendent des éclatements de grenades. Puis, très vite, une fumée claire s'échappe des soupiraux. Les flammes jaillissent et gagnent les étages.

— Bravo, Couturin ! lance Fernet. Pendant que les Popofs vont jouer les pompiers, ils nous foutront la paix.

A toute allure, les hommes du poste de commandement quittent leur sous-sol éventré et traversent le champ de ruines qui les mène aux secondes lignes, à une cinquantaine de mètres en arrière de leur position de la Hedemannstrasse.

Les Russes, installés dans l'immeuble en feu, les ont aperçus. Ils envoient quelques rafales et lancent des grenades. Mais leur tir manque de précision. Ils sont tellement gênés par l'incendie et la fumée qu'ils n'arrivent pas à clouer au sol leurs adversaires, pourtant en terrain découvert.

A toute allure, les SS français se glissent entre les décombres et s'installent sur leur nouvelle position. Finkler et Douraux aident Fernet qui boitille mais s'efforce de ne pas s'attarder trop longtemps sur le glacis. Des balles sifflent dans tous les sens, assez mal dirigées.

Des coups de canon, aussi mal ajustés, font tressauter les maisons. Dans ce quartier, il n'y a plus un immeuble sur trois pour rester debout.

Avec des hurlements, les Russes s'emparent des cinquante mètres qu'ils viennent de conquérir au prix de pertes épouvantables. Les munitions continuent d'exploser dans les chars T 34 où les cadavres des hommes d'équipages brûlent dans une horrible odeur de chair carbonisée.

\*  
\*\*

Les SS français ne tardent pas à gagner leurs nouvelles positions, Puttkamerstrasse. L'homme qui ferme la marche, un grand gaillard d'un blond presque roux, semble grièvement blessé à une jambe et a du mal à suivre ses camarades. Il tient un vieux pistolet P 08 à la main et n'arrive pas à grimper à une échelle de fer. Son camarade Levast l'attrape par le revers de son col et le hisse de barreau en barreau. Les balles sifflent. Les Russes crient. Partout, crépitent les incendies. Des poutrelles enflammées tombent de tous côtés avec des

pans de murs. Le sol disparaît sous un amas de briques et de tuiles. Parfois, des maisons entières semblent exploser et s'affaissent lentement sur elles-mêmes comme des boxeurs knock-out.

— Pressez-vous ! ordonne Fernet.

Le commandant du bataillon aperçoit Levast qui tire toujours le blessé par son col. Il lui demande :

— Peux-tu retrouver la station de métro « Stadtmittle » ?

— Certainement, Hauptsturmführer.

— Alors, tu conduis le blessé et tu demandes des renforts au Brigadeführer. Il me faut des hommes, des munitions, des Panzerfaust.

\*  
\*\*

Levast réussit à gagner l'embouchure de la station « Stadtmittle » et confie son camarade aux infirmiers de la division *Nordland*. Krukenberg ne semble pas surpris par la demande de Fernet et ordonne à Levast :

— Vous allez retourner là-bas. Je vous donne ce qui me reste comme hommes et comme matériel. Ce n'est plus grand-chose. Mais vous aurez aussi un char « Tigre » avec vous.

Levast ne peut réprimer un sourire. Il a toujours rêvé de monter vers les lignes installé sur le protégé-chenilles d'un de ces gros blindés. Avec quelques camarades, il s'installe sur la plage arrière. Ils s'agrippent à toutes les aspérités et prennent garde à ne pas laisser tomber les caisses de munitions et les Panzerfaust. Levast se tient juste derrière la tourelle, accroupi contre le blindage d'acier.

Le char s'ébranle en grondant et se dirige vers le pâté d'immeubles que doit désormais occuper Fernet et les hommes de son bataillon. Le char progresse dans des rues encombrées de gravats et de rails de tramway arrachés. On ne voit plus personne. Même pas les vieillards du Volkssturm et les gamins de la Hitler-Jugend.

Soudain, un fracas épouvantable retentit et le « Tigre » semble bondir, comme chassé par un souffle brûlant. Une grosse torpille de mortier vient de tomber juste près de lui.

Levast a l'impression qu'il vient de recevoir un grand coup de bâton dans les reins. Il se lève, pose la main sur le tuyau d'échappement, se brûle atrocement et saute à terre. Il est couvert de sang : un de ses camarades a eu la moitié de la figure arrachée et s'est écroulé sur lui, l'arrosant de son sang.

Un autre gît à terre, mourant. Personne ne peut plus rien pour

lui. Levast se penche et découvre qu'il s'agit d'un tout jeune volontaire qu'il ne connaît même pas.

— Un gosse, dit-il comme dans un rêve.

Mais il n'a pas le temps de s'apitoyer. Le bombardement continue, dense et précis. Levast veut vite s'éloigner, mais il tombe. Ses reins lui font horriblement mal. Il ne peut plus marcher. Il sent un bras qui le soutient et une voix qui lui dit :

— N'aie pas peur. Je ne te laisse pas. Je vais te conduire dans un abri.

Il reconnaît le camarade avec qui il a bu la bouteille de Cointreau dans l'échoppe de l'horloger lors de la bagarre dans Neukölln.

Levast sent qu'il entre sous un porche. Il doit descendre des marches. Une odeur de cave le saisit. Il distingue des ombres, dans une demi-obscurité que s'efforcent de combattre quelques pauvres bougies. Est-ce un poste de secours ? Il passe la main derrière son dos, se frotte les reins. Il sent quelque chose de poisseux et de chaud qui lui coule entre les doigts. Quand il ramène sa main et qu'il la regarde, il la découvre pleine de sang. Levast s'entend dire en allemand :

— *Ich bin verwundet* (je suis blessé).

Puis il s'évanouit.

\*  
\*\*

Quand Levast revient à lui, son camarade a disparu. Il se trouve seul avec un jeune Belge de la Luftschutz, la défense antiaérienne de Berlin.

— On ne peut pas rester là, dit le compatriote de Degrelle. Je vais t'aider.

Les deux hommes sortent de la cave et traversent la rue, en bondissant de trou d'obus en trou d'obus. A l'angle de la Kochstrasse et de la Wilhelmstrasse, ils aperçoivent une auto-mitrailleuse détruite dans l'angle d'un magasin.

— Nous allons faire un bond et nous mettre à l'abri derrière elle, annonce le Belge.

Mais un obus arrive et éclate à l'endroit précis où ils espéraient se réfugier.

— Tant pis, dit Levast, essayons de gagner les souterrains du métro.

Il se retrouve quelques instants plus tard allongé sur un banc. Une infirmière s'occupe de lui. Levast est bien soigné et se voit

même décerner la médaille des blessés. Puis il est chargé dans une ambulance conduite par un SS italien. Une demi-douzaine de blessés sérieux se trouvent avec lui. Le véhicule semble mettre un temps infini pour gagner un nouveau poste de secours. Enfin une nouvelle cave. Infirmières. Piqûre. Sommeil.

Au matin du dimanche 29 avril 1945, le nouveau front passe par la Puttkammerstrasse, une rue parallèle à la Hedemannstrasse, qui joint, elle aussi, la Wilhelmstrasse et la Friedrichstrasse. Tout un réseau de cours intérieures ménage aux SS français d'excellentes communications entre les points d'appui. Les cheminements sont à couvert des vues et des feux de l'ennemi.

— On sera bien mieux ici, constate Fernet. Mais c'est quand même rageant d'avoir dû abandonner quelques dizaines de mètres aux Russes.

Le commandant du bataillon fait un tour rapide des positions. Sur sa gauche, il remarque un grand immeuble en ruine, à l'angle de la Friedrichstrasse.

— Ce coin m'embête, confie-t-il à Douraux. On aura du mal à le surveiller. Si les Russes savent se débrouiller, ils peuvent y trouver de magnifiques possibilités d'infiltration.

Une explosion les jette par terre.

— Pas blessé ? demande l'Oberjunker.

— Pas encore pour cette fois. Nous voilà maintenant avec des mortiers de 120 sur le dos. On ne va pas s'amuser.

Les anciens combattants du front de l'Est connaissent cette arme redoutable, dont les qualités de précision et d'efficacité ont laissé de fort mauvais souvenirs chez tous ceux qui ont eu à subir leur tir.

Les servants des mortiers russes s'attachent aux positions françaises qu'ils ne vont plus désormais quitter. Les torpilles s'abattent sans arrêt, provoquant des pertes sérieuses.

— Attention ! Voilà les Popofs !

Les fantassins russes semblent décidés à ne pas laisser leurs adversaires en repos et veulent poursuivre sur leur lancée.

— On contre-attaque, décide Fernet.

Le commandant du bataillon veut absolument rectifier le front et installer des avant-postes qui donneront un peu d'air à ses nouvelles positions.

— Avec quelle unité va-t-on monter cette opération ? demande von Wallenrodt. Tous nos hommes commencent à être épuisés après une trentaine d'heures de combats ininterrompus.

— Alors, on va envoyer les « flics ».

Les vieux policiers allemands de la direction de la Sécurité, malgré leur peu d'entraînement au combat, se lancent à l'attaque avec un mordant remarquable. Les SS français les appuient du feu de toutes leurs armes. En quelques minutes, le front s'embrase.

— Si seulement on avait des armes lourdes, répètent tous les défenseurs de la Puttkammerstrasse.

Ils se battent sans canons, sans mortiers et leurs quelques mitrailleuses sont impuissantes à neutraliser les Russes qui infligent aux policiers de lourdes pertes avant de leur abandonner quelques dizaines de mètres de ruines.



— Les chars ! Ils remettent ça !

La contre-attaque française n'est même pas terminée que les Russes lancent à nouveau leurs blindés dans la bataille.

Un fracas impressionnant domine tout le quartier. On entend le grondement décuplé des moteurs et des chenilles.

Le commandant du bataillon se précipite à une meurtrière et n'en croit pas ses yeux. Il appelle von Wallenrodt et Douraux.

— Venez voir ce qu'ils nous préparent !

Les équipages des blindés russes ont compris leur erreur des jours précédents et n'attaquent pas avec plusieurs chars à la file indienne mais par meutes de sept ou huit chars groupés, chenilles contre chenilles. C'est un mur d'acier qui s'avance. Les hommes qui vont essayer d'arrêter l'assaut avec leur Panzerfaust doivent attaquer à plusieurs en même temps. Les risques sont énormes. Si tous n'arrivent pas à toucher leur cible, rien ne pourra plus arrêter la ruée des chars vers les positions françaises.

Des gravats et des obstacles rétrécissent la chaussée. Les Russes ne peuvent pas faire passer plus de deux chars de front. C'est à cet endroit que les hommes de Weber vont attendre leurs ennemis.

Deux coups de Panzerfaust. Au but ! L'un comme l'autre. Les deux chars de tête sont immobilisés au milieu de la rue et commencent à flamber.

Ceux qui les suivent comprennent le piège et se décident à faire demi-tour. Mais les Russes ne renoncent pas à leur attaque. Ils essaient maintenant de remorquer les épaves vers l'arrière. S'ils veulent dégager la rue, ce ne peut être que pour lancer un nouvel assaut.

Pendant que les équipages s'affairent autour des carcasses des blindés, le pilonnage reprend de plus belle. Les hommes des mortiers russes ne cessent d'enfourner torpille sur torpille dans leurs tubes de 120.



Une nouvelle menace de brèche vient d'être colmatée. Trois chars russes ont été détruits et commencent à flamber. A l'un des avant-postes, l'Oscha Olliver n'est pas tranquille et craint un nouvel assaut ou une infiltration. Il décide d'occuper les bâtiments de l'autre côté de la rue. Il appelle le Sturmmann Caulond et une demi-douzaine d'hommes de sa 4<sup>e</sup> compagnie.

— C'est simple, leur dit-il. Nous allons descendre de maison en maison jusqu'à la première rue et nous traverserons au croisement.

Le petit groupe de SS français part aussitôt et commence à progresser. Un violent tir d'artillerie s'abat sur les ruines. Le Sturmmann et son chef sont ensevelis sous un amas de briques. Olliver, l'uniforme déchiré, émerge à moitié des gravats avec le visage tuméfié d'un boxeur après un match, couvert de sang et de plâtre. Ses hommes se précipitent pour l'aider.

— Attention, les gars, allez-y doucement !

Les blessés sont armés d'un Panzerfaust prêt à tirer et de grenades dont les anneaux d'amorçage pendent au bout de leur ficelle. Ce sont de véritables bombes vivantes qu'un nouveau choc ou un faux mouvement peuvent faire exploser avec tous leurs sauveteurs.

Mais les hommes de la patrouille veulent absolument sortir les deux blessés du tas de gravats et parviennent à les dégager, en enlevant les briques une à une, retenant leur souffle et s'attendant, à chaque instant, à se faire déchiQUETER par l'explosion.

Cette fois le chef de la 4<sup>e</sup> compagnie se trouve hors de combat. Il a les deux genoux écrasés et le nez fracturé. A côté de lui, le Sturmmann Coulomb, les jambes déchiQUETÉES souffre horriblement.

Ils sont évacués et conduits vers un poste de secours, situé dans les sous-sols d'un hôpital. Olliver sera aussitôt opéré par un médecin britannique servant dans l'armée allemande, mais ne pourra plus reprendre sa place à la tête de ses hommes. Après la disparition de Michel à Neukölln et de Labourdette dans les souterrains du métro, Olliver était le dernier chef de compagnie du bataillon 57. Il ne reste plus sous les ordres de Fernet que Rostand, le chef de la 3<sup>e</sup> compagnie du bataillon.



En vieux soldat, le Hauptscha Rostand estime que la tenue fait partie de la discipline. Et la discipline... Il ne veut pas continuer à se battre avec du linge sale, puisque les magasins de Berlin, éventrés, regorgent encore d'articles. Entre deux accrochages, il entre dans une chemiserie, se déshabille entièrement et revêt sous son uniforme en loques une paire de chaussettes, une chemise propre à col amovible. Il met dans sa poche un col de rechange et une cravate noire. Puis, il retourne vers les avant-postes où s'annonce une nouvelle attaque russe.

Un énorme char « Joseph Staline » arrive maintenant. Rostand et le jeune Breton de Lurien se trouvent dans une pièce du premier étage, près de la cage d'ascenseur. Ils surveillent la rue par les fenêtres qui ne sont plus que des ouvertures béantes, aux pourtours criblés d'éclats. Ils regardent avec une certaine angoisse l'énorme engin s'avancer, de plus en plus près. Son immense canon semble renifler les façades des maisons.

— Mais qu'est-ce qu'ils attendent avec les Panzerfaust ? s'inquiète de Lurien.

— T'en fais pas, dit Rostand. Ils ne le louperont pas.

L'explosion retentit au même moment. L'arme antichars n'a pas manqué le blindé. Mais une autre, dans le même temps, vient de tirer légèrement à côté et le projectile arrive en plein dans le plafond, juste au-dessus de Rostand et de François de Lurien.

Les deux hommes sont frappés par une grosse poutre qui leur tombe brutalement sur le dos. Ils s'affalent sur le plancher, étourdis, et sont aussitôt recouverts par les gravats et la poussière de plâtre. Des hommes les appellent, mais Rostand n'entend rien. Il est assommé, aveugle, sourd, hors de combat. Et le jeune de Lurien ne vaut

guère mieux. Leurs camarades n'insistent pas et vont trouver Fernet pour lui rendre compte :

— Notre chef de compagnie vient d'être tué.

— Mais où est-il ? demande le commandant du bataillon.

— Sous les gravats. On ne peut même pas récupérer son corps. Il a pris tout un étage sur la tête.

Fernet monte lui-même au premier étage. Le chef de la 3<sup>e</sup> compagnie est invisible, sans doute mort... Mais Rostand a la vie dure. Le vieux baroudeur ne va quand même pas laisser sa peau dans cette aventure. Il revient à lui, plusieurs dizaines de minutes plus tard, se dégage des gravats, récupère son compagnon et s'assure que de Lurien est plus étourdi que blessé. Le jeune Breton semble avoir les tympans crevés mais n'a rien de cassé.

Rostand va pouvoir reprendre sa place à la tête de sa compagnie. Il se brosse machinalement, descend l'escalier.

\*  
\*\*

Une heure plus tard, Rostand surgit au poste de commandement du bataillon, blanc comme un fantôme, un peu hagard.

— Mais tu n'es pas mort, toi ! s'exclame Fernet.

— J'ai reçu tout le plafond sur la tête et je suis tombé dans les pommes... Je ne sais pas comment je m'en suis sorti.

L'ancien adjudant de la Coloniale semble encore mal réveillé et se frotte les yeux, sans parvenir à autre chose qu'à étaler encore davantage la couche de poussière de plâtre qui lui couvre le visage.

— Tu tombes à pic, lui dit Fernet. Je viens de recevoir quelque chose qui va te remettre d'aplomb.

Le commandant du bataillon lui annonce aussitôt :

— Tu viens d'être décoré de la croix de fer de 1<sup>re</sup> classe, ainsi qu'Albert-Brunet. Il vient de détruire son quatrième char.

La brève cérémonie aura lieu dans la cour d'un des immeubles, à l'intérieur des positions françaises. Le Hauptscha Rostand, combattant du front de l'Est depuis 1942 où il était devenu une des figures quasi légendaires de la LVF, se trouve à côté du jeune Uscha Albert-Brunet, un des plus fanatiques SS français de la Sturmbrigade.

— Décidément, remarque Douraux qui accompagne toujours son chef, la fusion est maintenant parfaite entre les hommes du bataillon 58 et ceux du bataillon 57.

Désormais, il n'y a plus qu'une seule unité et un seul esprit. Le

commandant du bataillon qui défend Berlin sait que tous ceux qui sont autour de lui pensent exactement la même chose. Il accroche les décorations sur les tenues de toile, dont les mouchetures de camouflage disparaissent sous la poussière. Il serre longuement la main à chacun des sous-officiers qu'il vient de décorer.

Le petit groupe n'a même pas le temps de se séparer qu'une nouvelle avalanche de projectiles de mortiers s'abat sur le quartier tenu par les Français. Des torpilles tombent sur les immeubles et dans les cours, soulevant des nuages de poussière si épais que tous restent aveuglés et suffoqués, sans pouvoir dire un mot ou faire un pas.

Complètement « sonnés » par le bombardement, ils ne savent même plus très bien où ils se trouvent et vont mettre de longues minutes avant de reprendre totalement leurs esprits.

\*  
\*\*

Il semble que le général Weidling qui commande la défense de Berlin tienne les cadres de la Waffen SS à l'écart de ses conférences d'état-major. Ni Krukenberg ni Mohnke ne sont convoqués à son poste de commandement. Les deux Brigadeführers doivent improviser la résistance en fonction des renseignements fragmentaires dont ils disposent désormais.

Le commandeur de la division *Nordland* ne possède même pas un poste récepteur de radio. Autour de la station de métro « Stadtmitte » la ville lui semble déserte. Le dimanche 29 avril semble encore accroître cette sensation d'isolement : pas un agent de liaison n'arrive du secteur de défense de Berlin ni du Bunker de la Chancellerie. Mais des agents de liaison de Fernet et de Weber tiennent l'état-major de la division au courant de la situation sur « le front » de la Puttkammerstrasse.

Pachur peut annoncer à ses chefs des « scores » de plus en plus impressionnants :

— L'Unterscharführer Vaulot vient de détruire son huitième char russe.

— Je le propose pour la Ritterkreuz, décide aussitôt Krukenberg. Il faudra le faire venir au poste de commandement de la division à « Stadtmitte » pour que je le décore moi-même.

Eugène Vaulot, surnommé « Gégène » par tous ses camarades, était ouvrier plombier dans le civil. Engagé dans la LVF, il a gagné ses galons de sergent en Russie et une première Croix de fer. Blessé

ou malade, il a été démobilisé mais a réussi à s'engager à nouveau... dans la Kriegsmarine, cette fois, d'où il a été muté avec tous ses camarades à la Waffen SS à la fin de l'été 1944.

A vingt ans, ce « vieux » combattant du front de l'Est apparaît comme un garçon qui « en veut ». Rapidement repéré par l'Ostuf Weber, Vulot a été affecté à la compagnie d'Honneur dès son arrivée à Wildflecken. Rescapé du cimetière d'Elsenu et de la poche de Kolberg, il commande un groupe de combat de la Kampfschule et s'est fait une spécialité de l'attaque de chars en combat rapproché.

— Gégène, c'est le champion du Panzerfaust ! disent ses camarades, admiratifs et un peu jaloux.

Dès Neukölln, il a détruit deux chars T 34, « pour se mettre en forme ». Dans le secteur « Centre », Vulot inscrit à son palmarès six nouveaux chars soviétiques, qui achèvent de brûler dans les rues menant à la Chancellerie.

Le Brigadeführer décide de lui remettre sa décoration dans l'après-midi du 29 avril. La cérémonie a lieu dans le wagon du métro qui sert de poste de commandement. Quelques camarades entourent « Gégène » qui ne cache pas sa joie d'être le premier Français chevalier de la croix de fer. Krukenberg tient, en décorant le petit plombier devenu le virtuose du Panzerfaust, à exalter, en français, les vertus guerrières de son pays :

— Sur tous les champs de bataille du monde, les soldats français ont fait la preuve de leur bravoure. Unterscharführer Vulot, restez fidèle à cette tradition...

Déjà, il s'avance pour passer autour du cou du jeune volontaire français le ruban noir-blanc-rouge et la croix de fer.

— Au nom du Führer...

Tous les assistants, rangés le long des parois de ce wagon de métro berlinois, débarrassé de ses banquettes, se figent au garde-à-vous et saluent le bras tendu. La lumière des bougies tremble sur les tables de bois blanc et dessine sur les visages des ombres brutales. Quelques minutes plus tard, Eugène Vulot quitte « Stadtmitte » pour rejoindre son groupe de combat de la Kampfschule.

\*  
\*\*

— Tiens, une visite, annonce Douraux.

C'est un Obersturmführer scandinave qui commande la compagnie de la division *Nordland* la plus proche du bataillon français. Ce

grand Viking manifeste une cordialité de plus en plus bruyante pour les singuliers voisins que lui donne le hasard de la bataille.

— Vous, les SS français, vous êtes formidables, dit-il. Tant que vous serez là, tout le secteur tiendra le coup.

Fernet se montre très sensible à ce compliment et fait admirer à son hôte les carcasses des chars russes détruits devant les positions de ses hommes.

— Beau travail, dit le Viking. Tenez, je vous ai apporté un petit cadeau.

Il a réussi à trouver dans une cave de son secteur deux ou trois bouteilles de vin. Il les fait circuler à la ronde, ravi du plaisir qu'il procure aux Français. Tous ceux qui l'entourent en boivent quelques gorgées et font grand compliment à l'officier pour son choix.

— Vous êtes des connaisseurs, dit-il en riant.

Le commandant du bataillon français s'est à moitié assoupi et il entend l'Obersturmführer de la division *Nordland* et son officier d'ordonnance discuter non loin de lui à voix basse.

— Ne lui dites pas, car ce n'est pas encore officiel, dit le Viking. Mais j'ai appris que votre commandant de bataillon était proposé pour la Ritterkreuz<sup>1</sup>.



En ce soir du 29 avril 1945, les SS français sont bien décidés à ne pas quitter leurs positions de sitôt. Couverts de poussière, les yeux brillants, les joues creuses, ils commencent à présenter des têtes assez effrayantes.

Depuis longtemps, l'eau manque. Ils ne boivent que ce qu'ils trouvent dans des lavabos ou des baignoires. Mais il réussissent parfois à dénicher quelques bouteilles dans les caves. Impossible de se laver et même de se raser. Berlin vit depuis quelques jours dans une odeur de fumée et de pourriture.

Les défenseurs de la capitale mangent ce qu'ils trouvent, quand

1. La Ritterkreuz sera décernée au Hauptstuf Fernet, sans doute sur proposition du Brigadeführer Mohnke, commandant la garnison SS de la Chancellerie. Cette décoration de chevalier de la Croix de fer sera homologuée dans le recueil officiel de Ernst Günther Krätschmer : *Die Ritterkreuzeträger der Waffen SS*, p. 412. Henri Fernet est décoré en date du 29 avril 1945 « als Kommandeur des Sturmbataillons der 33. (französischen) SS-Freiwilligen-Grenadierdivision « Charlemagne ».

ils trouvent quelque chose à manger, entre deux assauts russes. Pourtant, ils ne rouspètent même pas contre le ravitaillement qui arrive de plus en plus mal jusqu'aux premières lignes et aux avant-postes.

Les défenseurs des ruines de la Puttkammerstrasse vivent dans une somnolence inquiète et attentive. Si fatigués qu'ils soient, ils n'osent pas encore se laisser aller au sommeil. Affamés, assoiffés, les SS français s'endorment quelques minutes qui leur paraissent des heures. Soudain, une explosion plus proche les fait se réveiller, l'air hagard. Ils passent une main sur leurs joues que ronge une barbe de trois jours. Leurs yeux les brûlent. Ils ne savent plus depuis combien de jours ils se trouvent dans cette ville qui agonise. Ils sont en train de perdre toute notion du temps et vivent sur les nerfs. Se battre devient pour eux tout naturel. Ils se sont installés dans cette vie infernale comme si elle devait durer toujours.

— Comme c'est simple, explique l'Uscha Albert-Brunet, qui porte toujours sa croix de 1<sup>re</sup> classe toute neuve sur sa tunique déchirée. Il suffit de détruire des chars, de tirer sur les fantassins, de lancer des grenades.

Désormais, le temps n'existe plus. Alertes, bombardements, attaques, incendies, explosions, tout cela se succède et se confond. Ils se battent sans arrêt depuis les premières heures du samedi 28 avril et ils ne savent pas encore combien de temps ils vont continuer à défendre ces ruines qui sont devenues leur seul univers. Une chose est certaine : il ne reste plus aucune troupe disponible pour les relever.

— La journée de dimanche va bientôt finir, remarque Douraux. Quel week-end !

L'Oberjunker devine bien quelle terrible semaine va commencer. Il vit dans l'ombre de son chef, subjugué par l'implacable résolution de Fernet, qui répète sombrement :

— Tenir, ne pas laisser passer les Russes. Toute notre force tendue vers le même but. C'est notre raison de vivre et de mourir à la fois.

A droite et à gauche des positions françaises de la Puttkammerstrasse, il semble maintenant que tous les éléments amis se soient repliés. Au soir du 29 avril 1945, les SS français restent seuls, dans une sorte de saillant. Ils constituent sans nul doute, près de la station de métro de la Kochstrasse, le poste avancé de la défense de la Chancellerie.

Les Russes s'acharnent sur ce saillant, qui s'enfonce comme une pointe de flèche dans le front de leur poussée vers le centre de Berlin. Les assauts de chars se succèdent, monotones et redoutables. Les fantassins qui les escortent deviennent de plus en plus nombreux, de plus en plus mordants.

Les attaques frontales échouent, car dans les combats de rue les défenseurs ont longtemps l'avantage des positions. Mais les Russes décident de s'infiltrer dans les maisons du voisinage. Ils sont résolus à employer les grands moyens. Aux mitraillettes, aux grenades, aux mortiers, s'ajoutent maintenant les lance-flammes. De longues traînées de feu illuminent le crépuscule et dissipent les ténèbres de la fumée et de la poussière.

Le chef du bataillon français reste bien décidé à tenir mais il sait que les pertes sont de plus en plus nombreuses chez ses hommes. La plupart de ceux qui sont, comme lui, légèrement blessés refusent d'être évacués et restent avec leurs camarades. On ne compte plus ceux qui boitent, qui portent un bras en écharpe ou dont un pansement balafre le visage.

Les hommes, envoyés pour se faire soigner au poste de secours, ne tardent pas bien souvent à en revenir, pour reprendre leur place au combat.

L'Oberjunker Douraux fait le compte des camarades qui se trouvaient avec lui à l'école d'officiers de Neweklau et s'aperçoit que leur enthousiasme s'est soldé par un lourd tribut. Le Maignan, Dumoulin, Cossard, Robelin, Billot ont été tués. Et les blessés ne se comptent plus : Croseille, Fitelbrand, Ginat, Gardinier, Ulmier, Bertant, Maxime de Castel, François...

— Je crois que je suis le dernier indemne avec Protopopoff, dit à Fernet son officier d'ordonnance.

Labourdette mort, Michel disparu, Olliver évacué, Rostand commotionné, il ne reste plus comme officiers autour du commandant du bataillon que Douraux et von Wallenrodt. Son adjoint, en pleine bagarre, n'oublie pas qu'il a été naguère correspondant de guerre. Elevé à cette rude école, il sait être à la fois spectateur et combattant. Il garde toujours un certain recul qui, allié à son calme naturel, en fait un assez remarquable compagnon dans une telle aventure. Depuis le début de la bataille, von Wallenrodt s'est tiré de plus d'une situation périlleuse et a gagné sa Croix de fer.

\*  
\*\*

Le poste de commandement du bataillon français, au soir du 29 avril, se trouve installé dans une grande librairie. Sur les rayons dévastés, les agents de liaison feuillettent des livres d'art et apportent un album à leur chef :

— Tenez, Hauptsturmführer, si vous voulez regarder le soleil.

C'est un magnifique recueil de photographies consacrées à l'Espagne. Places inondées de lumière, courses de taureaux, mantilles, tout un folklore paisible.

Fernet pense qu'il se bat aussi pour défendre ces livres. Lui qui fut naguère khagheux avant de devenir officier trouve cette situation hautement symbolique.

— Demain, les Mongols brûleront tous ces bouquins, dit Douraux.

— Toute une ville brûlera avec eux, ajoute von Wallenrodt.

— Tout un monde, conclut Fernet.

\*  
\*\*

Tout prend désormais la couleur uniforme de la poussière. Personne depuis samedi n'a vu le bleu du ciel. Un brouillard terreux enveloppe Berlin, couleur de brique et de flamme. Chaque bom-

bardement d'artillerie renforce encore cette brume, plus tenace et plus ignoble que le « fog » de Londres. A Berlin, la poussière pue la mort et le feu.

Les maisons brûlent, les pans de murs s'écroulent. D'heure en heure, l'atmosphère s'épaissit, avec cette odeur de fumée, de poudre et de charnier. Les visages sont noirs de suie et de poussière.

\*  
\*\*

Pendant toute la nuit du dimanche 29 au lundi 30 avril, la bataille continue à faire rage dans le secteur que tiennent les SS français.

— Quelle heure est-il, Hauptsturmführer ? demande Douraux. On ne distingue même plus la nuit du jour.

Les flammes des incendies ne cessent d'illuminer le brouillard poussiéreux qui a désormais enveloppé Berlin. Les immeubles brûlent comme des meules au mois d'août. Les chars éclairent comme des torches de retraites aux flambeaux. Berlin revit l'incendie de mille et mille Reichstag !

Toute la ville s'éclaire d'une lueur sinistre. Une auréole rose, violette, verdâtre forme comme une énorme cloche au-dessus de la capitale en feu. Les ruines se découpent, noires sur le ciel rouge et jaune des brasiers.

Berlin ressemble à un décor d'opéra fantastique dont quelque machiniste dément aurait poussé les éclairages et les couleurs au paroxysme. Voici, en cette nuit terrible, le dernier acte du Crépuscule des dieux, le terrible *Götterdämmerung* de la mythologie nordique et de Richard Wagner.

— C'est fantastique, murmure Fernet. Tout cela n'a plus rien de terrestre. J'ai l'impression que le sol va s'ouvrir et que tout va retourner au chaos.

Les ruines s'écroulent dans un fracas d'explosions, la terre tremble en grondant, les couleurs éclatent comme des grenades. Et, dans ce décor tragique, les hommes se battent toujours. Sans pitié.

Le remous assourdissant de la bataille a submergé toute la ville. Ce n'est plus la nuit, mais le jour sans fin d'un solstice de sang, où seul le soleil ne veut pas mourir et brûle dans un ciel d'étincelles et d'étoiles. Berlin prolonge jusqu'à l'extrême limite une agonie sans espoir.

— Il faut tenir, répète seulement le commandant du bataillon français qui sait que plus personne n'a désormais le droit de dormir

dans cette nuit sans terme et dans le jour sans fin qui lui succède.

La poussière, la suie, la fumée ont désormais une telle densité que l'aube ne sera qu'un interminable crépuscule. Les SS français vont se battre pendant des minutes qui semblent s'étirer comme des heures interminables et pendant des heures qui se réduisent à quelques minutes fiévreuses. Plus rien ne peut désormais mesurer l'écoulement du temps.

Le bataillon français continue à lutter sans autre espoir que de tenir un peu plus longtemps.

Sans cesse, le même mot revient sur les lèvres racornies par la soif, la fumée, la poudre : tenir. Tenir comme si demain pouvait encore ressembler à aujourd'hui. Comme s'il pouvait encore exister dans l'avenir d'autres jours et d'autres nuits. Tenir, tant qu'il restera des cartouches, des grenades et des Panzerfaust.

— Tenir, répète seulement Fernet.

— C'est curieux, Hauptsturmführer, remarque Rostand qui vient un instant rejoindre le chef de bataillon, nous sommes le 30 avril. L'anniversaire de Camerone.

\*  
\*\*

En ce lundi 30 avril, le Brigadeführer Krukenberg pense que l'attaque principale aura lieu pour le lendemain 1<sup>er</sup> mai.

Le feu ne cesse de s'intensifier. Les projectiles tombent par rafales et font trembler la voûte crevée de la station de métro « Stadtmitte ».

— Ce sont des « orgues de Staline », annonce Pachur.

— Alors, ils vont attaquer.

Un agent de liaison arrive et annonce soudain :

— La conférence quotidienne des commandeurs du secteur « Centre » est décommandée.

— Tant mieux, lance Krukenberg à Pachur, je vais avoir le temps de m'occuper un peu de nos hommes.

Des volontaires portent du ravitaillement et des paquets de cigarettes jusqu'aux premières lignes. Ils reviennent tout réconfortés du bon moral de leurs camarades.

\*  
\*\*

A « Stadtmitte », le Rottenführer Evrand est à la disposition du poste de commandement de la division, pour effectuer des liaisons

et des patrouilles. Sa première sortie dans les rues dévastées de Berlin a été pour réquisitionner des nappes, des serviettes et des couverts dans un grand restaurant de la capitale allemande. Krukenberg mange l'ordinaire de la troupe, mais il tient son rang et estime qu'il lui faut de la vaisselle de général.

Un Oberscharführer surgit dans le souterrain et demande des volontaires pour aller chercher un blessé. Evrand se présente avec un ou deux camarades. Ils s'embarquent à bord d'un véhicule blindé. On les conduit dans une rue où repose, sous un porche, un garçon avec un écusson tricolore. Mort. Evrand s'exclame :

— Mais c'est Mazoué !

Il vient de reconnaître un de ses camarades étudiant, qui s'est engagé en même temps que lui à la SS et est monté à Berlin avec des compagnies du bataillon 57. Il n'y a rien d'autre à faire qu'abandonner son cadavre avec ceux des soldats allemands et des civils tués par les bombardements.

Quand il regagne la station « Stadtmitte », Evrand s'assied tout pensif sur un banc. Peu après, un autre SS français arrive d'une mission à l'extérieur. Il se laisse tomber à côté d'Evrand, épuisé, et murmure entre ses dents :

— C'est bien pire qu'à Madrid.

— Qu'est-ce que tu foutais à Madrid ? demande le Rottenführer.

— J'étais dans les Brigades internationales..

— Et pourquoi es-tu là ?

— Ça, alors... Ecoute-moi bien : c'est tous des cons, mais je crois que j'ai rudement bien fait de venir.

\*  
\*\*

Devant le pâté d'immeubles que tient le bataillon français dans la Puttkammerstrasse, un guetteur vient d'apercevoir un grand Russe qui se dirige vers lui, une mitraillette en bandoulière, les bras encombrés de plusieurs miches de pain.

— Mais qu'est-ce qu'il fiche celui-là ?

— Il se sera perdu entre les lignes, constate l'Uscha Bicou.

— On le fait prisonnier ?

— Ce ne sera pas bien difficile.

Le Soviétique, un sous-officier, semble stupéfait de se trouver soudain nez à nez avec quelques SS à l'air mauvais qui lui collent leur

Sturmgewehr sur le ventre. De toute façon il n'a pas l'intention de résister.

— *Karacho*, dit-il seulement.

Il esquisse même un sourire, en s'apercevant que ses adversaires semblent en vouloir surtout à ses miches de pain.

Une patrouille le conduit au poste de commandement du bataillon. En échange de son ravitaillement, les SS français lui ont offert quelques cigarettes. Le prisonnier fume tranquillement, sans dissimuler son plaisir.

L'Oberjunker Protopopoff commence aussitôt à l'interroger et constate que celui-ci parle assez mal la langue russe.

— Mais je ne suis pas Russe ! proteste le sous-officier. Je suis Ukrainien. On m'a mobilisé de force dans l'Armée rouge. Je ne suis pas communiste. Je hais Staline !

Protopopoff pense que son compatriote exagère quelque peu et il ne se fait guère d'illusions sur sa sincérité. Mais ses déclarations apportent un insolite délassement en cette matinée du 30 avril.

Le jeune Oberjunker qui mène l'interrogatoire semble beaucoup s'amuser. Il met son interlocuteur en confiance et il règne rapidement une ambiance de bonhomie très slave. Le prince russe et le sous-off ukrainien semblent deux amis qui bavardent tranquillement, assis devant quelque isba. De temps à autre, l'aspirant glisse, sans avoir l'air, une question d'intérêt militaire. Le prisonnier ne se méfie pas et parle beaucoup trop.

— Ce qu'il dit devient très intéressant, annonce Protopopoff. Savez-vous, Hauptsturmführer, qu'on a diffusé aujourd'hui dans les lignes russes un communiqué annonçant la victoire imminente. Il ne reste plus, paraît-il, qu'un kilomètre carré de Berlin à conquérir.

— Et quand ont-ils l'intention d'en finir avec nous ? demande Fernet.

— Demain. Pour le 1<sup>er</sup> mai.

Tous les agents de liaison de « la bande à Fernet » éclatent de rire à l'annonce de cette nouvelle. Bicou s'esclaffe :

— Demain, nous serons encore là, mon vieux ! Et si tes copains viennent faire un tour par ici, on leur fera une de ces réceptions !

Protopopoff s'amuse à traduire ce que dit Bicou. Le sous-officier ukrainien ne s'étonne guère et déclare soudain :

— Les équipages des chars ne veulent plus venir se battre contre vous. Il faut les forcer à embarquer dans leurs blindés en les menaçant avec un pistolet.

— Là, tu te moques de nous ! s'exclame Protopopoff.

— *Niet !* dit l'Ukrainien. Ceux des chars de tête savent qu'ils n'ont pas une seule chance d'en revenir.

\*  
\*\*

Pendant toute la nuit du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai, les assauts russes vont se succéder sans arrêt. L'Ukrainien prisonnier n'a pas menti : l'Armée rouge veut conquérir Berlin pour le 1<sup>er</sup> mai.

Les fantassins accompagnent les chars en hurlant. Mais les SS français ont décidé de tenir. Ce 1<sup>er</sup> mai 1945 ne sera pas celui de la prise de Berlin ! Ils laissent les chars T 34 approcher à quelques mètres des ruines qu'ils tiennent encore. Puis les tirent à bout portant. Aux explosions sourdes des Panzerfaust, répondent les courtes rafales des Sturmgewehr. Les fantassins qui escortent les blindés sont cueillis au vol dès qu'ils quittent l'abri des quelques pans de murs encore dressés devant les positions tenues par Fernet et ses hommes.

— Ah ! si nous avions des chars, des canons ou même des mortiers ! soupire-t-il.

Faute d'armes lourdes, ses hommes ne peuvent pas se battre autrement qu'au corps à corps. A moins de trois cents mètres de leurs positions, les Russes parviennent impunément à concentrer leurs blindés. D'innombrables fantassins peuvent se regrouper tranquillement à l'abri de cette véritable barrière d'acier. Impossible de les débusquer. Il faut toujours attendre le dernier moment, quand enfin les soldats russes jaillissent à quelques mètres, leur lourde mitrailleuse à chargeur circulaire au poing.

Si leur assaut submerge les « lignes » françaises, rien ne pourra plus arrêter leur ruée par la Wilhelmstrasse, jusqu'à la Chancellerie.

— Il faut tenir, répète Fernet. La moindre défaillance et tout s'écroule.

Le commandant du bataillon français sait bien que derrière lui il n'y a plus rien. Désormais, il ne recevra plus aucun renfort. Le ravitaillement en vivres et surtout en eau n'est plus assuré depuis la veille, les munitions s'épuisent, les hommes tombent, tués ou blessés.

Le bruit de chenilles devient soudain encore plus violent. Et plus stridents les cris des fantassins russes. Un Français hurle :

— Un char a réussi à passer !

Le T 34 vient de franchir le pâté de maisons tenu par les SS français. Il remonte la Wilhelmstrasse. Rien ne semble pouvoir l'arrê-

ter. Il a déjà fait une bonne trentaine de mètres à l'intérieur du dispositif, de plus en plus ténu, du bataillon.

Mais un volontaire surgit, le Panzerfaust à la main, tire et réussit à toucher à mort le T 34 qui explose enfin, à l'intérieur même des positions françaises.

— Ce coup-là, on a vraiment eu chaud ! commente von Wallenrodt.

Un téléphone de campagne a finalement été établi entre la station « Stadtmitte » et le Bunker de la Chancellerie. Il grelotte à 7 heures du matin, le mardi 1<sup>er</sup> mai 1945.

— Krukenberg ? Ici Mohnke à l'appareil. Le général Krebs, le colonel von Durfing et le lieutenant-colonel Seifert viennent de franchir les lignes russes.

— Pour quoi faire ?

— On parle de négociations.

— Avec les Soviets !

Le Brigadeführer ne répond pas directement et se décide à révéler à Krukenberg une autre nouvelle, encore plus grave :

— Il ne faut plus compter sur l'armée Wenck.

— Pourquoi ?

— Elle s'est repliée sans avoir pu percer les lignes russes.

Après un silence, Mohnke ajoute :

— L'Armée rouge est la plus forte. Mais il faut encore tenir. Ce sont les ordres. Les ordres du Führer.

Beaucoup de ceux qui se trouvent réunis dans les sous-sols de la Chancellerie ignorent qu'Adolf Hitler s'est suicidé la veille à 15 heures 30, d'une balle de pistolet dans la bouche.

\*  
\*\*

L'Oberjunker Protopopoff reste, avec son ami Douraux, ancien de la LVF comme lui, le seul élève-officier de Neweklau encore indemne. Tous leurs camarades montés avec eux à Berlin ont été tués ou blessés depuis le début de la bataille.

Blond comme un prince de légende, ce fils d'une grande famille tsariste émigrée en France au moment de la Révolution bolchevique, se bat avec acharnement contre ses compatriotes de l'Armée rouge. Pour lui, la guerre civile continue.

Protopopoff se trouve maintenant sous une voûte, le Sturmgewehr au poing, surveillant une petite cour d'où peuvent surgir, à chaque instant, les hommes des troupes d'assaut soviétiques. Il regarde autour de lui, une mèche de cheveux blonds voilant son front au-dessus de ses yeux clairs de grand Russe du Nord. Le Hauptscha Rostand s'approche de lui et lui demande machinalement :

— Ça va pour toi ?

Protopopoff ne lui répond pas directement et laisse tomber avec un air songeur :

— Il n'en reste plus beaucoup, des SS français de la division *Charlemagne*.

— Eh ! oui, conclut seulement Rostand.

L'Oberjunker s'éloigne. Il va s'embusquer un peu plus loin, sous le porche, d'où il espère sans doute avoir une meilleure vue sur les positions russes. Un obus tombe à ce moment en plein milieu de la cour. Rostand s'est instinctivement plaqué contre la muraille. Quand la poussière de l'explosion se dissipe, il aperçoit le cadavre de l'Oberjunker, tué d'un éclat en pleine tête. Le prince Protopopoff est mort.

Rostand prend sa place et surveille à son tour la cour, d'où peuvent surgir les fantassins russes. Autour du chef de la 3<sup>e</sup> compagnie, il ne reste plus que quelques dizaines d'hommes <sup>1</sup>.

\*  
\*\*

Pendant l'après-midi du 1<sup>er</sup> mai, la situation va sérieusement empi-

1. Le Hauptscha Rostand, titulaire de huit palmes et de quatre étoiles sur sa Croix de guerre légionnaire, décoré des Croix de fer de 2<sup>e</sup> et de 1<sup>re</sup> classe, proposé pour le grade d'Untersturmführer, n'aura pas le temps d'être nommé officier. Fait prisonnier le 2 mai 1945, il sera livré aux Français par les Russes et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Emprisonné à Riom, muté à Fontevault, il sera libéré dès 1949. Rostand avait bombardé le ministère de la Justice de réclamations en faisant observer qu'il avait certes combattu dans la LVF et dans la division *Charlemagne*, mais qu'il n'avait pas de sang français sur les mains. L'ancien militaire de carrière de la Coloniale, après avoir longtemps travaillé comme artisan, vit aujourd'hui retraits au bord de la Méditerranée où il vient d'achever le récit de ses aventures guerrières sur le front de l'Est.

rer sur le front tenu par les SS français. L'immeuble qu'ils occupent depuis la veille n'a cessé de recevoir des projectiles et menace de s'écrouler. Le rez-de-chaussée, avec sa librairie éventrée, tient encore. Mais tous les étages sont dévastés. Des lames de parquet pendent des étages dans la rue et constituent un objectif particulièrement combustible pour les lance-flammes russes qui commencent à attaquer les étages supérieurs.

— Il faut absolument arracher tout ce plancher ! lance Douraux. Peut-être que Couturin...

L'ancien sapeur du régiment des pompiers de Paris ne tarde pas à diriger les efforts de ses camarades. Mais ils doivent travailler sans matériel. Et sous le feu de l'ennemi. Couturin sent qu'il ne pourra pas dominer l'incendie. Il se tourne vers son chef :

— Hauptsturmführer, je ne peux quand même éteindre ce brasier sans une goutte d'eau. Il va falloir évacuer si nous ne voulons pas être brûlés vifs.

— Combien de temps avant que tout s'embrase ? demande seulement Fernet.

— Une demi-heure. Une heure au plus.

Le commandant du bataillon français doit reculer. Ce n'est pas l'ennemi qui le chasse de sa position de la Puttkammerstrasse, mais l'incendie. Où trouver maintenant un nouveau centre de résistance ?

Un peu en arrière de ses lignes, à l'angle de la Wilhelmstrasse et de la Prinz-Albrechtstrasse se dresse le grand bâtiment du ministère de la Sécurité, le Reichsicherheitshauptamt. C'est là où va se poursuivre la résistance.

Mais il faut encore tenir quelques dizaines de minutes. Les SS français continuent à se battre, tandis que l'incendie fait rage au-dessus de leur tête. Dans les étages, Couturin et ses camarades essaient en vain de lutter contre le sinistre.

Noir comme un charbonnier, l'ancien pompier arrive dans la librairie et annonce :

— C'est fini, Hauptsturmführer. On ne peut plus arrêter l'incendie. Quand les flammes atteindront le rez-de-chaussée, tous ces bouquins vont brûler comme des allumettes. Il faut partir.

Une épaisse fumée, alourdie de plâtre et de suie, sourd de partout. L'air devient irrespirable. On ne voit plus rien. Des ombres s'agitent, suffoquent, titubent.

— On déménage, décide Fernet.

Machinalement, il regarde l'heure à sa montre. Il est 6 heures du soir, le 1<sup>er</sup> mai 1945.

\*\*

Le ministère de la Sécurité est en ruine. Mais ses caves, donnant sur la Prinz-Albrechtstrasse, offrent des abris encore utilisables. Les SS français s'y installent aussitôt et commencent à utiliser les soupiraux comme meurtrières.

La lutte continue. A la fin de la journée du 1<sup>er</sup> mai, un combat très violent d'infanterie s'engage à leur droite, du côté de la Saarlandstrasse et de la ligne de chemin de fer où passent les voies allant de la gare d'Anhalt à la gare de Potsdam. Rafales des Sturmgewehr et des mitraillettes russes. Rythme lent des vieilles Maxim et cadence rapide des MG 42. Les SS français suivent sans peine le combat qui se déroule tout près d'eux.

— Les Rouges avancent, constate l'Uscha Bicou.

La fusillade s'accroît encore, puis se déplace lentement vers le canal.

— Ils sont repoussés, Bicou, remarque l'Uscha Albert-Brunet.

Mais la fusillade ne cesse pas. Elle semble même augmenter d'intensité, se rapproche à nouveau de la gare d'Anhalt.

— Les salauds ! s'écrie Bicou, ils remettent ça.

— Attends un peu, dit seulement Albert-Brunet. Ecoute.

Les fantassins russes sont repoussés une seconde fois. Mais ils ne tardent pas à repartir à l'assaut et parviennent à gagner pas mal de terrain sur la droite des positions tenues par les derniers combattants du bataillon.

A la nuit tombante, les SS français occupent toujours leurs positions dans les sous-sols du ministère de la Sécurité. Leur chef s'est établi dans une sorte de caveau, qui sert à la fois de poste de commandement, de poste de secours, d'abri et de lieu de repos entre deux assauts. Par un dernier agent de liaison, le Brigadeführer lui a fait parvenir, comme un ultime message, quelques croix de fer.

Fernet décide de les remettre à ceux de ses hommes qui se sont le plus distingués dans les combats de la Hedemannstrasse et de la Puttkammerstrasse.

\*\*

Dans les caves du ministère de la Sécurité, les SS français ont

découvert une caisse de chandeliers de terre cuite. Ce sont des « Julturm », des tours de Jul, fabriqués selon les traditions du folklore nordique. Utilisés dans la nuit unique du solstice d'hiver, ces bougeoirs, qui portent sur leurs quatre faces un cœur et une double rune de la vie et de la mort en forme de soleil, vont servir une ultime fois en cette nuit de Walpurgis, où les derniers défenseurs de la Chancellerie s'obstinent à garder un Bunker qui n'est plus qu'un tombeau.

Une flamme jaillit de la nuit. Un instant, elle vacille, puis s'accroche à la mèche de la bougie, éclairant la scène.

Les hommes s'alignent tant bien que mal dans cette cave voûtée, suintante d'humidité. La brique semble rongée par la maladie même de la guerre. Les murs tremblent à chaque explosion. La poussière tombe du plafond et fait vaciller la flamme de la bougie du solstice.

— Au nom du Führer...

Le chef du bataillon français accroche les décorations sur la tenue camouflée de ses hommes. La grosse toile « léopard » est déchirée, plâtreuse, parfois poissée de sang. Les croix de fer, avec leurs angles aigus et leur long ruban noir-blanc-rouge, jettent une tache insolite et fulgurante sur les blousons en loques.

Naguère, chacun de ces volontaires français a rêvé, en s'engageant dans la Waffen SS, d'être un jour décoré sur le front des troupes. Les compagnies formées en carré, l'estrade ornée de feuillage, le vent qui fait claquer le drapeau rouge à croix gammée et le pavillon noir aux lettres runiques blanches, le soleil qui joue à travers les branches et plaque sur les tenues de sortie comme un camouflage de guerre, changeant et doré.

Mais ce soir, la cérémonie semble encore plus extraordinaire. Tous ont des visages noircis, creusés par la fatigue et la faim. Depuis une semaine, ils se battent, presque sans manger, sans boire, sans dormir. La plupart de leurs camarades sont tombés. Le bataillon a fondu dans la fournaise de Berlin. Les SS français semblent sortir d'un terrible creuset, avec leurs joues rongées de barbe, leurs yeux fiévreux et ardents, leur peau tirée sur les os, et ce rictus de fatigue et de joie qui découvre leurs dents.

Des pansements mettent une note claire sur la grisaille des tenues de combat. Depuis leur arrivée à Berlin, seuls les blessés graves quittent définitivement les postes de combat.

Un coup plus rapproché et plus violent. La bougie du solstice

vacille. Les ombres entament sur les murs de la cave comme une danse de mort. Les gestes s'amplifient.

Le jeune officier prononce lentement les formules réglementaires, détachant ses mots. Dans cette pénombre, on distingue mal ses yeux derrière le reflet des lunettes cerclées d'écaille, qui accentue la pâleur de ses traits. Joux creuses et lèvres minces, il redresse la tête d'un geste sec au moment où sa main serre la main de celui qui reçoit la croix de fer.

Le pied traversé d'une balle, il reste au milieu de ses hommes, accomplissant pour la dernière fois le geste de décorer les plus courageux.

— Au nom du Führer...

\*  
\*\*

La cérémonie se termine rapidement. Le Hauptstuf Fernet parle une dernière fois à ceux qu'il vient de décorer, à la lueur de la bougie du solstice.

— Dans cette flamme, dit-il, nos ancêtres voyaient jadis l'image du soleil invaincu. Pour nous, hommes de la Waffen SS, la lumière ne saurait s'éteindre. Nous savons que la nuit et la mort arrivent. Mais nous savons que le soleil reviendra. Nous croyons que la vie renaîtra.

\*  
\*\*

La capitale du Reich, écrasée sous les bombes, sombre dans la nuit. Partout, des incendies éclatent, transformant les immeubles en autant de bûchers de solstice. Demain, le jour de la défaite sera obscurci par la fumée d'innombrables brasiers.

## SEPTIÈME PARTIE

Au matin du mardi 1<sup>er</sup> mai 1945, le Brigadeführer fait appeler le chef du groupe de pionniers de la division *Nordland* :

— Le tunnel du métro menant de Potsdamer Platz à la Chancellerie n'est même pas obstrué, dit Krukenberg. N'importe quelle troupe de choc russe un peu résolue pourrait nous prendre à revers. A vous de boucher ce tunnel.

Dans quelques heures, les derniers combats pour la capitale du Reich risquent de se dérouler dans les couloirs du métro et il faut que des SS tiennent jusqu'au bout, là comme ailleurs.

Krukenberg, accompagné d'une faible escorte de SS allemands et français, veut se rendre au ministère de l'Air. Dès l'arrivée sur la Wilhelmplatz, il se trouve pris sous un bombardement d'artillerie.

— En avant ! Par la Wilhelmstrasse ! crie Krukenberg.

La grande avenue se trouve exposée aux vues des guetteurs soviétiques. Dès qu'ils aperçoivent le petit groupe, ils commencent à le prendre sous le feu des armes automatiques. Les mitrailleurs russes ne craignent pas de manquer de munitions et tirent bande sur bande.

Devant le ministère de l'Air des voiturettes de munitions d'infanterie semblent abandonnées, le long du trottoir. Personne n'a songé à les camoufler. Les rafales se succèdent. Les balles sifflent de partout.

— *Achtung !* hurle Krukenberg.

Point n'est besoin de traduire pour les SS français du petit détachement d'escorte qui se jettent par terre. Deux voiturettes viennent d'être atteintes par les projectiles russes et explosent dans une gerbe de flammes. Des éclats sifflent et les déflagrations se succèdent. Les hommes qui n'ont pas été touchés bondissent dans les encoignures de porte.

— C'est un très mauvais coin, remarque Pachur, assez surpris du calme imperturbable de Krukenberg qui chasse du revers de la main la poussière maculant son imperméable de cuir gris.

Les canons et les mortiers soviétiques ont pris position à quelques centaines de mètres seulement. Du haut des pans de murs des immeubles éventrés, leurs guetteurs bénéficient de remarquables vues plongeantes. Quelques tireurs d'élite font des cartons sur les Allemands qui traversent, en courant, les rues jonchées de gravats.

— C'est incroyable, Pachur, s'étonne Krukenberg, il n'y a même pas un seul homme de garde devant le ministère.

La porte se trouve grande ouverte, le hall désert. Tout semble abandonné. La carcasse vide du ministère de l'Air évoque furieusement le château de la belle au bois dormant.

Les SS français qui entourent le Brigadeführer descendent avec lui dans les caves. Ils découvrent une centaine de soldats de la Luftwaffe, complètement épuisés et dépenaillés.

— Où est votre chef ? demande Krukenberg d'un ton rogue.

— Il dort.

— Voulez-vous le réveiller tout de suite !

Un général d'aviation, déjà âgé, ne tarde pas à surgir, passant une main tremblante dans ses cheveux grisonnants en désordre. Il semble furieux d'avoir été tiré du sommeil par l'arrivée de ces hommes de la Waffen SS et lance d'emblée :

— Je vous préviens que je n'obéis qu'aux ordres émanant de l'état-major de la région aérienne de Berlin. Je n'ai rien à voir avec votre général Weidling.

Krukenberg ne relève pas l'insolence et demande seulement :

— Et où se trouve donc cet état-major qui seul peut vous donner des instructions ?

— A Neustadt-an-der-Dosse.

— Mais c'est à cent kilomètres au nord-ouest d'ici !

— A soixante-dix seulement.

— De toute façon, coupe Krukenberg, les Russes se trouvent entre vos chefs et vous. Je vous signale même qu'ils sont parvenus maintenant à quelques dizaines de mètres du ministère. Vous feriez quand même bien de poster des guetteurs.

Le général de la Luftwaffe ne répond pas et tourne les talons pour aller donner quelques ordres à ses hommes, qui quittent la cave les uns après les autres.

Un jeune capitaine de la Wehrmacht arrive à ce moment et s'adresse à Krukenberg d'un air soulagé :

— Enfin, je vais peut-être trouver quelqu'un qui veuille me donner des ordres. J'ai été affecté hier à l'état-major du lieutenant-colonel Seifert mais il ne semble avoir besoin de personne.

— Je m'en suis aperçu, grogne Krukenberg. Et où se trouve-t-il donc cet introuvable Seifert ?

— Il s'est enfermé dans un bureau avec son officier d'ordonnance. Je suppose qu'ils doivent détruire des documents confidentiels.

— Eh bien, nous allons le déranger.

Les SS français et allemands parcourent les couloirs à la recherche de Seifert. Mais à l'état-major, ils ne découvrent qu'un simple lieutenant qui leur répond d'un air maussade :

— Je ne sais pas où est mon chef.

— Dites plutôt que vous ne voulez pas me le dire, s'indigne Krukenberg.

— Exactement.

L'officier de la Luftwaffe ne lui donne même pas son titre de Brigadeführer et semble complètement indifférent à tout ce qui peut encore agiter les hommes de la Waffen SS. Le commandeur de la division *Nordland* s'emporte et le traîne plus bas que terre.

A ce moment, deux sous-officiers français entrent dans la pièce, encadrant un officier supérieur en uniforme gris-bleu.

— Est-ce l'homme que vous cherchez, Brigadeführer ? demande l'un d'eux.

C'est bien le lieutenant-colonel Seifert. L'officier de la Luftwaffe sera sauvé d'une situation gênante par un appel téléphonique de la Chancellerie : le Brigadeführer Mohnke demande à parler à Krukenberg.

— Tout cela n'est qu'un malentendu. Ne tenez plus compte de mes derniers ordres.

— Mais, enfin, après tout ce qui se passe au ministère de l'Air... Je tiens à vous faire un rapport.

— Ecoutez, Krukenberg, mettez tout cela noir sur blanc, si vous voulez. Et regagnez vite votre secteur.

Avant de quitter Seifert, le Brigadeführer lui lance :

— Une fois encore, je vous demande de remettre à ma disposition les hommes de la division *Nordland* qui se trouveraient encore sous vos ordres.

Seifert a un geste d'impuissance. Il ne contrôle plus rien dans ce secteur où les Russes accentuent d'heure en heure leur pression.

\*  
\*\*

Le 1<sup>er</sup> mai, vers midi, un ordre de la Chancellerie arrive à l'état-major de la division *Nordland* : Krukenberg doit mettre le dernier char « Tigre » qui lui reste à la disposition du Brigadeführer Mohnke. Le message se termine par un ordre laconique.

— Il y a une conférence à 19 heures, annonce Krukenberg à son adjoint.

— Des détails, Brigadeführer ? demande Pachur.

— Aucun. Le document dit seulement qu'il s'agit d'une conférence « importante ».

— Tout est important en ce moment.

\*  
\*\*

Sérieusement blessé par des éclats de grenade à la main lors d'un combat de rue, François de Lurien veut absolument continuer à combattre. Il sait que tous ceux qui réussiront à détruire sept chars en combat individuel seront promus chevaliers de la croix de fer et il veut absolument égaler le « score » de son ami Eugène Vaulot. Installé dans un immeuble éventré, il guette sa proie. Mais le T 34 tire quelques obus avant de poursuivre sa progression. Les équipages commencent à sérieusement se méfier des destructeurs de chars.

Tout un pan de mur tombe sur de Lurien qui se retrouve au rez-de-chaussée, recouvert de gravats. Il a entendu quelques cris. Maintenant le fracas de la bataille recouvre tous les gémissements des moribonds. Le jeune Breton ne parvient pas à se dégager. Ces briques et ces poutres enchevêtrées pèsent trop lourd sur son dos. Il étouffe. Il ne parvient pas même à tousser. Il ne peut plus bouger. Il va mourir.

Quand de Lurien revient à lui, le premier homme qu'il reconnaît est l'Ostuf Weber. Le chef de la Kampfschule lui annonce qu'il est le seul survivant de son groupe de combat et qu'il a eu bien du mal à le tirer de sous les décombres.

— Je suis vivant ! s'écrie de Lurien. Alors, je retourne à la bagarre.

— Pas question, lui rétorque Weber. Je te fais évacuer sur « Stadtmittle », où se trouve le poste de secours.

Le jeune Breton a le corps criblé d'éclats et meurtri de contusions. Complètement sourd, le visage en sang, il ne tarde pas à se retrouver allongé sur un brancard, dans les couloirs du métro. Dans un demi-coma, il reconnaît la massive silhouette de Krukenberg qui s'approche de lui. Le Brigadeführer se penche pour lui remettre la croix de fer de 1<sup>re</sup> classe. Son adjoint prend des notes sur un carnet. Tout à l'heure, Pachur rédigera un procès-verbal à la machine à écrire : l'administration militaire garde encore tous ses droits.

On amène un nouveau blessé. François de Lurien reconnaît son ami Jean-Claude Dautot qui semble sérieusement atteint.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'ai eu la cuisse traversée par un éclat d'obus. J'ai peur que ma jambe ne soit foutue.

Très vite, les deux SS français s'inquiètent devant l'agitation qui règne à la station « Stadtmitte ». Il semble qu'un déménagement se prépare : le Brigadeführer a sans doute reçu l'ordre de s'installer dans un autre poste de commandement.

\*  
\*\*

Désormais, chaque déplacement devient un dangereux exploit. Krukenberg doit se rendre à 19 heures, le 1<sup>er</sup> mai, au Bunker de la Chancellerie. Il demande à son adjoint Pachur et à l'officier d'opérations de la division *Nordland* de l'accompagner.

Le petit groupe surgit de la bouche du métro à la station « Stadtmitte » et se dirige rapidement vers l'église de la Trinité. De plus en plus nombreux, sifflent les éclats. Parfois, des pans de murs s'écroulent et une épaisse fumée se dégage des décombres. On entend crépiter les flammes des incendies. Des hommes bondissent d'abri en abri, le dos courbé sous l'orage mortel.

La sortie devant l'hôtel Kaiserhof se trouve obstruée par des débris, aussi, à l'église de la Trinité, doit-on quitter le souterrain qui continue vers Potsdamer Platz. Personne n'a songé à construire dans la Voss Strasse un passage couvert jusqu'à l'entrée du Bunker de la Chancellerie. Personne non plus n'a songé à percer les caves pour se rendre au ministère de l'Air. Krukenberg lance à Pachur :

— On se demande ce qu'ont pu faire depuis trois mois les responsables du secteur de défense de Berlin. Le centre de la capitale est indéfendable...

Il faut traverser la Wilhelmplatz à découvert. Les artilleurs sovié-

tiques semblent avoir bien repéré ce passage obligatoire et ne cessent de le prendre pour objectif. Le sol est jonché d'éclats et de débris fumants. Les obus arrivent et explosent, faisant trembler le sol et ouvrant de nouveaux cratères. Partout, des blessés gémissent et tentent de se traîner hors de cet enfer.

\*  
\*\*

Le premier chef de la Waffen SS que rencontre Krukenberg, dans l'antichambre du poste de commandement, est le Brigadeführer Ziegler, plus grand et plus massif que jamais dans un immense imperméable de cuir serré à la taille par son ceinturon à boucle d'argent. Il entraîne Krukenberg à l'écart et lui annonce de but en blanc :

— Cette fois, ça y est. Ils viennent d'avouer que le Führer s'est suicidé hier.

Krukenberg ne peut réprimer un sursaut et demande aussitôt à rencontrer le représentant de la Waffen SS au grand Etat-Major :

— Où est l'Obergruppenführer Fegelein ?

— Fusillé.

— Quoi !

— Il voulait s'enfuir de la Chancellerie, dit Ziegler. Il se trouvait déjà en civil quand on l'a rattrapé. Savez-vous qu'il venait de devenir enfin officiellement le beau-frère d'Adolf Hitler : le Führer a pris le temps d'épouser Eva Braun avant de se suicider.

Krukenberg ressent une impression de malaise et d'accablement. Tout ce qu'il a connu depuis une douzaine d'années est en train de s'écrouler dans les ruines de Berlin. Il demande à Ziegler :

— Et les autres ?

— Goebbels s'est aussi suicidé. Avec toute sa famille. Oui, il a empoisonné ses cinq enfants...

— C'est horrible, murmure Krukenberg.

Ziegler le fixe avec un air impassible. Mais son attitude ne trompe pas. Il est, lui aussi, bouleversé. Et il doit encore apprendre d'autres nouvelles à celui qui lui a succédé, quelques jours auparavant, au commandement de la division *Nordland* :

— C'est la fin. Jamais l'armée Wenck ne parviendra jusqu'à nous. Nous sommes pris au piège dans Berlin.

— Et les négociations avec les Occidentaux ?

— Hitler n'a jamais voulu en entendre parler. Göring et Himmler

ont essayé, chacun de leur côté. Mais sans aucun succès. Il n'y a plus d'espoir.

— Comment voulez-vous que j'annonce tout cela aux Français et aux Scandinaves placés sous mes ordres ? demande Krukenberg.

Ziegler ne répond pas et se contente de soupirer :

— Attendons Mohnke.

\*  
\*\*

Le Brigadeführer Mohnke entre dans la pièce, suivi d'Arthur Axmann, chef de la Jeunesse du Reich. Cet ancien ouvrier des quartiers rouges de Berlin a perdu un bras sur le front et semble bien résolu à faire partie du dernier carré. Il arbore encore un visage résolu. A côté de lui, maigre et pâle, Mohnke ressemble à un spectre.

— Le Führer est mort, annonce-t-il d'emblée.

Presque tous les participants à la conférence connaissent la nouvelle et ne réagissent pas. Ils sont trop abattus pour manifester quoi que ce soit désormais.

— Les Russes, poursuit Mohnke, ont refusé de négocier avec le général Krebs. Ils exigent une capitulation sans conditions. Il n'en est pas question.

Mohnke attend quelques instants avant de se tourner vers Krukenberg et il lui annonce :

— Vous êtes le plus ancien en grade. Je vous propose de diriger la défense de l'ultime noyau de résistance de la ville. Toutes les forces disponibles seront placées sous votre commandement.

Krukenberg secoue négativement la tête et finit par dire :

— C'est insensé.

— Alors, conclut Mohnke, il faut nous fractionner par petits groupes et tenter une percée vers l'ouest.

\*  
\*\*

Pendant toute la conférence, Ziegler est resté à côté de Krukenberg. En le quittant, il lui dit seulement.

— Si vous le voulez bien, je participerai à la tentative de percée avec la division *Nordland*. Elle reste toujours « ma » division.

Lorsque Krukenberg et les deux officiers qui l'accompagnent quit-

tent la Chancellerie, ils ne remarquent aucun désordre dans les bureaux et les couloirs. Le Führer disparu, l'immense machine de guerre allemande continue encore à tourner. A vide.

La tentative de percée doit avoir lieu dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mai 1945. La mort d'Adolf Hitler sera annoncée à 21 heures et les troupes devront rompre le combat à 23 heures. Chaque commandant de secteur agira pour son compte. Il n'y aura pas d'arrière-garde.

Depuis le début de la bataille de Berlin, les blessés graves ont été dirigés sur des hôpitaux de campagne de la Waffen SS ou de la Wehrmacht, installés dans les caves de différents bâtiments officiels. On en trouve à l'hôtel Adlon et à la Reichsbank. La plupart des blessés du bataillon sont dispersés, au hasard des évacuations, séparés de leurs camarades français qu'ils retrouveront désormais plus tard, dans les camps de prisonniers ou les bagnes.

Tous ceux qui peuvent encore tenir une arme ont rejoint les unités de combat, après avoir été rapidement pansés avec des bandes en papier et réconfortés d'un bol de soupe ou d'un verre de schnaps.

Ceux qui sont trop faibles pour combattre mais peuvent encore marcher doivent quand même continuer à servir. L'Oberjunker Ginat, sérieusement blessé au coude à Neukölln, dirige des patrouilles et des corvées, dans le quartier de la Chancellerie, avant d'être évacué sur l'hôpital souterrain du Tiergarten où il sera désarmé par les infirmiers, peu de temps avant d'être fait prisonnier par les Russes.

Le Sturmmann Bourral a perdu un œil dans l'explosion d'un obus de mortier sur l'embrasure d'une des fenêtres de l'hôtel de ville de Neukölln. Mais il peut encore marcher et se servir de ses bras. Après quelques heures de repos au poste de secours de la Chancellerie, il est réquisitionné pour charger des munitions dans des camions blindés, sous un bombardement continu. Les torpilles de mortiers tombent de plus en plus serrées et de plus en plus proches.

Sa blessure le fait beaucoup souffrir. Des SS allemands l'entraînent dans une pièce. Ils le font asseoir et l'invitent à vider une bouteille de bordeaux. Bourral ne tarde pas à se sentir un peu ivre. Son crâne lui semble pris dans un étau de fer et de feu. Son œil crevé le brûle.

Un garçon de la Hitler-Jugend le prend par la main et, à travers des souterrains, le conduit à l'hôtel Adlon, transformé en hôpital. On lui renouvelle son pansement. Puis on le transfère à nouveau.

Voici le Sturmmann avec d'autres blessés dans les caves du ministère de l'Air. Un médecin SS se penche sur sa blessure.

— Il faut te conduire à la Augenklinik, dans la Friedrichstrasse. Mais il n'y a plus moyen de sortir dans la rue.

Sans cesse, tombent les torpilles et éclatent les obus. Bourral s'installe dans un coin de couloir. Un autre blessé s'approche de lui et demande.

— C'est vrai que tu es Français ?

— Oui, bien sûr. Et toi ?

— Espagnol. Je n'ai pas voulu être rapatrié l'année dernière avec la division *Azul* et je me suis engagé dans la SS.

Il parle assez bien français. Les deux hommes se serrent l'un contre l'autre. Une infirmière leur offre une soupe au lait avec des pruneaux. Partout autour d'eux, des blessés sont couchés sur des châlits. Il y a surtout des Hollandais, des Hongrois, des Lettons, des Scandinaves de la Waffen SS.

Bourral se trouve à côté d'un Allemand de la Wehrmacht qui paraît avoir largement dépassé la quarantaine. Il se présente très cérémonieusement :

— Kurt Westphal. Je suis professeur de philosophie.

Pendant plusieurs jours, les deux blessés vont parler de musique, de littérature, de religion, comme indifférents à la bataille qui se déroule maintenant dans les étages supérieurs du ministère de l'Air où sera établi l'ultime bastion français dans la matinée du 2 mai 1945.

Bourral ignore que son chef se trouve à quelques mètres de lui, avec une trentaine de ses camarades. Son œil le torture. Les paroles de son voisin de misère semblent traverser de longs déserts de feu avant de lui arriver. Il délire un peu <sup>1</sup>.

1. Le Sturmmann Bourral sera capturé, le 2 mai 1945, dans les caves du ministère de l'Air par les hommes d'une des formations d'élite soviétiques qui ont conquis la Chancellerie. Correctement traité par les Russes, il sera dirigé quelques jours plus tard, avec d'autres blessés, dont l'Uscha Riberto, sur l'Augenklinik où les chirurgiens allemands ne parviendront pas à lui conserver son œil. Après sa captivité chez les Russes, puis dans plusieurs prisons et camps de France, le SS Bourral est entré dans les ordres. Il vit aujourd'hui comme frère dans une abbaye bénédictine et aime à répéter : « Ce que je peux encore faire pour les copains, c'est de prier pour eux... »



A quelques centaines de mètres de la porte de Brandebourg, dans les caves de la Reichsbank, transformées en hôpital de campagne, s'entassent des centaines de soldats blessés. Au milieu d'un insolite décor de grilles, de portes blindées, de voûtes, de colonnes et de coffres-forts s'alignent des brancards. Des volets et des fenêtres servent même de litières, avec des couvertures souillées pour tout matelas.

On vient d'amener encore deux SS français blessés au cours d'une mission de liaison. Ils appartiennent à la compagnie Rostand. Atteint d'éclats d'obus à la poitrine et dans la tête, l'Uscha Delarue semble le plus touché, il appelle son camarade :

— Tillier, c'est fini pour moi.

— Mais non, tu vas t'en tirer, répond le Normand qui a lui-même les deux jambes criblées d'éclats.

Les deux blessés ne tardent pas à somnoler. Quand il revient à lui, Tillier ne voit plus Delarue à côté de lui. Il appelle le médecin SS qui lui dit seulement :

— Votre camarade est mort.

Des hommes du Volkssturm transportent les blessés au troisième sous-sol. Des civils se trouvent partout mélangés à des soldats. Les couloirs sont encombrés et les chambres inaccessibles. Tillier clopine et s'énerve de ne pouvoir trouver la moindre place pour s'allonger.

— Quel bordel cet hosto ! jure-t-il.

Deux civils l'interpellent avec un merveilleux accent de Belleville.

— T'es Français, toi ? Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je suis blessé.

— Ça se voit. Mais qu'est-ce que tu fous à Berlin ? Tu es du STO ?

— Pas du tout. Je suis SS.

— Ben, mon vieux... dit un des Français avec un air surpris.

— Ça fait rien, intervient son camarade. On ne va pas te laisser tomber.

Ils aident Tillier à faire quelques pas et se débrouillent même pour l'installer dans un lit. Voici le Normand dans une chambre forte, encombrée de casiers, d'étagères et d'une quarantaine de lits où s'entassent les blessés.

— Bonne chance, lui disent les deux Parisiens qui disparaissent, après l'avoir recommandé à l'infirmière allemande, Schwester Erika, qui ne paraît guère plus de seize ans.

Tillier est le seul SS français dans cette place. Le voici coupé du monde extérieur. Parfois, il entend des cris, des coups de feu, des galopades dans les couloirs. Mais seul un médecin allemand et Schwester Erika franchissent la lourde porte d'acier de la chambre forte <sup>1</sup>.

\*  
\*\*

Le grenadier Levast, de la Kampfschule de Weber, sérieusement blessé d'éclats dans les reins, se trouve, lui aussi, dans un des sous-sols de la Reichsbank. Des blessés ne cessent d'arriver. Personne ne s'occupe du jeune SS français qui souffre horriblement ; son seul soulagement sera de sentir une infirmière SS lui confectionner une sorte d'oreiller avec un vieux rideau rouge. Il s'aperçoit que les morts, aussitôt enlevés, sont remplacés par de nouveaux blessés. Levast se trouve désormais hors de la bataille. Il n'a plus qu'à attendre. Un jour, il sera réveillé par un infirmier qui passe de grabat en grabat pour enlever les écussons de col et les aigles de bras des SS.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Levast à une infirmière.

Elle a les yeux pleins de larmes et secoue la tête sans rien répondre. Le Français fouille dans sa poche, sort son Soldbuch et quelques photographies. Il les dissimule derrière une canalisation en fibrociment. Il sait que désormais il n'a plus rien d'autre à faire que d'attendre les Russes.

Il entend des pas au-dessus de sa tête. Une véritable cavalcade. Des cris étouffés. Les voici !

Ils sont habillés d'uniforme kaki, en loques. Presque tous bran-

1. Quelques jours plus tard, des soldats soviétiques pénétreront dans les caves de la Reichsbank. Tillier déclare à un gradé qu'il est un civil français. Mais le Russe lui rétorque aussitôt : « Les « civils français », on les connaît. On a eu affaire à eux. Ce sont des SS... » Le blessé ne quittera pourtant la Reichsbank qu'une quinzaine de jours plus tard, pour un hôpital de campagne puis pour un camp de prisonniers. Rapatrié en France, le grenadier Tillier sera condamné à dix ans de prison, mais se portera volontaire pour l'Indochine et sortira en 1949 du camp d'Epinal pour aller combattre dans les rangs du BILOM (bataillon d'infanterie légère d'Outre-Mer) entièrement composé d'anciens de la Waffen SS, de la Milice et de jeunes des partis « collaborateurs ».

dissent des mitraillettes à chargeur circulaire. Ils ne brutalisent pas les blessés et se contentent de passer de l'un à l'autre pour récupérer les montres et les alliances.

Un de ses voisins de grabat appelle Levast et lui dit en français :

— Dis donc, on ne peut pas rester là. Il faut foutre le camp.

— Tu es de la *Charlemagne* ?

— Oui. Toi aussi ?

— Bien sûr. Mais je suis sérieusement blessé.

— Il faut que tu marches. Il faut foutre le camp, je te dis. Les Russes vont revenir. Tu sais, ils aiment pas beaucoup les SS.

Levast essaie de protester :

— Je n'ai pas de vêtements civils.

— On va bien se démerder.

La providence intervient sous l'aspect d'un chauffeur d'ambulance, SS italien, qui n'oublie pas ses camarades français. Il arrive dans le poste de secours avec une malle d'osier et dit avec un large sourire :

— Voici des vêtements civils.

— C'est pas possible, s'exclame Levast. Mais c'est des défroques de théâtre !

Il hérite d'un chapeau mou, d'une veste fin du siècle dernier pied-de-poule, avec un galon noir autour du col, garde ses godasses de montagne à crampons, mais enfle un pardessus gris anthracite.

L'Italien lui dit :

— « Tou es superbe » ! Viens avec moi. Les Américains sont à Potsdam.

L'autre SS français s'en va avec un adjudant allemand qui possède une boussole. En sortant du poste de secours de la Reichsbank, les quatre fugitifs croisent un Russe assis sur une chaise, dans la rue. Il arbore de superbes moustaches noires « à la Staline » et fume une cigarette de machorka. Près de lui, des morts allemands et soviétiques sont alignés à même le sol, vaguement dissimulés par des couvertures.

Deux officiers soviétiques surgissent, fouillent les fugitifs, ne leur demandent rien et se contentent de confisquer un briquet en cuivre que Levast traîne dans sa poche depuis plusieurs mois.

— C'est pas le moment de moisir ici, dit le SS français à l'Italien. J'espère que les copains se débrouilleront aussi bien que nous.

— Ils sont nombreux ?

— J'ai bien repéré une vingtaine de la *Charlemagne* blessés dans les sous-sols. Mais ils ont avec eux des médecins et des infirmières SS qui ne les quitteront pas.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu vas faire, Louis ?

— Je vais essayer de rentrer chez moi <sup>1</sup>.

1. Le grenadier Levast sera arrêté, peu après, par une patrouille russe et emmené dans un camp de regroupement dans la banlieue de Berlin. Remis aux Américains comme « ressortissant français », rapatrié, puis arrêté à la frontière de Charleville, à cause du tatouage de son groupe sanguin, il sera transféré à Lyon où la Cour de justice, en raison de son jeune âge, le condamnera à dix-huit mois de prison qui se termineront par une liberté conditionnelle en août 1946. Depuis, Levast est devenu industriel dans son pays d'origine.

A partir de 0 heure, le 2 mai 1945, les survivants des régiments *Norge* et *Danmark* doivent essayer de rompre l'encerclement soviétique. Les officiers répartissent leurs hommes par petits groupes de combat et leur donnent les dernières instructions.

A partir de Leipzigerstrasse, les derniers volontaires hollandais, danois, norvégiens, suédois, finlandais doivent prendre la route au nord, par Charlottenstrasse et Friedrichstrasse.

— Rendez-vous dans le quartier du Grand Théâtre, au nord de la Spree, indique Krukenberg.

Le commandeur de la division *Nordland* a l'intention de s'installer d'abord dans Elbrechtstrasse pour fixer la marche à suivre. Il connaît assez bien Berlin pour espérer échapper aux Russes.

Il marchera avec une escorte, formée de SS français, presque tous anciens de la Kampfschule. Avec eux se trouve l'Uscha Vaultot qui porte encore au col sa croix de chevalier et l'Oscha Apollot, lui aussi proposé pour la Ritterkreuz.

— J'espère que nos camarades de la *Charlemagne* ont été prévenus de notre repli ? demande Vaultot.

— Ne t'en fais pas, Gégène. Tu peux être certain que le Brigadeführer aura pensé à eux.

Un peu avant minuit, en quittant son poste de commandement, Krukenberg a confié une dernière mission à son officier d'ordonnance :

— Patzak, là où nous allons, je n'aurai pas besoin de vous. Mais j'ai une liaison capitale à vous confier auparavant.

— A vos ordres, Brigadeführer.

— Vous allez vous rendre au ministère de l'Air pour récupérer

tous les SS de la *Nordland* et de la *Charlemagne* qui s'y trouveraient encore. Vous leur direz de nous rejoindre pour tenter la percée.

Par un des derniers agents de liaison, Krukenberg sait que les hommes de Fernet se battent encore à Prinz-Albrechtstrasse. Il veut essayer de les arracher à l'étau russe.

Patzak quitte aussitôt le poste de commandement de la division et se dirige en courant vers le ministère de l'Air. Les éclats sifflent de partout. Mitrailleurs et canonniers russes ne cessent de prendre à partie tout ce qui bouge dans les rues de Berlin. Le grand Viennois courbe à peine son immense carcasse et ses deux mètres en font une cible remarquable<sup>1</sup>.

\*\*

François de Lurien et Jean-Claude Dautot sont restés les seuls SS français à la station de métro « Stadtmitte » après le départ du Brigadeführer Krukenberg et son état-major pour la Chancellerie.

Dautot souffre beaucoup de sa jambe déchiquetée par un éclat d'obus et son camarade décide de le transporter jusqu'à un poste de secours.

— Il faut t'appuyer sur moi. Essaie d'avancer. On a le temps, tu sais...

— Et toi, François ? Ça va ?

— C'est comme si j'avais reçu une bonne dérouillée. Mais je n'ai rien de cassé. Viens, on va y aller, Jean-Claude.

Les deux blessés parviennent, après bien des difficultés, jusqu'à l'entrée du Bunker de la Voss Strasse. On leur a dit qu'une infirmière SS se trouvait à la Chancellerie. Les sentinelles indiquent le chemin. Couloirs. Escaliers. Eclat brutal des lampes sans abat-jour. On emmène Dautot sur un brancard. De Lurien devra se contenter d'un pansement sommaire. Personne n'a le temps de l'opérer aujourd'hui pour lui retirer les éclats de grenade qui le font souffrir de plus en plus.

Deux infirmiers arrivent en soutenant un gros homme assez trapu qui vient de recevoir une blessure au visage, près de l'œil, et saigne

1. L'Ustuf Patzak disparaîtra entre la station de métro « Stadtmitte » et le ministère de l'Air. Fernet et les hommes qui l'entourent ne recevront jamais le dernier ordre de Krukenberg leur enjoignant de rompre le combat et de tenter une percée dans la direction du nord-ouest.

beaucoup. On le fait passer avant tous les autres blessés. Un des soldats qui se trouve à côté de François de Lurien lui dit à voix basse :

— C'est le Reichleiter Bormann.

Le jeune Breton regarde sans aucune curiosité le nouveau venu, dont il n'a jamais entendu parler auparavant. Il pense surtout à se faire soigner. Sa qualité de Français éveille la curiosité du médecin, qui s'excuse de ne pas pouvoir faire grand-chose pour le soulager.

François de Lurien a envie de retrouver ses camarades du bataillon. Il pense que certains doivent encore rôder dans les environs du métro « Stadtmitte », qui a été longtemps leur point de ralliement. Peut-être l'Ostuf Weber est-il resté dans ces parages ? Assez commotionné mais encore capable de marcher, de Lurien quitte la Chancellerie. Peu après, il aperçoit un char « Tigre » derrière lequel progresse un petit groupe d'hommes. Il croit reconnaître parmi eux Martin Bormann.

Ceux qui se battent dans Berlin savent qu'il ne faut pas dans les combats se coller trop près d'un blindé, qui constitue une cible de choix pour les artilleurs ou les équipages des chars adverses. Instinctivement, François de Lurien reste à une vingtaine de mètres en arrière du char.

Soudain, arrive un obus qui touche de plein fouet le « Tigre ». Une énorme déflagration retentit. Le char semble soudain se soulever. De Lurien s'est jeté au sol tandis que des éclats volent dans tous les sens. Les cinq hommes qui suivaient le char ont disparu. Quelques instants plus tard, de Lurien découvre des cadavres, disloqués. Celui qu'il pense être Martin Bormann a la gorge complètement ouverte par un éclat. Sa tête apparaît pratiquement détachée du corps. De Lurien s'éloigne. Ce Reichsleiter, qu'il ne connaissait pas, n'est pour lui qu'un soldat mort comme les autres, comme tous ceux dont il a vu les cadavres au hasard des rues, des porches et des cours depuis le début de la bataille de Berlin. La seule chose qui lui importe désormais, c'est de retrouver « Stadtmitte », les copains, les derniers rescapés de la division *Charlemagne*.

Mais il ne découvre personne d'autre qu'un jeune SS allemand, tout seul avec une mitrailleuse, l'air un peu hagard. Il a installé sa pièce dans la salle ouverte à tous les vents d'un café et il tire bande sur bande, sans se soucier de gaspiller ses dernières munitions. De Lurien va lui servir de chargeur. Puis, après avoir brûlé leur

dernière cartouche, ils descendront à la cave, pour attendre la fin, l'inéluctable fin<sup>1</sup>.

\*\*

Le jour n'est pas encore levé, le 2 mai 1945, quand Krukenberg guide une petite troupe de SS à travers Charlottenstrasse et Friedrichstrasse. Vers 3 heures du matin, le général joue les éclaireurs de pointe, entouré seulement de quelques Français et d'un groupe de Scandinaves et d'Allemands qu'accompagne le Brigadeführer Ziegler, leur ancien chef en Estonie.

Au petit jour, la colonne se trouve repérée par les Russes et aussitôt prise à partie. Les hommes doivent se cacher dans les ruines et refluer.

— On va essayer de percer par Gesundbrunnen en direction de Pankow et de Wittenau, décide Krukenberg.

Au carrefour de la Brunnenstrasse et de la Lortzing Strasse, les rescapés sont à nouveau repérés. Cette fois, ce sont des mortiers qui font pleuvoir sur eux une grêle de torpilles.

— Les Russes sont installés sur les voies du métro aérien circulaire !

Les SS n'ont plus aucune arme lourde pour déloger leurs adversaires. Ils doivent chercher refuge dans la cour d'un immeuble. Les projectiles tombent toujours. Ziegler s'écroule à côté de Krukenberg. Mortellement atteint par un ricochet, il meurt presque aussitôt. Partout autour de lui des hommes sont tombés, tués ou blessés.

— Nous ne pouvons pas rester là, décide Krukenberg. Il faut aller plus loin. Mais avant, nous devons nous diviser en petits groupes.

Krukenberg et son adjoint Pachur se trouvent seuls avec quelques SS. Il reste encore une poignée de Français avec eux. L'Uscha Vaulot

1. François de Lurien sera fait prisonnier quelques minutes plus tard par une patrouille russe. Envoyé sur un hôpital de campagne, il y retrouvera son ami Jean-Claude Dautot. Ils manqueront de périr dans l'incendie de l'hôtel Adlon et seront transférés à Lichterfelde. Les deux SS français récupéreront alors des vêtements civils sur des cadavres de Berlinoises tuées au cours de la bataille. Ils parviendront à quitter la capitale allemande, aidés par des prisonniers et des travailleurs français libérés. François de Lurien sera, beaucoup plus tard, condamné à un an de prison par un tribunal pour enfants car il était mineur de moins de dix-huit ans au moment des faits. Il sera tour à tour ferrailleur, scaphandrier, cinéaste. L'aventure le tenaille toujours...

a disparu<sup>1</sup>. Le petit groupe est pris à revers par le feu d'armes individuelles. Krukenberg décide de rebrousser chemin et de quitter ce quartier déjà solidement occupé par l'infanterie soviétique.

A la hauteur de la Ziegelstrasse, le commandeur de la division *Nordland* découvre le « Tigre » qu'il a mis la veille à la disposition de l'état-major de la Chancellerie. L'engin est complètement brûlé. On ne voit aucune trace de son équipage, ni des fugitifs qui cherchaient sa protection. Bormann a disparu à jamais.

Il est 9 heures du matin, le 2 mai 1945.



Le Rottenführer Evrand, après avoir quitté la station de métro « Stadtmitte » avec l'état-major de la division, le 1<sup>er</sup> mai, n'est pas arrivé à retrouver son chef de compagnie, le Hauptscha Rostand. Il aperçoit alors l'Ostuf Weber et lui demande s'il peut se joindre aux quelques garçons de la Kampfschule qui se trouvent avec lui.

— On va essayer de percer vers l'ouest, annonce Weber.

Evrand reprend confiance. Pour une telle expédition à travers les lignes russes, il pense qu'il aura plus de chance de s'en sortir avec un chef allemand qu'avec un chef français ne connaissant rien de Berlin.

Le petit groupe se heurte tout de suite à une forte résistance des Russes qui s'efforcent de verrouiller les faubourgs situés à l'ouest de la ville et d'empêcher les défenseurs de la capitale d'échapper à la captivité.

Weber sent que sa petite troupe risque d'être encerclée. Il répartit ses hommes dans les cours et dans les immeubles en ruine.

— Méfiez-vous, dit-il. Maintenant, ils peuvent venir de partout.

Evrand se trouve dans une maison, d'où il doit surveiller l'angle d'une rue. Il voit des Russes s'infiltrer. L'impression d'encercllement s'accroît de plus en plus.

Weber et les quelques SS français qui l'entourent se trouvent cernés. Ils vont tenir pendant plusieurs heures, isolés dans des carcasses

1. L'Uscha Vault, premier SS français décoré de la Ritterkreuz, sera tué d'une balle dans la tête au cours d'une tentative de percée le 2 mai 1945. Au cours de cette même journée tombera également l'Osha Apollot, chef de section à la Kampfschule de la division *Charlemagne*. Apollot, peu avant ce dernier combat, s'était vu décerner la Ritterkreuz pour avoir mis hors de combat six chars russes.

d'immeubles du côté du Tiergarten. Quelques-uns d'entre eux arriveront à briser l'étau russe et à gagner le dernier réduit de l'Allemagne du Nord<sup>1</sup>.

Le Rottenführer Evrand essaie de quitter la maison où il s'est installé à l'aube du 2 mai 1945. Il fait une dernière tentative, traverse la rue d'un bond, se précipite dans un immeuble, enfle un couloir encombré de gravats, ouvre la porte qui se trouve devant lui et découvre un Russe tranquillement installé. Le soldat soviétique semble encore plus surpris que son adversaire. Quand il réagit et tire une rafale de mitraillette dans sa direction, Evrand a déjà retraversé la rue en courant pour retrouver son poste.

Quelques soldats isolés tirent encore. Le Rottenführer fait un carton sur des silhouettes qui s'agitent dans un nuage de fumée et de poussière, à quelques centaines de mètres de la maison où il est installé.

— Regarde donc sur qui tu tires ! lui lance un de ses camarades en lui tendant une paire de jumelles.

Evrand s'aperçoit avec horreur qu'il a pris pour cibles des civils allemands qui font la queue pour aller s'approvisionner en eau...

Dans le courant de l'après-midi, un char russe arrive devant les positions qu'occupe Evrand, en compagnie de SS français et allemands. Devant cet ultime point de résistance, le blindé soviétique prend position, sa tourelle tourne, le canon se dirige vers le pâté de maisons où se sont réfugiés quelques-uns des derniers défenseurs de Berlin. Mais les Russes semblent hésiter à tirer. Depuis le matin, les troupes de Berlin ont capitulé. Peut-être ces obstinés vont-ils eux aussi cesser le combat ?

Des civils allemands surgissent des caves et entourent les SS. Ils parlent tous ensemble. Evrand comprend sans difficulté de qu'ils disent :

— Ça suffit comme ça ! La guerre est finie ! Vous n'allez pas encore vous battre ? Ça suffit !

Un officier russe sort du char et s'avance tranquillement vers le groupe des SS et des civils. Un officier allemand va à sa rencontre.

1. L'Ostuf Weber, décoré de la Ritterkreuz le 29 avril, sera sérieusement blessé à l'épaule après avoir réussi à détruire au Panzerfaust son treizième char russe. Il parviendra à franchir les lignes soviétiques et à gagner l'Allemagne de l'Ouest. Il vit aujourd'hui à Bensheim, près de Francfort, où il exerce la profession de libraire spécialisé en ouvrages de médecine et d'études de la nature.

Evrand et ses camarades, dissimulés dans les ruines, regardent la scène. Ils ont découvert, quelques heures auparavant, des vêtements civils dans un appartement dévasté. Mais ils hésitent encore à les endosser. Un des SS français finit par dire :

— Quand c'est fini, c'est fini.

— Peut-être, répond un de ses camarades. Mais on reste tous ensemble et on garde nos uniformes.

— Il faut détruire les armes et cacher les cartouches, ordonne le Rottenführer.

Evrand ressent une immense fatigue. Il n'est pas désespéré ni furieux. Mais triste.

— Voici le rêve fini, dit-il seulement.

Evrand et ses camarades sortent de l'immeuble où ils se trouvaient encerclés depuis l'aube. La bataille de Berlin est terminée pour eux.

\*  
\*\*

Dans la matinée du 2 mai 1945, Krukenberg, son adjoint Pachur et les derniers hommes qui les entourent échangent leurs uniformes de Waffen SS contre des salopettes de travail de couleur grise.

Ils reprennent leur marche pour sortir du centre de la ville, croisent des soldats soviétiques qui s'avancent baïonnette au canon mais ne leur demandent rien. Le petit groupe arrive non loin de la mairie de Pankow.

Revêtu d'une veste de cheminot, le Brigadeführer, séparé de ses derniers compagnons, sera fait prisonnier au début de l'après-midi. Un adjudant russe s'empare de son livret militaire, le déchire en morceaux et lui dit seulement :

— Pas bon <sup>1</sup>.

1. Libéré le 9 mai 1945, après avoir été interrogé par un officier soviétique qui lui demanda s'il savait jouer de l'accordéon, le Brigadeführer Krukenberg obéit à un ordre de la Kommandantur soviétique du Grand-Berlin demandant à tous les officiers allemands de se faire connaître. Négligent la possibilité de passer à l'Ouest, il se rendra aux Russes, « se sentant moralement engagé envers les volontaires français qui avaient tenu jusqu'au bout à ses côtés et désirant partager leur sort ». Il se présente le 12 mai 1945 aux autorités d'occupation russes de Berlin-Steglitz. Un tribunal militaire soviétique le condamnera à la peine de vingt-cinq années de privation de liberté « pour dommages causés à l'Armée rouge par sa résistance militaire en Poméranie et à Berlin ». Libéré après onze ans de captivité, Krukenberg s'est retiré dans la région de Bonn, où il vient de célébrer son quatre-vingt-septième anniversaire.

Vers la fin de la nuit du mardi 1<sup>er</sup> au mercredi 2 mai 1945, des guetteurs tapis dans les caves du ministère de la Sécurité appellent leur chef :

— Hauptsturmführer ! Nous sommes tout seuls !

Fernet se rend rapidement compte de ce que sa situation peut avoir d'insolite.

— Nous sommes désormais isolés en avant des lignes, dit-il à von Wallenrodt. Je vais lancer des patrouilles pour essayer de rétablir la liaison.

Les hommes envoyés à droite et à gauche reviennent tous avec la même réponse :

— Personne ! Il n'y a plus personne dans les lignes allemandes, Hauptsturmführer.

Fernet décide d'envoyer encore une patrouille : quelques hommes partent vers l'arrière, en direction de la Chancellerie. Ils reviennent, peu après, en rapportant une nouvelle étonnante.

— Le front passe maintenant à la hauteur du ministère de l'Air.

— C'est incroyable ! s'écrie von Wallenrodt. Mais le Luftfahrtministerium se trouve *derrière nous*, à l'angle de la Wilhelmstrasse et de la Leipzigerstrasse.

— Il faut y aller, décide Fernet. Nous n'avons plus à nous attarder ici.

A la fin de la matinée du 2 mai 1945, le commandant du bataillon français et les quelques dizaines d'hommes qui l'entourent parviennent jusqu'au ministère de l'Air. Des soldats de la Luftwaffe ont mis les bâtiments en état de défense. Les SS français se joignent à eux aussitôt et transforment les ruines du bâtiment en une nouvelle

forteresse. Donnant comme elle sur la Wilhelmstrasse, la Leipzigerstrasse est la dernière rue parallèle à la Voss Strasse où s'ouvre l'entrée du Bunker de la Chancellerie.

\*  
\*\*

— Regardez, Hauptsturmführer !

Ce que voit Fernet le stupéfie : venant des quartiers occupés par les Russes, des voitures se dirigent vers le ministère de l'Air. Elles sont hérissées de drapeaux blancs. Le commandant du bataillon français distingue des officiers soviétiques et des officiers allemands, assis côte à côte dans les véhicules.

Les soldats de la Luftwaffe ne font que répéter :

— C'est fini ! C'est la capitulation ! C'est fini !

— Attention, les Russes ! crie un des SS français.

Mais les soldats de l'Armée rouge qui s'avancent vers les défenseurs du ministère de l'Air n'ont pas d'armes. Ils tendent même des cigarettes à leurs adversaires vaincus. D'autres soldats russes les rejoignent. Ils semblent maintenant surgir de partout. Innombrables.

— Mais ils viennent de l'intérieur des lignes allemandes ! s'exclame Douraux.

— Alors, tout est fini, constate von Wallenrodt.

Comme pour confirmer ce fait, un officier de la Luftwaffe s'avance vers Fernet. Il porte le grade de major et commande les soldats du ministère de l'Air.

— C'est terminé, dit-il à son tour. La capitulation est signée.

— Mais que se passe-t-il exactement ? demande le commandant du bataillon français.

— Je n'en sais rien. Mais moi je ne continue pas à me battre.

— Je ne peux pas croire à la capitulation, dit Fernet.

\*  
\*\*

Il est impossible que tout soit fini, qu'il n'y ait pas encore quelque part un dernier îlot de résistance. Il ne faut pas rester au ministère de l'Air, pense Fernet. Les Russes ne tarderont pas à capturer tous ceux qui s'y trouvent.

— Nous partons, décide-t-il.

— Où allons-nous, Hauptsturmführer ? demande von Wallenrodt.

— A la Chancellerie. S'il faut former un dernier carré, ce sera là.

Rapidement, les SS français quittent le ministère. On n'entend plus un seul coup de feu. Un lourd silence règne sur la capitale. Les ruines grouillent de Russes qui appellent les défenseurs de Berlin et les invitent à rendre leurs armes. Au milieu des hommes des troupes d'assaut mongoles et sibériennes, quelques femmes-soldats font des gestes en direction des vaincus. La guerre semble finie.

\*  
\*\*

Fernet et von Wallenrodt guident la trentaine de survivants du bataillon français à travers les ruines. Il faut échapper aux patrouilles russes qui, tôt ou tard, vont interpellier cette petite troupe qui a encore conservé ses armes. La même idée vient à tous ceux qui ont échappé à l'enfer des combats de rue et commencent à bien connaître ce quartier de Berlin :

— Les souterrains du métro !

Ils découvrent une bouche d'aération et descendent rapidement, les uns après les autres, gardant toujours leurs armes.

Les SS français ne tardent pas à arriver à la station « Stadtmitte » où se tenaient naguère l'état-major et le poste de secours de la division *Nordland*. Quelques wagons aux vitres brisées, des papiers déchirés, des pansements souillés, des havresacs abandonnés. Mais pas âme qui vive.

— Nous continuons par le souterrain en direction de la Chancellerie, dit Fernet.

Ils s'engagent dans la galerie qui conduit à la station « Kaiserhof » et cheminent dans la pénombre, marchant entre les rails qui luisent sous la lumière des torches électriques.

Les voici à la station « Kaiserhof ». Une échelle de fer s'élève jusqu'à une grille d'aération. On doit pouvoir distinguer quelque chose de là-haut.

— Je monte le premier, décide Fernet.

Le commandant du bataillon français, au fur et à mesure qu'il s'élève vers la surface du sol, heurtant son pied blessé aux barreaux, s'étonne de n'entendre aucun bruit de combat. Est-il possible que toute résistance ait aussi cessé à la Chancellerie ?

Fernet entend seulement un ronflement de moteurs, un sourd gronde-ment de roues, parfois dominé par des appels de klaxons. Il lui reste encore à grimper quelques barreaux. Son pied le tire de plus en plus et semble le happer pour l'entraîner vers la pénombre où

attendent ses hommes. Encore quelques barreaux. Enfin, il peut voir.

Les mains crispées sur l'échelle, Fernet découvre, aussi loin que porte son regard, des Russes, des Russes à pied, en camions, sur des chars, des Russes qui grouillent comme des fourmis sur des aiguilles de pins. Ils portent leur fusil ou leur mitraillette en travers de leur poitrine et déambulent les mains nues, avec des musettes tenues par des ficelles. On n'entend plus un coup de feu. Dans toute cette masse d'uniformes couleur de terre et d'écorce, on ne voit pas une seule tache de feldgrau. Les Allemands sont invisibles. Et muets sont les murs éblouissants d'impacts et obscurcis de fumée de la Chancellerie.

Tout est fini.

Fernet descend lentement les barreaux de son échelle de fer dont les montants semblent maintenant lui brûler les mains. Tout est fini. Il pose son pied valide sur le sol, s'agrippe à l'épaule de Douraux. Ses hommes l'entourent, les yeux avides.

— Alors ? demande von Wallenrodt.

— Plus personne. Les Russes sont là-haut. Partout. La Chancellerie est tombée entre leurs mains. Sans doute, oui sans doute, le Führer est mort.

En cette fin de matinée du 2 mai 1945, dans ce boyau d'aération de la station « Kaiserhof », ils ne sont plus que quelques-uns à entourer leur chef, qui réagit par une sorte d'habitude de la décision et du commandement. Pour Fernet, il y a toujours une réponse.

— Maintenant, il va falloir nous sortir de là, dit-il. A mon avis, la seule solution est d'essayer de passer en direction de Potsdam, où doit se trouver l'armée Wenck. Il faut utiliser le souterrain du métro le plus longtemps possible.

L'officier espère profiter ensuite de la nuit pour se glisser entre les lignes et échapper aux patrouilles russes. Ce ne sera pas sa première percée. Et il y avait une plus longue route de Körlin à Dievenow que de la porte de Brandebourg au faubourg de Potsdam.

Sans faire le moindre bruit, les SS français s'efforcent maintenant de gagner la station « Potsdamerplatz », toujours par le souterrain du métro.

Par moments, la voûte est crevée et ils aperçoivent la lumière d'un ciel silencieux et rougeoyant. Puis il faut escalader des éboulis, enjamber des rails arrachés, se glisser le long des parois ruisselantes d'humidité puante. Parfois, il leur faut se frayer un passage au travers des gravats qu'ils doivent déblayer avec leurs mains ou avec

leurs baïonnettes. Mais ils parviennent à avancer, à franchir tous les obstacles, à gagner encore un peu de terrain.

Les éclaireurs envoyés reconnaître la station « Potsdamerplatz » reviennent et annoncent avec un air dépité :

— La ligne de métro sort de terre et continue à l'air libre. C'est fichu pour se planquer.

— Avez-vous rencontré des Russes ? demande Fernet.

— Non. Mais il y a encore des Allemands. Des SS.

Quelques isolés ont pris position dans des couloirs, entre la station de métro et la gare du chemin de fer de Potsdam. Peut-être ont-ils encore la liaison avec leurs camarades ?

— Non, nous ne savons rien, dit leur chef à Fernet. Nous sommes seuls. Nous n'avons vu que des civils. Les Russes les avaient envoyés pour nous inviter à nous rendre. Mais ça...

Il est près de midi, le mercredi 2 mai. Il est impossible de suivre plus longtemps la ligne du métro. Il faut se cacher et attendre la nuit.

Un des tunnels du métro débouche sous une arche de pont encombrée d'éboulis, de caisses, de ballots. Fernet donne l'ordre aux hommes qui l'entourent de se disperser par petits groupes et de se cacher en attendant la nuit. Ils s'éloignent les uns après les autres.

Des soldats du Volkssturm surgissent alors et veulent, eux aussi, se cacher sous les arches de pont. Ce sont des vieillards qui ne connaissent pas grand-chose au camouflage. Leur remue-ménage attire l'attention d'une patrouille soviétique. Des soldats russes accourent et capturent sans difficulté les vieux territoriaux. Puis commence une fouille minutieuse du souterrain et des arches du pont. Tous les petits groupes de SS français seront découverts, les uns après les autres, et faits prisonniers.

Fernet, von Wallenrodt, Douraux, Couturin et Bicou se sont dissimulés derrière un gigantesque tas de corbeilles d'osier. Ils ont réussi à passer inaperçus. L'Uscha Albert-Brunet parvient à échapper à la fouille et se glisse à côté d'eux. Les Russes approchent. A dix mètres de son chef, l'Alsacien Finkler est capturé à son tour.

Les Russes passent et repassent, fouillant dans les tas de caisses et de paniers. Mais ils n'ont pas aperçu la demi-douzaine de SS français qui restent encore cachés avec Fernet.

— La nuit n'arrivera donc jamais, dit à voix basse le commandant du bataillon français.

\*  
\*\*

Ils entendent à nouveau des bruits de pas, des heurts d'objets métalliques, quelques mots de russe. C'est une nouvelle patrouille qui vient fouiller les souterrains du métro de la Potsdamerplatz. Les soldats russes vont et viennent, ils passent juste à côté des SS français. L'un d'eux déplace un cageot, regarde derrière mais n'aperçoit pas dans la pénombre ceux qui se dissimulent.

Serrés les uns contre les autres, les six Français se sentent des bêtes traquées. Mais il leur reste encore un espoir. La nuit finira bien par venir.

La montagne de corbeilles d'osier s'écroule soudain. Les Russes se frayent un passage à coups de crosses et à coups de bottes. Ils découvrent Fernet et ses hommes. Ils les entourent. Ils les fouillent. D'abord les montres, ensuite les armes.

Les derniers rescapés du bataillon ne parviendront jamais à Potsdam.

\*  
\*\*

La patrouille entraîne hors des arches du pont les SS français capturés. Des camions chargés de soldats russes traversent sans cesse la Potsdamerplatz en tous sens. Les vainqueurs chantent, jouent de l'accordéon, brandissent des bouteilles. Ils encombrement les rues, dans un incroyable grouillement. L'Armée rouge campe dans les rues dévastées de la capitale du Reich. Assis sur des tas de gravats, les vainqueurs de Berlin regardent passer les prisonniers. L'un d'eux lance vers eux :

— *Hitler kaput !*

— *Ja, Hitler kaput !* répond von Wallenrodt avec un rictus amer <sup>1</sup>.

Quelques Russes esquissent des gestes de menace et dirigent leurs armes vers les SS français prisonniers avec des mines significatives :

— *Poum ! Poum !* lancent-ils.

— La danse du scalp commence, remarque Fernet qui boite de

1. L'Ostuf von Wallenrodt, officier-adjoint du bataillon de marche de la division *Charlemagne* à Berlin, ne reviendra pas de captivité. Sa famille pense qu'il est mort d'épuisement dans un camp soviétique.

plus en plus bas et maudit le destin qui fait désormais de lui un captif<sup>1</sup>.

Ils avancent deux par deux, escortés par des sentinelles aux mines farouches. Ils ressentent la brûlure atroce de la défaite.

Tant qu'ils sont encore en vie, les SS français représentent un ultime défi à la force qui les écrase. Les Russes les entourent, hilares ou haineux. La prise de Berlin a coûté cher, très cher, à l'Armée rouge. Les vainqueurs sont ivres de fatigue, de pillage, de violence. Ils ont dans les yeux l'horreur de la bataille et l'éclat de la vengeance.

Un Russe s'approche des prisonniers. Il saisit par le bras Albert-Brunet, qui avance à côté de Fernet, et l'entraîne vers une maison. Une des sentinelles intervient aussitôt pour récupérer le prisonnier et lui faire rejoindre ses camarades.

— Je l'ai échappé belle, dit simplement le sous-officier à son chef qui marche à côté de lui.

Mais le soldat russe revient en courant et saisit à nouveau Albert-Brunet par le revers de sa veste. Il crie :

— SS ! SS !

Le Russe a tiré son pistolet. Toute la colonne s'immobilise quelques secondes. Un coup de feu. Albert-Brunet, la tempe trouée d'une balle tirée à bout portant, s'écroule sans un mot aux pieds de Fernet. Ses camarades veulent s'approcher. Mais les sentinelles les repoussent à coups de crosse. Des ordres fusent. Le convoi doit poursuivre sa route. Il ne reste que le cadavre, au milieu de la chaussée, dans une flaque de sang.

\*  
\*\*

Les SS français passent maintenant devant la Chancellerie que pillent les soldats russes. Ils sont des dizaines qui vont et viennent entre ces murailles noircies et ces colonnes mutilées. Le bronze et le marbre ne se distinguent plus sous la grise couleur de la bataille et de la défaite. Les aigles de pierre, tenant encore la croix gammée dans leurs serres, gisent, brisés, sur les marches bouleversées.

Un immense grondement. Ce bruit lancinant des moteurs et des

1. Le Hauptstuf Fernet parvient à gagner la France après avoir été soigné pour sa blessure au pied. Arrêté à la frontière, il sera condamné à vingt ans de travaux forcés. Sorti de prison à la fin de l'année 1949, il est à l'heure actuelle, après la mort au combat de l'Uscha Vaulot et de l'Oscha Apollot, le seul Français vivant titulaire de la Ritterkreuz.

chenilles. Ce bruit que les SS français connaissent depuis une semaine et qui a été le fond sonore de leurs jours et de leurs nuits à Berlin. Le bruit des chars. Le fracas des « Joseph Staline » et des T 34, qu'ils ont si souvent affrontés au Panzerfaust<sup>1</sup>. Le grondement même de l'enfer.

Les chars russes, venus du Tiergarten, défilent, en une gigantesque parade, vers la porte de Brandebourg. Hérissés de drapeaux rouges, ils remontent l'avenue en faisant trembler les ruines de leur grondement puissant qui s'enfle, comme attisé par le soufflet d'une forge gigantesque. Le ciel se colore de reflets sanglants. Des immeubles brûlent encore. Des panaches de fumée rampent sur la ville qui a pris les couleurs de la suie et du deuil.

Berlin n'est plus.

Voici la porte de Brandebourg, qui porte sur ses colonnes et son fronton les traces des combats. Le quadrigue mutilé semble stoppé dans son envol. Les chevaux fous se cabrent sur un décor crépusculaire d'orage et d'incendie.

La journée du 2 mai 1945 s'achève dans le grondement des chars et le crépitement des derniers brasiers.

Dans le jour gris, les SS français passent devant le monument qui dresse encore sa silhouette mutilée. Comme un ultime espoir et comme un dernier défi.

Ceux qui ont tiré les dernières cartouches devant la Chancellerie s'enfoncent maintenant dans la nuit. Il ne leur reste plus, au bout de la route, que la captivité, le jugement, la condamnation — et aussi l'impérissable souvenir du grand rêve fracassé.

Dans la cour d'Honneur de la Chancellerie, aux murs fleuris d'éclats d'acier, ne veillent plus le porteur de torche et le porteur de glaive. Maudits, les guerriers de bronze sont entrés dans la nuit.

1. Pendant la bataille de Berlin, les SS français des compagnies Labourdet, Michel, Olliver, Rostand et de la Kampfschule Weber ont officiellement détruit soixante-deux chars soviétiques. Huit cents chars et véhicules blindés ont été mis hors de combat, en une semaine, par les hommes de la Waffen SS à Berlin.

## ANNEXES

## Wenn alle untreu werden



{ Wenn al = le un = treu wer = den, so  
{ daß im = mer noch auf Er = den für



blei = ben wir doch treu, } Ge = fähr = ten uns = rer  
euch ein Fähr = lein sei. }



Ju = gend, ihr Bil = der bess = rer Zeit, — die



uns zu Männer = tugend und Lie = bes = tod ge = weiht.

Wollt nimmer von uns weichen, uns immer nahe sein,  
treu wie die deutschen Eichen, wie Mond und Sonnenschein!  
Einst wird es wieder helle in aller Brüder Sinn, sie kehren  
zu der Quelle in Lieb und Treue hin.

Ihr Sterne seid uns Zeugen, die ruhig niederschau'n, wenn  
alle Brüder schweigen und falschen Götzen traun. Wir woll'n  
das Wort nicht brechen, nicht Buben werden gleich, woll'n  
predigen und sprechen vom heiligen deutschen Reich!

Worte: Max von Schenkendorf, 1814



## CHANT DE FIDÉLITÉ DE LA WAFFEN SS

Mis en musique sur un air de chasse français datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce poème de Max von Schenkendorf, écrit en 1814, est devenu « chant de fidélité » pour la SS. Il était joué ou chanté à chaque prestation de serment.

En voici la traduction française littérale :

*Lorsque tous trahiront, nous resterons fidèles, afin que toujours au monde subsiste un point de ralliement. Compagnons de notre jeunesse, fondateurs d'un âge meilleur, vous nous avez voués aux vertus viriles et aux dons de nos vies.*

*Vous ne nous abandonnerez jamais et vous resterez toujours proches, fidèles comme les chênes d'Allemagne, la lumière de la lune et celle du soleil. Un jour tout redeviendra limpide dans les esprits de tous les frères qui retourneront aux sources d'amour et de fidélité.*

*Et vous, étoiles qui regardez paisiblement la terre, soyez nos témoins. Si tous les frères se taisent et donnent leur confiance aux faux dieux, nous ne faillirons pas à notre parole comme feraient des enfants, nous parlerons et prêcherons le saint empire allemand !*

## LA DÉFENSE DE KOLBERG

du 4 au 19 mars 1945

Environ six cents isolés de la division *Charlemagne* parviennent à gagner le port de Kolberg après le désastre de Belgard et la chute de Körlin. La plupart sont des hommes des services divisionnaires, épuisés et démoralisés. Beaucoup sont d'anciens combattants de 14-18, comme l'Ostuf Multrier, chef de la défense passive au camp de Wildflecken.

Cependant, l'Ostuf Ludwig, ancien officier de liaison auprès de la LVF, et l'Ustuf Büeler, d'origine suisse et ancien collaborateur de son compatriote le docteur Riedweg à la *Germanische Leitstelle* de la SS, parviennent à mettre sur pied une compagnie de marche renforcée de près de deux cents combattants particulièrement décidés.

Ces SS français participeront à la défense de la ville dans le cadre du bataillon parachutiste Hempel. Placés au centre du dispositif de défense de Kolberg, ils subissent de violents bombardements au mortier de 120 et plusieurs attaques au lance-flammes. Des haut-parleurs les invitent, en français, à se rendre.

Le 10 mars 1945, l'Oscha Franc et l'Uscha Ayme-Blot, à la tête de quelques hommes, parviennent à dégager le cimetière qui se trouve près de l'usine à gaz, en bordure de la voie ferrée. Les SS français réussissent à franchir les lignes russes et à tenir pendant vingt-quatre heures une « tête de pont », afin de permettre le passage de quelques blindés allemands qui viennent renforcer la défense.

Le siège de la ville se poursuit jusqu'au 18 mars 1945 et la compagnie de marche de la division *Charlemagne* reçoit enfin l'ordre de décrocher pour se préparer à l'embarquement. Dans la matinée, la poussée russe est telle que les SS français de Ludwig et Büeler

doivent reprendre position dans les dernières maisons en bordure du bois longeant la plage. Ils ne sont plus qu'une trentaine.

L'Ostuf Ludwig décide alors d'aller chercher du renfort parmi les hommes entassés au Casino. Quelques dizaines d'entre eux se portent volontaires, mais leur détachement sera totalement anéanti lors d'un bombardement par les « orgues de Staline ».

La compagnie Ludwig contre-attaque jusqu'à la nuit, puis reçoit l'ordre de s'embarquer sur des vedettes qui les conduisent vers des navires de guerre et des cargos.

La résistance des défenseurs de Kolberg a permis l'évacuation des trente-cinq mille habitants civils, de plus de cinquante mille réfugiés, d'innombrables blessés et de presque tous les soldats survivants à ces deux semaines de très durs combats.

Débarqués à Swinemünde, les SS français rescapés de Kolberg seront dirigés sur Wildflecken et partageront le sort du régiment de marche formé par l'Ostuf Hersche à la fin du mois de mars 1945.

## LE SIÈGE DE GOTENHAFEN

du 20 mars au 1<sup>er</sup> avril 1945

De nombreux SS français ont été isolés du gros de la division *Charlemagne* dès les combats de Bärenwalde et d'Elsenau du 26 février 1945. Ne pouvant plus obéir à l'ordre de ralliement sur Greifenberg, ils sont contraints de suivre le mouvement des troupes allemandes qui se replient vers le nord-est et vont constituer « la poche de Dantzig ».

Le Hauptstuf Obitz, chef du 2<sup>e</sup> bataillon du régiment 57, rassemble à Schlawe, dès le 3 mars 1945, les éléments de son unité auxquels se joignent les rescapés de la 1<sup>re</sup> compagnie du régiment 58 conduits par l'Ostuf Fantin. Peu après, arrive en gare un convoi ferroviaire avec le Hauptstuf Martin, officier-adjoint du groupe d'artillerie de la division, amenant en Poméranie un renfort d'une centaine de canonniers qui ont terminé leur stage d'application à l'école de Josefstadt en Bohême.

Le 4 mars 1945, il n'y a plus aucun espoir de rejoindre désormais Greifenberg et l'Oder. Les SS français sont alors pris en charge par la 4<sup>e</sup> SS *Polizeidivision* qui les dirige sur le dépôt de Neustadt par un convoi ferroviaire, qui part de Schlawe à midi pour arriver à minuit en gare de Stolp.

Un avion russe isolé attaque le convoi et frappe de plein fouet les wagons des rescapés de la division *Charlemagne*. On compte près de cinquante morts, dont l'Ustuf Colnion, chef de la 8<sup>e</sup> compagnie du régiment 57, qui était à dix-huit ans le plus jeune officier de la Sturmbrigade. Parmi les soixante blessés, le Hauptstuf Obitz, sera évacué par mer mais périra dans le torpillage de son navire par un sous-marin russe.

Le 6 mars 1945, le convoi arrive à Neustadt. Le Hauptstuf Martin

a pris le commandement, avec l'Ostuf Fantin comme adjoint. Il réussit à former trois compagnies de combat d'une centaine d'hommes qui sont envoyées au repos au nord de la ville sous le commandement de trois Oberjunktens.

Martin et Fantin se rendent à Dantzig pour prendre les ordres au commandement local de la Waffen SS. Mais les Russes pendant ce temps arrivent à Neustadt, se heurtent à une vive résistance des derniers chars allemands et décident d'encercler la ville. Menacés d'être pris au piège, les SS français des trois compagnies parviennent à se dégager par une difficile marche de nuit et arrivent à Dantzig avec dans leurs rangs un tiers de blessés.

Le 20 mars 1945, le détachement Martin (qui comprend entre deux et trois cents combattants) est promu *SS Ersatzbataillon* et monte en ligne au nord-ouest du port de Gotenhafen (aujourd'hui Gdynia), toujours dans le cadre de la 4<sup>e</sup> *SS Polizeidivision*.

Les SS français occupent les troisièmes lignes, derrière des Allemands et des Lettons. Mais les Russes percent rapidement le front et ne seront stoppés que devant les positions tenues par le bataillon Martin, qui subit de lourdes pertes.

Le 1<sup>er</sup> avril 1945, l'*Ersatzbataillon* est relevé et transporté par mer jusqu'à la presqu'île de Hela, où s'effectue le rassemblement des rescapés de la poche de Dantzig. Le lendemain, le « bataillon » Martin prend passage sur un paquebot à destination du Danemark et débarque à Copenhague, le 5 avril 1945.

Sur les cinq cents hommes rassemblés à Schlawe un mois auparavant, il en reste une centaine qui seront dirigés sur Neustrelitz, où l'Ostuf Fantin, décoré de la croix de fer de 1<sup>re</sup> classe, reprendra le commandement d'une compagnie. Les trois quarts des SS français du bataillon Martin sont portés manquants. Ils ont été blessés, ont disparu au combat ou en mer Baltique, ou sont « morts pour Dantzig ».

## LA RETRAITE DU MECKLEMBOURG

du 28 avril au 2 mai 1945

Après le départ du bataillon d'assaut pour Berlin, le 24 avril 1945, il reste dans la région de Neustrelitz environ sept cents SS français : trois cents combattants, pour la plupart du bataillon 58, et quatre cents travailleurs. En l'absence du Standartenführer Zimmermann, hospitalisé pour sa blessure au pied reçue lors de la percée de Dievenow, le commandement est assuré par le Stubaf Boudet-Gheusi, ancien commandant du « bataillon lourd » de la division *Charlemagne*, assisté des Ostuf Bénétaix et Aubert, et de son adjoint l'Ostuf Radici. Commandé par le Hauptstuf allemand Kroepsch, le bataillon 58 comprend trois compagnies aux ordres de l'Ostuf Fantin, de l'Ostuf Laune et du Junker Omont. Le docteur Métrais et l'abbé Verney assurent respectivement les fonctions de médecin et d'aumônier des SS français de Neustrelitz.

Le front de l'Oder s'écroule le 25 avril 1945 et on se bat dans la région de Prenzlau où se trouve le quartier général du groupe d'armées. Le 27 avril, à 10 heures, des blindés russes sont signalés à quinze kilomètres de Carpin. Le Stubaf Boudet-Gheusi transporte le P.C. de la « division » à Zinow. Les SS français ont reçu l'ordre de tenir les barrages antichars de Furstensee et de Carpin. Les Russes progressent dans la région et occupent d'anciens cantonnements de la division à Bergfeld et Goldenbaum.

Après quelques accrochages sur les barrages qui coûtent deux ou trois blindés aux assaillants, les éléments retardateurs français sont relevés le 29 avril et dirigés vers l'ouest pour essayer d'échapper à la capture par les Russes.

Au soir du 1<sup>er</sup> mai 1945, les SS français, épuisés par une longue marche et harcelés par l'aviation anglo-américaine, parviennent à

atteindre une ligne Wismar-Schwerin. L'avance des troupes britanniques coupe tout espoir de repli possible sur le Danemark et ferme la poche du Mecklembourg.

Le 2 mai 1945, le Stubaf Boudet-Gheusi rassemble dans un village près de Bad-Kleimen les hommes des services et annonce qu'il a l'intention de se rendre aux Anglais. Il laisse ceux qui le veulent se mettre en civil et essayer d'échapper à la capture. A 15 heures, un petit groupe se rend à une unité de l'armée britannique qui occupe la gare de Bublitz dans le Mecklembourg.

Les Anglais décident de livrer Boudet-Gheusi et Radici aux Russes, mais les deux officiers parviennent à s'évader et à rejoindre la masse des prisonniers de guerre allemands. Ils seront tous deux par la suite livrés à la France. L'Ustuf Radici a été fusillé pour son activité à la Milice. Le Stubaf Boudet-Gheusi, après sa libération, a regagné sa ville de Nice où il est mort voici plusieurs années. L'abbé Verney, retiré dans une cure de province, est également décédé. Le docteur Métrais est toujours en vie et s'est retiré dans les Pyrénées. Il a rédigé un important document sur ses souvenirs de médecin d'un bataillon de la division *Charlemagne*, surtout consacré à la campagne de Poméranie.

# La retraite du régiment Hersche à travers l'Allemagne du sud (30 mars-9 mai)

- itinéraire du régiment Hersche
- itinéraire du régiment Hersche en chemin de fer



## LA MARCHÉ VERS LA BAVIÈRE

du 31 mars au 8 mai 1945

Devant l'avance américaine, l'évacuation du camp de Wildflecken est décidée le 29 mars 1945. Dans la nuit du 30 au 31 mars, un régiment de SS français fort de douze cents hommes environ prend la route sous les ordres de l'Ostufaf Hersche, un officier SS d'origine helvétique. Ce régiment (que certains numérotent à tort 59, puisqu'il fait suite aux régiments 57 et 58 disloqués en Poméranie) comporte un bataillon de marche sous les ordres du Stufaf autrichien Katzian, avec trois compagnies de combat, un bataillon spécial commandé par le Stufaf von LölhöfFel et comprenant deux compagnies de travailleurs et une compagnie disciplinaire, enfin le train de combat de la division et une compagnie-atelier.

Le 1<sup>er</sup> avril 1945, la colonne cantonne dans un petit village à soixante kilomètres de Wildflecken mais doit le quitter pour échapper à l'avance des blindés américains. L'intention de l'Ostufaf Hersche est de gagner Neustrelitz, où le Brigadeführer Krukenberg le réclame avec impatience.

Au cours de marches forcées de jour et de nuit, la colonne, évitant les grands axes qui sont harcelés par les avions, réussit à échapper aux blindés américains qui la talonnent et traverse la Thuringe et la Haute-Franconie. Le 13 avril, à Hof, l'Obergruppenführer Berger, chef du SS Hauptamt, en personne, annonce aux SS français qu'ils ne peuvent plus rejoindre leurs camarades dans le Mecklembourg, mais leur donne une autre mission : gagner le réduit alpin<sup>1</sup>.

1. Gottlob Berger est mort dans sa ville natale de Gerstetten, en Souabe, dans les premiers jours de l'année 1975. Il avait été le promoteur de l'incorporation des volontaires européens dans la Waffen SS dont il dirigeait les services de recrutement. Lors d'une entrevue au cours de l'été 1974, il précisa

Le régiment que commande l'Ostuf Hersche, réduit à environ six cents hommes, arrive le 14 avril 1945 à Regensburg (Ratisbonne) sur le Danube et poursuit sa route à pied vers le sud.

Une unité participe, le 18 avril, à un combat de retardement livré près de Wartenberg. Plus tard, des SS français se battent devant Moosburg, au confluent de l'Isar et de l'Ampar, aux côtés de SS allemands et hollandais de la division *Nibelungen*.

Après un combat retardateur de vingt-quatre heures, les SS français reprennent la route vers Rosenheim où ils apprennent d'une manière étrange la mort d'Adolf Hitler : « Dites que le Führer est mort », leur demande-t-on sans confirmer pour autant la nouvelle. Certains se retrouvent près de Loger en Autriche où les surprendra la capitulation.

D'autres, comme l'Ostuf Kreutzer, ancien de la Sturmbrigade dans les Carpates et instructeur à Neweklau, décident de poursuivre leur route vers l'Italie. A Innsbruck, s'est joint à leur colonne l'Ostuf Gamory-Dubourdeau, ancien commandeur du régiment 57 de la division *Charlemagne*, qui arrive du SS Hauptamt de Berlin. La colonne passe le Brenner et s'installe à Bolzano, dans le Tyrol du Sud. Les SS français obtiennent des Anglo-Américains de ne pas être livrés à leurs compatriotes avant un an. Ils opèrent alors leur reddition et sont faits prisonniers avec les honneurs de la guerre (témoignage de l'Ostuf Kreutzer).

à l'auteur de ce livre que son intention était d'envoyer des SS français à la fois à Berlin et à Berchtesgaden, pour le cas où Adolf Hitler aurait eu l'intention de quitter la capitale pour le nid d'aigle du Berghof.

## LA FUSILLADE DE BAD REICHENHALL

8 mai 1945

Dans les premiers jours du mois de mai 1945, une douzaine de SS français se rendent sans combat aux troupes américaines. Certains appartiennent au régiment Hersche, comme l'Ostuf Krotoff. D'autres sortent des hôpitaux, comme en témoigne la fiche d'évacuation qu'ils portent sur leur uniforme. Le lieutenant Briffault, un ancien de la LVF, n'a pas servi dans la Waffen SS et s'est retiré, avec l'état-major du PPF, sur les bords du lac de Constance.

Les Américains internent les Français avec des prisonniers allemands dans la caserne des chasseurs de montagne de Bad Reichenhall.

Le 6 mai 1945, des éléments de la 2<sup>e</sup> division blindée du général Leclerc, poursuivant leur avance en Bavière, occupent la petite ville. En apprenant que leurs gardiens vont être relevés par des gaullistes, les SS français décident de s'évader. Ils réussissent à franchir la clôture de la caserne et parviennent dans un petit bois qui se trouve à proximité. Mais leur fuite est rapidement découverte. Ils sont encerclés par deux compagnies de la 2<sup>e</sup> D.B. et placés sous surveillance. Contrairement à ce qui a été longtemps affirmé, le général Leclerc vint s'entretenir en personne avec eux, comme en témoignent les photographies prises par un correspondant de guerre. Comme il leur reproche d'avoir revêtu l'uniforme allemand, les prisonniers rétorquent qu'il porte lui-même un uniforme américain. Le général Leclerc, devant cette « attitude insolente », décide de faire fusiller les douze SS français.

Il n'y aura aucun jugement d'un tribunal militaire, même improvisé. L'exécution ne doit laisser aucune trace et certains des fusillés seront même recherchés plus tard par les autorités judiciaires... Le

général Leclerc accordera seulement aux condamnés l'assistance d'un prêtre catholique.

L'exécution aura lieu, par trois groupes de quatre hommes, le 8 mai 1945, *le jour même de la fin de la guerre*, alors que les combats ont partout cessé en Allemagne.

Dans l'après-midi, les douze prisonniers sont conduits en camion jusqu'à Karlstein, ou plus exactement au lieu-dit Kuglbach ou Kugelbach. L'une des victimes a soif mais on refuse de lui donner une goutte d'eau. Lorsqu'il est annoncé qu'on les fusillera en leur tirant dans le dos, les prisonniers protestent violemment et demandent le droit de se tenir de face.

Le père Maxime Gaume, ancien missionnaire au Dahomey et aumônier dans la division Leclerc, est le seul témoin actuellement connu de l'exécution. Son témoignage a été communiqué aux familles des victimes identifiées et reproduit dans le numéro spécial de la revue *Historia* consacré à la SS internationale : « Après que la décision eut été prise à l'état-major de la division de fusiller les prisonniers sans jugement, le père Fouquet, aumônier divisionnaire, me donna l'ordre d'assister ceux-ci dans leurs derniers moments. Le jeune lieutenant qui reçut l'ordre de commander le peloton d'exécution n'appartenait d'ailleurs pas à mon unité et était complètement affolé d'avoir à exécuter un pareil ordre, se demandant même s'il n'allait pas refuser d'obéir. Il résolut alors de faire au moins tout ce qui était en son pouvoir pour adoucir les derniers instants des victimes et communia même avec eux avant l'exécution. Un seul refusa les secours de la religion ; trois d'entre eux déclarèrent n'avoir aucun message à faire transmettre à leur famille. La fusillade se fit en trois fois : par groupe de quatre, de sorte que les derniers virent tomber leurs camarades sous leurs yeux. Tous refusèrent d'avoir les yeux bandés et tombèrent bravement aux cris de « Vive la France ». Conformément aux instructions reçues, je laissai les corps sur place. »

Les corps demeureront sur le terrain et seront enterrés seulement trois jours plus tard par des soldats américains. C'est alors que les noms des fusillés sont inscrits sur des croix de bois qui disparaîtront par la suite.

Les habitants d'une ferme située à proximité se rappellent très bien de l'affaire mais ils ne pourront donner aucun renseignement précis : ils avaient bien compris ce qui se passait lorsqu'ils remarquèrent les préparatifs, mais ils se cachèrent ensuite, ne voulant pas être témoins d'une affaire dont ils redoutaient les suites désagréables.

Le 6 décembre 1948, une enquête est cependant entreprise, à la demande de la famille d'un des fusillés. Mais elle ne donne encore aucune précision en ce qui concerne la capture et l'attitude des victimes, ainsi que les circonstances de leur mort.

Enfin, le 2 juin 1949, on exhuma les cadavres de la clairière de Karlstein. Ils seront alors placés dans le cimetière communal Sankt Zeno, à Bad Reichenhall. La tombe commune se trouve encore là aujourd'hui, exactement dans le « Gruppe 11, Reihe (rangée) 3, Nr. 81 et 82 ».

## DES LIVRES

La troisième partie du livre de SAINT-LOUP : *Les Hérétiques* (Les Presses de la Cité, 1967) est consacrée, sous le titre *Les Macchabées*, à la défense de Berlin par les SS français. C'est le même thème qu'avait abordé, sous une forme totalement romanesque, SAINT-PAULIEN dans *Les Lions morts* (Plon, 1958). La défense de Berlin a été fort bien évoquée par Henri FERNET, commandant du bataillon français, dans un article du numéro spécial d'*Historia* sur la SS internationale (n° 32). Parmi les ouvrages à volonté historique, citons notamment : *La Dernière bataille* de Cornélius RYAN (Robert Laffont, 1966) qui a complètement négligé parmi ses 694 témoins recensés d'interroger *un seul* SS français ; *La Bataille de Berlin* d'Andrew TULLY (Plon, 1963) qui fut un des trois premiers correspondants de guerre américains admis par les Russes à Berlin dès le 27 avril 1945 ; *La Dernière Bataille de Hitler* de Werner HAUPT (France-Empire, 1954) qui parle des volontaires français avec plus de sympathie que d'exactitude ; *Les Russes à Berlin* d'Erich KUBY (Robert Laffont, 1967) qui fut journaliste au *Spiegel* et a très largement utilisé au cours de son enquête le témoignage écrit du docteur KRUKENBERG. *La Fin de Hitler* de Gérard BOLDT (éditions Corrêa, 1949), *Les Derniers Jours de Hitler* de H.R. TREVOR-ROYER (Calmann-Lévy, 1962) et *Dix Jours pour mourir* de Michael MUSMANNO (Payot, 1951) concernent surtout la vie dans le Bunker de la Chancellerie. *La Chute de Berlin et la fin du III<sup>e</sup> Reich* de Earl F. ZIEMKE (série « Batailles », de Marabout, 1970) est un bon ouvrage de vulgarisation, très illustré. Il convient également de citer *L'Agonie de l'Allemagne* de Georges BLOND (Fayard, 1952) qui reste, sans conteste, la meilleure synthèse sur les dix derniers mois de la guerre.

Pas plus que mes deux livres précédents, ce troisième tome de l'histoire des SS français n'aurait pu être écrit si Robert SOULAT ne m'avait communiqué le manuscrit de son *Historique de la division « Charlemagne »*. Qu'il en soit ici, tout particulièrement et tout amicalement, remercié.

## DES TÉMOINS

Ce dernier volume de l'histoire des SS français concernant surtout la bataille de Berlin, je n'indique ici que les témoignages recueillis auprès de ceux qui y ont participé et notamment : Brigf KRUKENBERG (commandant la division *Charlemagne* puis la division *Nordland*), Hstuf PACHUR (officier-adjoint de la division) aujourd'hui décédé mais ayant laissé un témoignage écrit, Hstuf FERNET (commandant le bataillon français), Ostuf WEBER (commandant la Kampfschule), Oberjunker DOURAUX (officier d'ordonnance), Hscha HENNECOURT (chef de la section d'état-major du bataillon), Uscha RIBERTO (chef du groupe des estafettes), Uscha CAPAND (secrétaire de combat à l'état-major), Hscha ROSTAND (chef de la 3<sup>e</sup> Compagnie), Oberjunker GINAT, Rttf. EVRAND et grenadier TILLIER, (compagnie Rostand), Oberjunker CROSEILLE, Uscha PUECH et grenadier BARENTON (compagnie Labourdette), Uscha BRUHET, grenadiers LAPLAND, DITSCH et DASPINS (compagnie Michel), Oscha OLLIVER (chef de la 4<sup>e</sup> compagnie), Strmm BOURRAL (compagnie Olliver), Uscha BOULAU, grenadiers DE LURIEN et LAVEST (Kampfschule Weber).

*Selon le parti-pris adopté dès le premier volume, plusieurs noms de SS français sont des pseudonymes, mais assez transparents pour que les survivants puissent y reconnaître leurs camarades.*